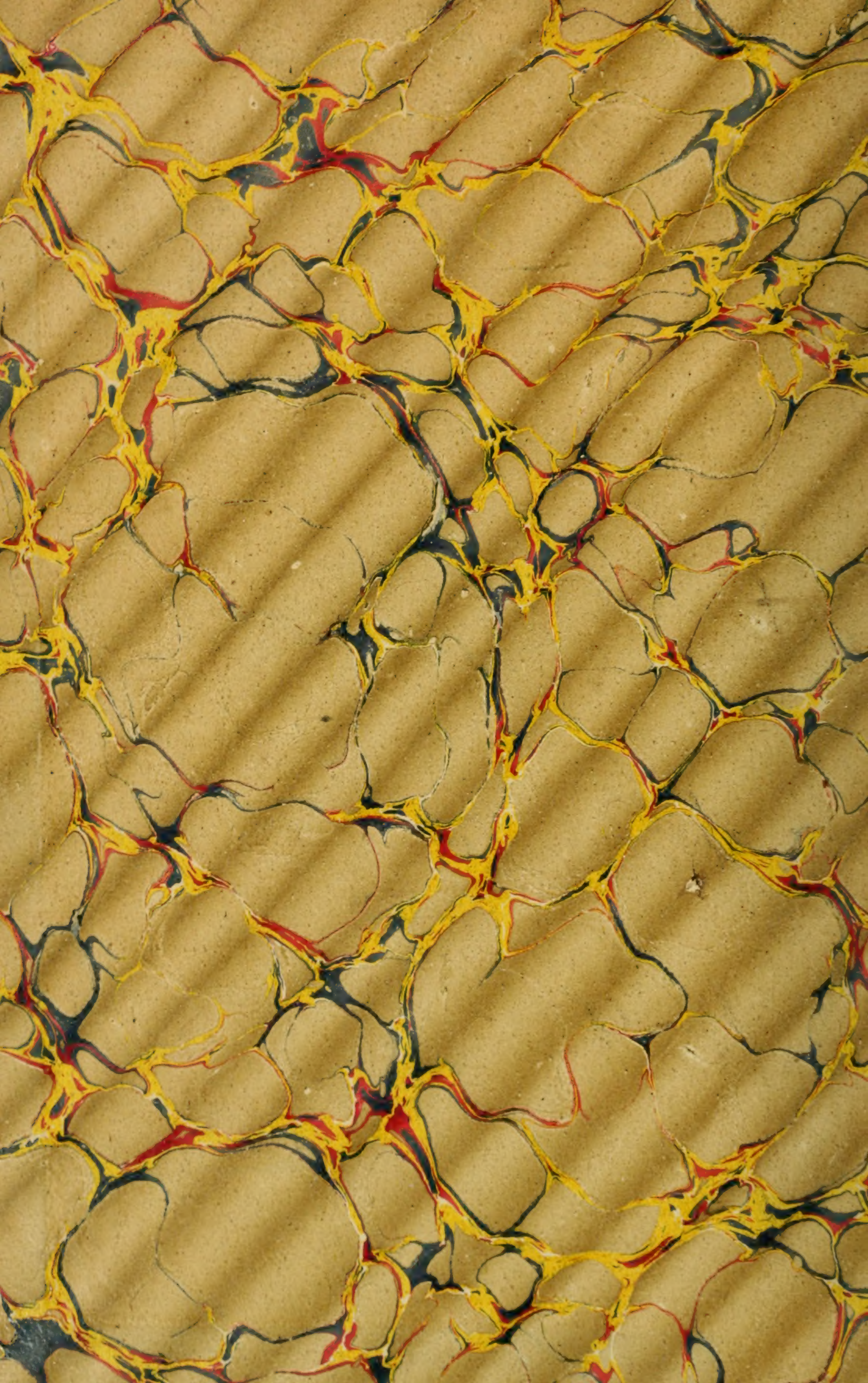
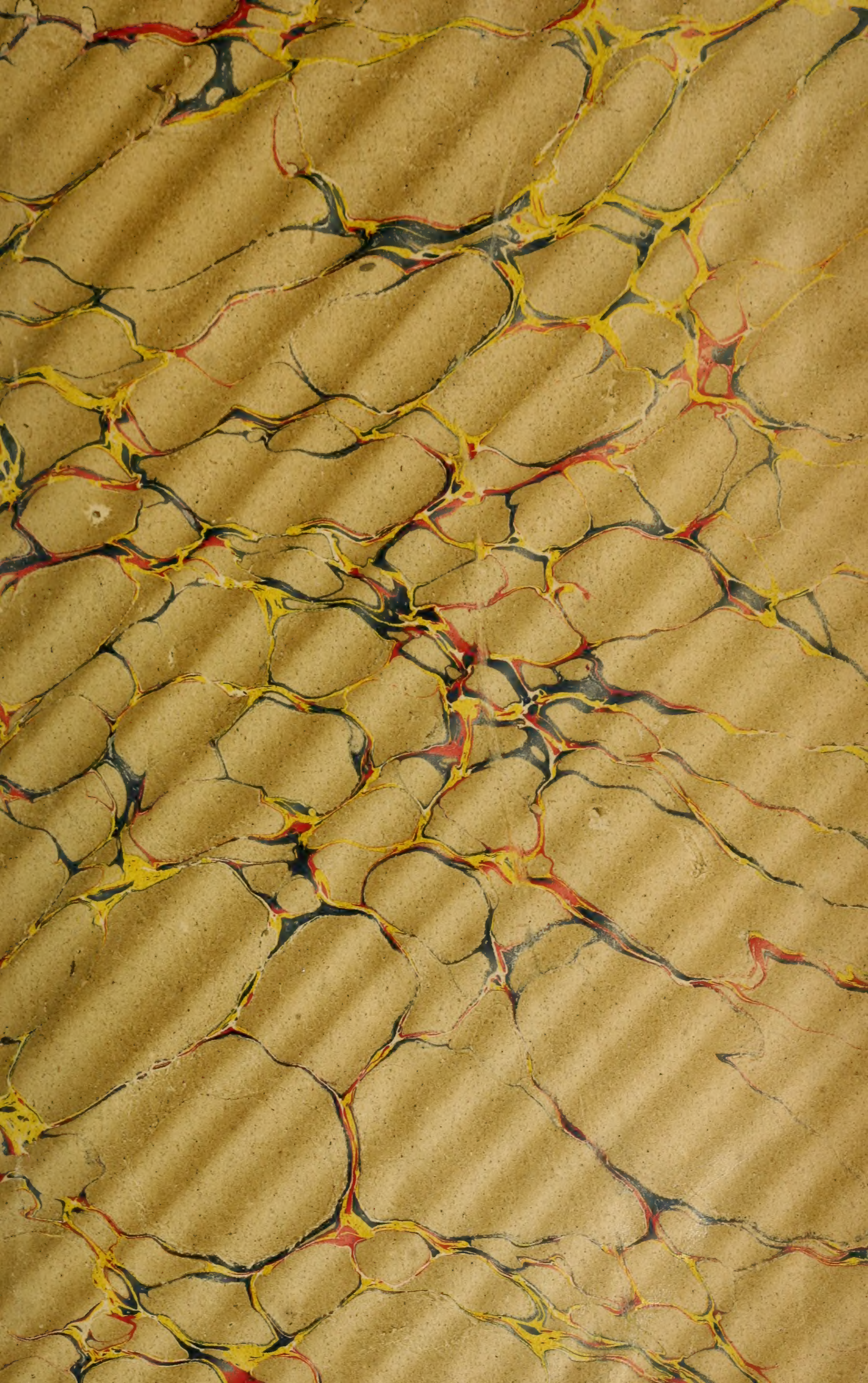






LA
GRÈCE ANCIENNE

EN PRÉPARATION :

Histoire romaine.

Histoire de France.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. EDMOND DEMOLINS

Les « classiques »
de l'École des Roches.

L'HISTOIRE EXPLIQUEE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA GRÈCE ANCIENNE

PAR

GABRIEL D'AZAMBUJA

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

EDMOND DEMOLINS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
1906

SOMMAIRE

PRÉFACE

Ce titre, « *L'Histoire expliquée par la science sociale* », n'est pas un vain titre, placé ici simplement pour étonner le lecteur. Il répond à une réalité dont on va pouvoir apprécier toute la portée.

Les lecteurs habituels de la Revue *La Science sociale* et de notre *Bibliothèque sociale* savent, par de nombreux exemples, quelle lumière cette science projette sur les faits du passé. L'exemple le plus remarquable est l'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville, qui a établi méthodiquement les causes historiques qui ont créé la supériorité de l'Occident sur l'Orient, des peuples modernes sur les peuples de l'antiquité [1].

Le résultat de la science sociale est de mettre en relief les rapports de cause à effet, ou les répercussions qui existent entre les divers phénomènes sociaux. La constatation de répercussions concordantes amène à déterminer des lois sociales, par un procédé analogue à celui qui a permis de déterminer les lois physiques [2].

La même méthode s'applique à l'histoire.

La connaissance des lois qui régissent les sociétés actuelles directement observables, permet de déterminer, beaucoup plus

1. Cette histoire, d'abord publiée dans la *Science sociale*, a été ensuite réunie en volume. Un vol. gr. in-8° (10 fr.). Librairie Firmin-Didot.

2. Les fondements de la *Science sociale*, posés par Le Play, ont été ensuite perfectionnés et affermis par soixante et quinze années de travaux collectifs poursuivis sans interruption par deux générations de travailleurs.

exactement que ne peuvent le faire les érudits et les historiens, les lois qui ont régi et qui expliquent les sociétés anciennes. Ainsi Cuvier, par la connaissance exacte des espèces animales actuellement vivantes, a pu, de science certaine, reconstituer les espèces fossiles, dont il ne possédait cependant que des spécimens incomplets.

L'application de cette méthode à l'histoire de la Grèce ancienne permettra au public d'apprécier plus facilement les résultats auxquels on arrive. Tout le monde en effet connaît plus ou moins les faits de cette histoire, qui sont un des fondements de notre enseignement classique. Mais ce qu'on ignore et ce qui est cependant l'essentiel, ce sont les rapports étroits et nécessaires qui existent entre ces faits : pourquoi et comment ils se répercutent les uns sur les autres; comment, dès lors, ces répercussions expliquent la société grecque et la différencient de la société égyptienne ou de la société romaine, par exemple.

Jusqu'ici, le type grec ancien n'avait été décrit, dans la *Science sociale* et d'après sa méthode, que d'une façon en quelque sorte fragmentaire, par des collaborateurs divers et au hasard de leurs études personnelles. Il s'agit ici de développer ces fragments et ces ébauches, de les lier et d'exposer enfin, en un récit suivi, la complète évolution de ce type social unique dans l'histoire de l'humanité, jusqu'ici inexplicable, ou tout au moins mal expliqué.

J'ai demandé à mon ami et collaborateur, M. G. d'Azambuja, de nous donner cette histoire nouvelle de la Grèce ancienne. Il était particulièrement préparé à entreprendre cette œuvre, par ses études antérieures parues dans la *Science sociale.*

Il y a d'abord publié une étude très fouillée sur le type grec actuel, d'après une observation monographique[1]. Cette observation du type grec vivant était la meilleure préparation pour arriver ensuite à la connaissance raisonnée du type grec fossile, si je puis m'exprimer ainsi.

1. *Une famille grecque, dans une petite ville de Turquie* (*Science sociale*, t. XVII et XVIII).

Il nous a ensuite donné, à la lumière de la science sociale, une série d'études très remarquées et qui étaient en quelque sorte les pierres d'attente de la présente histoire : les Ancêtres de Socrate; Socrate et son groupe; Aristote; Aristophane; le portique de Zénon et les jardins d'Épicure; la Légende des Muses; Pindare et les Pindariques; le type de Tyrtée; la Fatalité antique; le type d'Oreste; l'École alexandrine, etc. [1].

Enfin, par son origine provençale, M. d'Azambuja était encore particulièrement préparé à comprendre et à faire comprendre cet esprit méditerranéen, dont l'esprit grec a été, dans l'antiquité, la plus haute expression. Et comme il est, de plus, un lettré profondément touché par la formation classique, il a su naturellement penser et s'exprimer comme un Grec ancien. Sa langue a la clarté, la simplicité et la limpidité de celle des hommes dont il nous raconte l'histoire.

Mais cette publication présente un autre intérêt que je dois signaler.

Je poursuis, à l'*École des Roches*, avec le concours de mes dévoués collaborateurs, l'œuvre difficile de modifier non seulement les méthodes d'éducation pour les mieux adapter aux conditions nouvelles de la vie, mais encore les méthodes d'enseignement pour les mettre à la hauteur des derniers progrès de la science sociale.

Pour cette œuvre d'enseignement nouveau, les livres classiques dont on se sert actuellement dans les écoles sont vraiment insuffisants. Cet ouvrage inaugure donc la *Collection des classiques de l'École des Roches,* qui sera continuée avec le concours des collaborateurs de la *Science sociale* et des professeurs de l'*École des Roches*.

Ainsi qu'on va le constater, cette Collection diffère des « classiques » employés jusqu'ici, en ce que les faits, ou les phénomènes, sont présentés dans l'ordre où ils sont déterminés les uns par les autres, où ils se répercutent les uns sur les autres.

1. Ces diverses études ont paru dans la *Science sociale,* et seront réunies en volume.

Ce ne sont plus des faits simplement constatés et juxtaposés, mais des *faits expliqués et étroitement liés*. C'est la notion de science substituée à la notion de hasard. Le hasard n'existe pas : il recule devant chaque progrès de la science.

Au point de vue de l'enseignement, c'est une révolution profonde. Actuellement, l'enfant est obligé de tout retenir par un effort exagéré et vraiment impossible de la mémoire, parce qu'on lui expose des faits dont il ne voit pas les rapports, dont il ne connaît pas les réactions, ou les répercussions.

L'étroit enchaînement des choses fait au contraire intervenir la réflexion. Par la réflexion, l'élève peut toujours retrouver ce qu'il a appris une fois méthodiquement, et la mémoire n'est plus, comme il convient, que l'auxiliaire de la pensée.

Le professeur doit même, par des questions intelligentes, ramener l'enfant à découvrir lui-même les rapports nécessaires qui existent entre les phénomènes. Ainsi l'élève, qui est trop souvent passif en classe, devient actif ; il s'intéresse à la classe et apprend à réfléchir. Il n'est plus un perroquet, qui récite simplement ce qu'on lui a enseigné ; il devient capable de découvrir par lui-même *la raison profonde des choses*.

C'est cette « raison profonde des choses » que cette histoire met en lumière et dont l'intérêt poignant va irrésistiblement entraîner le lecteur de page en page jusqu'à la dernière.

Mais, pour que cet enchaînement frappe encore plus les esprits, nous publions, à la fin du volume, une série de tableaux où les principaux faits de l'histoire grecque sont *classés dans l'ordre où ils se répercutent les uns sur les autres*. Ainsi apparaîtra encore plus nettement, grâce à ce raccourci, « le magnifique enchaînement des affaires humaines », mis en lumière par la science sociale.

Edmond DEMOLINS.

L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA

GRÈCE ANCIENNE

I

LES PAYSANS-BATISSEURS DE LA VALLÉE : LE TYPE PÉLASGE

La Grèce, pays de rivages découpés et montagneux. — Les Grecs n'ont pas habité seulement la Grèce, mais encore une bonne partie des rivages septentrionaux de la Méditerranée, depuis l'île de Chypre à l'est jusqu'à Marseille à l'ouest.

Mais le domaine par excellence du type grec s'est composé de deux régions étroitement liées, qui occupent la partie centrale de cette large zone : la péninsule hellénique proprement dite, et les rivages de l'Archipel.

Ce domaine de la race grecque a ceci de particulier que nulle part la mer n'est bien éloignée d'un point quelconque des terres, et que ces terres, déchiquetées en forme de caps avancés, de golfes profonds et d'îles nombreuses, multiplient leurs points de contact avec cette mer.

Il a encore ceci de particulier que, presque nulle part sur la mer, on n'y perd la vue de la terre, les promontoires et les îles donnant sans cesse des points de repère et formant des sortes de ponts entre l'Europe et l'Asie.

Ces terres se présentent généralement sous l'aspect de collines, et de collines escarpées, qui deviennent çà et là de véritables montagnes. Ces escarpements sont un grand obstacle à la circulation intérieure. Les grandes plaines sont rares, et les rochers, en bien des endroits, surplombent à pic les rivages, ne laissant place à aucun sentier entre la terre et la mer.

Les grands fleuves sont inconnus en Grèce. La plupart des cours d'eaux ne sont que des ruisseaux ou des torrents, emprisonnés dans des bassins de dimensions très réduites, et creusant une foule de petites vallées, vallées séparées de leurs voisines, mais s'ouvrant promptement sur la mer. L'absence de marées dans la Méditerranée fait que ces cours d'eau ont une tendance à déposer dans leur embouchure même les débris enlevés aux montagnes, et qu'il en résulte le plus souvent de petits deltas marécageux.

Le climat de cette région est un des plus doux qui existent, et le ciel est généralement serein. La nature du sol favorise particulièrement la végétation presque spontanée des arbres fruitiers, tels que la vigne, l'olivier, le figuier. Elle favorise également l'élevage du mouton et de la chèvre, mais oppose des obstacles à celui du bœuf et du cheval, ainsi qu'à la grande culture des céréales et autres plantes réclamant un sol riche, ou des plaines étendues.

Or, la culture des arbres fruitiers est essentiellement un travail facile. D'autre part, la douceur du climat tend à diminuer les besoins de l'homme. En fait, les habitants de ces régions ont toujours été et sont encore d'une sobriété remarquable. Un Grec fait son repas d'une poignée d'olives et de quelques figues. L'Église grecque obtient facilement l'observance des quatre carêmes qu'elle impose à ses fidèles chaque année. Un poète grec, Aristophane, a pu traiter de fastueuses les personnes qui achetaient des sardines au marché pour agrémenter leur ordinaire.

Pourtant la pêche est, pour ces populations, une ressource, et la disposition des lieux se prête admirablement à la navigation. Cette navigation n'exige pas une science nautique supé-

rieure, puisqu'on a toujours la terre en vue, ce qui dispense de bien des calculs. Ces chapelets d'îles et ces golfes échelonnés semblent créés tout exprès pour le commerce de cabotage, commerce facile, lui aussi, avec de nombreuses haltes et des opérations de faible importance, sur une mer souvent belle et où le mauvais temps, lorsqu'il arrive, n'est pas difficile à éviter.

Le type du Grec ancien, lorsqu'on l'analyse, se décompose en trois éléments, ou, si l'on veut, en trois types fondamentaux qui ont réagi l'un sur l'autre et se sont plus ou moins combinés entre eux. Ce sont : le *type de la vallée*, le *type de la montagne* et le *type du port maritime*.

C'est le type de la vallée qui se développa tout d'abord.

Cette configuration favorise le peuplement par mer. — D'après la description qui précède, il est facile de voir que la Grèce (nous entendons par ce mot tout le monde grec) était beaucoup plus abordable par mer que par terre.

Comment fut-elle peuplée? Il est inutile de se reporter sur ce point à l'histoire proprement dite, qui ne commence guère qu'avec le sixième siècle avant Jésus-Christ. Il s'agit de faire *une hypothèse vraisemblable* en considérant la nature des lieux et en interprétant les traditions. Mais la suite de ce récit montrera que cette hypothèse initiale est confirmée par tous les faits historiques et peut seule les expliquer.

La légende de Prométhée, fils de Japet, mentionne, comme lieu d'origine de la race, la région du Caucase. Elle dit aussi que Prométhée était un Titan, et que les Titans étaient *fils de la Terre*.

Traduite en langage social, la légende peut signifier : les premiers habitants de la Grèce ont été des agriculteurs, venus des vallées qui sont au pied du Caucase.

Une autre légende antique raconte que Phryxus, fils d'Athamas, roi de Béotie, fuyant avec sa sœur Hellé le courroux de son père, prit la direction de la Colchide, située au pied du Caucase.

Or, ceux qui éprouvent le besoin de se réfugier quelque part ont une tendance bien connue à chercher asile là où ils ont des relations, des parents, et, en particulier, là où se trouve leur pays d'origine, en refaisant des routes qui leur sont familières, parce qu'ils les ont faites autrefois.

La Colchide s'appelle aujourd'hui Mingrélie. C'est une vallée débouchant sur la mer Noire, resserrée entre le Caucase au nord et les monts d'Arménie au sud. Elle est arrosée par deux cours d'eau, l'Ingour et le Rion. Ce dernier est l'ancien Phase, qui roulait des paillettes d'or.

Aujourd'hui encore, l'on trouve, dans cette double vallée, une population de laboureurs au travail facile, d'humeur gaie, d'instinct poétique, aimant les chants. Cette vallée abonde en arbres fruitiers et des savants assurent que plusieurs d'entre eux en sont originaires. Le type humain y est d'une remarquable beauté.

Des nomades guerriers, analogues aux Kurdes actuels, occupaient les montagnes qui emprisonnent la Colchide. Aux moments d'épreuves, les habitants de la vallée ne pouvaient fuir que par mer.

Tout porte donc à conjecturer que les Colchidiens ont émigré à une époque très lointaine. Navigateurs novices, ils se hasardèrent sur des bateaux de faible dimension, propres au cabotage, et suivirent le rivage méridional de la mer Noire, en s'arrêtant aux endroits où la montagne ne surplombe pas la mer. Ils arrivèrent de la sorte aux Dardanelles, l'ancien Hellespont, ainsi nommé, d'après la légende, en souvenir de la chute qu'y fit Hellé dans les flots. A cet endroit, la route bifurque, et l'Archipel s'ouvre devant les navigateurs. Or, c'est précisément en ce point que s'élève Troie, ou, plus exactement, que se retrouvent les ruines de plusieurs « Troies » superposées. Les Troyens furent donc des Grecs, des Grecs d'avant la Grèce, et la fameuse guerre de Troie, dont nous parlerons plus loin, fut un « retour » contre des frères de race arrêtés en Troade, comme la fameuse expédition des Argonautes fut un « retour » contre d'autres frères de race demeurés en Colchide.

Au débouché de l'Hellespont s'ouvrent deux routes de cabotage.

La première se dirige vers le sud, le long des côtes extraordinairement découpées de l'Asie Mineure, qui seront plus tard l'Eolide, l'Ionie et la Carie ; une foule de golfes excellents, où se déversent de petits fleuves, comme le Scamandre, le Caïcos, l'Hermos, le Caystre, le Marsyas, s'abritent derrière de capricieux promontoires et font face à des îles, dont les principales sont celles de Lesbos, de Chio et de Samos.

La seconde route se dirige vers l'ouest, le long de la côte de Thrace, moins découpée et moins hospitalière tout d'abord. Sur cette côte débouchent l'Hèbre, le Nestos et le Strymon. Là encore, un chapelet d'îles offre ses points de repère et au besoin ses refuges, si la côte n'est pas un asile assez sûr. Ce sont Lemnos, Imbros, Samothrace, Thasos. On arrive enfin à la péninsule de la Chalcidique, curieuse main à trois doigts et Grèce en miniature qui, de nos jours, quoique faisant partie du territoire turc, est exclusivement habitée par des Grecs. Le mont Athos s'élève à l'extrémité de cette presqu'île, et sert, lui aussi, de point de repère aux navigateurs.

Cette route amène tout naturellement en Grèce, et, du reste, une multitude d'autres îles, un peu plus au sud, relient la Grèce à l'Asie Mineure, jalonnant plus qu'il n'est nécessaire la route des caboteurs les plus timides, et fournissant le moyen de passer d'un rivage à l'autre sans perdre un seul moment la terre de vue.

Cette immigration venue de Colchide donne le type pélasge. — Ces émigrants des anciens âges apparaissent, autant qu'on peut évoquer leur physionomie, comme des agriculteurs se propageant de rivage en rivage et d'île en île, occupant les petites vallées de proche en proche, se servant de leurs bateaux pour sauter de faibles espaces de mer et aller fonder par intervalles quelque établissement nouveau, à mesure que celui où ils étaient avait son plein contingent. Les discordes et les bannissements, à en juger par des phénomènes que nous aurons l'oc-

casion de constater dans la suite, ont dû accélérer ce mouvement d'émigration.

Ces hommes, pour plus de commodité, appelons-les les Pélasges.

Un des endroits où le souvenir des Pélasges s'était le mieux conservé dans les traditions était l'Arcadie, c'est-à-dire la partie centrale du Péloponèse.

La chose n'est pas étonnante, si l'on songe que les rivages, exposés à une foule de contacts, devaient plus tard subir forcément de nouvelles influences qui, à la longue, comme nous le verrons, tendaient à modifier l'aspect primitif de la race. Les hommes de l'ancien type, devant ces invasions, se réfugiaient à l'intérieur.

C'est donc en Arcadie que le type du Grec absolument préhistorique paraît s'être maintenu le plus longtemps. Aussi est-ce l'Arcadie que les souvenirs, à ce point de vue, ont particulièrement idéalisée. L'Arcadie, à travers ce prisme de la légende, apparaît comme un pays essentiellement rural, pacifique et heureux. C'est la patrie du dieu Pan, l'inventeur de la flûte. Évidemment la légende fait abstraction des événements fâcheux qui pouvaient troubler cette quiétude, mais elle reflète ce qu'il y avait de facile et de récréatif dans le travail de cette race.

Le travail est facile parce qu'il a pour base des occupations attrayantes, exigeant fort peu d'efforts : pâturage de moutons et de chèvres, exploitation des arbres fruitiers, tels que l'olivier et la vigne, culture sommaire et clairsemée des céréales. Comme configuration, comme climat, comme productions, les vallées de la Grèce rappellent les vallées de la Colchide, et le genre de vie qui en résulte permet les mêmes loisirs, le même repos d'esprit, qui ne sont pas sans répercussion, de leur côté, sur la beauté physique de la race.

Pourtant, il est bien clair que la sécurité de ces populations ne pouvait être absolue. La guerre existait alors comme maintenant. Elle était même plus redoutable, et comportait des pillages, des massacres, des enlèvements dont il était bon de se

garder. Rien n'est donc plus naturel que de se défendre et de mettre à l'abri, autant que possible, hommes, troupeaux et récoltes. Or, les matériaux de la défense ne manquaient pas. Non seulement, en Grèce, la colline pierreuse est partout voisine de la vallée, mais la vallée elle-même est encombrée de rocs, de moraines, de gros cailloux qui embarrassent les cultures. Les Pélasges, faisant d'une pierre deux coups, construisirent donc des villes ceintes de grands murs de pierre, dits murs cyclopéens. Ces murs étaient formés d'énormes blocs, bruts ou taillés, posés les uns sur les autres sans ciment. Ils témoignent, sinon d'une grande entente de la maçonnerie, du moins de la mise en commun de grands efforts. C'étaient des œuvres collectives, nécessitant l'union et le dévouement de tous aux intérêts de la communauté.

Le cloisonnement des territoires amène le fractionnement par cités. — Quelle communauté? — Il s'agit évidemment d'un cadre plus vaste que la famille et englobant, comme l'impose la nature des lieux, l'ensemble des personnes habitant dans un de ces compartiments à ceinture montagneuse dont nous avons parlé plus haut. Ces personnes sont d'ailleurs de même origine, et cette origine est patriarcale, ce qui rend naturellement attrayante la vie en commun. Si la nature du travail, contrairement à ce qui se passe dans les steppes à vie exclusivement pastorale, oblige la grande communauté patriarcale à se diviser en plusieurs groupes comprenant un ou deux ménages, le souvenir des ancêtres communs persiste fidèlement. Les familles qui se sentent ainsi reliées entre elles par un ancêtre unique se groupent sous un nom spécial, celui de *phratries;* et l'ensemble des phratries, contenu dans la ceinture de collines ayant pour centre la ville pélasgique, formera un autre groupement social d'une souveraine importance : la *Cité.*

La Cité grecque n'est pas la *ville*, et ce n'est pas non plus l'*État*. Le mot grec *polis*, d'où nous avons tiré *police, policer, politesse* et *politique*, exprime essentiellement un groupement d'hommes vivant sur un territoire dont l'étendue peut varier

entre celle d'un canton et celle d'un grand arrondissement français, possédant en général sur ce territoire un centre urbain, ville ou gros village, et jouissant, dans cette case territoriale, soit d'une indépendance complète, soit d'une autonomie plus ou moins large sous le protectorat d'une autre cité. Nous avons dit que les communications, en Grèce, sont difficiles par terre. La montagne, avec ses escarpements, est un principe de division. Les groupes d'émigrants qui se sont installés successivement dans ces vallées isolées les unes des autres, ont donc pu s'y organiser d'une façon entièrement libre, et se créer de petits gouvernements indépendants, *des municipalités ne relevant que d'elles-mêmes*, mais dont le pouvoir s'étendait parfois sur une très large banlieue.

Toutefois, si la montagne est un principe de division, la mer, où les communications sont faciles, demeure un principe d'unité. Quoique indépendantes les unes des autres, et souvent en guerre les unes contre les autres, les cités grecques se sentent et continueront à se sentir sœurs. La langue, avec des variantes, demeurera la même. Le fond de cette langue, autant qu'on a pu en juger par l'étude du dialecte arcadien, ressemblait plus au latin que ne lui ressembla le grec de l'époque postérieure. C'est que les Pélasges dispersés sur les divers rivages de la Méditerranée étaient alors moins éloignés de l'époque antérieure à leur dispersion.

On conjecture que les pouvoirs publics chez les Pélasges consistaient probablement en un conseil surtout cultural pour gérer les intérêts culturaux, avec un chef militaire pour veiller avec les jeunes gens à la garde des remparts.

On peut se faire une idée approximative de la cité pélasgique en considérant la fameuse ville de Troie. Si les Troyens n'étaient pas de purs Pélasges, ils représentaient tout au moins un type *en retard*, beaucoup moins influencé que la Grèce par l'apparition de nouvelles couches sociales. Priam, roi de Troie, est un monarque à physionomie patriarcale. Il pratique la polygamie. Il n'est pas belliqueux. Son fils Hector est brave, mais d'une bravoure calme et raisonnée, celle d'un guerrier urbain qui défend

sa ville. Son fils Pâris a eu des aventures, mais c'est aussi un berger, qui fait paître ses troupeaux sur le mont Ida. Sa bru, Andromaque, est une exquise citadine, aux sentiments délicats et raffinés. Troie est une ville fortement bâtie, dont les remparts défient pendant dix ans la coalition des principaux « héros » de la Grèce. Énée enfin, qui sauve les débris de la cité troyenne et va chercher un autre rivage pour les y installer, est encore un type d'homme pacifique de nature, batailleur seulement par nécessité, le « père » d'une communauté politique en quête d'un bon petit coin où l'on voudra bien « la laisser tranquille ». Tous ces traits sont sensiblement différents de ceux que nous allons voir se dessiner en Grèce, lorsque, à la couche pélasgique, viendront se superposer d'autres éléments sociaux.

Le travail facile des Pélasges idéalise l'Arcadie et le « règne de Saturne ». — La nature agricole du travail, chez le Pélasge, a fortement imprimé son cachet sur la religion. Sans doute, on ne connaît pas avec exactitude les doctrines religieuses de ces populations paysannes, qui se compliquèrent d'inventions nouvelles apportées plus tard. Mais l'on sait que la divinisation des forces et de la fécondité de la nature en formait la base. Les Pélasges adoraient le Ciel et Saturne (ou Kronos), fils du ciel, divinité qu'on représente comme pacifique et débonnaire. Ils adoraient également Cybèle, ou la Terre, épouse de Saturne. Il est probable que les cultes du soleil, de la mer, des enfers, transformés plus tard par de nouveaux mythes, existaient aussi dès ce temps-là. Nous avons cité le dieu Pan, qu'on représentait sous des traits rustiques et avec des pieds de chèvre. La croyance à des génies et à des nymphes variés, sortes d'êtres mystérieux, peuplant les eaux, les bois, les montagnes, doit remonter également à cette période, bien que la poésie ait brodé ensuite là-dessus. Le culte des ancêtres existe à chaque foyer et se perpétuera plus tard. Les Pélasges paraissent enfin avoir commencé à diviniser certains hommes, ou certaines classes d'hommes, en raison des inventions alors très importantes dont elles dotaient l'humanité. Tels sont les *Curètes*, inventeurs de l'astronomie et de l'élevage

des abeilles ; les *Corybantes*, inventeurs du bronze ; les *Dactyles*, autres industriels célèbres par l'habileté de leurs doigts (sans doute pour la fabrication d'instruments aratoires) ; les *Telchines*, mineurs et métallurges, qui étaient aussi sorciers et « jetaient des sorts » contre les moissons ou les troupeaux.

Chez les poètes postérieurs, le « règne de Saturne » est devenu quelque chose d'idéal, une sorte de paradis perdu — tradition qui se retrouve chez un grand nombre de peuples — une ère de paix à laquelle succéda, en des temps d'ailleurs fort lointains aussi, une ère de troubles et de violences, et qui éveilla évidemment le regret poétique du passé.

On sait que les poètes distinguent quatre âges depuis l'origine du monde : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze, l'âge de fer. Contrairement à la théorie moderne du progrès indéfini, la croyance était alors qu'il y avait eu, d'âge en âge, diminution du bonheur et décadence de l'humanité. Il est donc très probable qu'une période plus ou moins idyllique et pacifique a précédé une période de crises et d'agitation, et que cette dernière a mis en jeu, comme nous le dirons tout à l'heure, de nouvelles forces sociales. Il est à noter que l'ordre dans lequel la poétique tradition classe les âges est précisément celui dans lequel ont dû être découverts et utilisés les métaux qui servent à leur donner un nom. L'or se trouve à l'état de pureté dans la nature — dans les paillettes de la Colchide, par exemple ; — et aucune réaction chimique n'était nécessaire pour le transformer. La préparation de l'argent exige déjà quelques manipulations, mais assez simples. Plus compliquée est celle du cuivre, et il fallait peut-être du génie pour découvrir l'avantage qu'on retire à le combiner avec l'étain. Enfin la métallurgie du fer, métal qu'on retire d'un minerai semblable à un caillou, réclamait un perfectionnement industriel tout à fait intense. La légende des « quatre âges », de quelque fantaisie qu'aient pu l'orner les poètes, plonge donc de très curieuses racines dans les réalités économiques de l'antiquité la plus reculée.

Pourtant l'ère pélasgique n'a pas pu être si parfaitement heureuse que cela ; mais, dans la confusion des souvenirs, et à tra-

vers une énorme distance, on appliquait à cette période préhistorique cette notion d'une humanité idéalement heureuse qui a surnagé, à l'état de rêve plus ou moins inconscient, dans la mémoire de tant de races.

Il provoque l'essor de la musique et de la poésie. — Il est certain que les gens dont le travail est facile et qui ont peu de besoins mènent une vie relativement heureuse. « La cueillette aime les chants », comme dit un vers provençal. On devait beaucoup chanter chez les Pélasges, soit en se reposant, soit même en travaillant. Nous avons parlé de la légende de Pan, inventeur de la flûte. Il ne serait pas impossible que deux légendes postérieures : celle d'Amphion et celle d'Orphée, fussent déjà en germe dans les mœurs de cette époque. Nous pouvons donc, bien que certains traits les rattachent à une période moins ancienne, en dire un mot ici.

Amphion était un roi de Thèbes, dont la lyre avait le pouvoir de faire mouvoir les pierres, de sorte que les murs de sa ville se construisaient tout seuls. Cette fable est d'une transparence parfaite. Les maçons aiment à chanter en travaillant, lorsqu'ils « le prennent à l'aise », et le charme des chansons leur fait oublier la longueur de l'ouvrage, qui se termine ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Des chefs avisés ont pu, sachant cet effet de la musique, encourager à dessein l'emploi des chants durant les constructions cyclopéennes. Cela mettait les ouvriers en belle humeur, et l'ouvrage n'en marchait que mieux.

Orphée était un poète du « Nord », c'est-à-dire des rivages de Thrace. On lui prête des aventures qui n'ont pu avoir lieu que plus tard et l'on met dans ses mains la lyre, instrument que les Pélasges ne paraissent pas avoir connu. Toutefois, certains traits de sa légende sont tellement anciens, qu'ils se retrouvent dans les légendes d'autres races. Les Grecs en faisaient, non seulement un grand poète, mais le poète-type, le poète idéal, qui charme les bêtes féroces, instruit les hommes, adoucit les mœurs, joue un vague rôle de moralisateur et résume en lui toutes les supériorités intellectuelles à l'état naissant. C'est un doux et un paci-

fique, victime de gens grossiers qui, par exception, ne l'ont pas compris, mais que l'opinion publique s'attache à venger en environnant son souvenir d'une impérissable auréole. Cet enthousiasme atteste éloquemment le goût que l'on avait pour la poésie et pour la musique. Il ne serait pas étonnant que la légende eût déjà pris ses premiers traits à l'époque où, pour la première fois, des spécialistes chanteurs et inventeurs de chants apparurent dans la société pélasgique, en vertu de la division du travail, pour répondre à un besoin croissant de distractions poétiques et musicales développé par le bien-être. Une admiration intense enveloppa ces êtres privilégiés, qui embellissaient de la sorte, soit les exercices du culte, soit les récréations en plein air, si bien favorisées par le climat. Des secrets, des recettes s'accumulaient dans cet art comme dans les autres, et séparaient de plus en plus le chanteur professionnel (aède) du chanteur d'occasion. La production poétique, intimement liée à la production musicale, devint probablement le monopole de certaines familles où l'on conservait ces recettes et ces secrets de père en fils.

Quels étaient ces chants? On l'ignore; mais ils devaient évidemment correspondre, comme ailleurs, aux grands événements de la vie et aux distractions principales qui entrecoupaient le travail. Le mariage, la mort, la cueillette, les festins, et aussi le culte de la divinité, étaient autant de thèmes d'après lesquels devaient s'ébaucher des « genres » rudimentaires que des spécialistes plus exercés devaient perfectionner plus tard.

Le développement des rivages facilite les contacts avec l'étranger. — Mais le pays que les Pélasges habitaient offrait, nous l'avons dit, un énorme développement de rivages, et ils n'étaient pas seuls dans la Méditerranée. Cette situation entraînait forcément des contacts avec d'autres peuples.

Ces autres peuples étaient des navigateurs, venus des rivages de la Méditerranée non touchés par la colonisation pélasgique, et plus spécialement des Phéniciens, qui, rendant des services maritimes à l'Égypte, se mêlaient parfois à des Égyptiens.

Les Phéniciens, établis au fond oriental de la Méditerranée,

dominaient alors cette mer. Commerçants de premier ordre, et marins bien plus audacieux que les Grecs, ils pratiquaient déjà ce que l'on pourrait appeler, par comparaison avec le petit cabotage des Pélasges, la navigation au long cours. Ils exploitaient les peuples de la Méditerranée centrale ou occidentale, comme les Européens exploitent aujourd'hui les habitants des « pays neufs », en leur prenant des denrées précieuses, telles que l'or, l'argent, l'étain, l'ambre, l'ivoire, en échange de marchandises de pacotille.

Ce contact des Grecs primitifs avec des hommes directement venus de l'Orient, syrien ou égyptien, avait son utilité. Dans cet Orient brillaient des civilisations très anciennes, les premières qui se soient développées. Sur les bords du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, les sciences avaient pris un essor qu'elles ne prenaient pas encore ailleurs. L'astronomie, l'art nautique, le calcul s'y étaient notablement perfectionnés. Des secrets industriels y étaient gardés, en attendant de se divulguer et de se répandre. Les Phéniciens, qu'ils le voulussent ou non, étaient donc des colporteurs d'idées et d'inventions nouvelles, et c'est ce qui explique comment plusieurs anciennes légendes de la Grèce constatent, à travers d'évidentes exagérations et des fables bizarres, le caractère bienfaisant de ces apports étrangers.

C'est l'histoire de Cécrops, un « sage d'Égypte », qui vient civiliser l'Attique, y fonder des bourgades, y enseigner le labour, la culture de l'olivier, la fabrication de l'huile, fonder l'Aréopage, instituer les rites du mariage et des funérailles, etc. Évidemment, aucun homme n'a fait cela tout seul, et les Pélasges connaissaient l'art agricole bien avant ce contact avec l'étranger. La reconnaissance de la postérité a brouillé les choses et a mis une foule de bienfaits au crédit d'un seul bienfaiteur. Ce qu'il faut retenir de la légende, c'est que certaines importations heureuses et certains perfectionnements précieux ont pu être dus par les Athéniens préhistoriques à des hommes plus raffinés venus de l'Orient.

C'est encore l'histoire de Cadmus, fils du roi phénicien Agé-

nor, qui, en cherchant sa sœur Europe, arrive en Boétie, tue un dragon, sème les dents de celui-ci, en voit sortir des hommes qui s'entretuent, sauf cinq, avec l'aide desquels il bâtit la Cadmée, citadelle de Thèbes.

C'est Danaüs, frère d'un roi, Égyptus, qui vient s'établir à Argos, où il est reçu par le roi Pélasgus. Les noms mêmes de la légende prouvent qu'il y a ici un mythe visant de grandes races entières.

Sous ces fables, qui ont d'ailleurs été arrangées par les écrivains postérieurs, on aperçoit une vérité : les Orientaux, Phéniciens et Égyptiens, apprirent aux premiers Grecs divers arts qu'ils ignoraient, et contribuèrent à leur progrès économique. Il est incontestable que l'écriture et l'alphabet ont été répandus, à une époque très ancienne, par les Phéniciens. Diverses industries, notamment le tissage, la métallurgie, la poterie, ont très probablement profité aussi de ces rapports entre les Pélasges et les navigateurs de l'Orient. Les premiers surent, nous le verrons, imiter d'abord leurs modèles, et les dépasser plus tard.

Mais, si l'étranger était souvent un civilisateur, il était parfois un ennemi.

Les traitants phéniciens, quand l'occasion s'en présentait, se transformaient volontiers en corsaires. Leurs opérations commerciales se compliquaient de razzias et d'enlèvements. En ces temps, en effet, on volait les personnes aussi bien que les choses. La légende d'Io, fille d'un roi d'Argos, enlevée par les gens d'un navire phénicien, fut donnée comme la cause la plus lointaine des querelles qui armèrent l'Europe contre l'Asie. Les rapts commis, il y a moins d'un siècle encore, par les corsaires barbaresques, évoquent assez bien l'idée de l'insécurité qui devait régner en ces temps lointains, pour de semblables motifs.

En outre, les Phéniciens paraissent avoir suivi en Grèce, à des époques indéterminées, certaines routes de terre qui abrégeaient commodément leurs navigations, et occupé les territoires traversés par ces routes. Ces incursions et ces établissements dans l'intérieur devaient amener fatalement des conflits avec

les Pélasges, et contribuaient à justifier leurs imposantes fortifications.

La configuration extérieure des rivages pélasgiques appelait donc l'ennemi du dehors. La structure intérieure du pays, de son côté, facilitait l'apparition d'un autre ennemi : celui du dedans.

Le fractionnement par petites cités produit des dissensions et suscite le type du « banni ». — Les cités, parquées chacune dans une petite vallée entourée d'un cirque de montagnes, étaient, nous l'avons vu, indépendantes les unes des autres. En cas de conflit — et les conflits à la longue sont inévitables — il fallait donc nécessairement en appeler aux armes, puisque aucune autorité supérieure n'avait qualité pour intervenir. On peut admettre toutefois qu'en raison de l'abondance des terres disponibles pendant une certaine période, ces conflits furent moins graves qu'ils ne devaient le devenir plus tard. Cela expliquerait fort bien le caractère idyllique des traditions conservées au sujet du « règne de Saturne » et de la « pacifique Arcadie ».

Néanmoins, la nature humaine et l'expérience des sociétés sont trop connues pour qu'on puisse croire à une concorde que rien n'aurait troublée.

En outre, cette même expérience montre que, dans les localités restreintes où vit un groupe d'hommes, des *partis* se forment pour se disputer le pouvoir ou la faveur de ceux qui l'exercent. L'animosité de ces partis est d'autant plus vive que les intérêts en jeu sont plus grands, et ils sont plus grands quand la cité est indépendante, car la possession du pouvoir est alors une chose plus précieuse et procure à ceux qui gouvernent un plaisir plus effectif. En fait, ceux qui gouvernent sont alors des *rois*, dont le prestige, lié à des traditions patriarcales, tient à l'ascendant séculaire de certaines familles privilégiées. Mais l'harmonie ne règne pas toujours dans les familles. Il y a parfois des princes mécontents, de « mauvaises têtes », des fils rebelles ou des frères rancuniers, qui peuvent avoir leurs amis et leurs partisans. De là naissent des discordes

civiles, et la solution de ces discordes, dans une région où les territoires soumis à un même pouvoir sont si petits, où d'ailleurs la montagne escarpée offre tant de refuges, est pour ainsi dire tout indiquée d'avance. Cette solution, c'est le *bannissement*, bannissement forcé ou volontaire. Et nous touchons ici à un des phénomènes sociaux les plus importants parmi ceux qui vont désormais agir. C'est en effet cette solution du bannissement qui résout les problèmes du même genre à l'époque historique, et nous n'avons pas de raison de croire que les mêmes causes, à l'époque préhistorique, ne produisaient pas les mêmes effets.

Nous insistons sur cette conjecture, qui constitue l'hypothèse la plus concordante avec les faits postérieurs analogues, et qui donne en même temps la meilleure clef pour expliquer l'évolution du type grec. Il y a eu dans tous les temps et dans toutes les sociétés des esprits indociles qui ne peuvent pas s'adapter au cadre social que leur a fait rencontrer le hasard de leur naissance. Mais, dans beaucoup de sociétés, l'*évasion* de ces types exceptionnels est difficile. En Grèce, au contraire, cette évasion des enfants perdus et des mécontents est singulièrement facilitée par la nature du sol ainsi que par le morcellement incomparable de la souveraineté. En fait, dans l'histoire grecque, il est à chaque instant question de *bannis*.

Mais, pour des esprits indociles et jaloux de leur indépendance, le mode de bannissement le plus agréable ne consiste pas à aller vivre sous les lois d'une cité voisine. Il consiste à s'établir, si cela est possible, en un domaine où l'on puisse conserver son indépendance.

Or, cela est possible en Grèce, à cause de la montagne qui entoure et surplombe partout la vallée.

La montagne dut tout d'abord rester déserte, car, évidemment, le séjour y était moins agréable que dans la vallée. Dans les migrations de peuples, ce sont en général les vallées qui servent de routes, et c'est près de la route qu'on s'établit au moment où l'on s'arrête. Puis les hauteurs sont occupées de proche en proche *parce qu'il le faut bien*, à mesure que la place man-

que dans la plaine arrosée et fertile, ou à mesure que des événements forcent tel ou tel individu à fuir ses congénères de la vallée.

Notre hypothèse, confirmée par ce qui a continué à se produire en Grèce, et aussi par ce qui s'est produit en Corse, pays semblable à la Grèce, est que nos petites communautés pélasgiques, établies au fond des vallées ou sur les premières rampes des collines, ont vu naître dans leur sein d'inévitables dissensions, et que des *bannis* ou fugitifs ont gagné la montagne, le maquis, pour y vivre d'une vie plus rude, plus austère, mais qui les affranchissait d'un joug trop lourd. C'est la révolte de Jupiter contre son père Saturne, de Zeus contre Cronos, pour employer les noms grecs.



II

LE BANDIT MONTAGNARD DIVINISÉ
PREMIÈRE DESCENTE : LE TYPE HÉRACLIDE

Le banni de la montagne grecque est un bandit civilisé. — Un homme civilisé qui se réfugie de la plaine dans la montagne n'est pas un montagnard ordinaire. C'est un montagnard supérieur.

Il a goûté aux raffinements plus ou moins grands de la vie urbaine. Il en garde le souvenir ; il en transmet quelque chose à ses enfants. Il reste le frère de race des gens de la plaine et conserve avec eux des contacts d'un caractère plus intime. Même si l'on se bat et s'il y a des *vendettas*, comme en Corse, l'on sent que les choses se passent « entre cousins ».

Ce que l'homme de la montagne a en propre, et ce qu'il va développer en lui à mesure qu'il vivra de sa vie nouvelle, c'est l'esprit d'indépendance, c'est une fierté ombrageuse, c'est l'aptitude à mener une vie plus rude, propre à rendre plus fort et plus guerrier.

Dans la montagne grecque, en effet, le pâturage des chèvres et des moutons offre bien quelque ressource. Certains arbres fruitiers s'accommodent des pentes rocailleuses et de maigres champs se laissent cultiver sur les hauteurs. Mais tout cela, en définitive, risque de se trouver insuffisant, et une ressource nouvelle apparaît : le brigandage, plus ou moins ennobli par l'idée de vengeance que des *bannis* y attachent nécessairement.

En un mot, la Grèce moderne a eu ses « rois des montagnes ». La Grèce préhistorique a eu les siens.

Il est même évident que les « rois des montagnes » n'ont jamais dû être plus triomphalement *rois* que dans ces siècles reculés où nulle organisation sociale n'était prévue pour les contenir, et où leurs exploits, les premiers du genre, durent nécessairement déconcerter les gens de la plaine.

Le bandit d'alors ne se contenta pas de devenir roi; il devint *dieu*.

De ce type du bandit civilisé sort Jupiter. — Le type le plus éminent de ce bandit montagnard, c'est Jupiter (Zeus pour les Grecs)[1], le « dieu de l'Olympe ».

Nous ne voulons pas dire que l'idée du Jupiter montagnard ne se soit pas confondue, dans l'esprit des hommes, avec d'autres notions de la divinité. Ces confusions sont générales dans l'histoire des peuples. L'idée de Dieu existe chez tous; mais les mythologies, en ce qu'elles ont de spécial, portent l'empreinte des milieux où elles se développent. Si plusieurs influences se superposent, plusieurs conceptions relatives à la divinité pourront se fondre en une seule.

C'est ce qui est évidemment arrivé pour Jupiter.

La légende de ce dieu offre en effet des traits caractéristiques, dont l'interprétation ouvre un jour lumineux sur les plus lointaines révolutions du monde grec.

Premier trait : Jupiter est un dieu *nouveau*. Il succède à son père Saturne (le vieux Kronos). Il préside visiblement à la destruction violente d'un « ancien régime » auquel se substitue un ordre de choses bien distinct du passé.

Deuxième trait : Jupiter a été littéralement un *banni*. Son père Saturne voulait le dévorer. Il a dû être sauvé *par la fuite*.

Troisième trait : Jupiter a bien la violence et les mœurs du *bandit*. Il ne se contente pas de détrôner Saturne; il le tue.

1. Nous savons que certains auteurs préfèrent se servir des noms grecs. Mais, pour plus de clarté, nous nous servirons, pour désigner les dieux, des noms latins correspondants, plus connus du public et consacrés par l'usage.

C'est un rebelle et un parricide, et son règne prend un caractère plus dur, plus douloureux que le règne idyllique de son prédécesseur. C'est un mauvais sujet et un ravisseur, enlevant çà et là les femmes qui lui plaisent, comme font les Kurdes en Arménie. Il est brutal avec son épouse Junon (Héra), qu'il enchaîne et suspend par les pieds. Il précipite du haut de l'Olympe, dans un accès de fureur, son fils Vulcain (Héphaistos), et l'envoie se casser la jambe dans l'île de Lemnos. Il se brouille avec son frère Neptune (Poseidon) et avec son autre fils Apollon. Bref, c'est un chef de bande irascible, prêt à satisfaire tous ses caprices, et sujet à des colères sans frein.

Quatrième trait : Jupiter est montagnard. Il a été élevé sur le mont Ida en Crète. Il réside généralement sur le mont Olympe en Thessalie. Son séjour est celui d'où part le tonnerre et où s'assemblent les nuages. Son oiseau symbolique est l'aigle.

Cinquième trait : Jupiter, roi des montagnes, soutient des luttes prodigieuses contre ses *cousins* les Titans, qui sont *fils de la Terre,* et il les foudroie du haut de l'Olympe que ses adversaires ont essayé vainement d'escalader. Détail à noter : ces adversaires ont pour alliés les *Centaures*, autrement dit les cavaliers de la grande plaine thessalienne, êtres fort bizarres évidemment pour des gens qui ont rarement l'occasion de voir un cheval.

Tous ces traits esquissent admirablement la silhouette du personnage. Jupiter, le roi des dieux, est un *bandit montagnard divinisé*[1].

Les exploits du bandit montagnard expliquent le type d'Hercule. — Le caractère du type de Jupiter s'accentue, si l'on considère son fils Hercule (en grec Héraclès).

Hercule est à côté de son père dans la terrible lutte contre ses cousins les Titans, au moment où ceux-ci escaladent la

1. Voir l'excellent article de M. Henri de Tourville : *L'observation sociale appliquée à la mythologie grecque. Jupiter, Hercule et Hellen* (Science sociale, t. XXIII, p. 302. Livraison d'avril 1897).

montagne, et occupent, pour bloquer l'Olympe, des positions fortifiées sur le Pélion et l'Ossa, prolongement de la chaîne. Hercule prend une immense part au triomphe de son père, et, quand ce triomphe est enfin assuré, il se signale par des *travaux* splendides, dont la mémoire va demeurer éternellement.

La légende d'Hercule a été embrouillée, amplifiée, confondue avec des légendes phéniciennes, corsée d'aventures lointaines qui n'ont pu avoir lieu à cette époque; mais lorsqu'on élague l'invraisemblable, on récolte çà et là quelques traits absolument caractéristiques. Prenons-en comme exemple la lutte du demi-dieu contre le géant Antée, *fils de la Terre*, lutte qu'une impossible transposition de lieu prétend placer en Afrique, mais qui a été fort réelle sur le pourtour montagneux de la Thessalie.

La légende, merveilleusement transparente, dit qu'Hercule ne pouvait d'abord venir à bout de son antagoniste, car celui-ci *reprenait des forces toutes les fois qu'il touchait la Terre sa mère*, de sorte qu'Hercule fut obligé de le soulever au-dessus de la terre et de l'étouffer dans ses bras.

On peut traduire ainsi la légende : une troupe de Pélasges de la plaine, sous la direction d'un chef nommé Antée, guerroyait contre une troupe de bandits montagnards, commandée par un nommé Hercule. Celui-ci avait beau remporter des succès partiels, les gens de la plaine retournaient toujours dans la vallée chercher du renfort. Les montagnards s'arrangèrent donc pour laisser leurs ennemis s'aventurer le plus loin possible dans les gorges et les défilés des montagnes, de façon à les envelopper et à leur couper la retraite. La légende est une glorification du type montagnard.

Hercule et les Héraclides entrepreneurs de grands travaux d'intérêt public. — Le Triomphe de Jupiter et d'Hercule ouvre l'ère des Héraclides.

Tous les héros, tous les grands hommes, tous les chefs puissants se mettent alors à descendre de Jupiter et plus particulièrement d'Hercule. Ces dynasties évincent de toutes parts les an-

ciennes dynasties pélasges, et voilà que ces grands hommes, un peu partout, se mettent à accomplir de grandes choses.

Ce sont les *travaux d'Hercule*, œuvres que la légende, toujours prête à simplifier, inscrit au compte d'un seul demi-dieu, mais qui, interprétées par l'observation sociale, se révèlent comme une série d'entreprises d'assainissement, de voirie et de police.

Les Pélasges, cantonnés pacifiquement dans leurs vallées, comme dans autant de « fourmilières »[1], avaient bâti des villes et des aqueducs; mais ils avaient laissé de côté certaines besognes trop ardues qui n'intéressaient pas assez directement chacune de leurs communautés.

Par exemple, il y avait d'immenses marécages, causés surtout par le dépôt d'alluvions à l'embouchure des petits fleuves. Il y avait aussi, dans les espaces libres entre les diverses communautés pélasgiques, des brigands qui inquiétaient les voyageurs. Or nos montagnards, bandits civilisés, à forte poigne, habitués au commandement, et rendus plus forts par des triomphes, qui évidemment mettaient à leur disposition des bras nombreux empruntés aux populations vaincues, se sentent de taille à entreprendre ces grands travaux d'intérêt public.

D'abord, en ce qui concerne les brigands, nos montagnards savaient d'autant plus à quoi s'en tenir qu'ils étaient brigands eux-mêmes, et ils étaient d'autant mieux taillés pour les poursuivre que les expéditions dans la montagne n'étaient pas pour les effrayer.

La sécurité rétablie. — Jupiter et Hercule étaient des bandits, mais des bandits devenus gendarmes.

L'aptitude des bandits à se transformer en gendarmes est un fait bien connu. Au Mexique, récemment, des brigands qui infestaient le pays ont consenti à entrer dans les cadres d'une gendarmerie régulière. La Corse, pays où l'aptitude à être bandit est sans conteste des plus remarquables, est le département

1. Le mot est de M. de Tourville.

qui fournit à la France, et de beaucoup, le plus de gendarmes et de gardiens de la paix.

Donc, les bandits du clan de Jupiter ayant triomphé, trouvèrent les autres bandits gênants, et s'arrangèrent pour en exterminer le plus possible. C'était leur intérêt, mais ils travaillaient en même temps à la sécurité de toute la race.

La sécurité, voilà en effet un grand point à obtenir si l'on veut qu'un pays se développe. Or, les Pélasges n'avaient pas été « à la hauteur » pour la maintenir. En dehors des vallées fertiles et des cités, où les individus étaient solidement encadrés dans une organisation municipale, des « enfants perdus » occupaient les *défilés*, les *gorges*, les passages abruptes au bord de la mer, qui constituaient alors les seules voies de terre. Or, bien que les communications eussent lieu surtout par mer, il est bien évident que le besoin de communiquer d'une cité à l'autre par l'intérieur devait se faire sentir d'autant plus que les « fourmilières » de la vallée devenaient plus prospères et plus nombreuses. En outre, certains cantons, tombés au pouvoir de « mauvais bandits », donnaient l'affligeant spectacle de désordres exceptionnels.

Jupiter met ordre à cela, au moins dans une certaine mesure. Ce n'est plus le « bon » Saturne. C'est un dieu justicier, qui redresse les torts et foudroie le crime. Il ne se gêne pas pour lui-même, mais il oblige les autres à se gêner.

Les Dieux justiciers : Pluton et les enfers. — Toutefois cette besogne de redresseur de torts demande, en raison de son importance, le concours d'un spécialiste et la division du travail. Jupiter a un frère, Pluton (Hadès) qui va devenir le roi des enfers. Nos bandits, qui connaissent la valeur des métaux, savent s'assurer en effet la possession des mines, c'est-à-dire des lieux souterrains, généralement situés en pays montagneux, d'où l'on extrait le minerai, et la légende a soin de nous dire que, lors de la lutte contre les Titans, Pluton portait un casque merveilleux, fabriqué par les Cyclopes. Mais une fois cette idée de souterrain entrée dans les cerveaux poétiques de nos Grecs, elle y

fusionne bien vite avec les notions primitives de séjour des morts et de divinité punissant les criminels après leur vie. C'est donc Pluton que la légende met en scène quand il s'agit de grands malfaiteurs à châtier. C'est Ixion, c'est Tantale, c'est Sisyphe, et le châtiment de Sisyphe, qui roule éternellement son rocher le long de la pente d'une montagne, convient assez bien à une imagination de montagnards. Cet enfer a des juges. Minos, monarque dont nous reparlerons plus loin et qui incarne toute une époque lointaine où il se passa dans l'île de Crète de grandes choses, est un des membres de ce terrible tribunal. Tout cela n'empêche pas Pluton, tout dieu et tout justicier qu'il est, d'avoir, comme son frère Jupiter, des procédés de bandit, et, pour prendre femme, il va enlever une déesse, Proserpine.

Le gendarme Thésée, ami d'Hercule. La chasse aux monstres. — Hercule, parmi ses travaux, tue un certain Diomède de Thrace, qui nourrit ses chevaux de chair humaine. Mais c'est particulièrement dans la légende de Thésée, représenté comme l'ami et le compagnon d'Hercule, que l'on a accumulé ces exécutions sommaires de brigands. C'est Sinnis qui, placé à l'isthme de Corinthe — un excellent passage — jetait les voyageurs dans la mer (après les avoir détroussés, vraisemblablement). C'est Skyron, qui en faisait autant sur la route d'Athènes à Mégare. C'est Géryon qui, aux environs d'Eleusis, écartelait les voyageurs entre les branches d'arbres violemment rapprochés, qu'il laissait se redresser ensuite. C'est Procuste, célèbre par le fameux lit où il étendait ses victimes, les allongeant si elles étaient trop courtes, les raccourcissant si elles étaient trop longues. Admettons que la postérité ait brodé sur toutes ces histoires. Il est impossible que la broderie ne repose pas sur un fond sérieux et réel. Il y a eu toute une période de la Grèce préhistorique où de grands brigands jetèrent l'épouvante et où de grands gendarmes surgirent pour réprimer leurs excès.

La sécurité n'est pas troublée seulement par des hommes, mais par des animaux. A propos des exploits ayant pour objet

l'extermination des *monstres*, deux choses sont à considérer : la première, que les bêtes féroces étaient alors beaucoup plus nombreuses que de nos jours. Des espèces redoutables, qui ont complètement disparu de certains pays, pouvaient y être représentées il y a quatre mille ans. La seconde, c'est que nos Grecs, imaginatifs et symbolistes, ont pu quelquefois confondre les hommes de proie avec les bêtes de proie. Nous appelons « monstres », par métaphore, certains hommes exceptionnellement odieux. Les Grecs, eux, allaient souvent plus loin que la métaphore; ils allaient jusqu'à la métamorphose idéale et symbolique. Ceci dit, notons encore quelques exploits d'Hercule : lutte contre le lion de Némée, lutte contre le sanglier d'Erymanthe, course après la biche aux pieds d'airain, extermination des oiseaux du lac Stymphale, extermination du taureau féroce de Marathon. Et Persée, autre fils de Jupiter, après avoir occis Méduse, tue également un monstre qui allait dévorer Andromède. Ce Persée, dont la mère Danaé, fille d'Acrisios, roi d'Argos, avait reçu, captive dans sa tour, la visite de Jupiter métamorphosé en pluie d'or, est un bon type de banni — son aïeul l'expose sur les flots — et un bon type de fondateur — c'est lui qui bâtit Mycènes, la cité nouvelle, destinée à détrôner provisoirement la pélasgique Argos. Quant à Thésée, comme son ami Hercule, il pourfend un minotaure, mais c'est en Crète qu'il va le chercher. Le type de Thésée est d'ailleurs difficile à classer chronologiquement, ainsi que plusieurs autres. Des légendes anciennes ont été incontestablement rajeunies à des époques postérieures, et c'est pourquoi nous retrouverons, dans la phase des *héros*, certains types dont la première ébauche s'est dessinée durant la phase des *dieux* et des *demi-dieux*.

L'assainissement et la voirie. — Outre les brigands, outre les bêtes féroces, les Héraclides ont encore à combattre les obstacles naturels qui s'opposent, soit à la circulation, soit à la mise en valeur de terres fertiles, ou qui constituent des foyers d'infection. Il y a donc lieu d'entreprendre *de grands travaux d'assainissement*, travaux tellement vastes qu'ils récla-

ment l'initiative de chefs très puissants et très prévoyants. Deux des travaux d'Hercule représentent admirablement le caractère de cette besogne. Nous voulons parler de la lutte contre l'hydre de Lerne et du nettoiement des écuries d'Augias.

L'hydre de Lerne est un « monstre », mais un monstre dont le caractère métaphorique apparaît très clairement. Il s'agit en effet d'un marécage pestilentiel d'Argolide, qui devait faire autant de victimes qu'une bête de proie. Ce monstre avait plusieurs têtes, dit la légende, et Hercule avait beau en couper, il suffisait qu'une seule subsistât pour qu'on vît reparaître toutes les autres. Le fils de Jupiter ne put venir à bout du monstre qu'en tranchant *d'un seul coup* toutes ses têtes.

Or, qu'on se rappelle ce que nous avons dit des cours d'eau de la Grèce. Ce sont des torrents qui, descendant des collines, charrient des quantités d'alluvions. Arrivés dans la vallée, ils déposent ces alluvions, qui tendent à constituer de minuscules deltas marécageux. Dans ces deltas, le flot, en rampant pour ainsi dire, se fraye péniblement un passage vers la mer et, parfois, se divise en plusieurs branches plus ou moins stagnantes. Il en résulte, si des travaux ne viennent contrarier cette disposition naturelle, un terrain singulièrement propice à la *malaria*. Ces travaux, des hommes puissants les effectuèrent jadis en divers lieux, qui devinrent dès lors habitables, et virent même s'élever des villes importantes, mais qui, abandonnés depuis lors aux lentes revanches de la nature, sont redevenus des marécages déserts. Tel est le spectacle que nous offrent, notamment, plusieurs rivages de l'Asie Mineure, ceux où s'élevaient Phocée, Milet, etc., et la côte orientale de la Corse, où s'élevait Aléria. En Grèce aussi, l'hydre des marécages était à vaincre, et elle fut vaincue, non sans peine, comme le montre la légende. Il fallut y revenir plusieurs fois, et arriver à des moyens radicaux, c'est-à-dire à des creusements de nouveaux lits, en supprimant toutes les branches anciennes d'écoulement, et, si nous passons de l'hydre de Lerne aux écuries d'Augias, nous constatons que, là encore, Hercule ne recule pas devant l'idée de détourner un fleuve, l'Alphée, pour accomplir sa besogne d'assainissement.

On représente encore Hercule luttant corps à corps avec le fleuve Achéloüs. Décidément les fleuves étaient de rudes adversaires pour nos Héraclides Or, ils ne pouvaient pas être terribles par leur grandeur, puisque, au contraire, ils étaient généralement minuscules. Ce qu'ils avaient de redoutable, c'étaient ces dépôts marécageux. Hommes entreprenants et puissants organisateurs du travail, les Héraclides luttèrent « corps à corps » contre ce fléau des marécages, et menèrent à bonne fin des besognes que nos ingénieurs modernes n'osent plus entreprendre aujourd'hui.

Hercule est encore un fendeur de rochers ; mais ici la légende, manifestement influencée par des additions phéniciennes, transporte l'exploit-type au détroit de Gibraltar, que le demi-dieu aurait créé en écartant deux montagnes l'une de l'autre. Il est probable que les Héraclides ont, dans ce genre, accompli en Grèce même des exploits plus modestes, mais plus nombreux. Il fallait faire sauter des rochers pour créer des passages dans la montagne grecque. Ils le firent, et l'admiration qu'on eut pour ces œuvres éminemment utiles les fit confondre par analogie, dans la suite, avec d'autres histoires d'un caractère exotique et plus merveilleux.

Les montagnards maîtres de la mer. — Ce n'est pas que tout soit invraisemblable dans les voyages d'Hercule. Les montagnards Héraclides, en établissant leur domination sur le bas pays, devenaient évidemment maîtres des ports et de la marine.

Jupiter a un autre frère, Neptune (Poseidon), qui va devenir le dieu des mers, comme Pluton sera le dieu des enfers. Les légendes sur l'enfance de Jupiter réfugié en Crète montrent d'ailleurs que les aventuriers de la montagne savent aussi, à l'occasion, être les aventuriers des flots. Du reste, en Grèce et sur tous les rivages grecs, la montagne est souvent très voisine du rivage et les nombreuses criques de celui-ci, formées par les projections de celle-là, fournissent des abris merveilleux à ceux qui veulent essayer la profession de pirates. Or, qu'est-ce qu'un

pirate, sinon un bandit de la mer? C'est donc un peu partout que les dominateurs des nouvelles couches deviennent les maîtres et impriment leur cachet à la vieille société pélasgique dont ils sont issus — comme Jupiter et Neptune sont issus de Saturne — mais qu'ils refondent sur un modèle nouveau.

Le progrès agricole, industriel et commercial. — Le triomphe des Héraclides, nous venons de le voir, se traduit tout d'abord par des progrès matériels. L'agriculture est poussée en avant par le drainage, et une fille de Jupiter, Cérès (Déméter) va désormais être proposée à l'adoration des cultivateurs. La fabrication, elle aussi, paraît être active. C'est surtout la métallurgie qui est en grand honneur. Nous sommes en plein « âge d'airain » et nous avons vu les Cyclopes travailler au casque de Pluton. Ces Cyclopes, qui les surveille et les dirige? Un fils de Jupiter, Vulcain. Son père l'a quelque peu malmené, mais on a besoin quand même de ses services, et ceux-ci excitent un incontestable enthousiasme. Il y a donc un dieu forgeron. Et il y a aussi un dieu commerçant, Mercure (Hermès), mais qui, par la nature même de ses fonctions, empruntera quelques-uns de ses traits aux légendes orientales. Comme il voyage, on en fait le messager des dieux. Un colporteur, en l'absence de la poste, est tout désigné pour être facteur. Du reste, le rétablissement de la sécurité ne peut que favoriser les transactions commerciales, tandis que le drainage des marais, en rendant salubres des vallées malsaines, contribue puissamment au relèvement de la santé et du bien-être de toute la race.

Mais les progrès matériels ne sont pas les seuls qui s'épanouissent avec l'avènement des Héraclides. Déjà ouverte au culte du beau, la race opère à ce moment-là une nouvelle ascension intellectuelle. Les arts et les sciences, sous l'impulsion des terribles Mécènes de la montagne, prennent un plus vigoureux essor.

Alors apparaît Apollon.

En tant que « dieu du Soleil », il est bien clair que le type d'Apollon se confond avec une divinité fort ancienne, dont le

culte peut avoir surgi spontanément chez divers peuples, car l'admiration du soleil et l'enthousiasme pour ses bienfaits constituent un phénomène psychologique d'ordre très général, qu'on retrouve chez les Parsis de l'Inde comme chez les Incas du Pérou, et ailleurs.

Le progrès intellectuel incarné dans Apollon. — Mais Apollon est autre chose.

C'est d'abord un fils de Jupiter et un montagnard déterminé. Sa demeure favorite est sur le Parnasse, montagne de 2.460 mètres de haut, qui constitue l'arête principale de la presqu'île orientale de la Grèce centrale. C'est un bon point stratégique d'où l'on peut surveiller à la fois les Thermopyles au nord et le golfe de Corinthe au sud.

Apollon est ensuite un guerrier. On le représente armé de son arc d'argent et muni de son carquois. Son nom veut dire « destructeur », et il détruit en effet le serpent Python, événement qui, dans l'imagination des Grecs, prend une immense importance. Notons, entre parenthèses, que les reptiles, d'après les anciens, naissaient de la vase des marécages, et qu'en prêtant à divers héros des exterminations de serpents, on commémorait plus ou moins inconsciemment de grands travaux de drainage. Apollon joindrait donc, aux caractères du guerrier, celui de l'ingénieur.

C'est la victoire remportée sur le serpent Python qui va servir de prétexte à l'institution de la *Pythie* et de l'oracle de Delphes — un pèlerinage fort montagneux — c'est de là que sortiront les Jeux Pythiques, célèbres en cette localité. C'est le vainqueur du serpent Python qu'a voulu représenter le sculpteur de l'Apollon du Belvédère.

Apollon n'est pas seulement un type de montagnard et de guerrier; c'est un type de *banni*. Ayant osé tuer les Cyclopes qui fabriquaient la foudre, il est chassé de l'Olympe par son père Jupiter. Il descend alors dans la plaine de Thessalie, et, comme il faut vivre, garde les troupeaux du roi Admète. Puis, comme son oncle Neptune, le dieu des mers, est enveloppé dans

la même disgrâce, les deux proscrits passent l'Archipel et vont en Troade proposer leurs services au roi pélasge Laomédon, qui est en train de construire les murs de Troie. Un prix est convenu entre ce chef de cité et ses deux architectes d'occasion. Mais, Laomédon s'étant montré mauvais payeur, les deux bandits se vengent, Poseidon en faisant surgir un monstre, Apollon en envoyant la peste.

Dégageons cette aventure des détails notoirement fabuleux. Il nous reste un Héraclide fort intelligent, mais indocile, émigrant de la montagne pour aller chercher de l'ouvrage dans la plaine, puis s'expatriant tout à fait pour aller faire valoir, dans une société de même race légèrement arriérée, des capacités techniques déjà un peu plus développées dans la Grèce propre que sur la côte d'Asie. Quant à la vengeance des architectes mal payés, on voit toujours qu'elle a dû être violente, comme il convient au caractère de ces salariés d'occasion.

La lyre héraclide et la flûte pélasgique. — Malgré sa carrière aventureuse de berger et de bâtisseur, Apollon devient le dieu de la poésie et de la musique. Il préside à des perfectionnements de ces deux arts.

Matériellement, cette rénovation est représentée par l'apparition de la lyre, qui vient, pour ainsi dire, se superposer à la flûte sans la supprimer, comme l'Héraclide se superpose au Pélasge sans l'exterminer. Mais la lyre prend d'emblée les allures d'un instrument aristocratique; la flûte est quelque peu dédaignée. Au bon vieux Pan qui s'en contentait succède Apollon qui déploie plus de raffinement et montre plus d'exigence. La flûte est un instrument rustique, facile à confectionner et dont le jeu n'offre que des difficultés élémentaires. La lyre — d'où est sortie notre mandoline — réclame une caisse de résonance, des cordes diversement ajustées et un plus long apprentissage. Le son en est moins criard. Le jeu, n'exigeant pas le gonflement des joues, en est plus noble. Bref, la lyre convient à des chefs puissants et riches, qui peuvent entretenir des spécialistes musiciens. Du reste, c'est du côté d'Apollon et du Parnasse

que se tourne désormais l'enthousiasme des chanteurs et des poètes, preuve qu'une *nouvelle école* a surgi, plus brillante que les écoles précédentes, et s'impose désormais à l'admiration de toute la race.

Jupiter père des Muses. — Mais Jupiter, comme on le sait, a d'innombrables enfants. Père d'Apollon, le seigneur de l'Olympe est encore le père des Muses[1]. Il les a eues de Mnémosyne, déesse allégorique dont le nom veut dire « mémoire ». Pour comprendre le sens de ce mythe, il faut bien se représenter l'importance qu'avait la faculté mnémonique à une époque où l'enseignement se faisait sans livres, et où les maîtres ne pouvaient transmettre leur savoir à leurs élèves qu'en « serinant » à ceux-ci des vers ou des airs. Pour faire naître la poésie, il fallait la richesse et la puissance, représentées par Jupiter; mais il fallait aussi les heureuses dispositions intellectuelles, l'apprentissage patient, l'étude telle qu'elle était alors possible, c'est-à-dire celle de l'écolier qui écoute et qui répète. De là ce mariage admirablement trouvé entre le « roi des montagnes » érigé en « Mécène » et cette heureuse « mémoire » sans laquelle les efforts du grand patron eussent été vains.

Les Muses étaient montagnardes, comme leur père Jupiter et leur frère Apollon, qui est aussi leur précepteur. Elles habitaient le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, ou même l'Olympe. Elles étaient au nombre de trois, nombre qui ne fut multiplié par trois que plus tard. C'étaient *Mnémé*, *Mélété* et *Aoidé*, en d'autres termes la Mémoire, la Méditation et le Chant. L'importance de la faculté mnémonique éclate tellement aux yeux que le nom de Mémoire, qui sert à désigner la *mère* des Muses, sert à nommer la première d'entre elles. La première condition pour être musicien ou poète, c'est d'avoir un *acquit*. Mais il ne suffit pas de se souvenir, il faut créer, et, pour cela, *réfléchir*. Alors intervient la seconde Muse. Reste à envelopper cette création dans une

1. Voir notre article sur « La légende des Muses » (*Science sociale*, t. XXVII, p. 486, livraison de juin 1899).

belle forme, et c'est l'œuvre de la troisième Muse, celle dont la fonction est de chanter.

La « musique » et l'ébauche des sciences. — De *Muse* vient *musique*, mot beaucoup plus compréhensif chez les Grecs que chez nous. La musique, c'était tout ce qui pouvait s'apprendre dans le commerce des Muses : la poésie et la mélodie tout d'abord, mais aussi toutes sortes de connaissances intellectuelles et désintéressées. La division du travail n'existe pas encore dans les besognes de l'esprit. Le même homme est poète, penseur, savant. Les sciences, encore à leur berceau, ne constituent pas encore ces prodigieux amas de connaissances qui obligent les modernes à se spécialiser comme nous le voyons. Il en résulte, dans l'intelligence de ceux qui « fréquentent les Muses », un équilibre plus harmonieux.

Pourtant quelques sciences commencent à manifester, pour ainsi dire, l'intention de bourgeonner à part sur le tronc commun de l'arbre cultivé par les Muses. C'est d'abord l'astronomie, qui existe en fait, constituée à part, chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, et qui aura bientôt chez les Grecs sa Muse spéciale, Uranie. C'est ensuite la médecine, dont le rôle utilitaire suscite évidemment un genre d'études un peu spécial.

Or, la médecine, avec les Héraclides, paraît faire un sensible progrès. C'est ce que la légende exprime en donnant à Apollon un fils d'une rare popularité : Esculape. Ce dieu a pour précepteur le Centaure Chiron, ce qui montre que des connaissances médicales existaient déjà dans la vallée, selon toute vraisemblance, avant la domination des Héraclides, mais que ceux-ci surent les mettre en valeur et les perfectionner. Comme les Muses deviennent l'incarnation de la poésie, Esculape deviendra l'incarnation de la médecine elle-même.

La nouvelle mythologie greffée sur la religion pélasgique. — D'après tout ce que nous venons de voir, la descente des Héraclides jette un certain trouble dans la religion.

Mais les modifications apportées aux croyances n'eurent pas les caractères d'une religion remplacée par une autre. C'est une religion ancienne modifiée par le développement d'organismes qu'elle contenait en germe, et enrichie par l'adoption de mythes étrangers qui viennent s'encadrer harmonieusement dans le fond primitif.

Il est clair que la mythologie classique ne put se constituer dès le début de la période héraclide. Ceux qui doivent être divinisés plus tard ne s'adorent pas eux-mêmes. Il fallut du recul pour que Jupiter et sa bande pussent apparaître, aux yeux de la postérité, dans une auréole convenable. En fait, la religion pélasgique se perpétua. Seulement l'adoration des forces naturelles prit peu à peu un caractère plus marqué d'anthropomorphisme, c'est-à-dire que de plus en plus, par suite de l'éblouissement causé par les grands hommes, on fut porté à confondre sous un même nom tel personnage aux exploits « divins » avec une divinité conçue jusqu'alors sous une forme vague et anonyme. On sentait depuis longtemps qu'il y avait quelque chose de divin dans le ciel. Ce quelque chose de divin devint Jupiter. On croyait à une puissance divine cachée dans les flots. Cette puissance divine s'appela Neptune. On tremblait devant la divine horreur qui se fait deviner dans l'*au-delà* de la tombe et qui évoque dans l'esprit l'image de « ténèbres », de « souterrain », de « centre de la terre ». Cette horreur divine laissa entrevoir, dans l'ombre, la figure précise de Pluton. Et ainsi de suite.

Une des filles de Jupiter, Minerve (Pallas-Athénè), donne à réfléchir sur le caractère et le genre de vie des jeunes filles montagnardes, des sœurs et femmes de bandits. Les temps modernes ont montré ce dont ces « vierges fortes » étaient capables en temps de guerre, et comment elles se trouvent associées à l'existence belliqueuse des montagnards. Minerve, avant de devenir la déesse de la sagesse et des arts, est une indomptable guerrière. Elle sort tout armée du crâne de Jupiter. Elle rassemble les soldats, inspecte les phalanges, commande dans les combats. On l'appelle « tueuse d'hommes, dévastatrice de villes,

faiseuse de butin, amie des dépouilles ». Elle a un bouclier merveilleux, qui est l' « égide », et ce bouclier est fait de peaux de chèvre, animal montagnard. Sa « sagesse », pour le moment, c'est la ruse stratégique. Elle excelle à organiser une embuscade nocturne. *Elle y voit pendant la nuit,* et c'est pourquoi les poètes, pour lui faire honneur, l'appelleront la déesse « aux yeux de chouette ».

Pendant que le recul agissait peu à peu pour diviniser les grands hommes, les rapports avec l'Orient se continuaient. Les voyageurs phéniciens ou autres, par leurs contacts répétés, répandaient leurs mythes à eux. Quelques-uns de leurs dieux, par analogie, fusionnaient avec les dieux de la Grèce. Le « Soleil » s'associait étroitement avec Apollon. La « Lune » faisait bon ménage avec Diane (Artémis), la jeune vierge guerrière et chasseresse qui se lève avant l'aube pour battre les vallons encore obscurs. L'Hercule tyrien, Melkart, entremêle ses exploits à ceux de l'Hercule olympien. En certains cas, la divinité garde tellement ses traits orientaux que la légende grecque est obligée elle-même d'en tenir compte. C'est ainsi que Vénus (Aphrodite), donnée parfois pour fille de Jupiter — car on s'efforce de tout rattacher au dieu suprême — est plutôt représentée comme naissant du sein de l'onde, c'est-à-dire, en prose vulgaire, comme apportée par des navigateurs. C'est l'Astarté phénicienne, et Bacchus (Dyonisos) arrive aussi de l'Orient. Peu à peu, la collection de dieux se complète, toujours rattachée au vieux Saturne par une généalogie méthodique, mais admettant une série de légendes plus ou moins orientales, qui donneront aux spécialistes de la mythologie comparée le plaisir de retrouver çà et là des points de ressemblance entre les croyances des Grecs et celles des Perses, des Chaldéens ou des Hindous. Ce qui est très grec, c'est le type physique sous lequel, au bout d'un certain temps, on se met à concevoir chaque dieu ; ce sont les attributs qu'on leur donne : le casque et la lance de Minerve, l'arc de Diane, le caducée et les talons ailés de Mercure. Les Orientaux prêtaient à leurs dieux des formes souvent grotesques ou hideuses, parfois défigurées par un symbolisme baroque. La race grecque, placée dans des condi-

tions propres à développer le sens de l'harmonie et le goût esthétique, veut des dieux à forme bien humaine et possédant, entre autres perfections divines, celle de la beauté.

Alors sans doute commencent à apparaître les temples. Puisque les dieux ont un corps comme l'homme, il faut les loger comme l'homme. On leur bâtit donc des maisons, qui ne sont point des lieux de prière ou de réunions pieuses, mais des domiciles de la divinité. Ils n'ont donc pas besoin d'être grands. Ce sont des logis comme les autres, mais à mesure que cette coutume se répandra, et que le bien-être le permettra, on fera ces maisons plus belles que les autres, et quand l'art apparaîtra nettement dans l'architecture, ce sont ces maisons-là que l'on s'efforcera tout spécialement d'embellir.

Les survivances et résistances du type pélasge. — Nous saisissons donc dans ses grandes lignes, à travers la distance, le phénomène qui dut se passer longtemps avant l'époque historique, et même avant l'époque héroïque. La société pélasgique est submergée, puis vivifiée, par une classe de dirigeants descendus de la montagne, mais sortis précédemment de la vallée, bandits supérieurs et organisateurs, aptes au métier de gendarme comme à celui d'ingénieur, capables de patronner les cultures intellectuelles et de produire sur les imaginations un éblouissement peu à peu transformé en apothéose. La diffusion de ce type a pour point de départ le massif montagneux de l'Olympe, et gagne peu à peu, non seulement la Grèce, mais d'autres rivages situés au delà des mers. De divers côtés se fondent des dynasties jalouses de se rattacher à Hercule. L'une d'elles va même s'établir jusqu'en Lydie, c'est-à-dire sur les frontières du monde assyrien.

Toutefois, cette expansion paraît avoir été limitée. Le type héraclide ne recouvre pas tout le type pélasge, ou tout au moins n'agit pas partout avec la même efficacité pour transformer les anciennes couches. Il est facile de conjecturer, en effet, que, si une partie de la population pélasgique se laissait dominer et imprégner par les Héraclides, une autre partie se trouvait assez

loin pour ne subir leur influence qu'à dose affaiblie, ou encore se concentrait sur des territoires privilégiés pour mieux faire front, ou enfin tâchait de se dérober au joug par la fuite. De là des régions, comme l'Italie, qui demeurent au premier stade de l'évolution, et, autour de l'Archipel même, des points spéciaux qui forment des centres de résistance aux entreprises des « fils de Jupiter ». L'Attique, péninsule assez bien isolée, et rejetée en dehors de la grande route terrestre qui va du Nord au Sud, échappa longtemps à l'influence des grands montagnards, et c'est grâce à des confusions de légendes qu'on a pu faire de Thésée le compagnon d'Hercule. En fait, les Pélasges semblent s'être réfugiés et tassés dans le cul-de-sac de l'Attique pour fuir les Héraclides vainqueurs, comme les Ioniens devaient s'y réfugier et s'y tasser plus tard, en vertu de la même loi, pour fuir l'invasion dorienne. L'Arcadie, dont nous avons déjà parlé, fut aussi épargnée, au moins relativement, grâce à sa situation de grande vallée centrale du Péloponèse. Mais — et il faut noter le fait comme remarquable — ce mouvement de fuite et de concentration défensive paraît avoir lieu précisément dans la direction de l'Hellespont, c'est-à-dire par la route qui avait servi à l'arrivée de la race. Les îles de Lemnos[1], de Thasos et de Samothrace, les rives de l'Hellespont et la pointe nord-ouest de l'Asie Mineure sont demeurées pélasgiques plus longtemps que le reste du monde grec, comme l'attestent des traditions anciennes. Les Troyens étaient des Grecs, mais des Grecs demeurés dans le moule primitif, alors que ce moule se brisait ailleurs. Enfin c'est dans la Phrygie, au débouché de la route arrivant de la mer Noire, que se retranche longtemps, avec persistance, le culte de Cybèle, la « grande déesse », personnification des forces productrices de la nature, et dont on fit, non point la fille, mais la *mère* de Jupiter. Les Phrygiens, en fait de dieux, demeurent fidèles à l'ancien régime. En musique, aussi, ils restent « vieux jeu ». Ils continuent à goûter la flûte, même après

1. Sur les Pélasges de Lemnos et leurs rapports avec l'Attique, voir dans Hérodote (VI, 137 et suivants) des anecdotes légendaires qui ont d'ailleurs besoin d'être interprétées.

que le « nouveau régime » a mis à la mode la lyre. Par là, ils se font mépriser des autres Grecs, ce que la légende, toujours poétique, exprime admirablement en contant que Midas, roi de Phrygie, ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon, c'est-à-dire un système « rétrograde » à un système « progressif », reçut de ce dieu des oreilles d'âne.

Enfin, parmi les gens de la vallée, ces Titans qui avaient combattu Zeus et sa bande, il en fut — les plus compromis sans doute — dont la seule ressource fut de « se jeter dans le maquis », comme on dit en Corse, c'est-à-dire de gagner, eux aussi, quelques gorges escarpées de la montagne et, pour fuir les bandits vainqueurs, de se faire bandits à leur tour. C'est ce que la légende exprimera, lors de l'apparition des « Hellènes », en faisant des nouveaux venus, descendus à leur tour de la montagne, la postérité de Titan.

III

LE BANDIT MONTAGNARD IDÉALISÉ DEUXIÈME DESCENTE : LE TYPE HELLÈNE

Les bandits héros, supérieurs aux bandits dieux. — Les grands bandits du type héraclide avaient réalisé en Grèce des œuvres puissantes, mais d'une manière désordonnée et en quelque sorte chaotique.

Leur mérite était d'être descendus les premiers et d'avoir fait fermenter, pour la première fois, la pâte pélasgique.

Des génies exceptionnels et fulgurants s'étaient révélés, justement parce que tout était à faire. De là cet éblouissement des populations, qui fit de ces hommes des dieux, ou les confondit avec des dieux.

Leur action s'était traduite, nous venons de le voir, par une impulsion de progrès donnée à la race. Le niveau social, grâce à Jupiter, à Hercule et à leurs farouches collaborateurs, hommes « à poigne » et promoteurs de vastes entreprises, se trouvait désormais plus haut.

Il devait s'élever plus haut encore, grâce à une seconde descente de bannis.

Les fortes têtes du parti des Titans, après la victoire de Zeus, avaient fui naturellement devant l'orage, et avaient, comme jadis leurs prédécesseurs, « gagné le maquis ».

Un centre particulier de ralliement avait été fourni par le massif montagneux de l'Othrys, au sud de la Thessalie.

C'est de là qu'on voit descendre, d'après la tradition, Hellen et ses fils.

Mais Hellen n'est plus un dieu, comme Jupiter. Lui et les gens de sa race sont seulement des *héros*. Le prestige d'un vaste recul manque à ces nouveaux venus de la montagne. En outre ils ne seront pas les *premiers* à faire œuvre de civilisateurs. Ils *continueront*, en la perfectionnant, l'œuvre encore fruste et incomplète des Héraclides. L'admiration pour eux sera grande encore, mais non point prodigieuse. On ne les considérera plus comme des êtres absolument extraordinaires, puisque la voie où ils chemineront aura déjà été frayée.

Le bandit hellène n'en sera pas moins un type supérieur au bandit héraclide. Il fera mieux, parce que le terrain est mieux préparé. Il fera mieux, parce que l'Othrys, montagne moins haute que l'Olympe, est plus en contact avec les cités de la vallée, et que les montagnards ont été plus à même d'y conserver leur culture intellectuelle. Il s'ensuit que la domination hellène va prendre les caractères d'une domination plus régulière et plus organisatrice que celle des Héraclides qui l'ont précédée.

La force expansive des monts Othrys. — Hellen, d'après la légende grecque, était fils de Deucalion, qui était fils de Prométhée, lequel, en bon ancêtre pélasge, était « fils de la Terre », et s'était illustré par sa lutte contre Jupiter. Prométhée avait, dit-on, prédit à ce dieu que son règne aurait une fin. Au point de vue religieux, la prophétie ne devait être qu'à bien longue échéance, car les imaginations populaires étaient trop victorieusement fascinées par la gloire de Jupiter pour qu'on pût en déraciner le culte. Mais, au point de vue politique, il était exact que la race des Titans devait prendre sa revanche. Elle la prit donc, et de ce moment date la fortune du nom d'Hellènes, qui, d'abord réservé aux seuls habitants de la Phthiotide, finit par s'imposer à tous les habitants de la péninsule. C'est que la bande des montagnards de l'Othrys avait fait explosion, pour ainsi dire, et fourni des dominateurs, de proche en proche, aux pays voisins.

La forme de cette expansion fut, d'après la tradition, une intervention des bandits hellènes dans les innombrables petites guerres qui, vers la fin de l'époque héraclide, avaient armé les uns contre les autres les habitants des vallées.

Ainsi, de nos jours encore, dans les pays où fleurit le banditisme, les « rois de la montagne », s'érigeant en redresseurs de torts, vont donner « un coup de main » aux partis qu'ils favorisent dans le bas pays.

Mais, cette fois, les auxiliaires devinrent des maîtres. Le massif montagneux où s'était formée leur supériorité dominatrice fut le centre d'un rayonnement social. On a l'impression d'une époque où les diverses peuplades de la Grèce subissent une transformation, par suite de l'arrivée d'hommes énergiques et entreprenants, venant tous d'un même endroit, et se différenciant peu à peu en plusieurs variétés, sous l'influence des milieux nouveaux dans lesquels ils viennent établir leur domination.

Une fourmilière de petits rois. — A la base de cette société, on trouve toujours un peuple d'agriculteurs, groupé en cités. C'est le vieux fonds pélasgique, la classe ouvrière. Cette classe ouvrière, tout d'abord, ne comporte pas d'esclaves. Le travail libre paraît avoir précédé l'esclavage; mais celui-ci, par l'effet des guerres, et surtout des guerres lointaines, apparaît précisément vers cette époque. Les premiers esclaves sont des prisonniers ou des captives réservés à la maison des chefs. Quant aux groupes locaux de cultivateurs, ils ont, pour diriger leurs cultures, un conseil de « gérontes » ou « anciens ». Leur cité se confond pratiquement avec le clan dirigeant qui la domine. Elle fournit d'ailleurs, au besoin, de bons soldats quand les chefs jugent nécessaire d'en recruter dans son sein.

Ces chefs sont les *anax*, les *meneurs d'hommes*. Ce sont les bandits superposés aux anciennes populations. Ils constituent la classe dirigeante. Mais eux-mêmes se groupent, selon une certaine hiérarchie, autour de *grands chefs* qu'on appelle *basileus*. Ce mot a été traduit par *roi*. En fait, les *basileus* sont rois

par leur indépendance, mais ce sont, bien entendu, de fort petits rois. La seule Ithaque, avec les îles voisines, en compte plusieurs centaines. La Grèce entière en compte évidemment des milliers.

Chaque *basileus* se taille dans le pays un petit « royaume ». Il y a évidemment des différences dans l'étendue de ces territoires et dans la puissance de leurs chefs. Ce qui arrive, surtout, c'est que tel chef plus puissant fait reconnaître, de gré ou de force, son autorité sur les chefs du voisinage et acquiert par là un prestige tout spécial. Il devient alors un « roi des rois » comme Agamemnon, ce qui n'est pas beaucoup dire. Quoi qu'il en soit, le spectacle offert par la Grèce de cette époque, lorsqu'on considère la couche supérieure de la société, est celui d'une fourmilière de rois.

La poursuite de la richesse mobilière. — A quoi s'occupent ces petits rois? A guerroyer, à piller, autant que possible. Ils cherchent naturellement, descendus dans la plaine, à continuer le métier qu'ils exerçaient dans la montagne. Tout ce qu'on a pu savoir d'eux nous les montre violemment épris de la richesse mobilière, fort préoccupés des lois, conventions ou usages qui règlent le partage du butin, et jaloux de se constituer des *trésors*. La propriété immobilière est indivise et peu prisée, parce qu'elle n'enrichit guère. Deux sortes de richesses, entre toutes, sont recherchées avec passion : les troupeaux d'abord, et les objets métalliques ensuite. La monnaie n'existe pas encore, et se trouve suppléée par ces deux espèces de marchandises. Les femmes captives sont aussi fort appréciées, à cause des étoffes ou des vêtements qu'elles confectionnent. Ces femmes sont pour leurs maîtres des productrices gratuites d'objets mobiliers. Ce sont *des objets mobiliers qui en produisent d'autres* et qui ont par là une double valeur. C'est une question de butin. Si un héros tient à une femme, c'est à cause de cette valeur qu'elle représente et dont il n'entend pas se laisser frustrer. Cet attrait de la richesse mobilière et la facilité de son acquisition poussent les jeunes gens à se détacher de leurs pères pour courir les aven-

tures. Elle sépare les frères les uns des autres, les brouille parfois, et réduit la famille à un groupe plus restreint.

En un mot, le grand plaisir de nos *basileus* et de nos *anax*, c'est d'augmenter leur bétail, et de collectionner des objets d'or, d'argent, d'ivoire ou de bronze, enlevés à des vaincus. Cela leur permet de donner des festins plantureux où l'on mange des bœufs entiers et où l'on boit le « vin noir » dans des coupes précieuses. Cela permet encore de faire des cadeaux à ses amis. On prend d'une main et l'on donne de l'autre. Or, nous allons le voir, on a besoin de faire plaisir à ses amis.

Châteaux forts et trésors. — Où le chef pillard s'abrite-t-il et abrite-t-il ses richesses? Dans des châteaux. Il habite « une demeure haute, bien bâtie ». Il convient que la demeure soit haute pour qu'on puisse guetter les arrivées d'ennemis à combattre ou de voyageurs à détrousser. Il faut qu'elle soit bien bâtie pour que les provisions et collections soient à l'abri d'autres pillards.

Ces châteaux sont, en général, de dimension restreinte. Le chef l'occupe seul avec une troupe choisie. Un appartement de cet édifice, le *mégaron*, renferme des réserves d'armes. Mais une pièce caractéristique de l'époque, c'est le *trésor*, où l'on conserve les objets précieux. C'est une construction particulièrement solide, aux murs épais, et dont le toit, par des combinaisons spéciales, réalise l'équivalent de la voûte, que les Grecs ne connaissaient pas.

Le château est précédé d'une sorte de portique, ou de galerie, pièce sacrifiée, pour ainsi dire, par la vie privée à la vie publique. Cette pièce reçoit en poésie l'épithète consacrée de « bruyante », à cause des gens qui s'y pressent et y séjournent, amis, clients, fidèles de toutes sortes. En arrière se trouvent les pièces consacrées aux hommes. Un appartement spécial, le gynécée, est réservé aux femmes. Le château est meublé de *trônes*, autrement dit de fauteuils, de chaises, de tabourets ou petits bancs, de coffres où l'on serre les étoffes. Une colonne est creusée de manière à constituer un placard à lances ou à jave-

lines pour que les visiteurs puissent se débarrasser de leurs armes comme on se débarrasse actuellement des cannes et des parapluies. On offre des fauteuils aux hôtes de distinction. On y étend des couvertures brodées ou bariolées. On met un petit banc sous les pieds du visiteur. Il y a naturellement des celliers pour les provisions, avec des jarres parfois immenses, et des écuries ou étables pour les chevaux et le bétail.

Le mot dont nous avons fait *roi* signifiait donc *chef,* et de même le mot dont nous avons fait *trône* signifiait, comme nous venons de le voir, *siège à bras.* Toujours d'après la même proportion, le mot dont nous avons fait *sceptre* signifiait bâton. Les *basileus,* en temps de paix, tenaient volontiers en main une sorte de canne plus ou moins ornée, qui finit par devenir *un bâton de commandement,* et, par suite, un objet quasi sacré.

La bande du chef. — Le *basileus,* grand chef, est entouré de plusieurs *anax,* petits chefs, qui sont en principe ses *pairs,* et qui obéissent, non par contrainte, mais librement. Le grand chef a su se les attacher par sa richesse, par sa vaillance, par son prestige, par son éloquence. Le même mot, dans la langue grecque, veut dire *obéir* et *être persuadé.* Pour se faire obéir, il faut donc persuader les gens, et l'on voit poindre ici le rôle capital que va jouer l'éloquence dans toute l'histoire du monde grec. Le grand chef qui veut prendre une décision assemble un certain nombre de chefs moins grands qui gravitent autour de lui et leur propose son affaire. C'est ce qu'on appelle la *boulé.* De là sortiront les *sénats* de l'époque ultérieure. Cet état-major discute la question, parfois avec assez d'âpreté; mais le grand chef a naturellement pour lui la supériorité de son prestige. L'idée est-elle adoptée? Tout n'est pas dit. Il faut rassembler l'*agora,* c'est-à-dire tous les *anax* ralliés au clan du *basileus.* C'est l'assemblée générale de tous les *nobles,* si l'on veut, de tous les guerriers. Là, on discute encore, mais un peu pour la forme. Le *basileus,* qui s'est entendu avec la *boulé,* est assez fort pour entraîner l'adhésion de cette collectivité tumultueuse. Mais encore faut-il qu'il la demande, sans quoi les *anax* se formaliseraient sans doute, et l'on

ne peut se dispenser de cette formalité d'enregistrement. L'agora enregistre, en effet, avec plus ou moins d'enthousiasme. Elle se laisse généralement conduire, mais après des discours et des flatteries appropriées. Là encore, les « meneurs d'hommes » sont obligés de faire des frais oratoires. L'obéissance passive n'est pas de mise, sauf peut-être — car ce n'est pas sûr — au fort du combat.

Les auxiliaires du chef. — Certains *anax* de distinction sont spécialement attachés à la personne des grands chefs. Ce sont les *thérapontes*, sortes d'écuyers nobles, que le grand chef traite à peu près en égaux et souvent en amis. A un cran supérieur, l'on trouve des *basileus* qui peut-être ont eu des malheurs, ou qui trouvent décidément leur « royauté » par trop insignifiante, et qui lient volontairement leur cause à celle d'un ami plus puissant. Ce sont les *hétairoi*. Mais ce mot, à l'usage, finit par prendre un sens large et vague. Cela veut dire *compagnon*, camarade, ami. Et il est très important, dans le système, de cultiver les amitiés.

Sous ce régime de libre service, l'homme puissant est celui qui sait se faire beaucoup d'amis. Plus on sera aimable, généreux, hospitalier, serviable, plus on recrutera de bonnes lances dans sa compagnie. L'état social, qui tend à développer l'éloquence, tend donc à développer aussi l'amabilité, les manières fines, courtoises, insinuantes. Il pousse, en certains cas, à d'admirables fidélités. De ce besoin social sortiront des couples d'amis dévoués, comme ceux d'Achille et de Patrocle, d'Oreste et de Pylade. La camaraderie devient un ressort de la vaillance.

En dehors des guerriers proprement dits, le chef dispose encore d'auxiliaires pacifiques, dont les trois principaux sont le héraut, le devin et l'aède.

Le héraut est un parlementaire permanent. C'est lui qui préside aux rapports des ennemis en temps de guerre. Il ne se bat jamais et sa personne est inviolable. Il fait les proclamations nécessaires en présence de l'ennemi. Mais il a aussi son rôle dans l'intérieur du clan. C'est lui qui a la police des assemblées.

Il réclame le silence lorsqu'on crie trop fort, ce qui devait donc arriver souvent. Mais il lui est utile de pouvoir crier très fort lui-même, et le nom de Stentor, héraut des Grecs au siège de Troie, en est devenu proverbial. Enfin le héraut sert d'arbitre sur les questions de point d'honneur. C'est un bandit *neutralisé*.

Le devin porte un nom qui indique son rôle. Il est environné d'un grand respect. Plus les occupations des hommes sont hasardeuses, plus ils éprouvent le besoin quelquefois fébrile d'interroger par avance l'avenir. Or les occupations de nos Hellènes sont fort hasardeuses. Le devin est donc un être sacré. Non seulement l'oracle de Delphes voit s'accroître sa vogue, mais on rencontre, autour des plus illustres *basileus*, des personnages qui prophétisent. Tel est Mélampos, qui est en même temps médecin, et à qui la légende attribue le don d'entendre le langage des oiseaux. Tel est encore Tirésias, le devin de Thèbes, qui dévoile les crimes d'Œdipe. Tel est encore Calchas, qui accompagnera les Grecs au siège de Troie. Et il faut insister sur la puissance exercée par de tels hommes, ou par les oracles en général. On peut voir dès maintenant se dessiner une forte tendance à faire intervenir la superstition comme élément directeur ou perturbateur dans les entreprises de la vie, et notamment dans les opérations militaires, tendance que l'on retrouvera toute-puissante à la plus belle époque du génie grec.

L'aède enfin, c'est le chanteur, le poète, le spécialiste qui charme les réunions du château et constitue une attraction de ses plantureux banquets. Nous avons vu comment le goût de la musique et de la poésie s'était renforcé à l'époque héraclide. Il se renforce encore et se régularise, comme tout le reste, à l'époque hellène. Que chante l'aède? Les dieux sans doute, mais aussi, et avec une prédilection particulière, la gloire des combats, puisque c'est ce qui intéresse tout spécialement nos héros.

Comme il faut que ces spécialistes fassent leur apprentissage quelque part, il se crée des écoles de poésie et de musique, où l'on conserve les recettes, les procédés, les airs, les vers. Les aèdes, pour les raisons que nous avons dites, ont la capacité mnémonique fort développée. Ils savent beaucoup de belles

histoires, qu'ils transmettent à leurs élèves. Ces histoires sont des morceaux épiques auxquels la coutume finit par imprimer une forme consacrée. Il y aura des invocations à la Muse, des épithètes traditionnelles, des sortes de moules tout faits pour introduire les récits de combats ou les disputes de guerriers. Telles apparaissent, dans la poésie homérique, les figures de Phémios, l'aède attitré du château d'Ulysse à Ithaque, et de Démodocos, qui charme à Schérie les superbes banquets des Phéaciens.

Les guerres entre chefs. — Les chefs, avec les clans qu'ils mènent, peuvent être entre eux à l'état de guerre ou à l'état de paix.

L'état de guerre est fréquent. Ce sont des rivalités, des brouilles, des raccommodements, des meurtres, des fuites de meurtriers chez un clan voisin qui les adopte, des luttes intestines dans la même cité, des fratricides, des vengeances atroces, des « faits divers » dramatiques dont on fera effectivement des tragédies. Ce sont encore, selon la méthode qui dès le début caractérise l'expansion hellène, des entreprises pour soutenir tel ou tel parti dans une cité où règnent des querelles intérieures. Ce sont des histoires de « bannis » qui s'en vont avec des menaces, et qui reviennent après être allés chercher du renfort. Polynice, banni de Thèbes, s'en va chercher Adraste, roi d'Argos, lequel avait été banni d'Argos par Amphiaraüs, puis s'était réconcilié avec ce dernier. Oreste, vengeur de son père Agamemnon, est un banni qui revient. Banni encore, Persée; banni, Bellérophon; deux héros dont la légende touche au moins en partie à notre période, et tous deux s'illustrent quoique bannis, ou parce que bannis. C'est l'ère des coups de main et des coups de force. Le régime longtemps pratiqué dans la montagne est appliqué à la plaine. Le bandit, érigé en *basileus*, demeure bandit.

Mais, dans la plaine, la guerre se fait d'une façon perfectionnée. La valeur de l'unité humaine, poussée à son maximum dans ces luttes où les combattants ne sont qu'une poignée d'hommes, amène le développement des armes défensives : casques, cuirasses, épaulières, jambières, boucliers. Comme il arrivera plus tard au

moyen âge pour des raisons analogues, le *héros* éprouve le besoin de se transformer en citadelle vivante. C'est toute une affaire que de se procurer des armes solides. Le bronze est encore le métal qui les fournit. Mais, sous cette carapace, naturellement, les mouvements du *héros* sont difficiles. Que fera-t-il? Il montera debout sur un char, petit siège traîné par deux chevaux, et que conduira un fidèle théraponte. Le cheval apparaît donc, et l'épithète « dompteur de chevaux » devient pour un héros un précieux éloge. Castor, le frère de Pollux, est un de ceux qui en bénéficient. Mais, malgré tout, l'Hellène ne se bat guère à cheval. C'est un fantassin qui se fait traîner en voiture. Du reste, pas de tactique; rien que de la bravoure, ou des ruses élémentaires. Les batailles se décomposent en une série de combats singuliers — toujours comme il arrivera pour les chevaliers du moyen âge. On se défie, on se poursuit, on se sauve d'ailleurs sans vergogne quand on se sent le plus faible, et l'on s'embarrasse peu des prescriptions de la loyauté.

Les armes offensives sont surtout l'arc, l'épée et le javelot. L'arc joue un rôle important dans les légendes héroïques. Toutefois le javelot semble en voie de conquérir la prépondérance. Pour comprendre celle-ci, il faut se représenter l'entraînement physique auquel se soumettaient, de bonne heure, les futurs guerriers. Le trait lancé à la main, grâce à une studieuse habitude, finissait par être une arme terrible, perçant les boucliers et les cuirasses et franchissant des distances relativement considérables. A une époque où la poudre à canon n'existait pas, la faculté physique de projeter un dard *plus loin* que ses adversaires constituait une supériorité précieuse, équivalente à ce qu'est pour nous la possession d'un fusil ou d'un canon à longue portée. On cultivait de même l'*endurance*, qui permet de combattre *plus longtemps* sans fatigue. C'est en s'entraînant à ces exercices que les Grecs deviendront des guerriers supérieurs et se rendront capables de prouesses merveilleuses contre les armées inférieures de l'Asie. Or, ils s'y entraînent parce que leur état social les y oblige, parce que la vie de bandit montagnard leur a fait une loi de ces tours de force, et que, dans cette société de

pillards aventureux, la virtuosité musculaire est un gagne-pain.

Les chefs, au milieu de guerriers quasi égaux, n'ont d'autre autorité sur leurs compagnons que celle à laquelle ces derniers veulent bien se soumettre. Évidemment il faut une organisation et une discipline embryonnaires. Le chef est un homme très brave et très admiré, doué personnellement — sans quoi il ne serait pas chef — des qualités du « meneur d'hommes ». Mais, à l'occasion, tel ou tel *anax* refuse d'obéir, et le chef ne peut rien contre lui. Ce n'est pas de la désertion ; c'est de la *grève*, et la grève est permise. Nouvelle occasion pour le chef de déployer toutes ses ressources d'éloquence, et de manifester son utile libéralité.

Enfin, vainqueurs, nos héros se partagent le butin, et c'est toujours une grave question. Il faut que les parts soient égales, et qu'elles soient tirées au sort. Le grand chef a toutefois sa part privilégiée, et parfois tel héros de distinction peut obtenir une « récompense » hors part, votée par ses camarades. Mais cette répartition du butin est la cause de bien des brouilles. C'est la grande affaire d'État.

Les coalitions par sympathie. — Pour être capables d'entreprendre des expéditions un peu importantes, nos « petits rois » sont obligés de s'associer entre eux. Étant donné l'émiettement de la souveraineté à travers le pays, c'est le seul moyen de mettre sur pied des forces sérieuses.

Ce résultat est obtenu au moyen de l'*hétérie*.

L'hétérie est l'extension hors du clan de ces *amitiés* dont l'intérieur du clan nous a déjà offert l'exemple. C'est, en quelque sorte, un vaste *réseau d'amitiés* qui englobe çà et là une multitude de chefs.

Le sentiment d'une origine commune se fortifie parmi les Grecs avec l'avènement des Hellènes. Et la chose est fort naturelle si l'on considère que les chefs des diverses cités sont fournis à celle-ci par un type unique d'hommes supérieurs formé dans un milieu déterminé. La séparation des vallées, d'une manière lente et continue, tend à faire diverger les in-

nombrables cantons de la Grèce, malgré leur commune origine pélasgique; mais l'accession au pouvoir d'hommes provenant de la même bande tend, par intervalles, à resserrer plus ou moins brusquement le lien primitif, d'autant plus que ces bandits ne sont pas des étrangers, mais des enfants du pays, dont les ancètres ont jadis gagné le maquis. Des groupes sympathiques se forment donc çà et là; les liens de l'hospitalité, ceux du mariage, ceux du voisinage entrent en jeu. Entre deux *basileus* grecs, il y a des terrains d'entente qui n'existent pas entre un quelconque de ces *basileus* et le *barbare*. Car le terme de « barbare » va apparaître, indice d'un état d'âme tout spécial chez les Grecs qui l'emploient. C'est contre les barbares, ou contre les gens réputés tels, que se formeront les plus célèbres *coalitions* de la Grèce.

En attendant, les discordes intestines de la Grèce nous donnent le spectacle d'autres coalitions. La plus célèbre est celle des *sept chefs* qui vont assiéger Thèbes, lorsque Polynice, fils d'Œdipe, en est *banni* par son frère Etéocle. Polynice va en effet faire appel à ses amitiés. Il va trouver son beau-père Adraste, roi d'Argos, et Adraste met à son service le crédit dont il dispose autour de lui. A son appel, des chefs illustres s'enrôlent : Tydée, roi de Calydon, autre gendre d'Adraste et par conséquent beau-frère du proscrit; Capanée, gendre d'un chef de clan nommé Iphis, qui partageait avec Adraste la « royauté » d'Argos; Parthénopée « fils d'une chasseresse des montagnes » (Atalante), qui a été élevé dans Argos, et se rattache ainsi au clan d'Adraste; Amphiaraüs, beau-frère de ce dernier, que la légende représente marchant à contre-cœur, par devoir de clan; plus un certain Étéocle, homonyme du chef thébain, et un certain Hippomédon, sur lesquels la légende ne nous renseigne pas. Ni l'échec de cette ligue, ni la mort de tous les chefs, ni celle même de Polynice, ne découragent les « amis » de ce dernier, car une nouvelle coalition s'organise pour rétablir, comme chef du clan thébain, Thersandre, fils de Polynice.

Cette guerre des *Sept contre Thèbes* est devenue célèbre dans la légende, grâce à son caractère fratricide qui lui donna un

cachet particulier d'horreur. Mais, en réalité, une foule d'expéditions et de groupements semblables ont dû exister, et l'on entrevoit le tableau que devait présenter la Grèce à cette époque lointaine. C'est l'émiettement de la souveraineté, mais c'est aussi l'effort continu pour grouper en faisceaux des clans épars. C'est la guerre perpétuelle, mais c'est aussi le jeu perpétuel des amitiés, des relations, des intérêts sympathiques. C'est l'anarchie pillarde et belliqueuse corrigée par une multitude de petites harmonies particulières.

Les éléments fédératifs : 1° Les Amphictyonies. — Cette tendance à l'harmonie, on essaie de la faire passer dans des institutions effectives.

La légende donne un frère à Hellen et l'appelle Amphictyon. Cet Amphictyon, dont on fait un des anciens rois d'Athènes, donne son nom aux « amphictyonies ».

Les amphictyonies paraissent n'avoir été tout d'abord que des conventions de bon voisinage entre cités juxtaposées. Elles devinrent ensuite des conventions d'une nature plus large et plus générale, destinées à faciliter, malgré l'état de guerre, le culte des divinités communes aux Hellènes.

2° Les pèlerinages. — Justement à cette époque, en effet, l'apothéose — progressive sans doute — des grands Héraclides de l'époque précédente, achevait son œuvre, et la personnalité merveilleuse de ces chefs inoubliables achevait de se confondre avec les diverses forces de la nature. La fusion des diverses mythologies pélasgique, héraclide, exotique aboutissait à une cristallisation, et l'on ressentait le besoin d'opérer, en ce qui concernait ces divinités à figure parfois un peu flottante, un classement définitif. Les représentants de la religion prirent probablement cette initiative, et une entente générale, par leur entremise, eut lieu dans tout le monde grec pour proclamer la prééminence officielle des *douze grands dieux*. Mais ces dieux avaient, çà et là, des sanctuaires particulièrement révérés auxquels des dévots de diverses régions se rendaient volon-

tiers en pèlerinage. De là un besoin de *neutraliser* certains points privilégiés, pour permettre à ces dévotions de se manifester, et à certaines grandes fêtes d'être célébrées à frais communs, par des fidèles venus de tous les points du pays. On sacrifiait en commun au dieu et l'on chantait ses louanges. On était toujours à temps de se battre ensuite. Il y eut donc des « commissions », des « conseils », quelque chose comme des « congrès » à mandat plus ou moins limité. Il y eut des essais de codification d'un droit international très élémentaire. On décida, par exemple, qu'aucune peuplade grecque ne devait, en cas de guerre, saccager de fond en comble la résidence d'une autre, et — détail curieux — qu'aucune ville assiégée ne devait être privée d'eau par des assiégeants. Des traits semblables accusent la supériorité et la civilisation du type.

Le lieu de pèlerinage le plus illustre, c'était Delphes. Là palpitait, on peut le dire, l'âme religieuse de la Grèce. Le lieu était considéré comme le centre mathématique du monde. Sur un territoire neutre, inviolable et sacré, s'élevaient des temples et des « trésors », entretenus par les diverses cités. Là triomphait le fameux oracle d'Apollon, représenté par la Pythie, et fidèlement consulté par une multitude de personnes, qui enrichissaient le sanctuaire de leurs cadeaux. Une voie sacrée — détail significatif — avait été construite pour relier Delphes à l'Olympe, et l'on y faisait des processions. C'est presque le symbole du lien moral qui relie le type hellène au type héraclide.

Un autre pèlerinage d'Apollon était celui de Délos, île qui avait été, disait-on, le berceau de ce dieu. Il était surtout fréquenté, comme de raison, par les Grecs maritimes. L'oracle d'Esculape, à Épidaure, avait aussi beaucoup de clients. Une sorte de fraternité religieuse se faisait naturellement sentir entre les pèlerins de diverses provenances qui s'acheminaient vers ces lieux, et ces lieux eux-mêmes devenaient, par un consentement unanime, des sortes de petits territoires fédéraux.

C'est très probablement durant cette période que s'organisèrent régulièrement les « grands jeux ».

3° **Les grands jeux.** — Les pèlerinages de Delphes, en rassemblant beaucoup de fidèles à certaines époques particulièrement solennelles, devaient se prêter à ces manifestations expansives. De très bonne heure, en ce lieu, il s'établit des concours. Une chose intéressante à noter, c'est que les « Jeux Pythiques », établis à Delphes, furent d'abord des luttes intellectuelles, des concours de musique et de chant. On peut y voir un divertissement de nature pélasgique adopté et patronné par les grands chefs héraclides. Mais, avec le temps, les jeux changèrent de caractère. Ils devinrent des luttes corporelles. Pourquoi? Parce que la physionomie sociale de la Grèce se modifiait et que l'on sentait de plus en plus le besoin impérieux d'orienter l'éducation vers les prouesses physiques, afin d'obtenir de brillants guerriers.

Comme les Jeux Pythiques, les Jeux Olympiques se célébraient tous les quatre ans. Un sanctuaire de Jupiter, situé à Olympie en Élide, avait été le centre de ralliement. Les Jeux Néméens, célébrés tous les trois ans non loin d'Argos, avaient eu pour fondateurs, d'après la tradition, les sept chefs de la coalition contre Thèbes. Les Jeux Isthmiques se célébraient à l'isthme de Corinthe, à l'endroit où une langue de terre unit le Péloponèse à la Grèce continentale en séparant les deux golfes projetés en ce point, d'un côté par l'Adriatique, de l'autre par l'Archipel. L'importance commerciale et stratégique de ce lieu a toujours été grande, car il constitue un double passage, un croisement de routes, et, au besoin, une barrière. C'est là que Sisyphe, un fameux bandit, mais un bandit très cultivé, ingénieux à ses heures, et protecteur des récréations intelligentes, avait, dit-on, institué des jeux. Ce qu'un bandit avait fait, un autre le défit, et le brigand Sinnis, rapporte la tradition, interrompit la célébration des Jeux. Il ne fallut pas moins que l'intervention d'un troisième bandit, l'illustre Thésée, pour les rétablir.

La course à pied, la course en char, la lutte simple, la lutte armée, le pugilat, le disque, l'arc et le javelot, tels étaient les principaux exercices. Plus tard, cinq genres de concours furent conservés comme « classiques » : la course, le saut, le disque,

le javelot et la lutte. L'arc passa probablement de mode comme suranné et la lutte armée fut sans doute écartée comme trop dangereuse. Quoi qu'il en soit, ces divertissements faisaient fureur. Le zèle que l'on met de nos jours à exceller en certains *sports*, tels que celui de la bicyclette, ne donne qu'une faible idée de l'enthousiasme et de la passion avec lesquels les Grecs cherchaient à se rendre supérieurs en ces sortes de prouesses. Et cela se conçoit. C'est par la force physique et l'agilité que l'intelligence menait la Grèce. Le bandit n'établissait et ne maintenait son influence, ne gagnait et ne conservait des fidèles que grâce au prestige attaché à l'homme qui se bat bien, court vite, saute loin et se rend physiquement invincible. Les pères de famille savaient très bien que c'était de ce côté qu'il fallait pousser leurs enfants. Chaque localité avait ses « petits jeux », sa *palestre*, où la jeunesse s'exerçait. Aucune distraction plus noble, plus instructive, plus passionnante, plus conforme à l'intérêt des familles et des classes, ne pouvait donc agrémenter ces pèlerinages à la mode. Comme le moyen âge devait avoir la trêve de Dieu, la Grèce avait la trêve des jeux. On sentait en quelque sorte que l'avenir de toute la race était là.

Mais, ici encore, le montagnard de l'Othrys se montre un bandit intelligent. Son ardeur pour les exercices du corps n'est pas le fait d'une brute puissante, heureuse de déployer la robustesse de ses biceps. C'est une ardeur méthodique et raisonnée, l'adaptation prévoyante d'un moyen à une fin. Nous ignorons si déjà les vainqueurs sont chantés par des poètes, comme ils le seront dans la suite; mais, en attendant, des concours poétiques, musicaux, se combinent avec les épreuves athlétiques, preuve que le côté intellectuel n'est pas oublié.

Les variétés du type hellène : 1° l'Hellène ébauché : Éoliens, Myniens, Cadméens. La Thèbe d'Œdipe. — Malgré ces principes d'unité, des variétés se dessinent dans le type hellène.

De même qu'on donne à Hellen des ancêtres, on lui donne des fils : Dorus, Eolus et Xuthus.

Dorus, père des Doriens, reste pour le moment dans la montagne. Nous le retrouverons plus tard.

Eolus, père des Éoliens, préside à des migrations diverses : en Thessalie et en Béotie d'abord, puis dans la Grèce centrale et sur la côte occidentale du Péloponèse, notamment en Élide.

Xuthus est père lui-même de deux fils : Achœus et Ion.

Le type éolien semble avoir, le premier, fourni une brillante carrière.

Les Hellènes de ce type étaient ceux qui, au moment de l'expansion de leur bande, s'étaient répandus dans la Thessalie du Nord. La montagne qui dut leur fournir le point d'appui désirable fut le Pélion, qui court le long de l'Archipel et domine le port d'Iolcos. Ce massif du Pélion est prolongé au nord par celui de l'Ossa, qui lui-même fait face à l'Olympe. Nous sommes donc toujours dans la région si formidablement légendaire des luttes entre Jupiter et les Titans. L'enjeu de la lutte est toujours cette Thessalie, *la plus vaste plaine de la Grèce*, pays des Centaures si admirés, et où la civilisation pélasgique avait dû se traduire jadis par d'importants résultats. On peut en voir une preuve dans les connaissances merveilleuses attribuées au Centaure Chiron, précepteur d'Achille et d'autres héros. Les Centaures étaient des hommes très forts, dont les connaissances furent évidemment utilisées, à plusieurs reprises, par les dominateurs du pays.

Il s'ensuivit que, de tous les Hellènes, les Éoliens furent ceux qui subirent le plus l'influence de l'ancien fonds de la race. La preuve de ce fait se trouve dans les ressemblances plus grandes du dialecte éolien avec la langue latine. Plus impressionnés par les mœurs et le langage antique, puisqu'ils tombaient dans un milieu où la formation antique était particulièrement forte, ils s'éloignèrent moins que les autres Grecs du type et du langage primitif.

Les Éoliens, à vrai dire, paraissent avoir été une aristocratie assez restreinte d'hommes de même famille, les Éolides, superposés à d'anciennes populations déjà fort avancées. Il en résulte que l'*hellénisation* due à cette branche de héros dut être rela-

tivement faible. L'Éolien est un Hellène plus *pélasgisé* que les autres. C'est l'ébauche, le premier degré du type.

Au sud de la Thessalie, de l'autre côté de la Phthiotide, les Éoliens occupèrent la Béotie.

Enfin des groupes du même type émigrèrent dans l'Ouest de la Grèce, peuplèrent les îles occidentales, notamment Ithaque, et occupèrent, dans la partie du Péloponèse qui regarde ce même Occident, les régions connues sous le nom d'Élide et de Messénie. Ulysse, le héros d'Ithaque, est « descendant d'Eolus ».

A la branche éolienne des Hellènes se rattachent deux peuples dont la carrière, à en juger par les légendes, fut évidemment glorieuse : les Myniens et les Cadméens.

Les Myniens ont pour héros national Jason, qui conduira l'expédition des Argonautes. Une de leurs cités les plus célèbres était Iolcos, au pied du Pélion et au bord du golfe pagasétique. Une autre était Orchomène, en Béotie, au bord du lac Copaïs.

Les Myniens des bords du lac Copaïs se distinguèrent, comme les grands Héraclides, par de gigantesques travaux. Ils creusèrent dans le roc des canaux d'écoulement et construisirent de puissantes digues pour améliorer le régime du lac et assainir la région voisine.

Ce peuple est peu connu, mais l'on sait qu'Orchomène eut véritablement sa phase de splendeur. La légende a conservé le nom d'Athamas, roi de cette cité, qui, voulant mettre à mort son fils Phryxus et sa fille Hellé, les força à se bannir en Colchide. Cet Athamas, personnage évidemment très considérable, était encore le père de Mélicerte, en l'honneur de qui les Jeux Isthmiques furent fondés.

Mais, dans cette même Béotie, de l'autre côté du lac Copaïs, Orchomène avait une rivale dont la gloire, grâce à une plus grande attention des poètes, devait éclipser la sienne : c'était Thèbes, la cité de Cadmus.

La légende rapporte que Cadmus, fils du roi phénicien Agénor, cherchant sa sœur Europe enlevée par Jupiter, arriva en Béotie, où il tua un dragon, dont il sema les dents sur le sol. De ces dents naquirent des hommes qui s'entretuèrent, sauf cinq,

qui aidèrent Cadmus à bâtir la Cadmée, citadelle de Thèbes.

On entrevoit, à travers ces récits merveilleux, que les Phéniciens ont été pour quelque chose dans la fondation de Thèbes. Un passage commercial entre les deux mers — Archipel et golfe de Corinthe — existait en effet à cet endroit. On entrevoit aussi que des guerres et des brigandages marquèrent ces premières tentatives d'établissement. Peut-être cinq bandits du pays, plus forts que les autres, finirent-ils par profiter de la situation privilégiée du lieu pour édifier un de ces castels dont nous avons parlé plus haut. Une colonie phénicienne, à cette occasion, dut se fondre avec les habitants du pays, et s'helléniser, sans doute après une longue période de conflits.

Plusieurs des descendants de Cadmus eurent aussi leurs légendes. Penthée, son fils, fut déchiré par des « bacchantes ». Cette légende, qui concorde avec celle d'Orphée, semble attester, chez certaines femmes de cette époque, une tendance à des explosions de colère farouche. Ce sont de vrais bandits femelles, qui ont fait des coups de main dans la montagne et que peut-être de copieuses libations, dans les grands jours, mettent hors d'elles-mêmes. Notons ces accès d'indépendance de la femme éolienne. Nous les retrouverons plus tard, sous une autre forme, à Lesbos. Un autre fils de Cadmus, Actéon, pour une indiscrétion à l'égard de Diane, est changé en cerf par la déesse chasseresse, qui le fait déchirer par ses propres chiens. Nouvelle histoire de femme indépendante et furieuse. Mais une légende thébaine, à la fois plus récente et plus célèbre, est celle d'Œdipe, fils de Laius. Exposé à la mort par son père à qui un oracle a prédit que la mort lui viendrait de la main de son fils, Œdipe est élevé dans l'exil, tue son père sans le connaître, délivre Thèbes du sphinx qui la terrifiait, épouse Jocaste, sa mère, sans la connaître, se crève les yeux quand son double crime lui est révélé, s'exile accompagné de sa fille Antigone, et va mourir à Colone, chez Thésée, roi d'Athènes, laissant ses fils Étéocle et Polynice se disputer le pouvoir.

Au point de vue des indications sociales sur l'époque, observons qu'Œdipe est un *aventurier*, puis un *tueur de monstre*, puis

un *banni*, qu'il rentre donc admirablement dans un moule que nous connaissons bien. Il offre un illustre exemple de la façon dont un *anax*[1] de fortune pouvait, par le jeu des affections et des désaffections, gagner ou perdre des « royaumes ». Les poètes postérieurs qui ont mis en drame cette légende ont évidemment brodé là-dessus, mais il doit y avoir, dans le fond de cette formidable tragédie thébaine, de réelles et terribles « histoires de brigands ».

Quoi qu'il en soit, la Thèbes d'Œdipe fut évidemment une cité puissante, un centre d'influence assez important pour justifier ces deux coalitions que nous avons mentionnées plus haut.

2° L'Hellène achevé : les Achéens. La Mycènes d'Agamemnon. — Un autre centre de puissance, avec les Achéens, se forme plus au sud, à Mycènes.

Les Achéens s'étaient maintenus longtemps dans la Phthiotide au sud de la Thessalie. Là se trouvait la cité de Larisse, où régna Pélée, père d'Achille, et d'où devait sortir le plus idéalisé des héros grecs. Puis ils s'étaient répandus en divers endroits de la Grèce, et spécialement dans l'est du Péloponèse. Alors la cité pélasgique de Tirynthe cède la place à Mycènes, poste admirablement placé pour des bandits qui exploitent une route. Cette route est celle qui joint le golfe d'Argolide à celui de Corinthe. Les Phéniciens, et peut-être d'autres transporteurs qui complétaient ainsi l'œuvre phénicienne, se servaient de cette voie terrestre pour éviter une longue navigation autour du Péloponèse. On peut conjecturer avec vraisemblance le rôle que devaient jouer, à l'égard de ces riches voyageurs, les bandits mycéniens fortement perchés sur leur nid d'aigles. Il y a un art de détrousser les gens sans trop les faire crier, et sans les éloigner pour toujours. Parfois la violence est de mise, mais parfois aussi l'on peut s'entendre avec les gens, et les protéger contre d'autres bandits, moyennant de convenables péages. Ainsi firent sans doute les Mycéniens. Et les ressources du commerce proprement

1. *Science sociale*, t. XV, p. 355.

dit pouvaient s'unir parfois à celles du pillage. Enrichi, le bandit pouvait devenir acheteur, et importer ce qu'il ne pouvait prendre de force.

Ces faits posés, on s'explique admirablement cette *civilisation mycénienne* dont les vestiges ont été retrouvés depuis peu par les archéologues, et le remarquable essor de l'*art mycénien*. Tout ce que les fouilles ont mis au jour : l'Acropole, la porte des Lions, le « trésor d'Atrée », le « tombeau d'Agamemnon », atteste une solide puissance et une étonnante richesse. Les objets d'or foisonnaient dans les sépultures des chefs mycéniens : couronnes d'or, baudriers d'or, statuettes d'or, plaques d'or, garnitures d'armes en or. Et les documents poétiques mentionnent avec vraisemblance des navettes d'or, des fuseaux d'or, des rênes d'or, des sandales d'or, des sièges d'or. Ce sont aussi des objets d'ivoire : figures d'animaux, colonnettes, ornements d'ustensiles. L'agathe, l'ambre, l'améthyste figuraient aussi dans ces trésors, et le bronze aussi, bien entendu. Le bronze était alors moins vil qu'aujourd'hui, vu la difficulté de se procurer l'étain, que les Phéniciens allaient chercher à d'invraisemblables distances. Les poteries dénoncent des tentatives artistiques. Des lions de pierre, dont les têtes disparues étaient probablement de métal — peut-être d'un métal précieux — sont le premier spécimen de la sculpture grecque. Parmi ces objets collectionnés par les chefs mycéniens, beaucoup venaient de l'Orient, mais d'autres paraissent avoir été produits dans le pays même. Les grands chefs auraient donc été des créateurs de manufactures, qui s'inspiraient, avec plus ou moins de bonheur ou de gaucherie, des procédés de l'Orient.

Il paraît probable, en effet, que les Grecs avaient leurs grands métallurges mi-forgerons, mi-orfèvres, êtres rares d'ailleurs, et objets d'une admiration intense. Il ne faudra pas moins qu'un dieu pour confectionner les armes d'Achille, et le divin Vulcain, qui se charge aujourd'hui d'exécuter un bouclier, retournera demain à ses trépieds, à ses bracelets, à ses agrafes, à ses pendants d'oreille. Rien d'étonnant si la croyance lui

donne pour compagne Vénus, déesse de l'amour et de la beauté. Une partie de sa besogne est laide et prosaïque, comme lui; une autre est gracieuse et attrayante, comme l'épouse que lui octroie la mythologie.

Homère ne mentait donc pas en accolant à Mycènes l'épithète de « riche en or ». Et ce qu'on a trouvé dans les sépultures doit donner une idée de ce *qu'il a dû y avoir ailleurs*.

L'histoire légendaire de Mycènes a conservé le souvenir de fortes secousses qui auraient fait passer, à l'époque héroïque, trois dynasties dans ses murs. Persée commença; puis vint l'ère d'Adraste. Mais la dynastie vraiment « classique » fut celle que fonda Pélops, fils de Tantale.

Ce Tantale régnait en Phrygie, c'est-à-dire en cette région où la violente poussée des Héraclides avait refoulé une partie des Pélasges, et, sans doute aussi, de ces chefs « Titans » qui avaient osé lutter contre le puissant seigneur de l'Olympe. Une légende atroce l'accuse d'avoir convié les dieux à un banquet où il leur aurait servi son fils Pélops. Ce dernier, ressuscité par les dieux, se rend dans la péninsule appelée depuis lors Péloponèse. Là, par un crime qui le débarrasse du roi Œnomaüs, il devient roi de Mycènes. Dès lors, chaque génération apporte sa contribution plus ou moins abominable à ces « histoires de brigands » qui constituent les archives de la famille. Comme à Thèbes, nous voyons des frères qui se détestent. Thyeste ayant suborné la femme de son frère Atrée, celui-ci égorge les enfants de Thyeste et les fait manger à leur père dans un festin. C'est ensuite l'histoire d'Agamemnon immolant sa fille Iphigénie, puis égorgé par sa femme Clytemnestre, l'histoire de Clytemnestre tuée par Oreste son fils, ainsi que son complice Égisthe, puis l'histoire d'Oreste poursuivi par les Furies. Après quoi la légende même annonce formellement qu'il y a un arrêt et qu'un nouvel ordre social commence. Cette affreuse lignée des Pélopides est bien le type de la famille des chefs bandits démoralisée par le brigandage systématique et le pillage fructueux. Elle offre, en outre, l'exemple d'une série de *vendettas* tout à fait comparable à celles qu'on aurait pu rendre immor-

telles dans les annales de la Corse, s'il s'était rencontré des poètes pour les chanter.

Ces discordes sont intenses, parce que l'enjeu est important, « la place » exceptionnellement bonne. Les chefs qui, par chance ou par force, ont mis la main sur ce défilé productif ont tout ce qu'il faut pour devenir plus puissants, plus riches, plus illustres que les autres, pour avoir plus d' « amis », et pour être tout désignés d'avance comme chefs suprêmes, si l'occasion se présente d'organiser quelque expédition plus grandiose, plus lointaine, plus compliquée que les autres.

La Sparte de Ménélas. — Dans le sud du Péloponèse, la puissance achéenne a un centre moins important : c'est Sparte. Là régnait le héros Tyndare, représentant d'un peuple navigateur évidemment mélangé d'Orientaux. Ce Tyndare, père de Castor, « dompteur de chevaux », et de Pollux, « habile au pugilat », est « détrôné », si l'on peut s'exprimer ainsi, par son gendre Ménélas, frère d'Agamemnon, qui implante plus que jamais dans le pays l'influence prépondérante du grand clan mycénien. Agamemnon, grâce à ses « amis », à son frère et aux amis de son frère, tient donc sous son influence une bonne partie du Péloponèse. La Sparte d'alors est vraisemblablement une Mycènes de second ordre. Le luxe y règne. Hélène, femme de Ménélas, est allée en Égypte. Elle en a rapporté des objets précieux, notamment un fuseau d'or, une corbeille d'argent, des baignoires d'argent. L'étranger reçoit chez elle une hospitalité confortable ; on le baigne, on l'inonde de parfums ; on y fait des festins qui se prolongent. On le voit : les Spartiates « première manière » ne sont pas des mangeurs de brouet noir, mais de riches bandits, dont l'existence n'est pas enserrée dans des règlements tyranniques, et dont les mœurs participent au mouvement général du monde achéen.

3. **L'Hellène modifié : Ioniens, l'Athènes primitive.** — C'est une partie de ce monde achéen qui, en évoluant, semble produire, à une époque relativement récente de la période hellène,

le type ionien. L'apparition de ce type fait alors ressortir le type achéen par différence, et voilà pourquoi Achœus et Ion sont donnés comme les *petits-fils* d'Hellen et non comme ses fils. Voilà pourquoi aussi la langue ionienne, d'où sortira le grec classique d'Athènes, s'éloigne plus du latin — et par conséquent du pélasge — que les dialectes éolien et dorien. En réalité, les particularités sociales qui caractériseront plus tard le type ionien sont encore à l'état d'ébauche au moment qui nous occupe. Achœus est un frère aîné très absorbant, auprès duquel Ion, jeune encore, ne joue qu'un rôle très effacé.

Pourtant l'Ionien existe, et c'est même lui que les étrangers connaissent le mieux. Les monuments égyptiens le mentionnent. Au XIe siècle, les Hébreux connaissent « les fils de Javan, qui habitent les côtes et les îles de la grande mer ». « grande mer », c'est l'Archipel.

L'Ionien, c'est l'Achéen plus spécialement cantonné sur les rivages, et plus spécialement tourné vers la mer. Par suite, l'Ionien est moins brigand que pirate, et, comme il est naturel, c'est un pirate mâtiné de commerçant. Avec le temps, il deviendra plus commerçant et moins pirate. A l'origine, il devait être plus pirate et moins commerçant.

Les Ioniens de l'époque héroïque se rencontraient sur divers rivages orientaux de la Grèce, et aussi sur la côte nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe. On les trouvait aussi dans la région si excellemment maritime de l'isthme de Corinthe. Mais le plus célèbre des pays ioniens était l'Attique, pays pauvre et situé hors des « routes » fréquentées alors.

Or l'Attique, en vertu même de cette pauvreté et de ce peu de valeur, grâce aussi à sa situation péninsulaire et aux collines escarpées qui la protègent, était un pays bien disposé pour la défense des races. Elle avait déjà, nous l'avons dit, servi de refuge à des Pélasges et sans doute l'influence héraclide s'y était fait sentir à dose mitigée. Aussi beaucoup des rois légendaires d'Athènes ont-ils un caractère pacifique, agricole, et quelque peu analogue à celui d'un Priam ou d'un Énée. Parmi ces rois figurent Cécrops, l'Égyptien civilisateur; Amphictyon,

l'homme des associations fédérales ; Triptolème, prince agriculteur.

C'est plus tard que la légende fait arriver dans l'Attique Ion en personne, le « père » des Ioniens, et cette légende, à partir de ce moment, va se corser d'épisodes héroïques. Athènes, qui avait dû subir le joug de la Crète, puissance maritime dont nous parlerons plus loin, secoue ce joug et devient entreprenante sur la mer. Égée, père de Thésée, impose précisément son nom à cette mer qui baigne sa presqu'île. Thésée, lui, va jusqu'en Crète tuer le Minotaure, et l'admiration pour ce héros national est si intense qu'on se met à inscrire à son compte un grand nombre de travaux et d'exploits analogues à ceux qui avaient signalé la période héraclide.

Les Athéniens, étant marins, avaient un culte pour Neptune le dieu des mers. Un autre culte encore plus athénien est celui de Minerve (Athéné) qui donne son nom à la ville — proprement *Les Athénés*, peut-être parce qu'il y avait en ce lieu plusieurs sanctuaires ou statues de la déesse. La fille de Jupiter est toujours la vierge guerrière, coiffée du casque et armée de la lance ; mais, sous l'influence d'une évolution propre au milieu, elle va tendre à devenir peu à peu une personne grave et prudente, s'intéressant aux sciences, aux lettres, au progrès intellectuel, bref, la classique « déesse de la sagesse ». Descendue de sa montagne avec les illustres bandits, elle finit, comme on le voit, par s'imprégner de « l'esprit nouveau » qui, graduellement, transforme toute la race.

Entre temps, Athènes lutte contre sa voisine Éleusis, contre les gens de Pallène, les « Pallantides », bandits montagnards qui combattaient en lançant des quartiers de roc sur leurs agresseurs. Finalement, elle établit sa prépondérance dans l'Attique, et il se forme un groupe de douze « Cités-Unies » qui, malgré tout, ne font pas encore beaucoup parler d'elles. En effet, à l'époque la plus brillante des types éolien et achéen, Athènes, petite cité, demeure dans l'ombre, et nous la verrons ne fournir que des recrues obscures à ces grandes expéditions d'outre-mer, dont il nous faut parler maintenant.

IV

LE BANDIT A LA MER
PIRATES ET CONQUISTADORS : L'ÉPOPÉE HOMÉRIQUE

Les prédispositions du bandit grec au métier de pirate. — Le bandit grec est fils de la montagne. Quand les circonstances font qu'il descend, il peut descendre, non seulement dans la plaine, mais sur la mer.

Il peut descendre à la mer d'autant plus facilement que la mer creuse dans son pays une multitude de golfes, et qu'elle est, en bien des endroits, tout à fait voisine de la montagne.

Mais il peut surtout descendre à la mer aux époques où il n'existe pas de police maritime capable de s'opposer à ses entreprises.

Ce qui restreint aujourd'hui le rôle social des bandits dans les régions qui tendent toujours à le produire, c'est l'existence de pouvoirs publics forts, souvent appuyés par l'étranger, qui répriment les tentatives sur terre, et l'occupation de la mer par de puissantes marines de toutes nations, qui coupent court à tout essai de piraterie.

Nous avons vu que les grands bandits de la montagne grecque n'avaient pas rencontré d'obstacle assez fort dans la *cité* pélasgique. Ils n'en rencontraient pas non plus d'assez puissants dans les mers qui environnent immédiatement la Grèce.

Avec ses criques, ses promontoires, ses îles, ses îlots, ses détroits, l'Archipel offre à la piraterie une foule de lieux d'em-

buscade et de refuge. On peut attaquer à l'improviste, et disparaître en un clin d'œil. Aussi la piraterie y a-t-elle existé à toutes les époques, tantôt prospère, lorsque la répression était faible ou nulle, tantôt rudimentaire, mais cependant vivace, lorsque la police des mers était exercée vigoureusement.

De curieux parallèles ont été établis par M. Victor Bérard[1] entre les pirates qui sillonnaient la Méditerranée orientale au XVIIe siècle et ceux qui exploitaient cette même mer à l'âge homérique. Il y a des différences, mais les analogies sont surtout nombreuses. Ce sont, en tout cas, les mêmes allures, le même genre de vie.

Les Pélasges étaient venus en Grèce par mer, et la circulation par mer était tout indiquée à cause des difficultés de la circulation par terre. La navigation était donc chose connue des bandits qui, sortis de la société pélasgique pour gagner la montagne, étaient, sans jamais avoir perdu le contact avec la plaine, redescendus dans cette plaine pour s'emparer du pouvoir.

Dès l'époque héraclide, il y eut donc, vraisemblablement, des expéditions maritimes et des voyages d'aventuriers. Jupiter avait navigué, puisqu'il avait été nourri en Crète, au lait de chèvre, sur le mont Ida. Son frère Neptune est promu à la dignité de dieu des mers. Son fils Hercule voit sa légende grossie d'aventures lointaines, empruntées pour une part à des légendes phéniciennes, mais qui témoignent de l'intérêt que les Grecs portent à des pays fort distants du leur. Une autre légende attribue à ce même Hercule une première expédition contre Troie et une première prise de cette ville. Les Troyens, assure-t-on, avaient gardé rancune à Hercule et ne lui rendaient aucun culte, bien qu'ils eussent, sous l'influence rayonnante du monde héraclide, adopté celui de Jupiter et des autres dieux « olympiens ».

D'autres légendes envoient encore Persée sur les côtes de Palestine, où il délivre Andromède, exposée à un monstre marin.

1. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I.

Bellérophon, héros moins lointain, s'en va en Lycie combattre les Solymes et les Amazones. C'est là-bas qu'il tue la Chimère. A travers tous ces contes, on aperçoit clairement une série d'expéditions maritimes conduites par de grands chefs sur divers points des rivages orientaux.

Mais c'est surtout à l'époque hellène proprement dite que cette expansion guerrière par voie de mer prend une importance considérable. L'Hellène, plus fort que l'Héraclide, a poussé assez en avant la société à laquelle il se superpose pour que des expéditions vraiment puissantes, bien organisées, puissent donner un débouché à son activité plus triomphalement expansive.

L'atelier du pirate : la mer. — Le lieu de travail de nos pirates, c'est la mer avec ses rivages. Nous avons caractérisé cette mer en observant qu'on y perd rarement la terre de vue. Le navigateur y est poursuivi par les îles et les promotoires. Cette mer est la Méditerranée, qui a ses jours de tempête, mais qui a aussi ses longues périodes de calme et de beau temps. Les rivages offrent, comme points de débarquement et d'incursion, les mille embouchures de petites vallées que séparent les chaînons de collines prolongées en caps. Beaucoup de ces vallées sont fertiles, « riches en chevaux », en vin, en huile. On peut, en survenant à l'improviste, trouver des objets d'or et d'argent dans les maisons. On peut trouver des femmes se promenant sur le rivage, ou même endormies à l'ombre non loin de celui-ci. Il y a enfin des vaisseaux marchands qu'on peut surprendre au coin d'un détroit ou d'un goulet, sans que l'équipage ait eu le temps de se mettre en défense. Si l'on est poursuivi, ce ne sont pas les refuges qui manquent. L'incroyable découpure du rivage les multiplie devant les fugitifs, et les rochers des îlots peu connus fournissent des grottes, des « cachettes », où l'on peut « remiser » une partie du butin, lorsqu'on ne peut pas tout transporter à la fois.

Cette mer, les Grecs l'aiment et l'adorent; elle est « divine ». Non seulement Neptune, frère de Jupiter, en est roi, mais une

foule d'autres divinités l'habitent, sans doute plus anciennes que Neptune, et nées directement de l'apothéose pélasgique des forces de la nature : ce sont les Néréides, les Tritons, les Sirènes, peu à peu érigés en types classiques, avec des attributs précis, par la tradition et par les poètes. C'est une Néréide, Thétis, que la légende donnera pour mère à Achille, preuve probable des excursions maritimes qu'avait accomplis Pélée, père du héros. Et ces flots recèlent également des monstres, dragons horribles, chargés de la vengeance des dieux. Les histoires de « serpents de mer » ne sont pas neuves. Plusieurs héros ou héroïnes : Andromède, Hésione, Hippolyte, Laocoon, sont représentés par la légende comme exposés à ces formidables bêtes ou dévorés par elles, mais toujours par la volonté ou avec la complicité des divinités maritimes, qui semblent se prêter, avec une bonne volonté toute professionnelle, à ces terribles *vendettas*.

L'instrument du pirate : le bateau. — Dans cet « atelier » de travail, quel est l'instrument dont disposent nos pirates? — C'est le bateau, le bateau *noir*, le bateau *creux*, le bateau d'Homère.

Ce bateau est petit. Il faut qu'il le soit, car, chaque soir, on le tire à terre, où il constitue pour les pirates un domicile, une citadelle, ou un rempart. L'équipage ne descend guère au-dessous de vingt hommes, mais monte rarement au-dessus de cinquante. Comme le dit l'épithète consacrée, le bateau est *creux*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de pont. La cale est ouverte. Rien ne ressemble à un entrepont, à une cabine. C'est une barque pure et simple, mais assez longue. A chaque extrémité, seulement, s'élève une sorte de petite estrade, avec un rebord, mais le dessous de ces deux estrades est ouvert comme tout le reste et forme la continuation du bateau. Sur le « château de proue » se tient la vigie. Sur le « château de poupe » se placent le capitaine et le pilote. Ils ne sont pas plus abrités que les autres contre le vent et la pluie, mais leur élévation relative les préserve des vagues et de l'embrun. Le corps du bateau est occupé par les rameurs, assis sur de petits bancs transversaux. Dans le sens de la lon-

gueur court une sorte d'allée centrale, dite « coursie », où l'on peut circuler, quand elle n'est pas encombrée de marchandises. Celles-ci se casent comme elles le peuvent sous les bancs des rameurs, dans le « creux » du bateau, sous les estrades d'avant et d'arrière. Au milieu se trouve une sorte de trou pour le mât. Quand le vent est favorable, on plante ce mât dans le trou et on l'assujettit par des cordages à l'avant et à l'arrière — peut-être sur les côtés. La navigation à la voile est dans l'enfance; on ne sait se servir du vent que lorsqu'il est arrière, ou à peu près. Quand le mât ne sert plus, on l'enlève du trou, après avoir défait les cordages, et on le couche au milieu du bateau. Comme provisions, l'équipage emporte généralement de la farine et du vin; mais il faut aussi faire de l'eau de temps en temps, car le travail de la rame donne soif, et le vin ne saurait constituer l'unique breuvage. Au moment de la bataille, les rameurs — une partie tout au moins — se transforment en guerriers. On combat du château de proue et du château de poupe, qui sont des postes plus favorables que le centre du vaisseau. En définitive, le bateau grec est chose peu confortable; mais ce désagrément s'atténue lorsqu'on songe que, presque tous les soirs, on peut se reposer à terre. Il est rare qu'on navigue de nuit, et les chefs risquent de soulever contre eux leurs hommes s'ils réclament d'eux ce travail exceptionnel.

La vie du pirate. — Le métier a pourtant de grands attraits. Comme tous les travaux de simple récolte, il exerce une séduction intense, fortifiée encore par la richesse des « récoltes » possibles et rendue plus piquante par le sentiment du danger auquel on s'expose. Il y a du bénéfice et des émotions.

Ulysse, chez les Phéaciens, commence ainsi le récit de ses aventures :

« En partant d'Ilion, la brise me portait. Elle m'approcha d'Ismare chez les Kikones. Là, je pillai une ville : nous tuâmes les hommes; nous enlevâmes les femmes et les objets de valeur en grand nombre, et nous fîmes la distribution *en parts si égales que personne de mes équipages n'eut rien à dire*... On se

mit à boire, et beaucoup, et du vin pur. On rôtit sur la plage nombre de moutons et de grands bœufs lents aux cornes recourbées. »

C'est une grave question que celle de ces « parts égales », et il importe que personne n'ait « rien à dire », car le capitaine n'est pas maître absolu à son bord.

En effet, le clan que nous avons vu fonctionner sur terre est ici transporté sur mer. Le chef hellène n'a pas de peine à recruter son personnel. Ceux qui l'accompagnent sont des volontaires, des « compagnons ». Ils vont avec lui parce qu'ils le savent brave, capable ou heureux; mais, comme sur terre, l'obéissance est libre. Le « meneur d'hommes » est le premier entre ses pairs. Pour se faire obéir, il doit persuader, et n'y réussit pas toujours. Ses « illustres compagnons » pratiquent à bord le régime parlementaire, et il y a un *leader* de l'opposition. Dans le bateau d'Ulysse, c'est Euryloque, et Euryloque interpelle ainsi le héros en chef :

« Tu es cruel, Ulysse! tu es plein de force, et tu ne sens pas la fatigue! Es-tu de fer! Nous, nous sommes brisés, et nous tombons de sommeil. Laisse-nous descendre à terre; laisse-nous faire un bon repas. Pourquoi naviguer la nuit? »

Par suite, en bien des cas, le capitaine est obligé d'en passer par la volonté de ses hommes. Les conséquences n'en sont pas toujours heureuses. Les pillards, après un coup de main fructueux, se mettent à manger et à boire, et, dans ces ripailles monstres, ils oublient de se garder. L'habitude du danger les rend insouciants. Ils négligent de placer, selon l'usage, des sentinelles sur un monticule élevé. Ils croient que les habitants ne viendront pas en force. Or, c'est ce qui arrive quelquefois, et les pirates, plus ou moins ivres, sont surpris, soit par la gendarmerie locale, soit par les habitants ameutés. Les gens de la côte se méfient; ils ont des guettes, des signaux, et les rudes montagnards de l'arrière-pays ont parfois le temps d'arriver à la rescousse. Le chef « très prudent » est alors heureux de pouvoir se rembarquer précipitamment, versant des larmes sur les « illustres compagnons » qui manquent désormais à l'appel.

Malgré tout, dans les bons moments, le métier rapporte, surtout si l'on sait s'y prendre, et ne pas massacrer brutalement les gens dont la vie peut vous faire gagner gros. Ulysse, dans la razzia mentionnée plus haut, épargne le prêtre des Ciconiens. Habile clémence.

« Il m'offrit, dit-il, de riches cadeaux, sept talents d'or bien travaillé, un cratère d'argent massif, douze amphores de vin sucré, pur jus, breuvage divin. Nul dans sa maison, ni serviteurs ni esclaves, n'en savait la place : lui seul, sa femme et leurs intendants la connaissaient. »

Les enlèvements de femmes sont chose traditionnelle. Plusieurs légendes résument en quelques faits typiques la multitude de rapts qui durent avoir lieu durant des siècles : enlèvement d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, par les Phéniciens; enlèvement d'Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, par Jupiter en personne; enlèvement d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, par Thésée; enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, par Pàris, et les enlèvements se compliquent de *vendettas*, ce qui est assez naturel. Ces enlèvements de femmes avaient encore lieu, il y a moins d'un siècle, dans la Méditerranée, avant la complète répression de la piraterie barbaresque. Les corsaires aiment d'autant mieux s'attaquer aux femmes, surtout jeunes, qu'elles sont un excellent objet de vente. En outre, au moment où on les prend, elles sont souvent parées de bijoux. De là un double profit.

Ce qu'il importe de noter, dans les documents homériques, c'est la sérénité avec laquelle les pirates parlent de leur métier. Ils disent : « J'ai tué, j'ai pillé, j'ai rançonné » avec une tranquillité parfaite. Leur profession est tout à fait courante et avouable. Ce qui est grave, ce n'est pas de voler, c'est de transgresser les lois d'une égalité scrupuleuse dans le partage du butin. Le chef a bien quelques privilèges, mais si peu ! Éole ayant donné à Ulysse les vents renfermés dans une outre, ses « illustres compagnons », jaloux de penser qu'il y a peut-être là dedans des trésors *non soumis au partage*, l'ouvrent pendant le sommeil du chef, et de là une furieuse tempête. Il n'y a d'ailleurs, à bord du navire, aucun coffre, aucune armoire, aucune

pièce spéciale où le chef puisse enfermer quoi que ce soit. Part à tous : voilà la devise de nos bandits. Et ce culte plutôt farouche de l'égalité, adapté aux transformations de l'avenir, se retrouvera plus tard dans les fameux mouvements démocratiques dont la plupart des cités grecques nous offrirent le tableau.

Les essais de police des mers : le rôle de Minos. — Il n'est pas vraisemblable que le fléau de la piraterie ait pu se répandre sans provoquer, même en ces temps lointains, des tentatives plus ou moins efficaces de répression. De l'excès du mal naît assez souvent le remède, et nous avons vu les bandits de la montagne se métamorphoser en gendarmes pour défendre les populations contre les autres bandits.

Ce qui s'était passé sur terre se passa sur mer. Le mouvement partit de la Crète. L'homme qui attacha son nom à cette œuvre de gendarmerie navale fut Minos.

Il est probable qu'un Minos a vécu. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs Minos. La légende, toujours brouillée avec la chronologie, fait vivre ce héros à différentes époques. Très expressive, elle le fait naître de Jupiter, le bandit grec, et d'Europe, fille d'un roi phénicien. C'est que la Crète, placée au sud-est de la Méditerranée, marquait précisément la limite de deux races, et le lieu où des rencontres inévitables devaient s'opérer entre le type pélasgique et le type phénicien.

La Crète est sur la route des Phéniciens et il est quasi certain que ses rivages ont été de bonne heure colonisés par ce peuple. Mais les Phéniciens, purs commerçants, ne s'attachaient qu'aux rivages. Or, la Crète est une île fort grande, dont le centre est couvert de hautes montagnes. Dans les temps modernes, ces montagnes ont servi d'inexpugnable refuge à des Grecs, moitié insurgés, moitié bandits, qui fuyaient la domination ottomane cantonnée dans les ports du littoral. Cette situation de la Crète depuis plusieurs siècles peut donner une idée de celle où elle se trouva dans les temps préhistoriques, avec cette différence que les Phéniciens n'étaient pas des militaires, comme les Turcs, mais des commerçants.

En l'absence de documents, on peut conjecturer ce qui suit :

La Crète, par le fond de sa population, était bien sœur de la Grèce, et demeura toujours en contact avec celle-ci. Mais la civilisation phénicienne agit de bonne heure sur les Crétois pour les influencer. Or, quelle était la grande supériorité des Phéniciens? La marine. Plus hardis et mieux outillés que les bateaux grecs, les navires de Sidon faisaient de longs voyages ; leurs pilotes connaissaient mieux les astres et les divers secrets de la navigation. L'heure vint — après quelles luttes et quels tâtonnements, nous ne savons — où quelque grand chef montagnard, dans le genre des Héraclides, établit sa domination sur l'île entière, et, profitant de ce que savaient les Phéniciens, profitant peut-être des vaisseaux qu'il leur avait enlevés, et des spécialistes qu'il leur avait débauchés, organisa une puissance maritime qui mit un certain ordre dans le désordre, et se fit sentir jusque sur les côtes de la Grèce. Peut-être cet homme fut-il, en réalité, une série d'hommes, l'incarnation de toute une phase plus ou moins brillante durant laquelle, entre les Phéniciens plus commerçants que pirates, et les Grecs plus pirates que commerçants, prit place un type intermédiaire, dont la légende même montre le caractère hybride, puisqu'elle fait de Minos le rejeton d'une Orientale et d'un Occidental. C'est cette « fusion » momentanée, féconde en mesures de police maritime qui, par comparaison avec l'état d'anarchie antérieure, fit bénir dans l'opinion publique le nom de ce terrible Minos, et lui obtint l'honneur significatif d'être promu, ainsi que son frère Rhadamante, au grade de justicier des enfers.

Les hommes du type de Minos, pour avoir mis de l'ordre dans le désordre, n'en paraissent pas moins avoir été des façons de grands pirates, comme les Hercule et les Thésée, malgré leurs exploits de gendarmes terrestres, demeuraient malgré tout de grands bandits. La légende du Minotaure, ce monstre auquel Minos livrait ses victimes dans le fameux « labyrinthe » de la Crète, n'était pas à l'avantage du grand chef crétois. Parmi ces victimes, figurait un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes filles que les Athéniens devaient payer annuellement au monstre,

et dont Thésée les affranchit. Cette idée de « tribut », payable en êtres humains, n'est peut-être pas une invention. Elle concorde très bien, dans tous les cas, avec ce concept si vraisemblable d'une *piraterie régularisée*.

Quoi qu'il en soit, la puissance de Minos ou des Minos subit, avant la fin de l'époque héroïque, une décadence indiscutable. L'extermination du Minotaure et l'enlèvement d'Ariane par Thésée sont l'expression légendaire de cette chute. Vers l'époque de la guerre de Troie, la Crète n'est plus que l'île *aux cent cités*, dont le représentant dans la coalition, Idoménée, est un personnage de second plan. Il n'est pas interdit de supposer que le triomphe du héros athénien sur le monstre crétois est plus ou moins lié aux dernières luttes du type hellène contre le type héraclide.

L'or de la Colchide et les Argonautes. — Prospère et triomphant, ce type hellène pouvait déployer librement sa force d'expansion. Il la déploya en des expéditions diverses, qui durent être très nombreuses, mais dont quelques-unes, ayant frappé tout particulièrement l'imagination, sont demeurées dans la mémoire des poètes, les seuls historiens d'alors.

Les deux plus célèbres sont l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

L'expédition des Argonautes a pour point de départ une de ces histoires de *bannissement* si fréquentes dans la société grecque. Phryxos et sa sœur Hellé avaient été bannis par leur père Athamas, roi de cette cité d'Orchomène en Béotie, qui était le centre de la puissance des Myniens. Les deux jeunes gens se sauvèrent dans la direction de la mer Noire, c'est-à-dire en sens inverse de la route suivie jadis par les Pélasges. Les faibles, les vaincus, aiment à se replier, de préférence, vers des lieux déjà connus, où l'on a des parents, des amis, des frères de race : on se retire par où l'on est venu. Les deux exilés, dit la légende, traversèrent sur un bélier le détroit que nous appelons les Dardanelles. Hellé y tomba, ce qui fit appeler ce détroit l'Hellespont. Phryxos parvint en Colchide, où il immola le bélier à Jupiter.

et la peau du bélier devint le palladium de la Colchide, l'objet sacré *auquel la grandeur du pays était attaché*.

La grandeur de la Colchide était attachée, non point à une peau de mouton, mais à plusieurs. C'étaient celles qu'on disposait dans le lit des cours d'eau pour y recueillir les paillettes d'or. Plus rare qu'aujourd'hui, ce métal excitait forcément les convoitises. Bien des bandits rêvaient évidemment d'aller conquérir la toison d'or, c'est-à-dire d'aller faire une râfle des paillettes, et satisfaire ainsi leur goût pour les métaux précieux. La Colchide, en un mot, était pour nos Grecs ce que le Pérou devait être pour les Espagnols du XVI[e] siècle. Les récits merveilleux qui circulaient sur les richesses du Phase électrisaient l'ardeur des aventuriers. Mais on conçoit que ce n'était pas une petite chose que d'organiser, avec les ressources de ce temps-là, une expédition aussi lointaine. Il fallait des chefs très puissants, des « meneurs d'hommes » très forts. Ce fut le rôle de Jason, fils du roi d'Iolcos. Ce port, situé vers le nord-est de la Grèce, était le plus rapproché des régions vers lesquelles il s'agissait de cingler.

La légende donne à Jason des compagnons illustres : d'abord l'inévitable Hercule, dont on prolonge la vie et qu'on met partout; Thésée, à qui l'on fait partager systématiquement nombre d'exploits d'Hercule; Pirithoüs, l'ami de Thésée; Castor et Pollux, les terribles athlètes-navigateurs; Méléagre, roi de Calydon, illustre par une chasse au sanglier devenue célèbre; Pélée, père d'Achille, qui représente les Achéens dans ce groupe de héros où le type éolien domine; Esculape, fils d'Apollon, le poète Orphée. La science et les arts, on le voit, faisaient partie de l'expédition. Les chefs, en hommes éclairés, avaient pensé à tout. Et la légende du navire *Argo*, sur lequel s'embarquent les conquistadors, n'est pas moins caractéristique. Ce bâtiment fabuleux a laissé des souvenirs qui se sont traduits par une exaltation admirative. C'était un vaisseau divin, dont le mât parlait et rendait des oracles. Bref, les charpentiers de marine avaient dû se surpasser et confectionner un chef-d'œuvre — plusieurs chefs-d'œuvre sans doute. Tout révèle la mise en train d'une entreprise vraiment exceptionnelle, et même gigantesque aux yeux

des populations, qui n'avaient encore vu rien de si beau et de mieux monté en fait de coup de main maritime.

L'expédition fut victorieuse. Après avoir pris pour guide le Phénicien Phinéos qui, dit la légende, gardait l'entrée de l'Hellespont, et triomphé de grands obstacles, représentés par des dragons et « monstres » divers, les aventuriers s'emparèrent de la toison — autrement dit pillèrent beaucoup d'or — et l'aventure se termina par le classique enlèvement de femme. Médée, fille du roi de Colchide, fit partie du butin de Jason, et une nouvelle série de légendes prend pour thème les pratiques de sorcellerie importées en Grèce par cette femme. Évidemment, les sorcières d'Asie étaient des femmes tout à fait supérieures dans leur genre, et la réputation spéciale de Médée atteste l'admiration professée par les Grecs pour les talents exotiques de cette terrible hôtesse. On lui attribue notamment le rajeunissement du vieil Eson, père de Jason. Notons que les aventuriers espagnols, en même temps qu'ils iront chercher l'or sur les pas des Cortez, des Pizarre et des Ponce de Léon, chercheront aussi la fameuse « fontaine de Jouvence ».

Après divers exploits magiques, la sorcière Médée devient, comme tant d'autres personnages, une « bannie ». Elle s'exile, après avoir mis à mort ses enfants, s'envole sur un char traîné par des dragons ailés, et va se réfugier en Attique, où elle épouse Égée, père de Thésée. Nous avons déjà vu que Thésée lui-même est représenté comme l'époux de plusieurs femmes *enlevées*, notamment d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, et de la fameuse Hélène, qu'il aurait ravie à Ménélas avant que Pâris l'eût ravie à son tour. Le même prince avait essayé d'enlever Proserpine (Perséphone) au dieu des enfers. Tous ces faits, par leurs analogies curieuses, jettent un certain jour sur les mœurs et les procédés *habituels* des « héros » de cette époque.

L'emplacement et la richesse de Troie. — L'enlèvement d'Hélène, nul ne l'ignore, est le point de départ de la guerre de Troie. Cet événement est très nettement postérieur à l'expédition des Argonautes. Les traditions qui s'y rapportent com-

portent une part bien moins grande de faits absurdes et notoirement fabuleux. On peut dire que cette expédition se trouve au seuil de l'histoire, vu la netteté, la simplicité et la parfaite vraisemblance avec laquelle elle nous est rapportée.

Troie était située à l'entrée de l'Hellespont, au point même d'où les Pélasges migrateurs, arrivant de la mer Noire, avaient dû s'arrêter et se recueillir, pour ainsi dire, avant de s'élancer, qui vers les rivages d'Asie Mineure, au sud, qui vers les rivages de Thrace, à l'est, qui vers les innombrables îles de l'Archipel, entre l'est et le sud. A cet endroit, les fouilles de Schliemann ont mis au jour les ruines de sept villes superposées, dont l'une, selon les conjectures du savant archéologue, est la Troie héroïque. Troie n'était d'ailleurs que la plus brillante de tout un groupe de cités qui se partageaient le littoral du voisinage, et dont les habitants, sur quelques points, avaient retenu assez tard le nom de Pélasges. En fait, les hommes de cette région étaient des Pélasges, non point purs, mais moins modifiés que ceux de la Grèce. Sans doute, ils avaient subi le rayonnement de la civilisation héraclide. Apollon et Poseidon en disgrâce étaient venus bâtir les murs du roi Laomédon, et ce coin d'Asie n'avait jamais été perdu de vue par les Grecs d'Europe. Par suite, les Troyens connaissaient le culte des dieux olympiens, notamment celui de Pallas, la vierge guerrière, dont ils aimaient à reproduire, sur des vases à tête de chouette, l'effigie traditionnelle et consacrée; mais, d'autre part, leurs cités faisaient presque corps avec la Phrygie, pays de populations probablement mêlées, où paraît s'être réfugié, en dernier lieu, le vieux culte pélasgique.

Les Troyens avaient quelque chose de plus patriarcal que les Grecs. Ils étaient moins belliqueux, quoique courageux. La polygamie leur était connue. On a soutenu que Troie, au moment de la fameuse expédition, était vassale de Ninive, et que Memnon, « fils de l'Aurore », qui vint la secourir, était un général assyrien « venu de l'Orient ». En un mot, le type troyen était moins soumis à l'influence des bandits montagnards et plus soumis à la contagion des usages orientaux mis en lumière par

les grandes monarchies de l'Orient. Mais ces traits, si l'on veut éviter toute exagération, ne doivent être notés que comme des nuances. En définitive, les Troyens étaient des espèces de Grecs, parlant un dialecte grec, adorant des divinités grecques, participant pour une large part aux mœurs grecques, et gravitant dans l'orbite du monde grec. C'étaient, pour les habitants de la Grèce, des parents déjà un peu éloignés, parents de la branche aînée dont la fortune avait été un peu moins brillante que celle de la branche cadette.

Troie était, nous dit l'épithète homérique, « riche en chevaux ». Les fouilles nous ont démontré qu'elle était aussi riche en or et en objets métalliques. Or, nous avons vu que ces deux sortes de richesse étaient ce qu'il y avait de plus propre à éveiller la cupidité de nos bandits. Le désir du pillage suffisait donc à provoquer sur ce littoral des descentes de pirates. Mais, que des enlèvements et des *vendettas* sensationnelles se soient mêlées à ce motif, c'est ce qui est également très vraisemblable, et l'on conçoit que les poètes, amis de l'idéal, aient surtout insisté sur ces motifs. La légende nous dit donc que Pâris, fils de Priam, vint à Sparte, et enleva Hélène, épouse de Ménélas. Celui-ci voulut se venger. Or, Ménélas avait pour frère Agamennon, « l'homme de beaucoup le plus puissant » de la Grèce d'alors. Tous deux réunis avaient assez de prestige pour entraîner d'autres chefs, d'autant plus que la vendetta promettait d'être assez rémunératrice. Le jeu des influences et des amitiés, que nous avons décrit, produisit cette fois une coalition imposante, et « l'affaire fut montée » sur un pied qu'on n'avait jamais vu.

Comme l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie apparaît sous les traits d'un *choc en retour*. Non seulement l'emplacement de Troie a dû être, nous l'avons vu, sur le passage des Pélasges primitifs au moment où ils débouchèrent dans la Méditerranée, mais encore les chefs de la coalition, Agamemnon et Ménélas, sont donnés comme des descendants de Tantale, roi de Phrygie. Or, la Phrygie est l'*hinterland* de Troie, et le mot « Phrygien » est pris souvent comme synonyme de « Troyen ».

Homère donne à Troie des épithètes admiratives : « aux larges rues, bien bâtie, bien habitée, agréable, riche en poulains, grande, ceinte de bons murs, sourcilleuse, élevée, exposée aux vents, sacrée ». Si les fouilles de Schliemann ont vraiment mis au jour la vraie Troie, il faut rabattre un peu de ces poétiques éloges. Troie était une ville de modestes proportions, mais toutes les villes grecques, alors, étaient petites, et n'auraient pas souffert la comparaison, soit avec les colosses urbains de Ninive et de Babylone, soit même avec les grands ports phéniciens. Mais on peut admettre qu'une certaine population vivait hors des remparts. A l'intérieur de ceux-ci brillaient surtout le palais de Priam, où ce prince vivait patriarcalement en compagnie de ses femmes, de ses cinquante fils et de leurs épouses, et le temple de Pallas, où la statue de la déesse, désignée sous le nom de palladium, passait pour être la sauvegarde surnaturelle de la cité. Près de là s'élevait le mont Ida, où Pâris faisait paître les troupeaux du roi son père, lorsque, d'après la légende, les trois déesses Junon, Minerve et Vénus vinrent lui demander de décerner à l'une d'elles le prix de la beauté.

Un type de grande expédition d'outre-mer : l'Iliade. — C'est par cette « querelle » de déesses que commence l'épopée troyenne, et cette querelle est suivie de bien d'autres : querelle entre Agamemnon et Ménélas, au sujet du sacrifice d'Iphigénie, fille du premier, dont les dieux réclament le sang, au moment du départ, en échange d'un vent favorable ; querelle entre Achille et Agamemnon, qui fait le sujet de l'*Iliade;* querelle entre Ajax et Ulysse, pour la possession des armes d'Achille ; querelle entre Philoctète et Néoptolème, fils d'Achille, qui veut ravir au premier les flèches d'Hercule ; querelle entre Idoménée et Ajax, fils d'Oïlée, à l'occasion d'une course aux jeux funèbres en l'honneur de Patrocle. Tout cela cadre bien avec ce que nous avons dit de la formation sociale et de cette multitude de petites souverainetés locales, toutes égales en principe, de façon que le jeu d'amitiés toujours précaires détermine seul les groupements.

Le groupement qui constitue la coalition contre Troie est d'une nature particulièrement imposante. Homère, dans son énumération, donne vingt-huit contingents, obéissant à quarante-cinq grands chefs et englobant les forces de cent soixante-quinze cités. Du côté des Troyens figurent seize contingents et vingt-sept grands chefs. Chaque chef garde son autonomie. Celui qu'une puissance plus grande et un prestige plus rayonnant désignent comme « chef des chefs » ne peut agir que par la méthode parlementaire. Il faut qu'il propose, qu'il discute, qu'il caresse, qu'il menace, et ses « inférieurs », pour employer un terme inexact, sont libres de le critiquer, de l'injurier, de se mettre en grève. Tel est le cas d'Achille, le plus brave des héros réunis sous les murs de Troie. Forcé de rendre à son père une captive à laquelle s'intéresse Apollon, Agamemnon veut être *dédommagé* en reprenant quelque chose sur le butin *qui a déjà été partagé*. Or, c'est la plus flagrante violation des règles qui ont force de loi dans les partages entre bandits. C'est cette violation qui éveille en principe la fureur d'Achille, avant même que celui-ci soit personnellement menacé, et c'est cette intervention véhémente d'Achille qui, blessant Agamemnon, porte celui-ci à se *dédommager* sur le dos de l'insolent. Achille réclame, tempête, rappelle avec amertume qu'il « travaille » autant ou mieux qu'un autre, et constate qu'il est souverainement injuste de le léser quand il s'agit de la répartition du butin, fruit de ce travail. Mais, après des bordées d'injures, il cède, parce qu'il est le moins fort comme « meneur d'hommes ». Son clan de fidèles n'est pas de taille à lutter contre la bande d'Agamemnon. N'importe ; il a sa vengeance toute prête : *il s'abstient* : il rentre sous sa tente, et tout le ressort de l'*Iliade* consiste justement dans le tort que cette grève d'Achille, un fameux travailleur, va faire à la coalition, découronnée désormais de sa meilleure lance.

Or Achille, éloigné des combats par une inimitié particulière, y reviendra sous l'influence d'une amitié particulière. Toujours le triomphe des rapports personnels. C'est en vain qu'une « ambassade », envoyée par Agamemnon, a essayé de fléchir l'il-

lustre gréviste. Celui-ci a écouté poliment les orateurs, mais n'a pas bougé. C'est seulement quand Patrocle, son *ami* Patrocle, a été tué par Hector, qu'Achille bondit de colère et, mettant la *vendetta* de son fidèle compagnon d'armes au-dessus de sa propre vendetta, se décide à sortir de sa tente.

La tente d'Achille n'était pas une tente. Les Grecs, sur le rivage de Troie, logeaient dans des cabanes ou baraques, probablement en bois et en terre, et couvertes de roseaux. Celle d'Achille est représentée comme divisée en plusieurs salles, dont certaines sont réservées aux femmes et au butin. Il y a des chambres séparées pour Achille et Patrocle. Autour de la baraque s'étend un enclos entouré d'une palissade. La porte se ferme au moyen d'une barre. Quant au camp tout entier, il a pour rempart les vaisseaux eux-mêmes, qui ont été tirés sur le rivage et disposés de façon à constituer une ligne de défense. On les couvre de chaume pour les abriter des intempéries. Car, dit la légende, le siège est long. Il faut dix ans pour prendre la ville de Priam, et, si la légende mentionne ce laps de temps, c'est qu'il était vraisemblable. Il y avait donc des expéditions de piraterie d'une longue durée, et il fallait fonder une manière de ville sous les murs même de la ville que l'on assiégeait. Les machines de guerre, en effet, paraissent totalement inconnues, et des murailles de pierre, convenablement défendues, peuvent défier pendant longtemps les assauts de nos bandits, si intrépides soient-ils. On attend donc l'occasion, et, en attendant, on se livre des combats singuliers, on ravage les alentours, on imagine des ruses pour s'introduire dans la place, soit temporairement, comme Ulysse et Diomède lorsqu'ils vont enlever le « palladium », soit définitivement, comme les guerriers enfermés dans le « cheval de bois ». En d'autres termes, on bloque la ville qu'on veut piller, et l'on guette un incident quelconque à la faveur duquel on puisse faire irruption dans les remparts mal gardés. Pour donner une idée de ce qu'avait d'enfantin la tactique d'alors, il suffit de rappeler que la légende attribue à Palamède, un des héros grecs du siège de Troie, l'invention du mot d'ordre et des sentinelles. On met encore au

compte du même héros l'invention des phares, celle des pronostics météorologiques, et enfin — il faut tuer le temps durant un siège — celle des dés et des échecs.

Les fouilles de Schliemann semblent attester qu'une des sept villes superposées — la seconde en commençant par le bas — fut complètement détruite par un terrible incendie. Ce serait la Troie d'Homère, et la réalité concorderait avec les documents poétiques. Notre coalition de pirates aurait donc été victorieuse. Ces sortes de victoires étaient redoutables pour les vaincus. On massacrait, on pillait, on enlevait. Le vieux Priam, dit la tradition, fut tué sans merci. Ses femmes, filles ou belles-filles furent emmenées comme esclaves : Hécube, par Ulysse ; Cassandre, par Agamemnon ; Andromaque, par Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille. Ce fut pour Ilion la destruction complète. Seul, un groupe de fugitifs, conduits par Énée, se sauva *par mer,* à la façon des antiques Pélasges, et, doublant la Grèce peuplée d'ennemis, vint aborder sur les rives d'une autre péninsule où s'étaient déjà répandues d'autres populations pélasgiques non hellénisées. Ce n'est peut-être pas à tort que les Romains vont rattacher leur origine à celle des Troyens. L'expansion du type hellène avait laissé, à droite et à gauche de la Grèce propre, de vastes territoires méditerranéens demeurés plus ou moins fidèles aux vieilles mœurs pélasgiques, et ces extrêmes se ressemblaient alors plus qu'ils ne ressemblaient aux populations intermédiaires. Il n'est donc pas impossible que des vaincus d'Asie Mineure aient pris la fuite vers l'Italie.

Les retours de pirates : leurs mésaventures. — Mais tout n'est pas de vaincre : il faut retourner chez soi. Or, il est mauvais pour un bandit d'aller exercer trop loin son métier de pirate et surtout de rester trop longtemps absent. Sa puissance dans une localité, nous l'avons vu, tient trop à sa valeur *personnelle,* à ses qualités personnelles de persuasion, aux relations qu'il a su conquérir et entretenir personnellement. Dans ces conditions, plusieurs années d'absence mettent un homme dans un grave état d'infériorité, surtout si les richesses mobilières ac-

cumulées dans les « trésors » sont de nature à tenter la cupidité de ceux *qui ne sont pas partis*. Le pirate est puni par où il a péché. Pendant qu'il va très loin piller les autres, on le pille chez lui, et il risque fort de trouver, à son retour, quelque rude adversaire installé à sa place. Et il faut croire que les mésaventures de ce genre n'étaient pas rares, puisqu'on en prête à presque tous les héros qui avaient pris part à l'expédition contre Troie. Les infortunes des *retours* ont inspiré les poètes. Ces infortunes, il est vrai, sont de diverses natures, mais il semble qu'une « malechance » particulière est attachée à ces rentrées de pirates absents dans leur nid de piraterie. Agamemnon, tout le premier, trouve la place prise, auprès de Clytemnestre son épouse, par son cousin Egisthe, qui l'assassine avec la complicité de celle-ci; Ménélas erre huit ans sur les mers; Ulysse, dix ans; Teucer est chassé de Salamine et se réfugie dans l'île de Chypre; Diomède, roi d'Argos, manque de périr, comme Agamemnon, sous les coups d'une épouse infidèle, et s'en va dans le sud de l'Italie. C'est également vers l'Italie méridionale que se dirigent, après d'infructueux efforts pour rentrer chez eux, Philoctète, Epeios et Idoménée. Ajax, fils d'Oïlée, est victime d'une tempête spécialement envoyée par les dieux. Quant à Achille et à Ajax, fils de Télamon, les plus braves de l'armée, ils sont restés sur les champs de bataille. Bref, pour un triomphe, celui-là manque essentiellement de gaieté.

Divers poètes ont chanté « ces retours », qui constituèrent, vu l'évidente célébrité qu'ils avaient acquise par leur caractère malheureux, tout un « cycle » littéraire. Le plus illustre de ces poèmes est l'*Odyssée*, qui relate les voyages d'Ulysse et les extraordinaires épreuves qu'il eut à traverser avant de regagner son île d'Ithaque où de nombreux chefs, installés tranquillement chez lui en son absence, briguaient la main de sa femme en dévorant ses moutons.

Le contact sur mer avec les routes phéniciennes : les Phéaciens. — L'*Odyssée* reflète, d'une manière merveilleuse, l'idée qu'on se faisait, dans le petit monde grec, des périls

étranges et terribles disséminés çà et là dans les lointains de la Méditerranée. M. Victor Bérard, avec un grand talent, s'est efforcé de mettre en relief tout ce que ce poème maritime doit aux influences phéniciennes. Car les navigateurs grecs, en leurs courses aventureuses, étaient exposés à empiéter sur des itinéraires phéniciens et à inquiéter ainsi de puissants monopoles. M. Bérard en arrive à l'hypothèse d'un poète qui se serait servi, pour broder le récit de ses aventures épiques, d'une sorte de « manuel de navigation » ou d' « instructions nautiques » fournies par les Phéniciens. Or ceux-ci, jaloux de conserver le secret de leurs routes, auraient fait exprès de pousser au noir le danger de certains passages, pour combattre chez les marins hellènes la tentation de courir sur leurs brisées. L'*Odyssée* aurait pour but, conscient ou inconscient chez l'auteur, d'évoquer des monstres et des catastrophes imaginaires, susceptibles de faire pâlir les aventuriers grecs et de les engager à rester dans leurs mers natales. L'hypothèse est ingénieuse, mais les travaux de M. Philippe Champault, dans la *Science sociale*, permettent de la corriger en montrant quelle a dû être, sur la production de ce poème, l'influence d'un peuple alors prospère, bien que n'ayant pas laissé de trace dans l'histoire : les Phéaciens.

Les Phéaciens, considérés par certains comme un peuple imaginaire, placés par d'autres dans l'île de Corfou, sur la côte occidentale de la Grèce, habitaient vraisemblablement l'île d'Ischia, sur la côte occidentale d'Italie, en face du golfe de Naples. C'était une colonie de commerçants phéniciens, qui avait fini par s'helléniser en partie, en admettant dans son sein des Grecs venus de Cumes, et originaires de l'Eubée. Ces commerçants, bien placés dans l'Occident de la Méditerranée, où se trouvaient alors les « pays neufs », y pratiquaient ce négoce fructueux qu'on appelle la traite, c'est-à-dire exploitaient les nations barbares de l'Italie du Nord, de la Gaule, de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne en tirant de ces régions des métaux précieux ou non, et en y plaçant de la « camelote », confectionnée en Orient. Les Phéaciens étaient de hardis navigateurs, connaissant le secret de routes et d'étapes maritimes, secret qu'il y avait

intérêt à défendre contre la concurrence. L'intérêt était d'ailleurs le même pour tous les comptoirs phéniciens de cette Méditerranée occidentale, demeurée mystérieuse pour les populations de l'Orient.

Il était dangereux pour un Grec, surtout intelligent, d'aborder par accident sur un de ces rivages. Les gens des comptoirs, dérangés par cette visite et menacés de révélations nuisibles à leur commerce, se tiraient d'affaire, soit en retenant l'intrus en captivité, soit en le supprimant, ce qui était plus sûr. Notons que, vu la longueur des voyages et par conséquent des absences des chefs, ces colonies étaient parfois gouvernées par une femme, comme cela se passe, pour des causes analogues, dans certaines oasis du désert, habitées par des familles de grands caravaniers.

Un type de retour : l'Odyssée. — Tout cela aide à comprendre les faits sociaux qui se cachent sous la poésie de l'*Odyssée*.

Ulysse, parti de Troie, et après sa descente malheureuse au pays des Ciconiens, en Thrace, dont nous avons dit un mot plus haut, est emporté par une tempête sur la côte d'Afrique. Il aborde au pays des Lotophages, autrement dit des mangeurs de dattes. Nous sommes ici en Tunisie, sans doute à l'endroit privilégié où s'élèvera Carthage. Ulysse arrache avec peine ses compagnons aux délices funestes du *loto*, qui fait oublier la patrie, et va se heurter aux côtes d'Italie, près du cap Misène. C'est le pays des Cyclopes, où il est fort mal reçu. Fait prisonnier, puis évadé à grand'peine, il redescend au sud ; mais, ignorant sans doute l'existence du détroit de Messine, il atteint la pointe occidentale de la Sicile, où Eole, roi des vents peut-être un chef de comptoir phénicien lui donne par grande faveur l'outre mentionnée plus haut. Mais les « illustres compagnons » du chef, qui passent leur temps à faire des sottises dont celui-ci ne peut que gémir, ouvrent l'outre et déchaînent une tempête. Ulysse entre alors dans le port des Lestrygons, qu'on peut placer à Porto-Pozzo, au nord de la Sardaigne. Nouveau massacre, auquel échappe le seul vaisseau d'Ulysse. On se réfugie dans l'île de Circé.

que M. Champault retrouve dans celle de Pianosa. Circé, après avoir essayé en vain ses philtres magiques, envoie Ulysse au pays des morts, représenté par la côte nord-ouest de la Sardaigne, à la sortie des bouches de Bonifacio. Puis, elle consent à révéler à son hôte une sortie vers l'Orient : le détroit de Messine. Ce détroit est dépeint sous les couleurs les plus formidables. C'est là que sont postés en sentinelles les deux croquemitaines Charybde et Scylla. Le roi d'Ithaque — toujours par une faveur exceptionnelle que d'autres ne peuvent se vanter d'avoir — le franchit néanmoins, en perdant six de ses compagnons. Mais les autres ayant, sur les côtes de Sicile, pillé « les bœufs du Soleil », un ouragan vengeur brise le dernier vaisseau de l'escadre. Seul Ulysse échappe au naufrage et les flots le poussent jusqu'à Gibraltar, où règne Calypso. Captivité de sept ans chez Calypso, qui, *par ordre des dieux*, consent enfin à lâcher son prisonnier. Celui-ci aborde enfin à Ischia, où Alcinoos, roi des Phéaciens, le reçoit magnifiquement, *par une inspiration divine*, et — généreuse exception aux habitudes du pays — consent à rapatrier l'exilé, non sans lui avoir fait prendre un narcotique *pour qu'il ne puisse pas se rendre compte de la route suivie*. Ulysse est laissé endormi à Ithaque, tout seul, avec ses bagages. Les Phéaciens ont fait le grand effort de ne pas le massacrer et de ne pas le retenir captif. C'est une magnanimité incroyable, signalée à l'admiration de la postérité. Au fond, l'*Odyssée* a pour but la glorification de ce peuple, objet d'hyperboliques louanges durant plusieurs chants, et l'on soupçonne que l'auteur du poème a trouvé dans cette cité merveilleuse, lui aussi, des amis et des protecteurs.

La question d'Homère. — Ceci nous amène à la question d'Homère. Deux opinions règnent au sujet de ce poète. Les uns, appuyés sur l'opinion traditionnelle, admettent son existence. Les autres, adoptant les hypothèses de l'érudition allemande, pensent que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des mosaïques de petits poèmes, intelligemment choisis et rassemblés à une époque bien postérieure à leur composition. Nous n'avons pas à discuter

ce problème. Disons seulement un mot de cette poésie épique dont l'influence est demeurée si étonnante depuis trois mille ans.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont écrits en ionien primitif, ou ionien-achéen, langue qui, en éliminant plus tard certains éléments retenus par le dialecte éolien, deviendra la langue ionienne classique. Toutes les traditions s'accordent à faire naître l'auteur en Ionie, c'est-à-dire sur la côte occidentale de l'Asie Mineure [1]. Tout cela semble prouver que les poèmes ont pris naissance vers une époque légèrement postérieure à celle de la guerre de Troie, c'est-à-dire lorsque les Achéens et les Ioniens, comme nous allons le voir, furent obligés d'évacuer en partie le Péloponèse pour refluer vers l'Asie. Mais l'état social reflété par la poésie est bien celui que nous venons de décrire. Ce qui enchante les imaginations, ce sont les expéditions, les aventures, les beaux pillages, les belles ripailles, les exploits de pirates et de casse-cou. Et les aèdes, hébergés chez les chefs, chantent naturellement ce qui fait plaisir à ceux-ci. Homère (ou la collectivité de poètes que l'on voudra) arrive sans doute au déclin de cette période, au moment où tout craque et sombre, comme Camoëns arrivera, dans son temps, à l'heure où s'évanouit la splendeur de la colonisation portugaise. Mais c'est précisément à ces heures suprêmes des civilisations que l'on voit les génies caractéristiques, interprètes ou résumés de leur époque, jeter le plus vif éclat.

Si Homère a existé, on peut très bien se le représenter sous des couleurs voisines de celles de la légende. C'est un Ionien très cultivé, plein de souvenirs, mais vivant déjà dans une époque malheureuse. Il voyage, il erre de ville en ville ; il connaît, comme Ulysse, les mœurs de beaucoup de cités. Il utilise vraisemblablement des chants nombreux que d'autres aèdes ont composés avant lui, et profite de leur expérience pour faire quelque chose de mieux. Il souffre d'une ingratitude qui est peut-être liée à la crise matérielle traversée par la société ionienne. Il trouve enfin à Ischia des Mécènes riches et généreux :

1. Vers le IXe siècle av. J.-C.

les Phéaciens, alors plus hellénisés sans doute qu'ils ne l'étaient au temps d'Ulysse, et il les récompense de leur bon accueil en immortalisant dans ses vers celui qu'ils auraient fait à Ulysse quelques générations avant lui.

Tout cela dans une langue riche, limpide, harmonieuse, en un style naïf, mais coloré, où les phrases sont presque invariablement courtes, où le retour des mêmes épithètes engendre un charme spécial, et où la description candide des traits de mœurs rend aussi vivante que possible la société dans laquelle le poète prend ses héros. C'est ce mélange de naïveté et de perfection littéraire — deux qualités évidemment difficiles à réunir — qui fait la supériorité des poèmes d'Homère, et leur a permis de trouver des admirateurs à toutes les époques et dans tous les milieux littéraires, chez les classiques comme chez les romantiques, chez les amis de la simplicité comme chez les amateurs de raffinement. Et la production de cet art si pur est sans conteste un des phénomènes les plus remarquables de cet état social disparu, de cette première civilisation grecque, dont l'histoire ne dit pas un mot, mais dont les traits saillants se dessinent enfin de mieux en mieux, grâce aux révélations combinées de la poésie, de l'archéologie et de la science sociale.

V

LE BANDIT FRUSTE ET MILITARISTE
TROISIÈME DESCENTE : LE TYPE DORIEN A SPARTE

Les Albanais d'autrefois. — La Grèce a deux façades : l'une sur l'Archipel, l'autre sur l'Adriatique. Dans l'antiquité, la première était la façade civilisée, la seconde était la façade barbare. Le commerce et la lumière venaient de l'Orient, siège d'anciennes et puissantes civilisations. L'occident de la Méditerranée, au contraire, constituait une espèce d'Océan à demi inconnu, vaguement limité par des « pays neufs ». Il était donc naturel que les montagnes occidentales de la Grèce, Épire, Acarnanie, Étolie, fussent peuplées d'une race plus rude, plus fruste, moins portée aux raffinements de la vie. Le rayonnement de la politesse et des arts arrivait en effet plus affaibli dans cette région peu accessible, et le bandit montagnard, plus éloigné des vallées à prospérité brillante, constituait un type inférieur, sous ce rapport, au montagnard hellène que nous avons vu descendre de l'Othrys.

Ce montagnard, tout porte à l'affirmer, ressemblait trait pour trait à l'Albanais moderne, brave, farouche, indomptable, toujours armé, plus enclin au brigandage qu'au travail pénible de la culture sur les pentes abruptes, se glorifiant du vol et du pillage comme d'actions méritoires, affilié à un clan qui fait la petite guerre avec les clans voisins, prolongeant ces luttes durant des générations, capable de monter la garde pendant des années autour de quelque nid d'aigle où perche un ennemi qu'il veut

abattre, apte d'ailleurs à être un superbe soldat si l'occasion s'en présente, et faisant fort bonne figure, soit dans l'armée turque, soit dans la gendarmerie des petits États orientaux, soit dans la garde des consuls européens. L'Albanais est, dans sa montagne, un des types les plus traditionnels et les plus intransformables qui soient. C'est ce type qui devait peupler, il y a trois mille ans comme aujourd'hui, les massifs du Pinde et tout le chaos des rudes montagnes épirotes.

Ce type, dans l'histoire grecque, a fait parler rarement de lui, car les cités civilisées, *celles dont s'occupe l'histoire, étaient en dehors de sa région.* On le verra pourtant s'illustrer avec le fameux Pyrrhus, roi d'Épire, mais à propos des incursions de ce prince contre les Romains, et encore avec la ligue Étolienne, lorsque ces mêmes Romains, envahissant la Grèce, et l'envahissant naturellement par l'ouest, trouveront en face d'eux ces rudes adversaires. Mais les mouvements de cette masse montagnarde, en rejetant hors de son domaine une partie de ses éléments, ont produit, peu après la guerre de Troie, une révolution des plus importantes dans l'histoire de la Grèce. C'est ce que l'on a appelé « le retour des Héraclides », autrement dit la conquête du Péloponèse par les Doriens. (x[e] siècle?)

Les Doriens étaient, nous l'avons dit, des Hellènes demeurés dans la montagne. Pendant que les Éoliens et les Achéens se répandaient dans les vallées où ils détrônaient les Héraclides, les « fils de Dorus » demeuraient groupés sur le massif qui se trouve entre l'Œta et le Parnasse, c'est-à-dire au point le plus central de la Grèce. Ils ne gravitaient pas dans l'orbite de la civilisation mycénienne, mais se rattachaient, comme formation, aux montagnards de l'Ouest, dont ils étaient l'avant-garde du côté du sud. Toutefois ce n'étaient pas des barbares. Ils ne l'étaient ni par l'origine, car eux aussi étaient originaires de la vallée pélasgique, fils d'Hellen et de Titan. Ils ne l'étaient pas par leur caractère, car, si un séjour prolongé dans la montagne leur avait donné quelque chose d'âpre et de farouche, ils demeuraient, comme les Albanais modernes, des hommes d'esprit ouvert, comprenant les gens de la plaine et gardant une cons-

cience fort nette de la parenté qui les unissait à ceux-ci. Leur langue, sauf des variations dialectales, était la même que celle des autres Grecs. Leur religion ne différait en rien de celle des Hellènes, et. voisins du temple de Delphes, ils avaient pour Apollon un culte spécial.

Le montagnard dorien et la décadence achéenne. — Ce sont ces Doriens qui. après la guerre de Troie, entrent en scène. Mais cette entrée en scène est précédée d'une certaine « bousculade » de peuplades dans le grand massif montagneux du Pinde et de ses annexes. La Thessalie — qui ne s'appelait pas encore Thessalie, mais Hæmonie — était, nous l'avons dit, peuplée en grande partie d'Éoliens qui avaient pris une large part à l'expédition des Argonautes, et en petite partie d'Achéens, qui avaient joué avec Achille un rôle brillant au siège de Troie. Ces expéditions avaient affaibli visiblement cette région de la Grèce, sans doute trop vidée de ses « héros ». Peut-être aussi des « héros » s'étaient-ils amollis dans les délices qui suivaient la conquête des « toisons d'or », ou des discordes trop intenses avaient-elles éclaté, à la suite de coups heureux, pour le « partage égal » des dépouilles. Quoi qu'il en soit, une collection de bandes montagnardes. descendant du Pinde, se sentent assez fortes pour envahir le pays, asservir les habitants, expulser les réfractaires et installer, dans les cités, une aristocratie militaire assez oppressive. Ces nouveaux venus s'appellent les Thessaliens, et donnent leur nom à l'Hæmonie. Celle-ci, dès lors, subit un recul visible. Elle cesse d'être un centre de civilisation et même de faire partie du « concert » hellénique. C'est la préface et comme le premier essai du grand mouvement qui va transformer le Péloponèse.

Tandis que les Thessaliens prennent possession de la Thessalie. tandis que les Béotiens, refoulés par eux, vont s'emparer de la Béotie — où disparaît l'antique civilisation mynienne et cadméenne — les Doriens se recueillent autour de l'Œta. Chez eux se sont réfugiés des « bannis », qualifiés de descendants d'Hercule. Ces bannis, chassés du Péloponèse par les Hellènes

et probablement bien plus nombreux que ne le dit la légende — car les légendes aiment à simplifier — servent de lien entre la montagne et la plaine. Ce sont eux qui transportent de celle-ci à celle-là, en même temps que leurs intrigues et leurs rancunes, certains secrets de la civilisation que le milieu montagnard tendrait à faire oublier peu à peu. Plusieurs fois déjà, les Héraclides ont tenté de « revenir », mais ils se sont heurtés à cette formidable puissance achéenne que nous avons décrite. Des Agamemnons, des Achilles, leur ont barré le passage, et ils ont dû rebrousser chemin dans leurs montagnes, attendant le jour de la revanche.

Le Péloponèse envahi et transformé. — Le jour semble enfin avoir sonné. Les grandes expéditions d'outre-mer ont épuisé en partie ce réservoir de héros. Les catastrophes et les naufrages des « retours » ont encore éclairci les rangs de ceux qui survivent. Bien des Achilles sont morts et bien des Agamemnons ont été poignardés. C'est le moment de tenter un coup. La masse dorienne s'ébranle. Mais par où passer? L'isthme de Corinthe est facile à défendre, et les Achéens y ont accumulé de forts ouvrages de défense. D'autre part, nos montagnards ne sont pas marins, et ne peuvent tenter la route de mer. Que faire donc? Les Doriens, unis à leurs congénères les Étoliens, ont alors, dit la tradition, une idée géniale. Ils se rassemblent à Naupacte, au nord du golfe de Corinthe, à l'endroit où ce golfe est le plus étroit. Là, ils improvisent une flotte de radeaux et passent l'eau sans que leurs adversaires s'en doutent. Ensuite, sous les ordres des « Héraclides » Témenos, Cresphonte et Aristodème, et de l'Étolien Oxylos, ils se répandent comme un torrent à travers le Péloponèse.

Dans le Péloponèse régnait toujours le prestige de la famille d'Agamemnon, maîtresse de Mycènes. Les « meneurs d'hommes » suivaient Tisaménès, fils d'Oreste. Des luttes terribles s'engagèrent entre les dominateurs du sol et les nouveaux venus; mais ceux-ci étaient dans la place et avaient tourné les positions de l'ennemi, qu'affaiblissait d'ailleurs la décadence men-

tionnée plus haut. Une hypothèse curieuse, mais non vérifiée, présente les Doriens comme arrivant avec des armes de fer et triomphant ainsi des Achéens moins bien outillés, qui en étaient restés à l'âge du bronze. Une autre hypothèse est que les « trois Héraclides » représentent au moins trois invasions successives, et que l'arrivée des Doriens dut se faire par petits paquets. Quoi qu'il en soit, un incontestable refoulement se produit, mais il faut s'entendre. Ceux qui évacuèrent le Péloponèse n'étaient pas « le peuple », ces cultivateurs pélasges toujours attachés au sol de leurs petites vallées. C'étaient les maîtres, les guerriers, les « nobles », tous ces petits *anax* dont nous avons décrit le type. Beaucoup s'enfuirent par mer, et nous les retrouverons en parlant du mouvement colonial. D'autres — c'étaient des Achéens — se trouvèrent projetés, par le remous de l'invasion, sur les Ioniens qui habitaient au nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe, et se consolèrent d'être chassés par les Doriens en chassant ces Ioniens, dont le territoire reçut de ces nouveaux maîtres le nom d'Achaïe. Les Ioniens, à leur tour, s'enfuirent en Attique, mêlées à des Éoliens de l'Elide, et notamment à des « princes » de la famille de Nestor, les Néléides. Nous retrouverons, en parlant de l'Attique et de l'Ionie, les conséquences de cette « émigration » d'aristocrates. Cette émigration, sur le moment, eut pour résultat de condenser à haute pression, pour ainsi dire, dans cette petite péninsule de l'Attique, les forces de résistance de la race ionienne, et cette résistance se traduisit par la fameuse bataille où les Athéniens, dit-on, brisèrent définitivement l'élan de l'invasion dorienne, grâce au dévouement de Codrus, leur dernier roi.

Mais, dans le Péloponèse, le triomple des Doriens était à peu près complet, et il en résultait, pour la culture intellectuelle de ce pays, un brusque mouvement de dépression, analogue à celui qui venait de se produire en Thessalie. C'était l'engloutissement de la civilisation mycénienne. Il faut croire que, vers la même époque, certaines « routes » commerciales perdent quelque chose de leur importance. Sans doute le bandit dorien, au premier moment tout au moins, a la main trop lourde et les

vues trop courtes. Il tue la poule aux œufs d'or et décourage le trafic. Mycènes tombe dans l'abandon, Argos devient une cité de deuxième ordre. Téménos, l'un des trois « Héraclides », s'y installe après la conquête, et ses descendants établissent leur domination sur Trézène, Épidaure, Égine, Phlionte. Cresphonte occupe la Messénie, à l'extrémité opposée de la presqu'île. Deux Héraclides obscurs étendront plus tard leur pouvoir sur deux cités maritimes importantes, Corinthe et Sicyone. Oxylos, le chef des montagnards étoliens, allié des Doriens, remplace les descendants de Nestor dans l'Élide. Les Arcadiens, toujours peu accessibles au centre de la péninsule, moins touchés par cette invasion, comme par les précédentes, se trouvent seulement soumis à une sorte de protectorat par les Doriens qui les entourent. Mais c'est surtout dans la région sud-est que va se développer, avec une pureté absolue et une intensité toute particulière, le type social amené par l'envahisseur. Cette région, c'est la Laconie. Si brillante avec Ménélas et ses Achéens, elle va, sans doute après une éclipse, prendre un éclat aussi vif, mais d'une nature fort différente. La Sparte ancienne a disparu, et une Sparte tout à fait nouvelle va se lever à l'horizon.

Les Doriens campés en Laconie : la Sparte nouvelle. — Les Doriens qui étaient allés jusqu'à Sparte étaient ceux qui avaient fait le plus de chemin et qui, une fois sur le théâtre de leur conquête, se sentaient le plus isolés. Cet isolement était dangereux, car les Achéens, malgré leur décadence, n'étaient pas des adversaires méprisables, et la population paysanne, assez nombreuse, était difficile à dominer, étant donné surtout le petit nombre des vainqueurs. Tout oblige à admettre que la situation de ces vainqueurs dans la vallée de l'Eurotas était pleine de périls. Évidemment, bien des bandits achéens avaient dû continuer à « tenir la montagne » autour de cette vallée, et à harceler puissamment les envahisseurs. D'autre part, les Doriens étaient trop loin de leur pays d'origine et la manière même dont ils étaient venus, sur cette flotte de radeaux, était

par trop artificielle, pour qu'ils pussent avoir sérieusement l'espoir de recevoir des renforts.

En outre, les Héraclides et les Hellènes, hommes d'initiative, avaient, en Laconie comme ailleurs, poussé en avant le type pélasge. Le pays était cultivé et prospère. Il existait sur les côtes un certain commerce, et par conséquent une certaine catégorie d'hommes enrichis. Les Doriens avaient donc à craindre, non seulement les Achéens guerriers, mais encore la population laborieuse du pays, capable de produire des individus supérieurs et de constituer des noyaux de résistance. Cette résistance des classes inférieures, plus redoutables aux Doriens que celle des anciens Pélasges ne l'avait été aux Héraclides et aux Hellènes, il fallait la briser, et on la brisa. On la brisa selon la formule dorienne, engendrée par l'éducation dorienne, c'est-à-dire avec un déploiement de force brutale que la nécessité devait rendre ingénieuse.

Les anciens habitants du pays, adonnés à la culture des terres, avaient déjà été exploités par les Héraclides et les Achéens. Mais, avec les Doriens, ils furent soumis à un servage particulièrement dur, celui des *ilotes*. L'ilote n'était pas un esclave dans le sens exact du mot. Il était attaché non à la personne, mais à la glèbe. Il gardait son foyer et ne pouvait être vendu. Il travaillait pour le compte d'un maître, car les Doriens s'étaient partagé le pays; mais ce maître n'était pas un agriculteur, c'était un militaire, qui demeurait exclusivement militaire, et résidait habituellement à Sparte avec les autres « seigneurs », non moins militaires. On voit d'emblée combien ce servage différait de celui que la féodalité devait organiser plus tard. L'ilote était le tenancier du Spartiate, tenancier pressuré par son maître, mais que l'agriculture tendait toujours à relever malgré l'oppression. L'ilote pouvait faire des économies et se racheter. On l'emmenait à l'armée comme soldat auxiliaire. On cite des batailles où chaque Spartiate, pesamment armé, avait avec lui, pour le seconder, sept ilotes armés à la légère. L'ilote jouissait donc de droits, de facilités, d'honneurs même que les esclaves n'avaient pas.

Mais cette supériorité relative de l'ilote était précisément, pour les Doriens, un péril auquel il fallait veiller. Ce péril n'était pas imaginaire. A Argos, les Doriens, maîtres du pays, furent renversés du pouvoir, nous dit Hérodote, par les serfs qui profitèrent d'une défaite dans laquelle beaucoup de guerriers avaient péri, et ces serfs ne furent renversés à leur tour que par les enfants, devenus grands, des Doriens dépossédés. Ce qui s'était passé à Argos pouvait se passer à Sparte. Il y avait donc lieu de se tenir sur ses gardes, et les Spartiates s'y tenaient bien.

D'abord, comme nous l'avons dit, ils n'évoluèrent ni vers la culture, ni vers l'industrie, ni vers le commerce. Ils demeurèrent guerriers. De plus, ils demeurèrent groupés au centre du pays, tandis que les ilotes étaient naturellement éparpillés dans les campagnes en petites communautés. Les ilotes étaient l'objet d'une rigoureuse surveillance. Une tradition digne de foi veut que, pour diminuer la force physique de leurs serfs, les Spartiates leur aient de temps à autre *tiré du sang*. Des massacres partiels empêchaient la population de trop se développer. On dressait les enfants à chasser les ilotes. Pour se faire une idée de la situation des Spartiates en Laconie, on peut imaginer celle d'une petite garnison très brave et très bien armée, occupant une citadelle dans une ville ennemie très populeuse, y faisant régner l'état de siège, y défendant les attroupements, y imposant des contributions et faisant disparaître toutes les notabilités autour desquelles un mouvement insurrectionnel pourrait se former.

Les ilotes affranchis s'appelaient *néodamodes*. Eux aussi, bien qu'ils fussent le produit d'une sélection approuvée par les maîtres, étaient parfois supprimés, par précaution. Au-dessus des néodamodes se trouvait une autre classe, celle des périèques, hommes libres privés de tout droit politique. Ces périèques étaient des artisans, des commerçants, et surtout des navigateurs du rivage, répandus sur le pourtour du pays. C'était un reste, soit des anciens Achéens, soit de Pélasges ayant évolué vers la formation commerciale. Hommes peu dangereux, et qui

sans doute s'étaient bénévolément inclinés devant la domination dorienne, ils conservaient leurs « droits civils », mais n'avaient nulle part à la direction de la cité. Les métiers urbains et usuels, que les Spartiates dédaignaient d'exercer, et qui supposent cependant une condition supérieure au servage, étaient naturellement de leur ressort.

Pour arriver à être vraiment forts, les Spartiates avaient besoin de changer quelque chose à leur formation de bandits, et à devenir plus proprement des *militaires*: c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il fallait introduire dans leurs habitudes un élément de *discipline* peu en honneur jusque-là chez nos montagnards, comme nous avons pu en juger par le régime de « querelles » qui régnait dans les armées achéennes. Ce régime de querelles paraît précisément avoir régné parmi les Doriens de Sparte durant de longues années. On conjecture que la coexistence bizarre de deux « rois » et de deux dynasties tient à la fusion de deux bandes doriennes d'abord ennemies, et même à la fusion d'un plus grand nombre de bandes, parmi lesquelles deux plus puissantes auraient finalement prédominé. On relèverait des faits analogues dans l'histoire des Aztèques du Mexique. Quoi qu'il en soit, les Doriens durent continuer longtemps à faire en Laconie ce que font aujourd'hui encore les clans albanais dans la montagne, c'est-à-dire à se déchirer entre eux, au grand péril de leur domination. C'est pourquoi Lycurgue, au retour de ses voyages, trouva, nous dit-on, « la ville pleine de trouble ». Ce Lycurgue, quel était-il?

Les lois au service du militarisme : Lycurgue. — Lycurgue incarne le courant qui s'était produit, sous la pression de la nécessité, en faveur d'une forte discipline, et la lutte contre le courant contraire, qui tendait à faire persister l'indocilité anarchique du bandit. Sparte avait *besoin de lois*. Mais, ces « lois », il fallait les faire accepter de façon à ce que toutes les imaginations fussent impressionnées par leur grandeur. Pour cela, ce n'était pas trop de plusieurs influences combinées.

Il y avait d'abord le prestige de l'étranger, des pays plus

avancés en civilisation que les peuplades doriennes. Lycurgue, fils d'un roi de Sparte, fut d'abord un grand voyageur. C'était un homme qui, selon l'expression de Montaigne, avait « frotté sa cervelle contre la cervelle des autres ». Il vit la Crète où il admira « les lois de Minos ». Il vit l'Asie Mineure, où se développait la civilisation ionienne. Il vit, dit-on, l'Égypte, où il se mit à l'école des prêtres. Des légendes le font aller jusque dans l'Inde étudier la sagesse des brahmanes. Il n'était pas besoin de si longues équipées pour donner à Lycurgue un sérieux ascendant, et le proposer pour chef aux « hommes éclairés », soucieux de mettre à profit l'expérience des autres nations.

Il y avait ensuite le prestige de la religion. Les Spartiates, très traditionnels, étaient naturellement très religieux. Soldats, ils étaient enclins à exécuter les préceptes de la religion comme des sortes de consignes, avec une fidélité minutieuse et un esprit de scrupule qui leur étaient particuliers. Ayant habité jadis non loin de Delphes, ils conservaient, à l'égard d'Apollon et de son oracle, une dévotion justifiée par leur origine, et dont l'objet s'idéalisait pour eux par le lointain magique du souvenir. A chaque instant, les Spartiates envoient consulter l'oracle de Delphes. Ils entretiennent auprès du sanctuaire deux « Pythiens », qui sont en quelque sorte les ambassadeurs de la Cité auprès d'Apollon et de la Pythie. Il est démontré que des rois de Sparte, exploitant cet état d'âme, ont su admirablement « jouer de la Pythie ». Dans le cas de Lycurgue, la Pythie se surpassa, et décerna au législateur le titre d' « ami de Jupiter », ce qui lui fut d'un grand secours, paraît-il, pour faire accepter ses « lois ». (IX[e] siècle?)

Il est indéniable que les « lois » de Lycurgue, comme celle de beaucoup d'autres législateurs, n'ont été que la consécration solennelle et la généralisation définitive de coutumes qui existaient depuis longtemps. Le fait de la « législation » marquait surtout la suppression des dernières résistances. Il incarnait le triomphe enthousiaste du « courant » que Lycurgue représentait, celui de la régularité, de la discipline, de l'unité rigoureuse.

N'oublions pas le but poursuivi : ce but, c'est de maintenir les Doriens de Sparte à l'état d'armée victorieuse et invincible. Pour cela, il faut d'abord que chaque citoyen soit tenu en main par les autorités, comme un soldat par ses chefs. Tous les Spartiates sont donc égaux et soumis également à la Cité. Les terres de la Laconie sont partagées entre eux, mais ils n'en sont pas propriétaires. Seigneurs pour l'ilote, ils ne sont qu'usufruitiers pour les pouvoirs publics. Nul ne peut vendre ses terres et tomber dans la misère. Nul ne peut en acheter et s'enrichir aux dépens d'autrui. Les citoyens s'appellent officiellement *Omoioi*, « les Égaux ». C'est un socialisme militariste. Et c'est en même temps un socialisme aristocratique, puisqu'il concerne seulement une minorité de dominateurs, une caste de privilégiés.

En second lieu, nos Doriens savent que le luxe et la mollesse diminuent la valeur militaire d'un peuple. Ils savent que la force physique s'acquiert par des moyens déterminés, consacrés par une longue expérience, notamment par la sobriété et un entraînement méthodique aux exercices du corps. Les lois prescriront donc cette sobriété et cet entraînement méthodique; elles proscriront le luxe qui corrompt et la mollesse qui endort. Elles interdiront aux citoyens l'usage de la monnaie d'or ou d'argent. De là les repas en commun et le brouet noir. La frugalité spartiate deviendra proverbiale, car la frugalité entretient l'agilité. La palestre, les jeux, les baignades dans l'Europas occuperont une place importante dans la vie. Il faudra qu'un Spartiate, à la guerre, puisse lancer son javelot plus loin, manier sa lance plus fort, endurer la fatigue plus longtemps que les autres. La possession de ces aptitudes physiques équivalait alors, rappelons-le, à ce qu'est aujourd'hui la possession d'un armement perfectionné que les autres peuples n'ont pas.

Mais cette supériorité physique, quand faut-il commencer à l'avoir? Dès la naissance, et même mieux que cela : *avant la naissance*. Pour qu'un enfant naisse vigoureux, il faut que la mère soit vigoureuse, et, pour obtenir la vigueur chez la mère, il faut l'avoir préparée chez la jeune fille. De là cette éducation

systématiquement virile de la jeune fille dorienne, cette gymnastique à laquelle on la soumet, ces tuniques courtes qu'elle porte. Tout cela est fait *en vue des guerriers futurs*. L'enfant naît. On l'examine. Est-il, malgré les précautions prises, débile et mal conformé? On le précipite du haut du Taygète. Il faut être « bon pour le service » pour avoir droit à la vie. L'enfant grandit. Tout naturellement, il sera élevé à la dure. On l'exercera, dès son plus jeune âge, à tout supporter. Il marchera pieds nus, et son vêtement, même en hiver, sera léger. On le battra de verges devant l'autel de Diane pour l'exercer à subir les coups sans crier; on le dressera au vol, parce que la guerre ne va pas sans la maraude, et l'on aura l'histoire du petit Spartiate qui se laisse manger le ventre par un renard plutôt que de laisser voir qu'il l'a pris. Mais former le corps ne suffit pas. Il faut former l'âme. Il faut *suggérer* à l'enfant, d'une façon indélébile, que « mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Là encore, il y a une méthode d'entraînement. Ce ne sont pas des « manuels civiques », mais des chants adaptés au but voulu, des préceptes indéfiniment rabâchés par « les anciens » et surtout les conversations, l' « air ambiant » comme l'on dit. Les mères elles-mêmes, à Sparte, grâce à l'éducation virile qu'elles ont reçue, contribueront à pousser leurs enfants dans la voie du dévouement et de l'héroïsme. « Reviens dessus ou dessous, » dira l'une d'elles à son fils en lui donnant son bouclier, et l'on retiendra ce dialogue entre une femme de Sparte et un messager revenant de la bataille : « Quelles nouvelles? — Femme, tes cinq fils sont morts. — *Ce n'est pas cela que je te demande*. Sparte est-elle victorieuse? — Oui. — Allons au temple rendre grâce aux dieux. »

On se révolte, et l'on qualifie ces traits d'invraisemblables. Qu'en sait-on? Il est certain que leur authenticité ne peut être prouvée, et qu'on a pu beaucoup broder dans certains récits. Mais, lorsqu'on analyse socialement les faits bien connus, et qu'on saisit leur enchaînement rigoureux, on se rend compte que des paroles extrêmement analogues ont pu et dû être prononcées. L'erreur est de croire que l'on pourrait reproduire

cet état d'esprit et ces habitudes dans un milieu qui ne les produisent pas naturellement.

La parole, à Sparte, avait un caractère bien spécial : le *laconisme*, qui tranche si fortement avec le bavardage des autres Grecs. Ce ne sont plus les verbeux discours du bon Nestor — un voisin de la vieille Sparte cependant — mais des mots brefs, rapides, énergiques, le langage qui convient à un peuple de militaires où les conversations sont des ordres, des consignes, des réponses à des chefs, des communications de service, et où les paroles, par suite, sont réduites à leur strict minimum.

Ce camp retranché de Sparte avait pour chefs deux rois, avons-nous dit. La tradition faisait remonter leur généalogie à Eurysthène et à Proclès, fils jumeaux de l'Héraclide Aristodème, un des envahisseurs du Péloponèse. Nous avons dit qu'une autre hypothèse, celle d'une fusion entre plusieurs bandes, a été émise. Ces rois commandaient l'armée, étaien prêtres de Jupiter, avaient droit en campagne à une garde de cent hommes d'élite. Ils avaient le privilège de prendre en temps de guerre tout le bétail qu'ils voulaient et de garder la peau des animaux immolés en sacrifice. Ils avaient partout la place d'honneur, spécialement dans les festins, y recevaient double portion, nommaient les *proxènes*, chargés d'héberger les étrangers de distinction, et les *pythiens* de Delphes. Ils s'occupaient des routes et décidaient des adoptions. Leurs funérailles étaient très solennelles et leur mort entraînait un deuil universel. Malgré tout cela, ces « rois » n'étaient pas souverains proprement dits, et c'est pourquoi Sparte est souvent qualifiée de « république ». Le principal organe du gouvernement était le sénat, assemblée de vingt-huit vieillards âgés d'au moins soixante ans, et auquel se joignaient, comme membres privilégiés, les deux rois. Ces sénateurs étaient élus à vie par les citoyens, d'après un système d'acclamations publiques dont l'intensité était mesurée, pour chaque candidat, par un jury placé de manière à ne pas voir le vieillard qu'on acclamait. Dans la suite naquirent les éphores, magistrats chargés de divers contrôles, « surveillants » généraux, comme l'indiquait

leur nom, et qui se chargèrent surtout de surveiller les rois. Nous retrouvons ici, sous une forme différente et atténuée, cette tendance des Grecs à borner l'autorité des chefs qu'ils se donnent, tendance qui dégénérait en anarchie dans la société homérique. Ici, l'organisation militaire donne aux rois de vrais pouvoirs de *généraux*, mais seulement en temps de guerre, et c'est *la tradition collective personnifiée*, autrement dit les vieillards, qui prend le pas en temps de paix. La communauté de cité, si intense qu'elle fût, laissait subsister, en effet, les particularités familiales de la famille des montagnards, notamment ce respect des ancêtres que les Pélasges, issus de patriarcaux, avaient emporté avec eux, et que la montagne, milieu conservateur par essence, avait protégé contre toute diminution. De là encore ce respect proverbial des Spartiates pour la vieillesse, respect qui, bien entendu, faisait partie du programme d'éducation. On se levait devant les vieillards, comme on fait le salut militaire à son supérieur hiérarchique. Eux seuls, avec les éphores et les rois, avaient le droit de parler dans l'assemblée du peuple, qui se contentait de voter sur les projets soumis à son acceptation. Cette prépondérance des hommes avancés en âge, et cette discipline silencieuse des citoyens en présence des autorités, aident à comprendre l'*esprit de suite* qui devait présider à la politique des Lacédémoniens.

La poésie au service du militarisme : Tyrtée. — Pour agir sur l'enfance, avons-nous dit, on utilisait les chants et la poésie. Les Doriens aimaient celle-ci, comme tous les Grecs. On chante et l'on danse dans la montagne albanaise. Mais, vu la nature fruste et rudimentaire de leur formation intellectuelle, de tels hommes sont peu aptes à voir de vrais poètes, des poètes susceptibles de s'imposer à l'histoire, se manifester dans leur sein. Pourtant la poésie, surtout la poésie chantée, a un rôle à jouer dans le perfectionnement d'une organisation militaire. La principale occupation d'une armée, celle qui absorbe en pratique un temps mille fois supérieur à celui qui est pris par les combats, c'est la marche. Des auteurs militaires ont pu dire que les batailles se

gagnent avec les jambes beaucoup plus qu'avec les bras. Or, il importe, pour des raisons d'ordre et d'hygiène même, que la marche des soldats soit régulière, rythmique. Le rythme égalise l'allure et la rend moins fatigante. La mélodie, de son côté, distrait l'oreille, et empêche les idées noires d'envahir l'esprit du guerrier. Si au rythme et à la mélodie se joignent des paroles exprimant quelques idées très simples, très générales, sur la gloire ou sur la patrie, ces paroles chantées jouent le rôle d'une harangue rudimentaire, cent fois répétée, et opèrent, sur les hommes qui la rabâchent un merveilleux travail de suggestion. En outre, quand approche le moment d'exposer sa vie, un air guerrier que l'on chante en chœur est le meilleur moyen de s'inoculer un supplément de bravoure, et de fortifier, contre l'instinct animal de la conservation, l'état d'âme factice que l'éducation est parvenue à créer.

La poésie est donc utile à la guerre. Elle l'est aussi pendant la paix, pour produire dans les esprits l'exaltation qui prépare aux guerres prochaines. On sait que la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* n'ont pas été sans influence sur les victoires de la Révolution française. C'est pour des services analogues que la poésie était prisée à Sparte. On ne s'attache pas seulement à obtenir des adolescents robustes, disciplinés, endurants. On tient encore à les magnétiser, à leur « monter la tête », en mettant au service du patriotisme les ressources magiques de l'art. De là des « fêtes nationales », avec chœurs, processions, parades, mimiques belliqueuses, et autres procédés de suggestion collective. Dans les fêtes publiques de Sparte, dit Plutarque, il y avait trois chœurs. Le chœur des vieillards entonnait : « Nous avons été jadis jeunes et braves ! » Le chœur des jeunes gens répondait : « Nous le sommes maintenant ! » Celui des enfants ajoutait : « Et nous, un jour, le serons, et bien plus vaillants encore ! » C'est précisément la combinaison du *Chant du Départ*. Des danses guerrières, comme la *pyrrhique*, et des fêtes comme les *gymnopédies*, où les enfants dansaient dans l'appareil de la lutte, en se donnant des coups, s'harmonisaient avec l'ensemble du système. Au cours de ces fêtes et de ces danses, naturelle-

ment, on chantait des hymnes appropriés au sentiment général.

Mais la formation spartiate, on le conçoit, ne se prête guère à l'éclosion de poètes. D'ailleurs, pendant que le militarisme dorien s'étend sur le Péloponèse, d'autres civilisations plus douces se développent ailleurs, et la poésie, pour des causes que nous verrons, y prend plus librement son essor. Il arrive donc assez naturellement que Sparte, mal outillée pour produire cette denrée poétique dont elle a besoin, l'importe volontiers du dehors. On ne cite aucun poète *né* à Sparte; mais on en cite plusieurs qui sont *venus* à Sparte, et qui y sont venus parce qu'on les y a appelés. Mais il fallait qu'ils prissent garde de ne pas contrarier le « plan d'éducation » de la cité. Terpandre, un Eolien de Lesbos, fut un de ces hôtes, et la tradition veut qu'il ait, par les accords de sa lyre, calmé un jour une sédition. Mais la tradition ajoute que ce même Terpandre fut banni de Sparte, pour avoir ajouté des cordes à la lyre, ce qui rendait les chants trop variés, et, partant, trop *efféminés*. Un autre spécialiste du même genre fut Alcman, de Sardes — élevé à l'école de l'Asie Mineure — et qui, accueilli à Sparte, y organisa — ou sans doute y perfectionna — les chœurs dansants de jeunes filles désignés sous le nom de *parthénies*. La vogue de ces parthénies, évoluant en particulier devant l'autel de Bacchus, se répandit ou se fortifia un peu partout, et l'existence de semblables chœurs, jointe à d'autres causes qui agirent plus tard, devait contribuer à l'élaboration de la poésie dramatique.

Mais un troisième poète a laissé dans l'histoire de Sparte une trace plus illustre encore, et plus significative. Nous voulons parler de Tyrtée.

Tyrtée était athénien, et les Doriens de Sparte détestaient cordialement les Ioniens d'Athènes. C'est ce qui rend plus curieux l'aveu contenu dans l'anecdote traditionnelle, telle qu'elle était conservée à Sparte même. Engagés dans une guerre terrible contre les Messéniens, les Spartiates auraient consulté l'oracle de Delphes, et l'oracle aurait répondu que les Spartiates ne pourraient vaincre que sous les ordres d'un général athénien. Sparte,

malgré ses répugnances, aurait donc demandé un général à Athènes, et les Athéniens, *par dérision*, auraient envoyé aux Lacédémoniens *un maître d'école boiteux*.

C'est Tyrtée, ajoute l'histoire, qui, par ses chants enflammés, ranima le courage des Spartiates et les conduisit à la victoire. Entre deux peuples doriens également braves et résolus, c'est la poésie qui avait fait pencher la balance, mais cette poésie était un auxiliaire exotique, fourni par une cité de formation différente et emprunté de mauvaise grâce à cette cité rivale, sous l'aiguillon d'une impérieuse nécessité.

En d'autres termes, les Spartiates sont consommateurs de poésie, mais ils n'en produisent pas. Athènes, d'autre part, est la cité ionienne le plus rapprochée de Sparte, et il est naturel que celle-ci ait emprunté à celle-là un spécialiste dont elle éprouvait le besoin. Pour se justifier de cette sorte d'humiliation, les Spartiates ont fait deux choses : ils ont invoqué l'ordre de la divinité, et ils ont attribué aux Athéniens une intention malveillante. Pratiquement, Tyrtée entre dans une catégorie bien nette, celle des « intellectuels » que les Spartiates ont attirés chez eux pour jouer un rôle qu'ils ne savaient pas jouer eux-mêmes : composer des hymnes, diriger des chœurs de musique, ordonner artistiquement des fêtes, faire office de chefs d'orchestres, de maîtres de ballets, organiser les évolutions rythmiques et les processions connues sous le nom d'*hipporchèmes* et de *prosodions;* enfin régler d'une façon supérieure ces chants de guerre, « péans » ou autres, qui doublaient la valeur agressive du soldat. Tyrtée, comme le vieil Orphée ou les aèdes de même type, était didactique et moraliste :

« Il est beau pour un brave, disait-il, de tomber aux premiers rangs de la bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa cité, ses fertiles campagnes, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi sa mère, son vieux père et ses petits enfants.

« Combattez donc avec courage pour cette terre, jeunes guerriers, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères. Car c'est chose honteuse de

voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un brave dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main ses entrailles sanglantes. Mais à la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de la bataille. »

Puis, quand l'action était venue, le poète « enlevait » son monde :

« Tenons-nous ferme, les jambes écartées, les deux pieds posés sur la terre, que les dents mordent la lèvre, que le ventre du large bouclier protège en bas les cuisses et les jambes, et en haut la poitrine et les épaules. Brandissons dans la main droite la lance terrible ; jetons l'épouvante en agitant l'aigrette qui surmonte notre tête. »

Mais le cas de Tyrtée a quelque chose de spécial en ce que les Spartiates, dit la tradition courante, ne le firent pas venir seulement pour être poète, mais qu'ils le firent venir *comme général*. Ce fait demande à être commenté. Jetons un coup d'œil, pour cela, sur les guerres de Messénie.

Doriens contre Doriens : les guerres de Messénie. — Le sud du Péloponèse se termine par trois pointes montagneuses encadrant deux golfes. Le fond de ces golfes se prolonge sur terre par deux petites vallées, celle de l'Eurotas à droite et celle du Pamisos à gauche. C'est dans cette dernière que s'étaient établis les Doriens de l'Héraclide Cresphonte, et ils avaient institué dans cette région un ordre de choses analogue à celui que les Spartiates faisaient régner dans le bassin de l'Eurotas. En Messénie, comme en Laconie, des bandes de guerriers dominaient une population antérieure. Seulement, en Messénie, cette population antérieure paraît avoir été moins opprimée, soit qu'elle fût plus forte, soit que les envahisseurs, dans ce coin de péninsule, fussent moins nombreux. La Messénie passait pour plus riche et plus fertile que la Laconie.

Comme entre clans albanais voisins, la mésintelligence régnait entre Doriens de l'est et Doriens de l'ouest. Il y avait des *raz-*

zias et des *vendettas*. Des guerres éclatèrent donc, mais elles furent terribles, car, des deux côtés, les guerriers étaient extrêmement braves et les collines escarpées se prêtaient à la prolongation de la lutte. Qu'on se figure, dans un chaos de gorges abruptes, dans des sentiers de chèvres surplombant des précipices, des bandes de Léonidas se heurtant à d'autres bandes de Léonidas, et consacrant, à se pourfendre obscurément, des trésors de force, d'agilité, de courage, qui eussent suffi à mettre en déroute des armées de Perses ; voilà comment on peut se représenter ces redoutables guerres de Messénie qui mirent Sparte en péril.

On raconte qu'un Messénien, nommé Polycharès, avait eu ses troupeaux enlevés et son fils tué par un Spartiate. Ayant vainement demandé justice, il se posta sur la frontière — le Taygète — et se mit à tuer tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Voilà bien les mœurs de nos Albanais, telles que nous les connaissons encore. Ce Polycharès, depuis des siècles, peut s'appeler légion. Tel fut, d'une façon extrêmement vraisemblable, le commencement de la première guerre de Messénie. Les Doriens de Laconie fondirent sur leurs voisins, et firent du dégât sur leurs terres. Surpris par l'attaque, les Doriens de Messénie se rallièrent, et livrèrent plusieurs combats indécis. Mais les Spartiates, ayant pris le dessus, obligèrent les Messéniens à se retirer sur le mont Ithôme, qui arrêta les efforts des Lacédémoniens pendant de longues années. Cette montagne, forteresse fournie par la nature, et munie sans doute de retranchements plus ou moins grossiers, tenait en respect les guerriers de Sparte comme des asiles analogues, dans la montagne albanaise, tiennent en respect des bandes d'agresseurs qui, prudents malgré leur courage, se contentent de bloquer l'obstacle avec persistance au lieu de l'escalader. Finalement, un nommé Aristodème, ayant immolé sa fille aux dieux, dit la légende, et conquis par là un grand prestige, fit une « descente » heureuse sur les Spartiates, les tailla en pièces et les força à retourner dans leur pays.

Alors — nouveau trait de mœurs — les Spartiates ont recours à un stratagème, qu'ils avaient le droit de supposer bon. Ils font semblant de *bannir* cent des leurs, qui se réfugient chez les

Messéniens, pour gagner la confiance de ceux-ci et s'introduire dans la place. Mais ce n'est pas pour rien que les Messéniens sont cousins germains des Spartiates. La ruse est éventée, et Sparte enregistre un nouvel échec. Toutefois, Aristodème étant mort et les razzias lacédémoniennes ayant continué, les Messéniens, pris par la famine, consentent à traiter avec Sparte et à payer tribut. Ceci se passe au VIIIe siècle.

Cette soumission dura quelque temps, mais deux générations après, au VIIe siècle, les Messéniens se révoltèrent, sous la conduite d'un nouveau chef, nommé Aristomène, qui vainquit les Spartiates à Sténvclare. C'est alors que les Lacédémoniens firent venir Tyrtée. La guerre suivit une évolution assez analogue à la première, et les Messéniens, renouvelant leur système de défense, allèrent se retrancher sur le mont Ira, où les Spartiates les assiégèrent *pendant onze ans*. On conçoit la nature de ces sortes de « sièges », qui consistent à *guetter* l'ennemi avec une assiduité plus ou moins grande, non pas au coin d'un bois, mais au bas d'un rocher dont on surveille les abords.

Après diverses péripéties et plusieurs sanglantes « descentes » d'Aristomène, qui surprenait de temps en temps le personnel du blocus et changeait l'offensive en défensive, les Spartiates, sous la conduite d'un transfuge et à la faveur d'un orage, se décidèrent à escalader la formidable colline autour de laquelle ils montaient la garde. Après une rude et dernière lutte, ils enlevèrent la position. Un certain nombre de Messéniens furent réduits à l'état d'ilotes. D'autres *se bannirent*, selon la formule connue, en d'autres cités. D'autres s'embarquèrent pour l'Italie du Sud, où ils fondèrent Rhégium, et de Rhégium sortirent plus tard d'autres émigrants qui, s'étant emparés de Zancle en Sicile, lui donnèrent le nom de Messène, reconnaissable aujourd'hui sous celui de Messine.

L'intensité de l'art militaire spartiate. — Cet art était *très intense*, et jamais peut-être la force physique du soldat, ainsi que la tactique élémentaire des petits champs de bataille, n'ont été poussés plus loin. Nulle formation, peut-être, n'a si bien

réussi à transformer l'individu en machine à combattre, et à grouper méthodiquement, pour la lutte armée, un petit nombre de ces individus. Il faut aller jusqu'à la chevalerie du moyen âge pour trouver, à ce point de vue, quelque chose de semblable. Les armées féodales, comme les armées spartiates, furent des poignées d'hommes, et le chevalier était un merveilleux professionnel de l'art des combats. Mais le chevalier était moins discipliné que le Spartiate, et combattait à cheval au lieu de combattre à pied. Sparte n'a jamais eu, paraît-il, plus de six cents hommes de cavalerie. C'était son infanterie d'*hoplites,* soldats pesamment armés, qui faisait sa force. Chacun de ces hoplites, comme le chevalier, était une citadelle vivante. Chacun avait, pour emprunter un terme à la marine, la valeur d'une « unité de combat », et la perte de quelques-uns d'entre eux seulement était douloureusement ressentie. L'arrivée de quelques centaines de Spartiates sur un point donné suffisait à ranimer le courage, si l'on était chez des amis, à répandre la terreur si l'on était chez des ennemis. Les rois de Sparte, dans les coalitions qui suivirent, étaient pris d'emblée comme chefs, quel que fût le nombre de leurs hommes. On vit, dans l'histoire, les Spartiates, sollicités par tel ou tel peuple d'envoyer des secours, se contenter d'envoyer *un homme,* et cet homme unique devenait un merveilleux organisateur militaire. Tel sera le rôle de Gylippe à Syracuse, pendant les guerres du Péloponèse. Les Romains n'ont eu qu'une seule fois un Spartiate en face d'eux : c'était Xantippe, qui commandait les mercenaires carthaginois contre Régulus, et l'on sait que les Romains furent battus. Comme les Albanais actuels, les Spartiates fournirent des mercenaires aux rois de Perse, prédécesseurs des Turcs actuels. C'est Cléarque, *banni* de Sparte, que Cyrus le Jeune chargera de lever des troupes, lorsqu'il marchera contre son frère Artaxerxès. Mais, auparavant, c'est en luttant contre ces mêmes Perses que Sparte aura atteint le point culminant de sa gloire militaire, avec l'invraisemblable résistance de Léonidas aux Thermopyles, invraisemblance qui n'était possible qu'avec l'extraordinaire entraînement dont nous avons donné une idée.

Les lacunes de l'art militaire spartiate. — Mais cet art militaire, si intense, a ses lacunes et ses défauts. D'abord, chose grave, le nombre des Spartiates reste petit, car la population, détournée de toute colonisation agricole, n'augmente pas, comme augmentera plus tard la population romaine, par des enracinements successifs. La vie de camp ou de caserne, telle qu'elle règne à Sparte, n'est pas de nature à multiplier la race. Ensuite, par cela même qu'il est impropre à l'industrie, le Spartiate est également impropre à tout ce qu'il peut y avoir d'industriel dans l'art militaire. Cet art pèche du côté du matériel. Les fortifications sont inconnues; on ne sait pas faire un siège. Terrible en rase campagne, l'infanterie lacédémonienne est désorientée devant une citadelle. On n'invente pas de machines, ni de procédés savants pour vaincre ces sortes d'obstacles. On ne sait que bloquer et attendre. De même, pas de marine, ou du moins on ne sait guère, dans les grandes occasions, que diriger militairement la marine de quelques cités alliées. En d'autres termes, l'armée spartiate possède quelques qualités essentielles dans la perfection, mais elle ignore les qualités accessoires. C'est une incomparable infanterie à qui il manque, pour employer le langage moderne, de l'artillerie et du génie.

Et voilà pourquoi, très probablement, Sparte, dans sa guerre contre les Messéniens, avait besoin d'un Tyrtée.

Les Ioniens, moins braves et moins robustes que les Doriens, avaient un esprit plus plein de ressources. Ils étaient plus inventifs, plus industrieux. Moins militaires, ils étaient, à l'occasion, plus *ingénieurs*. Or, le besoin d'ingénieurs, dans une guerre, se fait quelquefois sentir.

Pour que Tyrtée ait été *général*, pour qu'on l'ait chargé d'organiser une campagne, et surtout un long siège comme celui du mont Ira, il faut que les Spartiates aient eu confiance, non seulement dans sa verve poétique, mais dans l'ensemble de ses capacités et de ses connaissances techniques. Il faut que cet Athénien leur ait apporté ce qui leur manquait, c'est-à-dire la pratique de quelques raffinements matériels de l'art militaire : travaux avancés, retranchements, machines peut-être. Il faut

qu'il ait été pour eux, non seulement un donneur de courage, mais encore un *donneur d'idées*. La chose est d'autant plus vraisemblable que, la division du travail étant bien moins prononcée alors qu'aujourd'hui, un homme instruit, comme le sont les poètes, n'était pas tourné vers une catégorie exclusive de connaissances ou d'occupations libérales, comme le sont aujourd'hui nos lettrés ou nos ingénieurs, mais avait une harmonieuse teinture de tout. L'esprit, alors, se développait dans tous les sens, et nous verrons, à Athènes même, d'autres poètes, tels que Sophocle, choisis précisément comme *généraux*.

Le cas de Tyrtée, en un mot, représente le besoin qu'avait Sparte de se compléter, même dans cet art militaire où ses citoyens étaient devenus des virtuoses. Le poète-général incarne en lui les qualités qui différenciaient la société ionienne de la société dorienne et les emprunts que, pour combler certaines lacunes, celle-ci devait parfois faire à celle-là.

Le rayonnement militaire de Sparte. — Les guerres contre les Messéniens étaient le prélude d'une série d'expéditions qui devaient donner à Sparte l'*hégémonie* du Péloponèse, autrement dit une prépondérance militaire accompagnée d'un long prestige. Ce prestige n'était plus lié, comme à l'époque achéenne, à la personne brillante et persuasive de tel ou tel chef, favorisé d'ailleurs par l'exploitation d'un lieu fertile en ressources. Ce prestige était lié désormais à la Cité elle-même, à la collectivité plus cohérente, mieux disciplinée. Si on le remarque, la régularité de l'organisation va croissant depuis la première descente de montagnards. Avec les Héraclides, on a l'organisation sommaire et chaotique, procédant par grands coups de force et à l'aventure. Avec les Hellènes, on a cette fourmilière de « meneurs d'hommes », encore un peu anarchique par certains côtés, mais réalisant comme une ébauche d'organisme régulier par le jeu des protections, des amitiés et des réseaux d'alliance. Avec les Doriens, nous avons l'organisation strictement disciplinaire, bannissant les derniers restes d'anarchie.

C'est toujours la *Cité* qui forme le moule de la vie publi-

que; mais il y a des cités reines et des cités sujettes, des cités suzeraines et des cités vassales, des cités protectrices et des cités protégées. Maîtresse de la Messénie, et, par suite, de tout le sud du Péloponèse, Sparte porte ses ambitions vers le nord. Elle restreint encore l'indépendance relative de l'Arcadie, elle oblige la cité de Tégée à devenir son amie — amie de condition inférieure — et à lui fournir, dans ses campagnes, des contingents militaires. Elle lutte avec Argos pour la possession des collines de la Cynurie, qui longent le rivage oriental du Péloponèse, et met les Argiens dans un état de dépendance d'où ils n'oseront plus sortir. C'est ensuite l'île d'Égine qui est forcée de donner des otages. Sparte étend son influence sur les riches cités commerçantes de Corinthe et de Sicyone, et finit par intervenir en Attique, dans les querelles intestines des Athéniens. Toute cette série d'événements nous amène jusqu'au ve siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers l'époque des guerres médiques.

L'expansion dorienne hors de Grèce. Le monde dorien. — Mais tandis que Sparte prenait si brillamment le pas parmi toutes les cités doriennes, qu'était devenu l'ensemble du monde dorien?

Nous avons vu les envahisseurs se répandre dans le Péloponèse et refouler les Achéens et Ioniens qui l'habitaient. Ce refoulement, avons-nous remarqué, ne fut pas complet. Non seulement le fond agricole de la population ne bougea pas; mais des groupes importants d'Hellènes appartenant à la « classe dirigeante » réussirent, en bien des cas, à obtenir des *modus vivendi* avec les vainqueurs. Il en résulta que le type dorien, quoique dominant, ne demeura pas pur, et que l'ancien type achéen ou ionien, en se combinant avec lui, produisit des alliages. Ce fut le cas, notamment, pour l'île d'Égine, ainsi que pour Argos, Corinthe, Mégare et Sicyone.

Nous avons dit qu'à Argos les « serfs » étaient parvenus, momentanément, à renverser les autorités doriennes. Celles-ci reprirent le dessus, mais, à la longue, la dynastie héraclide

fut remplacée. Même phénomène à Corinthe, où une dynastie indigène, celle des Bacchiades, se substitua aux rois « héraclides », en attendant d'être remplacée par une famille plus brillante, celle des Cypsélides. Même révolution à Sicyone, au VIIe siècle. Dans ces deux dernières cités, situées sur l'isthme ou tout près de l'isthme, le commerce et la navigation, exercées par les éléments ioniens de la population admis par les vainqueurs au droit de cité, conservaient une importance très sérieuse ; des dominateurs purement militaires étaient moins bien qualifiés qu'à Sparte pour prolonger victorieusement leur système de compression. Aussi Corinthe, au bout de quelques siècles, finit-elle par évoluer franchement vers le luxe et les mœurs relâchées des ports maritimes, et Sicyone devint-elle célèbre par ses artistes, peintres, fondeurs et sculpteurs.

Les Doriens, répétons-le, n'étaient pas des barbares. C'étaient des Pélasges, d'anciens urbains par conséquent, longtemps confinés dans la montagne, mais capables, à leur descente, d'un certain retour vers la civilisation et d'une certaine adaptation aux milieux plus avancés au milieu desquels tombaient leurs bandes guerrières. Sous leur rudesse de mœurs qui les distinguait des premiers Hellènes, il sgardaient une intelligence des hommes et des choses telle qu'on pouvait l'attendre de « bannis » qui reviennent dans leur patrie. En un mot, c'étaient des Grecs, des Grecs de physionomie plus dure, plus austère, plus militariste, mais, en somme, toujours parents des autres Grecs.

Cette origine des Doriens explique leur fusion, sur plusieurs points, avec les indigènes ; elle aide à comprendre, aussi, par combinaison avec ce dernier fait, les migrations maritimes de la race dorienne, qui se traduisirent par des fondations de colonies.

Les colonies doriennes se divisèrent en deux groupes.

Le premier comprend une traînée d'îles partant du Péloponèse pour aboutir à la pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, et formant la bordure méridionale de l'Archipel. On conçoit que ces îles — Cythère, Mélos, Théra, Astypalæa, Cos, Rhodes, pour citer les

principales — aient été facilement conquises de proche en proche, à partir de ce Péloponèse où les Doriens avaient si fortement établi leur domination. Ces îles n'étaient en définitive qu'en petit nombre et elles se trouvaient, au sud, sur les confins du monde grec. Tout porte à croire que la domination achéenne ou ionienne, avant la guerre de Troie, devait y être plus récente, moins assise, et que ces îles, longtemps possédées par les Phéniciens, leur avaient été arrachées depuis peu.

Le second groupe des colonies doriennes se trouve dans l'Italie du Sud et dans la Sicile. Sa constitution eut pour cause l'activité spéciale de Corinthe, la ville maritime par excellence, assise sur deux mers, et aussi celle de Rhodes, dont les habitants, à la longue, avaient dû se former à l'audace maritime au contact des navigateurs phéniciens. Soit à Rhodes, soit à Corinthe, l'action de la population indigène s'exerça fortement pour faire évoluer les Doriens vers le type du port.

Une île qu'il faut mettre à part, c'est la Crète. On n'a pas de détails sur la descente des Doriens dans ce pays, qui donna le premier, dit-on, l'exemple d'une « législation » dans le genre de celle de Sparte, et où Lycurgue alla puiser des idées. Ce qui est curieux, toutefois, c'est que les Doriens de Crète, groupés dans cette grande île à l'état de communautés militaires, paraissent n'y avoir pas joué de rôle politique, et avoir laissé la direction des affaires aux habitants des cités locales. Les Doriens, venus de Sparte et d'Argos, à ce qu'on croit, se seraient imposés seulement comme spécialistes militaires et défenseurs du pays, moyennant un tribut et des privilèges. C'était, en quelque sorte, une caste de mercenaires à demeure, avec une concession perpétuelle et un monopole de gendarmerie. Dans le pays du grand gendarme Minos, on devait avoir gardé le besoin de tels auxiliaires.

C'est d'Argos que partirent des colons pour Rhodes, la frontière orientale du monde grec. Les Phéniciens avaient passé par là, et influencèrent évidemment les nouveaux colons. On voit ceux-ci rayonner en Lycie, en Carie et dans les îles voisines, puis se lancer dans la Méditerranée occidentale, et fonder en

Sicile Géla, qui fonde elle-même Agrigente. La pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, où aboutissait l'étroit cordon des îles doriennes, présentait deux presqu'îles longues et étroites. Sur l'une, les Trézéniens fondèrent Halicarnasse ; sur l'autre, des Laconiens fondèrent Cnide, qui devint célèbre, ainsi que plusieurs autres lieux de relâche pour les équipages, par le culte particulier de Vénus, dû sans doute à la corruption plus facile des mœurs. La partie de la côte d'Asie Mineure ainsi occupée par des Doriens reçut le nom de Doride. La disposition de tout ce cordon, tendu à l'extrême sud de l'Archipel, montre que les Doriens, moins forts sur mer que les Ioniens, avaient dû se contenter d'occuper, pour ainsi dire, des postes en lisière, aussi loin que possible des points où leurs adversaires vaincus avaient ramassé leurs forces.

De l'autre côté de la Grèce, les Corinthiens avaient colonisé Corcyre (Corfou), île relativement lointaine sur les côtes de l'Épire. Mais la plus brillante de leurs colonies fut Syracuse, qui devait devenir une cité immense, une des plus vastes qu'aient jamais habitées les Grecs. Nous avons noté l'exode des Messéniens à Rhégium. Plusieurs autres groupes doriens vinrent s'installer sur ces rivages de la Sicile et de l'Italie du Sud, qui reçurent, du fait de leur présence et de celle d'autres colons, le nom significatif de Grande Grèce.

Tout à fait à l'écart des autres, la plus méridionale et la plus célèbre des colonisations doriennes fut celle de Cyrène, en Afrique. La Cyrénaïque est une exception sur la côte africaine. C'est un coin de sol grec échoué sur les sables de la Tripolitaine, ou, si l'on aime mieux, une île de l'Archipel égarée au sud, entre le désert et la mer. Ce pays fut colonisé par des émigrants de l'île de Théra (aujourd'hui Santorin) où les Doriens s'étaient déjà mélangés à des hommes d'autres types. Le chef de l'expédition, nommé Battos, était de race mynienne, comme Jason. Des aventuriers de diverses cités, notamment des Crétois, avaient fourni leurs contingents. On raconte que les matelots, effrayés par la longueur inédite de cette navigation — il fallait perdre la terre de vue pendant plusieurs jours — opposèrent à Battos

des résistances analogues à celles que devait rencontrer Christophe Colomb cinglant vers l'Amérique. Cinq cités, dont Cyrène fut la principale, s'élevèrent dans ce coin reculé du monde grec, et s'enrichirent par la culture du silphium, plante très recherchée alors comme légume et comme denrée pharmaceutique. Un certain Démonax, à Cyrène, joua le rôle de législateur que Lycurgue avait joué à Lacédémone.

L'art dorique et sa propagation en dehors du monde dorien. — Même lorsque le type dorien se déformait par la fusion avec d'autres types, il conservait assez de prestige pour donner un cachet spécial et reconnaissable aux divers groupes qu'il contribuait à former. De nouveau, les montagnards avaient joué le rôle de levain qui fait fermenter la pâte. Ce prestige et cette influence se traduisirent, au point de vue intellectuel, par trois phénomènes importants, qu'il convient de noter.

Le premier phénomène fut le développement littéraire du dialecte dorien. Ce dialecte, le plus mâle des dialectes grecs, est, après l'éolien, le plus rapproché du latin, c'est-à-dire de la souche linguistique primitive. La lettre *a* y domine et les contractions y sont fréquentes, ce qui enlève de la finesse et des nuances. Ce dialecte devint celui de *la poésie lyrique chantée en chœur*. Nous avons montré que ces chœurs, grâce à la vigueur de la vie publique et aux fêtes occasionnées par l'éducation systématique de l'enfance, étaient plus prospères chez les Doriens qu'ailleurs. Il en résulta que, même chez les Ioniens, lorsque les poètes firent des vers pour les chœurs, ils suivirent naturellement la mode existante et écrivirent en dialecte dorien. Les grands tragiques d'Athènes eux-mêmes devaient s'incliner devant cette anomalie consacrée par l'usage. Tant que dure le dialogue, c'est la langue d'Athènes que parlent les personnages. Dès que le chœur commence, c'est l'idiome de Sparte qu'on entend.

Le second phénomène est la diffusion, en musique, du *mode dorique*. C'était le mode grave, religieux, tel qu'il convient à des chants organisés par la Cité pour l'éducation de la jeunesse.

et propres à exalter l'enthousiasme patriotique. Ce mode différait du mode *lydien*, doux et délicat, et du mode *phrygien*, ardent et passionné. C'était le mode national par excellence. Lui aussi fut employé par les cités non doriennes, dans les circonstances où il convenait d'imprimer aux mélodies un caractère noble et imposant.

Le troisième phénomène est la diffusion, en architecture, du style dorique. Ce style se caractérisait essentiellement par une certaine espèce de colonne, la plus grave, la plus massive et la moins ornée que connussent les Grecs. Cette colonne n'a pas de socle et repose directement sur le sol. Sa hauteur est de cinq fois et demi le diamètre pris à la base, car le fût s'amincit vers le haut. Le chapiteau n'est qu'un évasement de la pierre, orné de quelques rainures. L'entablement et la frise supportés par ces colonnes sont aussi moins ornés. Les édifices de ce style avaient quelque chose de particulièrement sobre et majestueux. Ils étaient pourtant *artistiques*, conformes, comme tout ce qui se faisait chez les Grecs, à un idéal de mesure et de goût. L'harmonie de leurs lignes éclate si on les compare aux monuments disproportionnés, inachevés, bizarres, de l'Égypte et de l'Assyrie. Comme le dialecte dorien, comme la musique dorienne, l'architecture dorienne rayonna hors du domaine territorial occupé par les Doriens, et quand les Athéniens, en plein siècle de Périclès, voulurent élever à la déesse Athénè, protectrice de leur cité, un temple digne d'elle, ce n'est pas l'ordre ionique, national pour eux, qu'ils choisirent. C'est dans le style dorique, c'est-à-dire dans le style des Spartiates leurs adversaires, qu'ils construisirent le Parthénon.

VI

LES REFOULÉS ET LEURS MIGRATIONS
L'ESSOR DU PORT MARITIME : LE TYPE IONIEN

Comment se fondait une colonie. — Nous avons vu la place que tient le bannissement dans les mœurs grecques. A côté du bannissement individuel, par lequel un chef vaincu se jette dans la montagne, il y a le bannissement collectif, par lequel d'importants groupes d'hommes, ayant le temps de se reconnaître et de s'organiser, abandonnent une cité qu'ils ne peuvent plus défendre, pour aller en fonder une ailleurs. Ces bannissements collectifs s'opèrent *par mer*, car, étant donnée la configuration du pays, cette route est la plus commode pour ceux qui disposent d'une flotte et qui veulent fuir sans se séparer.

Il arrive aussi que, soit par l'affluence de bannis dans une cité, soit par la multiplication normale des habitants, le sol de cette cité, généralement maigre et aride, ne suffit plus à nourrir la population. Alors se produit un essaimage de citoyens. Une petite cité se détache de la grande et se transporte ailleurs, pour vivre d'une existence calquée sur celle du milieu primitif.

La colonie n'est pas *soumise* à la métropole. L'essaim émigré, par le seul fait qu'il émigre, devient indépendant. Nous avons vu en effet que la souveraineté, avec la formation sociale de nos Grecs, ne peut guère s'étendre en dehors d'une certaine case territoriale, généralement assez petite. Au delà de cette limite, une cité peut avoir des amies, des alliées, des tributaires. Mais l'autonomie municipale subsiste, et l'autorité municipale, c'est

tout ce que les Grecs savent créer en fait de pouvoirs publics. Toute colonisation est donc accompagnée d'une *rupture* avec la cité-souche, et l'on n'a pas l'idée qu'il puisse en être autrement.

Cependant, si le lien matériel est rompu, le lien moral subsiste. La cité d'où l'on est parti demeure la métropole, mot à mot la cité mère. Elle conserve des droits à un certain respect, à une particulière déférence. Les émigrés, en partant, ont eu le soin d'emporter le feu sacré de leur patrie. Ils entourent d'un culte spécial les mêmes divinités que leurs pères. Ils emmènent avec eux des prêtres et des devins appartenant à des familles pour ainsi dire « nationales », anciennement investies du monopole de leurs fonctions. Ils s'efforcent, en construisant la ville nouvelle, de reproduire les temples, la citadelle, les places, les rues de la mère-patrie. C'est vers celle-ci qu'ils se tourneront le plus volontiers en cas de péril, s'ils éprouvent le besoin de quelque assistance étrangère. Et, réciproquement, c'est vers la colonie que fuient volontiers les gens de la métropole, si quelque désastre fond sur eux.

Les Achéens en Italie : l'austère Crotone et la molle Sybaris. — Des exodes de ce genre avaient dû se produire, évidemment, bien avant l'invasion dorienne. Mais celle-ci, par sa puissance de refoulement, en détermina un grand nombre.

Nous avons vu comment « l'empire d'Agamemnon », c'est-à-dire le groupe important de cités du Péloponèse qu'entraînait l'ascendant des chefs achéens de Mycènes, avait croulé sous le choc des envahisseurs, et comment, après le remous de l'invasion, les débris des Achéens vaincus s'étaient trouvés massés au nord du Péloponèse, sur le rivage, qui allait prendre dès lors le nom d'Achaïe. Ce rivage, bordé par le golfe de Corinthe, qui débouche au sud de l'Adriatique, offrait au trop-plein des fugitifs une route vers l'Occident. Ils s'en servirent et allèrent fonder, dans le sud de l'Italie, plusieurs cités importantes, dont les plus célèbres furent Crotone et Sybaris.

Ces deux villes sont restées dans l'histoire avec un cachet spécial.

Crotone était célèbre par ses médecins et ses athlètes. On y cultivait l'hygiène et les sports. C'est la patrie du fameux Milon, dont la force physique est demeurée légendaire.

Sybaris, au contraire, était la ville de la mollesse et des voluptés. Certains traits des Sybarites sont restés légendaires aussi. Ils ne pouvaient, disait-on, souffrir le pli d'une feuille de rose. Leur cuisine avait des raffinements merveilleux et aucune laine n'était assez fine pour draper leurs membres délicats.

L'antithèse entre ces deux villes, qui date d'ailleurs d'une époque fort postérieure à leur fondation, montre la lutte qui s'était établie, sur ces rivages, entre deux courants.

Sybaris, c'est le grand port maritime corrompu par la richesse, à la suite d'un commerce intense et prospère.

Les villes du sud de l'Italie, *auxquelles aujourd'hui l'on ne s'arrête plus*, étaient alors d'importantes étapes de trafic entre le monde grec d'une part et, d'autre part, cette immense Méditerranée orientale, qui était, nous l'avons dit, comme un Océan rempli ou bordé de « pays neufs ». Elles durent être aussi, à un moment donné, les habiles intermédiaires entre le commerce des Grecs et celui des Étrusques.

La situation favorisée de cette région se révèle d'ailleurs par la prospérité inouïe et l'importante population d'autres villes, comme Locres, Tarente, Syracuse, à la place desquelles on ne trouve aujourd'hui que des villages, mais qui atteignirent, à un moment donné, un haut degré de splendeur.

Or, la richesse engendre le luxe, et le luxe enfante la mollesse. Cela est classique.

Ce qui est classique aussi, c'est la lutte qui s'établit contre l'invasion des nouveautés amollissantes et corruptrices, dans les cités où les traditions de sobriété et de virilité sont encore représentés par une puissante élite sociale.

Cette élite voit le péril, et se raidit contre lui. Ce sont alors des lois somptuaires, des prédications hygiéniques et morales, des appels à la loi pour protéger les mœurs, des mesures artificielles pour écarter la contagion du luxe et de la sensualité. Alors surgissent, selon les pays, des Pythagores, des Catons, des Savonaroles.

En Grande Grèce, c'est Crotone, la cité des médecins et des athlètes, qui conduisit le mouvement, représenté dans son sein par le parti aristocratique, plus « conservateur » des traditions. Crotone était l'ennemie de Sybaris, qu'elle finit par vaincre, quoique moins peuplée et moins riche, et l'homme qui attacha son nom à ce mouvement de résistance aux mœurs dissolues, fut le philosophe Pythagore, un Ionien de Samos.

Mais Pythagore n'était pas seulement l'apôtre de la sobriété traditionnelle, soutenu par les conservateurs de Crotone et des cités voisines; c'était de plus un mathématicien. Or, ce caractère encore convenait parfaitement au milieu.

Dans la Méditerranée orientale — la grande mer — les îles et les caps se font rares. Les navigateurs ont plus souvent occasion de perdre la terre de vue. Par suite, des connaissances nautiques plus complètes s'imposent. Il y a une place à prendre pour les calculateurs, pour les astronomes, pour les ingénieurs maritimes. Or, c'est précisément en cette région que le même Pythagore s'illustre par ses théories mathématiques. C'est là que son disciple Archytas invente, dit-on, la poulie. C'est là qu'Archimède illustrera Syracuse par ses découvertes variées : principe d'hydrostatique, vis, miroirs ardents, etc. Les deux grands hommes de Marseille, la plus occidentale des colonies grecques, sont deux mathématiciens-navigateurs, Pythéas et Euthymènes. Telle est, en quelques mots, la forme particulière que prend l'esprit grec dans ce coin reculé du monde hellénique en raison des conditions spéciales que lui font le milieu. Revenons maintenant aux autres effets de l'invasion dorienne, c'est-à-dire aux autres migrations.

Les Éoliens à Lesbos : la poésie à épanchements des joueurs de lyre. — Mais, tout d'abord, rappelons-nous que l'invasion dorienne dans le Péloponèse avait été précédé d'un phénomène analogue, celle des Thessaliens dans l'Hæmonie, qui allait dès lors prendre le nom de Thessalie. La plupart des chefs de ce pays étaient des Éoliens, proches parents de ceux qui avaient fait l'expédition des Argonautes. Les vaincus — ou tout au

moins ceux qui avaient été le plus compromis dans la lutte — s'embarquèrent, dit la tradition, à Aulis, comme les aventuriers qui étaient allés faire la conquête de Troie, et cinglèrent précisément dans la direction de Troie, c'est-à-dire vers la portion de l'Asie Mineure qui se trouvait, de l'autre côté de l'Archipel, en face de la Thessalie. Les émigrants éoliens se superposèrent, en cet endroit, aux populations dont nous avons parlé à propos du type troyen, et qui se rapprochaient plus ou moins du type primitif pélasgique. Comme ils constituaient, malgré leur défaite, une élite guerrière et directrice, ils devinrent les maîtres de cette région, qui prit le nom d'Éolide. L'éclat des cités qu'ils fondèrent fut éclipsé, nous allons le voir, par le voisinage des cités ioniennes, d'un type plus intense et plus net. Il faut faire une exception pour un point spécial de leur domaine, l'île de Lesbos.

L'île de Lesbos paraît avoir eu le privilège de partager les heureuses conditions de l'Ionie au point de vue de l'essor intellectuel et poétique, et, en même temps, grâce à la fondamentale simplicité de sa population pélasgique ainsi qu'à sa situation légèrement en dehors du tourbillon commercial intense, cet autre privilège de voir régner chez ses habitants une certaine naïveté de cœur, une certaine fraîcheur d'impression éminemment favorable au développement du lyrisme. Une légende disait que la tête d'Orphée, après que celui-ci avait été mis à mort par les Ménades, avait été roulée par les flots jusqu'au rivage de Lesbos. Poétique tradition, qui doit être interprétée dans le sens d'un refuge particulièrement ouvert, dans cette île pélasgique, aux vieilles traditions poétiques des Pélasges. Plus qu'ailleurs, les effusions et récréations poétiques étaient goûtées à Lesbos ; plus qu'ailleurs elles se produisaient spontanément et traduisaient les sentiments d'âmes épanouies ; plus qu'ailleurs on se plaisait à imaginer des combinaisons de rythme et de mesure pour s'adapter aux vers ; plus qu'ailleurs on s'ingéniait — car la poésie, ne l'oublions pas, restait étroitement unie à la musique — à perfectionner les instruments qui accompagnaient la voix.

L'île de Lesbos, une des plus grandes de l'Archipel, est très voisine de la côte d'Asie. Elle se trouve au sud de la Troade et au nord de l'Ionie, non loin du point d'où les Pélasges primitifs, arrivant par l'Hellespont, s'étaient élancés vers l'Archipel et la Grèce. Le sol est fertile et le climat doux. Une médaille antique représente l'île sous les traits de Cybèle — la déesse pélasgique — tenant en main la corne d'abondance. Les Grecs donnaient à Lesbos l'épithète de « fortunée ». Ils prétendaient trouver un charme particulier au chant de ses rossignols et louaient proverbialement l'extraordinaire beauté de ses femmes.

On peut conjecturer que les péripéties de l'histoire de Lesbos avaient consisté surtout en retours de Pélasges vers d'autres Pélasges, et en superpositions de types très ressemblants, qui ne faisaient que se renforcer par leur superposition même. Les émigrés éoliens eux-mêmes, nous l'avons vu en définissant le type éolien, faisaient à peine exception à la règle. C'étaient les Hellènes demeurés les plus voisins du type pélasgique; et c'est du reste dans cette région restreinte de l'Éolide que parvinrent à se maintenir, sous le nom de dialecte éolien, le formes les plus archaïques de la langue grecque.

Grâce à la douceur de la vie, combinée avec l'ouverture d'esprit que favorisait le commerce, Lesbos se caractérisa, au milieu du monde grec, par le développement plus rapide et plus ingénieux de la musique. C'est à Méthymne, cité de l'île, qu'était né Arion, le musicien charmeur, qui, obligé de se jeter à la mer pour échapper à des matelots bandits, fut, dit la légende, sauvé et porté par un dauphin. C'est de Lesbos qu'était Terpandre, illustre pour les perfectionnements qu'il avait apportés à la lyre, et qui fut banni de Sparte, dit une autre légende, pour ces innovations qui rendaient les mélodies trop captivantes. C'est à Lesbos que les musiciens poètes, adaptant eux-mêmes les accords de leurs lyres aux sentiments qu'ils voulaient exprimer, inventaient des « nomes » ou rythmes nouveaux, et qu'Alcée créait la strophe « alcaïque », comme Sapho la strophe « saphique ». Et ce que nous appelons « strophe » était une combinaison de mesures musicales en même temps qu'un certain arran-

gement de vers. Rappelons-nous que le même homme, en ces temps où la division du travail était dans l'enfance, pouvait cumuler très normalement les rôles du compositeur, de l'exécutant, du chanteur, du poète et du luthier. L'image aujourd'hui si conventionnelle et presque allégorique du poète *s'accompagnant sur sa lyre* correspondait alors aux réalités de la vie.

L'originalité des poètes de Lesbos fut de promouvoir à la dignité littéraire des chants tels qu'il s'en rencontre partout, mais qui, dans ce milieu plus favorisé, tendaient à prendre une forme plus belle qu'ailleurs. Tels sont les chansons à boire, les cris d'admiration en face du pittoresque de la nature, la satire politique et les épanchements de l'amour.

« Arrose de vin tes poumons, s'écrie Alcée, le soleil est haut, la saison est accablante, et la soif brûle toute chose. Harmonieusement, dans le feuillage, bruit la cigale, et de ses ailes tombe en notes pressées son chant sonore, tandis que l'été embrasé, s'étendant sur la terre, y répand la sécheresse. »

Et Sapho, native comme Alcée de Mytilène, dit à son tour : « Le bruit des feuilles a dissipé mon sommeil... L'aurore à la chaussure d'or paraît déjà à l'horizon... La lune dans son plein éclairait les cieux. » Profitant d'une liberté d'allures et d'une hardiesse particulières aux femmes de Lesbos, elle met dans l'expression de l'amour une ardeur passionnée qui l'a rendue célèbre : « Ma langue se brise, un feu subtil et rapide court en moi, mes yeux ne voient plus rien, mes oreilles bourdonnent... ». Voilà bien cette poésie « subjective », jaillie spontanément de l'âme, qui refleurira avec Lamartine, Hugo et Musset. Et c'est encore un élan spontané du cœur que la colère avec laquelle Alcée, victime des révolutions politiques de Mytilène, « banni » même à la suite de ces révolutions, transforme ses poésies en « châtiments » contre les politiciens qu'il n'aime pas. C'est lui qui, pour la première fois, compare la cité à un vaisseau battu par la tempête. C'est lui qui s'écrie avec une joie sauvage, en apprenant la mort d'un « tyran » qui opprime son parti : « C'est maintenant qu'il faut boire, et maintenant qu'il faut s'enivrer! » Naïfs, délicats, impressionnables, expansifs : tels nous apparaissent les

Lesbiens, variété la plus vibrante et la plus nerveuse peut-être du génie grec, bien que d'autres variétés aient conquis plus de gloire par des œuvres plus solides et plus étoffées.

Les Ioniens comprimés en Attique et projetés vers l'Asie. — Nous glissons rapidement sur la colonisation achéenne et la colonisation éolienne, pour ne pas avoir à répéter certaines constatations que nous allons faire à propos de la colonisation ionienne, la plus brillante de toutes, et sur laquelle nous insisterons un peu plus.

Nous avons dit que les Ioniens, au moment de l'invasion du Péloponèse par les Doriens, s'étaient vus obligés d'évacuer le nord de la Péninsule et de refluer vers l'Attique. Ceux qui fuyaient ainsi, répétons-le, n'étaient pas le menu peuple. Le menu peuple ne se déplace pas si aisément, et peu lui importe le maître. Ceux qui fuyaient, c'étaient les nobles familles, les « meneurs d'hommes » et leurs « illustres compagnons »; bref, les gens à panache, toute une aristocratie vaincue, menacée, compromise, préférant l'émigration à une révolution qui eût été sa ruine et sa mort. Toutes ces élites sociales de l'Ionie péloponésienne, mêlées à quelques nobles Éoliens de l'Élide appartenant, dit-on, à la famille de Nestor, viennent se concentrer dans l'Attique, pays de population ionienne où elles se sentent chez des amis. L'Attique, par sa situation péninsulaire à l'extrémité orientale de la Grèce, en dehors de la grande route allant du nord au sud, était merveilleusement adaptée à son rôle de refuge, et nous avons vu que, pendant longtemps, les Pélasges vaincus y avaient résisté aux Hellènes. De même les Ioniens y résistèrent aux Doriens, et cette résistance fut victorieuse. Acculés dans ce cul-de-sac, tous les illustres bannis, grossis des Athéniens, firent front contre les envahisseurs, et le triomphe des armes ioniennes est resté célèbre dans l'histoire, qui l'associa au « dévouement de Codrus », dernier roi d'Athènes. Ce « roi », dit la tradition, ayant su par un oracle que le peuple dont le roi périrait serait vainqueur, se fit volontairement tuer dans la bataille, et les Athéniens abolirent dès

lors la monarchie, parce que Codrus avait porté trop haut désormais le titre de roi. Il est assez probable que l'afflux d'une foule de familles nobles, et même « royales », dans l'Attique, fit tomber tout naturellement le pouvoir dans une sorte de conseil de chefs égaux entre eux, ce qui ouvrit la période de l'archontat aristocratique.

Mais il ne suffit pas de se défendre sur un sol. Il faut y vivre. Cinquante ans après la victoire de Codrus, disent les historiens, il y eut dans l'Attique une disette. En d'autres termes, les réfugiés étaient trop nombreux dans ce territoire pauvre, presque tout entier en collines rocailleuses, et des migrations s'imposaient. Toutes les traditions s'accordent à nous montrer ces migrations conduites par des « descendants de rois » (surtout de Codrus et de Nestor). Elles se firent vers l'est, en ligne droite, c'est-à-dire selon une ligne parallèle aux migrations éoliennes, mais plus au sud, comme l'indiquait suffisamment la configuration des lieux. Il est assez probable que les essaims partis de l'Attique, avant de se poser sur la côte d'Asie, commencèrent à coloniser de proche en proche les îles de l'Archipel, c'est-à-dire à y superposer des aristocraties nouvelles aux populations qui s'y trouvaient déjà. Les Ioniens, avons-nous vu, étaient les plus marins des Hellènes. Ils étaient donc particulièrement aptes à l'occupation des îles; et en fait, presque toutes les îles de l'Archipel tombèrent en leur pouvoir. Seul restèrent hors de leur domaine, à l'extrême sud, le chapelet d'îles doriennes qui reliait le Péloponèse à la Carie, et au Nord, l'île de Lesbos, d'ailleurs presque liée au continent, où nous avons noté le magnifique essor de la civilisation éolienne.

Les deux plus importantes de ces îles, Chio et Samos, les conduisaient à la portion du rivage d'Asie Mineure qui allait prendre le nom d'Ionie.

L'Ionie et la douceur de vivre. — L'Asie Mineure est un plateau très massif, très asiatique, mais dont les rivages, souvent isolés de l'intérieur du pays, sont européens et grecs par leur configuration. L'extrémité occidentale de ces rivages, en parti-

culier, fait absolument corps avec l'Archipel. C'est une côte sinueuse, découpée, toute en golfes et en presqu'îles, avec des combinaisons de lignes courbes qui équivalent en longueur au quadruple d'une ligne droite. Ces rivages, comme en Grèce, se divisent en compartiments restreints, séparés par des ceintures de hautes collines et dont le centre est occupé par des cours d'eau à physionomie torrentueuse, chargés de limon et d'alluvions : Caïcos, Hermos, Caystre, Méandre. Comme climat, l'Ionie est une région privilégiée. L'Éolide, au nord, quoique tempérée, tend à se rapprocher du climat septentrional, celui de la côte de Trébizonde, qui est exposée aux vents de la mer Noire. La Carie, au sud, ainsi que les Cyclades tout à fait méridionales, est exposée au contraire à des excès de chaleur. L'Ionie, comprise entre les deux, a, observe Reclus, le climat « le plus agréable et le plus uniforme de la région cistaurique ». La moyenne d'hiver y est de huit degrés; la moyenne d'été, vingt-quatre; la moyenne de l'année, seize. « Les Ioniens, dit Hérodote — qui n'était pas ionien — ont bâti leurs villes dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température. » Comme conséquence, l'on a une magnifique végétation d'arbres fruitiers : oliviers, figuiers, orangers, citronniers, mûriers, grenadiers, vignes. De nos jours encore, la figue de Smyrne et le muscat de Samos donnent une idée des aptitudes productrices de cette région, pourtant bien désertée sous la domination ottomane.

Cette « douceur de la vie », que nous avons déjà signalée à Lesbos, était donc une caractéristique de la région ionienne. La culture arborescente est chose facile et agréable, surtout quand un limon fertile, comme celui du Méandre et des autres fleuves, en favorise la végétation. L'Ionien était un homme qui regardait pousser des arbres, et ce spectacle de la fécondité de la nature ne sera pas sans influence sur l'orientation de sa philosophie.

A cette prédominance de l'arbre se rattache une qualité bien grecque : la sobriété. L'olive et la figue ne sont point un condiment et un dessert, mais des aliments, des « plats de résis-

tance ». Cette qualité contribue dans une large mesure à augmenter les loisirs. La modération des besoins agit dans le même sens que la fécondité du sol : toutes deux tendent à diminuer le travail de l'homme. Il demande peu, la nature donne beaucoup. De telles coïncidences, si elles ne font pas tout le bonheur, expliquent l'épithète d'heureux donnée à certains peuples. Les Ioniens furent de ceux-là.

Outre cette culture facile, les Ioniens se livraient pourtant au commerce; mais c'est presque toujours — nous verrons les exceptions — le commerce de cabotage, l'exploitation tranquille et heureuse d'un voisinage facile à atteindre. Pour l'Ionie, le génie commercial n'est pas un démon, un de ces démons qui possèdent une race tout entière — comme celui des Phéniciens — et l'empêchent de rêver à autre chose. Ces aptitudes commerciales, toutes brillantes qu'elles paraissent à une certaine époque, ont un sensible contrepoids dans l'amour de la bonne terre ensoleillée plantée d'arbres à fruits, où ont vécu les ancêtres et où les loisirs sont si doux. On s'embarque pour trafiquer, mais l'on débarque volontiers pour aller bavarder sous les platanes, en des causeries que le climat permet de prolonger autant que l'on veut. Les jours fériés sont nombreux; on aime les fêtes. L'une d'elles, intitulée « panionienne », réunit dans un pèlerinage à l'île de Délos les représentants de toutes les cités d'Ionie. C'est enfin dans l'île ionienne de Samos qu'on verra s'élever le type si curieux du « tyran » Polycrate, se plaignant et s'effrayant d'être *trop heureux*.

Le premier essor de la poésie ionienne : les aèdes homériques et leur rayonnement. — Cet état d'âme a des conséquences intellectuelles. Comme Lesbos, l'Ionie est un milieu merveilleusement préparé à l'essor des facultés poétiques.

Une première période poétique paraît avoir suivi de très près l'arrivée des essaims venus d'Attique, et encore remplis du souvenir des grands exploits accomplis pendant la phase précédente. Ceux qui débarquaient étaient, ne l'oublions pas, des « héros » à la mode d'Agamemnon, dont les pères ou les grands-

pères avaient connu, dans le Péloponèse, la civilisation mycénienne. Déchus de leur splendeur politique, ces illustres bannis se raccrochaient du moins, par le souvenir, à cette épopée déjà un peu lointaine, et par conséquent idéalisée. Des aèdes, chez ces héros, se firent les interprètes de ce sentiment. Comme il arrive souvent, l'homme qui chantait la gloire arrivait au moment où la gloire commençait à s'éteindre.

La poésie de ces aèdes, nous l'avons dit, se résume dans le nom d'Homère. Homère évidemment ne fut pas le seul, et nous savons même que les poèmes consacrés à l'épopée troyenne se groupaient en « cycles » qui représentaient un vaste mouvement poétique. Mais la postérité aime à simplifier, et l'on ne peut ni conserver tous les ouvrages, ni retenir tous les noms. Quoi qu'il en soit, l'éclat de la poésie ionienne fut dès lors assez vif pour que la langue employée par Homère fût adoptée par des poètes d'autres races, hors des limites de l'Ionie. C'est en Béotie, pays éolien plus ou moins dominé par les Doriens, qu'Hésiode, empruntant la forme homérique, composait sa *Théogonie* pour enregistrer les légendes accumulées sur la généalogie des dieux, et ses *Travaux et Jours* pour donner aux cultivateurs de son pays — obligés à plus de labeurs que les Ioniens — des préceptes non seulement d'agriculture, mais encore d'économie domestique et de morale. Car le besoin de persuader, chez ces hommes dont nous avons suivi la formation, imprègne ceux qui écrivent comme ceux qui parlent. C'est Hésiode qui dit : « N'aventure pas sur la mer ta fortune entière. Fais-en deux parts : la plus grande pour ta maison, la petite pour ton navire ». Même chez ce Béotien agriculteur, la mer n'est pas perdue de vue. Et voici un autre conseil pratique, montrant comment les liens du voisinage, chez les Grecs, l'emportent souvent sur ceux de la parenté : « Invite au festin ton ami, laisse ton ennemi. Invite *d'abord ton plus proche voisin*. Car, s'il survient un accident dans ton domaine, les voisins accourent sans mettre leurs ceintures ; les parents mettent les leurs. »

Cette première efflorescence de la poésie ionienne tenait en

partie, si l'on peut ainsi parler, à des traditions toutes chaudes, à des réserves antérieures, apportées par les nouveaux arrivants. Elle fut suivie d'une période d'obscurité, au cours de laquelle, évidemment, la société ionienne s'élabore. Cette élaboration prend un certain temps, et on le conçoit. Une crise, en effet, est toujours une crise, et une invasion comme celle des Doriens, suivie d'un exode comme celui des Ioniens, ne va pas sans des épreuves matérielles dont une race se ressent pendant un certain nombre de générations. Il faut en effet une certaine dose de richesse et d'impressions intellectuelles accumulées pour que la production artistique ou littéraire, engendrée peu à peu par les conditions favorables de la vie, puisse atteindre le degré où elle devient digne d'attention et de mémoire. Or, si les loisirs et la « vie heureuse » en Ionie poussaient aux rêveries d'où sortent les essais poétiques, il fallait que la richesse, et une richesse intelligente, fût en mesure de patronner ceux-ci avec goût. Mais cette richesse, qui devait surtout s'acquérir par le commerce, ne pouvait se créer en un jour. Il fallait s'étendre peu à peu, multiplier les comptoirs, trouver des débouchés, lutter contre les Phéniciens qui exploitaient encore ces parages, se substituer à eux graduellement. L'espace de temps qui s'écoule approximativement entre le IXe et le VIe siècles avant Jésus-Christ est rempli par cette lente ascension de la société ionienne. Le type subit une évolution déjà ébauchée sans doute avant la guerre de Troie, et caractérisée par la différence qui séparait l'Ionien naissant de l'Achéen, mais qui va s'accentuant de plus en plus. Il devient moins guerrier (sans cesser tout à fait de l'être) et plus commerçant, tout en ne versant pas dans le type de trafiquant pur.

Le type tend à devenir moins guerrier, parce que les conditions qui alimentaient l'esprit belliqueux en Grèce n'existent plus ou existent peu en Ionie. *La montagne n'est plus grecque*, ou l'est à peine dans un voisinage immédiat. La montagne est « barbare ». Elle ne sert plus de réservoir d'hommes, mais de frontière tacitement acceptée entre les grands États asiatiques du plateau intérieur et les petites cités helléniques accrochées

au rivage. De l'esprit guerrier, les cités ioniennes gardent ce qu'il en faut pour résister à la pression de ces populations de l'intérieur; elles entretiennent dans leur sein un art militaire savant, apprécié parfois chez les barbares qui soudoient des mercenaires et sont heureux d'en trouver là. Mais, somme toute, l'entretien méthodique de cet art constitue surtout une préoccupation défensive. A mesure qu'on s'éloigne de l'époque homérique, le type du bouillant Achille et du conquérant Agamemnon répond de moins en moins aux réalités qui s'élaborent sous l'influence des besoins nouveaux. Rien d'étonnant, donc, si la poésie héroïque, après avoir jeté son suprême éclat avec Homère et les aèdes de son école, tombe sinon tout à fait, du moins aux trois quarts dans l'oubli.

L'ascension de la société ionienne par le développement du port maritime : Milet et Phocée. — En revanche, la disposition des rivages, avec ses baies, ses promontoires, ses îles, ses abris innombrables, constitue pour les Ioniens un merveilleux encouragement à s'adonner aux opérations commerciales. Ils y sont encore encouragés par les destructions violentes accomplies en Grèce par les Doriens, destructions qui suppriment des concurrences et détournent vers la côte orientale de l'Archipel des courants commerciaux habitués à fréquenter auparavant la côte occidentale. En un mot, il y a des occasions à « cueillir », et on les cueille. Ce qui reste d'aptitudes belliqueuses servira d'ailleurs à lutter victorieusement contre la marine phénicienne. En outre, le voisinage des grands États barbares de l'Asie ne sera pas inutile au progrès des ports. Des routes de terre font communiquer ceux-ci avec la vallée de l'Euphrate. Des marchandises peuvent donc arriver par là, et l'on peut profiter de certaines inventions dues aux civilisations assyrienne, babylonienne, lydienne. C'est du reste une loi vérifiée en plusieurs circonstances que des populations pressées entre un plateau et la mer, sur une étroite bande de rivage propice, se tournent volontiers vers le commerce. Ainsi firent les Ioniens, et, avec eux, le type du port maritime entre véritablement dans l'histoire.

Deux ports ioniens, entre tous, atteignirent à un haut degré de rayonnement : le plus méridional, Milet, et le plus septentrional, Phocée.

Milet, à l'embouchure du Méandre, possédait quatre ports, aujourd'hui comblés par les alluvions de ce fleuve. Cette cité, la plus puissante de l'Ionie, se signalait par la multitude de ses colonies dont beaucoup, probablement, devaient n'être que des « comptoirs ». Elle finit par en posséder plus de trois cents dans le Pont-Euxin. Bien que les Milésiens allassent un peu partout, ils s'étaient fait une spécialité du commerce « hyperboréen ». C'étaient eux qui drainaient le blé de la Scythie (le blé d'Odessa) et le distribuaient dans le monde grec. Ils chargeaient encore les laines brutes et les pelleteries, si nombreuses dans les pays du Nord, l'ambre recueilli sur les bords de la Baltique, les pépites d'or de Phase et de l'Oural, les poissons secs et les esclaves. Cette dernière « denrée » commence à devenir plus répandue. L'esclavage, rare à l'époque mycénienne, tend à s'ériger en une institution plus régulière, par suite sans doute de l'enrichissement des centres commerciaux et de la possibilité d'organiser une « traite » avec les réservoirs d'hommes qu'offrent les pays barbares du Nord. Le commerce, de son côté, avait créé à Milet quelques industries, comme celle des fins lainages, célèbres dans l'antiquité, et d'autres tissus précieux. Grâce au climat de l'Ionie, Milet était encore connue pour l'exportation de ses roses.

Les Milésiens poussent aussi une pointe dans une direction absolument opposée. Ils fondent une colonie en Égypte, Naucratis, et obtiennent des pharaons de ce pays quelque chose comme des « capitulations », qui leur confèrent des privilèges commerciaux dans le Delta. De là, dans les entrepôts de Milet un bel assortiment de marchandises très différentes, qui en faisaient un marché de premier ordre, et multipliaient les ressources de l'industrie. Naturellement, cette prospérité croissante n'allait pas sans une certaine corruption. Milet fut célèbre par la licence de ses mœurs, et c'est elle qui devait donner naissance à la célèbre Aspasie, qui fut à Athènes l'inspiratrice de Périclès.

Le type de Phocée présente, avec beaucoup de ressemblances, quelques différences qui en font une autre variété du port ionien. Les Ioniens qui l'avaient fondé étaient, comme les autres, venus d'Athènes, mais ils étaient fortement mélangés de Phocidiens, autrement dit de montagnards achéens. De là peut-être le caractère plus aventureux de ce groupe. Ce qui distingue les Phocéens entre tous les Grecs, en effet, c'est le goût des voyages lointains, en des régions mystérieuses et dangereuses, comme cette Méditerranée occidentale qui était la grande mer inconnue. Le commerce paraît avoir été pour eux une besogne plus absorbante et plus laborieuse que pour les Milésiens. Aussi, tout en participant à la culture intellectuelle de toute l'Ionie, les gens de Phocée n'ont-ils pas vu s'élever au milieu d'eux de ces célébrités littéraires ou philosophiques dont s'enorgueillissaient des cités voisines, beaucoup plus petites parfois.

Les Phocéens forcent le détroit de Messine, y fondent un nid de corsaires, Zancle, restaurent Cumes en Italie, colonisent Alalia en Corse (où ils paraissent avoir procédé à de grands travaux d'assainissement). Là, comme les Phéaciens leurs prédécesseurs, ils se livrent à l'exploitation si attrayante des pays neufs, jusqu'alors le monopole des races phéniciennes, et poursuivent précisément une lutte acharnée, séculaire, contre les Phéniciens d'abord, et ensuite contre leurs successeurs les Carthaginois. On entrevoit là, autant que les rares documents le permettent, une sorte d'épopée commerciale avec péripéties héroïques. Dans cette Méditerranée lointaine, le négociant grec demeure doublé d'un forban, et il s'y livre, entre concurrents, d'homériques batailles pour la possession de telle route ou de tel comptoir. La fondation de Marseille (probablement sur les ruines d'une station phénicienne) marque, vers l'an 600, l'apogée de l'expansion phocéenne.

Les autres cités de l'Ionie ont leur éclat commercial, mais qui pâlit un peu à côté de celui des deux cités prépondérantes : Smyrne, Clazomène, Chio, Téos, Colophon, Éphèse, Samos, Priène, sont les anneaux plus ou moins brillants d'une chaîne qui, du nord au sud, relie Phocée à Milet. Mais, si leur commerce

fut moins puissant, elles n'en participèrent pas moins à cette vie intellectuelle si intense que les conditions d'ensemble de l'Ionie tendaient à développer.

Le second essor de la poésie ionienne et ses inspirations : l'amour de la cité, la discorde, le plaisir. — La vie facile donne des loisirs; le commerce crée des riches; le contact avec divers peuples ouvre les idées; la poésie héroïque de l'époque mycénienne a laissé des traces, des traditions, et même des écoles de fidèles; les bavardages vont leur train sur la place publique, où l'on aime à raisonner; du point de vue de l'utile, ces bavardages se transposent au point de vue du curieux ou du beau. Bref, la société atteint un certain niveau où ces caprices de l'esprit, qui existent en germe un peu partout, deviennent assez intenses et occupent assez de place pour que la dignité littéraire, artistique ou scientifique leur soit conférée. Nous avons vu que le milieu ionien se prête admirablement à cet épanouissement de l'âme. Et c'est pourquoi nous voyons apparaître deux types d'hommes, qui n'en font qu'un seul en réalité, mais qu'on peut distinguer comme marquant le point de bifurcation de deux ordres d'activité intellectuelle destinés à être séparés dans l'avenir : les poètes et les philosophes.

Les fidèles de la poésie homérique, depuis le IXe siècle, avaient entretenu, pour ainsi dire, une sorte de feu sacré. Vers le VIIe siècle, d'autres lumières s'allument. Une poésie nouvelle surgit, et, ce qui frappe immédiatement, c'est le pouvoir réel, immédiat, que les poètes exercent autour d'eux.

L'Ionie est menacée par l'invasion des Cimmériens, nomades barbares. Un souffle de terreur passe sur cet heureux pays. Qui prêche le courage? Un poète, Callinus d'Éphèse, et le rôle de Tyrtée recommence, avec cette différence que Callinus parle à des compatriotes. C'est aux accords de la lyre que le courage se ranime chez les Éphésiens.

Un des malheurs de l'Ionie, c'était la turbulence des cités, qui les empêchait de s'unir entre elles, malgré l'ombre de lien fédéral qu'on avait essayé de créer. Cette turbulence, entretenue par

les commérages de l'*agora*, régnait aussi dans l'intérieur de chaque cité, et se traduisait par des animosités véhémentes, héritage des antiques « querelles » entre chefs de clans rivaux. Un autre poète ionien, Archiloque de Paros, est demeuré célèbre pour avoir servi d'énergique interprète à ces animosités. Amoureux d'une jeune fille, Néobule, que son père Lycambès lui avait promise, puis refusée, Archiloque diffama dans ses vers le père et la fille, et cette diffamation poétique eut *un effet social* si puissant, que tous deux se crurent obligés de se pendre. Quelle satire en vers produirait aujourd'hui les mêmes effets? La vogue d'Archiloque fut immense. On fit des bustes géminés où sa tête était unie à celle d'Homère. Le mérite d'avoir inventé le rythme iambique lui a été attribué, avec une sorte de reconnaissance, par les écrivains postérieurs.

La même verve satirique anime Simonide d'Amorgos. Dans un autre genre, Anacréon de Téos, hôte et protégé du fameux Polycrate, tyran de Samos, et Mimnerve de Colophon, qui vivait à Smyrne, traduisaient harmonieusement ce qu'il pouvait y avoir de mou, de voluptueux, de doucement mélancolique, dans les mœurs auxquelles le climat et les loisirs de l'Ionie prédisposaient peu à peu. Anacréon, qu'imita plus tard la nombreuse tribu des poètes dits « anacréontiques », a vu son nom servir à la désignation de tout un genre. Mimnerve, lui aussi, chante le plaisir et l'amour. Eux seuls rendent la vie digne d'être vécue. Le poète souhaite donc de ne pas vieillir : « Quand la douloureuse vieillesse est survenue, dit-il, la vieillesse qui réduit au même point l'homme laid ou beau, l'âme est sans cesse harcelée, accablée de fâcheux soucis; on n'a plus de joie à contempler la lumière du soleil. On vit haï des jeunes gens, méprisé des femmes. » Remarquons le ton sentencieux et raisonneur de cet élégiaque. Depuis des siècles, la race grecque raisonne et ergote; nous avons vu pourquoi. Les poètes ne peuvent donc versifier sans être plus ou moins philosophes. Nous allons voir que les philosophes, de leur côté, ne peuvent concevoir leurs systèmes sans rêveries poétiques, ni les exposer sans les mettre en vers.

Les philosophes ioniens et leurs préoccupations artistiques devant la nature. — L'influence combinée des loisirs, de l'ouverture d'esprit, des longues conversations sur la place publique, tendait à élaborer l'état d'âme de ceux qu'on a appelés les « sages », mot qui exprime à la fois l'abondance des connaissances variées et la possession du bon sens pratique à un degré supérieur. Thalès de Milet prévoyait le temps, prédisait les éclipses, distribuait de bons conseils, et raisonnait en dilettante sur n'importe quoi. Puis, le nom de « sage » paraissant prétentieux, on jugea élégant de s'intituler « amis de la sagesse ». Le terme de *philosophe* était créé.

Une préoccupation fondamentale absorbe les philosophes d'Ionie : comment naissent, comment *poussent* les choses? Et leurs traités, lorsqu'ils en écrivent, prennent le titre de *Periphyséos, De la façon dont les choses poussent*. Tout vient de l'eau, dit Thalès de Milet; l'air n'est que l'eau raréfiée, la terre de l'eau condensée. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en air, puisque le soleil en pompe les vapeurs. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en terre, puisque des flots du Méandre sort sans cesse un abondant limon. Tout vient de l'air, réplique un autre Milésien, Anaximène : l'eau n'est que de l'air condensé; la terre, de l'air plus condensé encore. Qu'est-ce, en effet, que la pluie, sinon un air qui se change en eau? L'air, d'ailleurs, est infini; l'air pénètre tout, enveloppe tout, vivifie tout. C'est par l'air qu'on respire et la respiration est source de vie. Tout vient du feu, riposte Héraclite, le sage mélancolique d'Éphèse. C'est le feu, autrement dit la chaleur, qui anime tout. N'est-ce pas le feu qui transforme le solide en liquide, le liquide en gazeux, c'est-à-dire, suivant le langage de l'époque, la terre en eau et l'eau en air? N'est-ce pas la chaleur qui, de la vase des marais, fait éclore des êtres vivants? Anaximandre, de Milet, invente un élément, l'*infini*, intermédiaire entre l'air et l'eau. En un mot, *la question des éléments* est à l'ordre du jour, et compose alors toute la science. Ceux même qu'on appelle « idéalistes » sont fascinés par ce problème. Xénophane de Colophon parle d'un limon primitif qui engendre la terre et les hommes. Pour lui, les

astres se nourrissent de vapeurs. La terre, dit-il, a passé de l'état liquide à l'état solide, et repassera à l'état liquide. Et Mélissus de Samos a des idées analogues. Le plus illustre enfant de la même Samos, Pythagore, ne s'absorbe pas dans les mathématiques en pur mathématicien. Cet ami des chiffres, qui avait voyagé en Orient, et fréquenté les géomètres égyptiens, se préoccupe beaucoup aussi du chaud, du froid, du sec, de l'humide, des saisons, des couches d'air, du feu central, de la rotation de la terre, et autres phénomènes des plus concrets.

C'est à Abdère, colonie ionienne sur les côtes de Thrace, que naquit la théorie des atomes crochus, si célèbre pour avoir été reprise plus tard par Épicure et chantée par Lucrèce. Les philosophes abdéritains, Leucippe, Démocrite, sont hypnotisés, eux aussi, par l'idée de l'origine du monde, et, comme nul n'a l'idée de la création, chacun cherche l'*élément* d'où ont pu sortir les choses, ainsi que la manière dont elles en sont sorties. Et cette théorie n'est pas modifiée à fond par Anaxagore de Clazomène qui, tout en admettant une « intelligence » organisatrice, conserve des atomes nommés « homæméries », ayant d'avance les qualités des corps qu'ils doivent servir à former.

Pour préciser l'orientation de la philosophie ionienne, on peut dire que l'esprit qui l'inspire se résume en deux mots : l'idée de *génération* (*physis*), et l'idée d'*ordre* (*cosmos*). Le monde est quelque chose qui a poussé, et c'est aussi quelque chose de *bien arrangé*. Car ces chercheurs et ces raisonneurs sont aussi des artistes. La question des éléments se pose dans leur esprit devant le spectacle des choses, qu'ils ont le temps de contempler, mais ils éprouvent le besoin d'y apporter des *solutions élégantes*, harmonieuses, car le sens du beau s'est développé chez eux par l'éducation. Chose remarquable, l'idée d'un Dieu arrangeur est absente jusqu'à Socrate, et néanmoins tous les efforts des philosophes tendent à établir de vastes symétries, des correspondances systématiques entre les différentes parties et les différentes forces de l'univers. Il faut que les systèmes tiennent debout comme de beaux temples ou de beaux vases. La vérité pourra se plaindre, mais les yeux artistes seront contents.

L'art ionien, reflet des élégances de la race. — Artiste, l'Ionien l'est dans toutes les branches. Les mêmes causes qui ont affiné son sens esthétique en matière de poésie et de philosophie l'affinent aussi en matière de musique et d'architecture. En musique, sans doute, l'Ionie n'attache son nom à aucun système nouveau. Mais elle s'approprie deux « modes » asiatiques, nés dans l'arrière-pays, et les adapte aux chants de ses poètes. La Phrygie, la Lydie donnent leurs noms à ces deux *modes*, ou « genres » mélodiques. A propos de la flûte, nous avons déjà parlé des aptitudes musicales de la Phrygie, où Marsyas défiait Apollon. Depuis lors, Apollon et les siens sont venus, par le jeu des émigrations et des superpositions, perfectionner le talent des disciples de Marsyas. Quant à la Lydie, elle avait fini par subir d'une façon très notable l'influence intellectuelle et morale des Grecs. Le mode lydien était doux et voluptueux, spécialement adapté, nous dit Platon, aux joies du festin. Le mode phrygien était ardent et passionné.

En revanche, l'Ionie a attaché son nom à un style spécial d'architecture. La colonne ionique est plus légère, plus élancée que la colonne dorique. Au lieu de poser directement sur le sol, elle a un *pied* et une *base*. Les cannelures du fût sont plus nombreuses et adoucies aux angles. Le chapiteau, beaucoup plus orné que le chapiteau dorique, comprend un *gorgerin*, ou sorte de col, décoré d'une petite frise sculptée, une *échine* couverte d'ornements appelés *oves*, et enfin les *volutes*, qui caractérisent à première vue l'ordre ionique. Ces volutes supportent encore une plaque carrée et sculptée. Comme l'ordre dorique par sa sévérité, l'ordre ionique, par son élégance, reflète admirablement le génie de la race qui l'a créé.

Les plus beaux spécimens de l'architecture ionique étaient le temple d'Apollon Didyméen à Milet et le temple de Diane à Éphèse (ce dernier catalogué parmi les « sept merveilles du monde »). Le temple d'Apollon à Milet fut reconstruit, à une époque assez tardive, par les architectes Pæonios et Daphnis, sur les ruines d'un temple archaïque du même dieu, comme la ville avait été *fondée à nouveau* sur l'emplacement d'un vieux

Milet pélasgique. Les colonnes, au nombre de dix sur la façade, s'élevaient à 18 mètres de hauteur, et l'entablement était renommé pour sa sveltesse. Le temple de Diane à Éphèse avait des colonnes de 20 mètres de haut, dont la partie inférieure était sculptée jusqu'à une certaine hauteur. Le principal auteur du plan était Ctésiphon. Le temple avait coûté, dit-on, deux cent vingt années de travail, et fut brûlé par un maniaque du nom d'Érostrate, qui, avide de gloire — passion bien grecque même dans son exagération maladive — n'avait pas trouvé d'autre moyen de rendre son nom immortel.

D'autres arts brillaient ou se développaient en Ionie. La peinture y était encore dans l'enfance, mais, si les noms d'Apelle et de Parrhasius n'appartiennent pas à l'époque dont nous parlons ici, le fait que ces deux grands peintres sont nés à Éphèse est assez significatif. L'orfèvrerie était florissante, et l'on cite un Théodore de Samos, qui monta sur or l'émeraude du fameux anneau de Polycrate. Ce « tyran » — autrement dit chef populaire — de Samos, dont nous avons déjà parlé plus haut, était bien le type de l'Ionien riche et fortuné, à qui la vie sourit de toute manière, et qui, élevé dans un milieu très fin, très intelligent, a tout le loisir nécessaire pour ruminer les impressions de son esprit. Polycrate en était donc arrivé à se trouver malheureux d'être trop heureux, et, dit la légende, comme il tenait beaucoup à son anneau, il voulut s'infliger une privation en le jetant dans la mer. Le lendemain, la fortune obstinée le lui rendit dans les entrailles d'un poisson servi sur sa table. Théodore de Samos avait encore inventé, avec Rhœcas, l'art de fondre des statues. On lui attribue aussi l'invention de l'équerre, du niveau, du tour et des clefs. Glaucos de Chio, un autre statuaire, fondeur de métaux, inventait, dit-on, la soudure. Un autre artiste de Chio, Mélas, entreprenait le premier de travailler le marbre. Précisément, l'île ionienne de Paros offrait aux sculpteurs de la région de magnifiques carrières de cette substance. A mesure que l'art progresse, les artistes emploient d'ailleurs toutes sortes de matériaux. L'or, le marbre, l'ivoire, le bronze, le bois, la terre cuite, s'alliaient et s'harmonisaient dans la même œuvre. Souvent

l'artiste était en même temps un ingénieur et un métallurge. Puis, tandis que s'éveillait le souci d'idéaliser l'image des dieux, s'éveillait celui d'inscrire les faits et les généalogies des hommes, *pour l'instruction de la postérité*, et des « logographes », comme Hécatée de Milet et Phérécyde de Léros, commençaient à s'acquitter de cette besogne. Tous les logographes ne sont pas ioniens, mais tous écrivent en ionien, parce que l'Ionie a donné le branle. C'est ainsi qu'Hérodote, né sans doute à Halicarnasse, colonie dorienne, mais établi ensuite à Samos et imprégné d'esprit ionien, devait écrire dans ce dialecte sa fameuse histoire, si voisine de l'épopée par le style, et divisée en neuf livres dédiés aux neuf Muses.

La réaction de l'Ionie sur la Lydie; le type de Crésus. — Cet art trouvait de riches protecteurs, non seulement chez les riches bourgeois des villes et les chefs des cités, comme Polycrate, mais encore dans la première zone de l'arrière-pays asiatique, là où les « barbares » en contact avec la civilisation grecque appréciaient dans une mesure plus ou moins grande cette civilisation. Le royaume de Lydie, en particulier, joua un rôle spécial à ce point de vue. Ce royaume, dont la capitale était Sardes, occupait la haute vallée de l'Hermos et du Méandre. Il était traversé par la « voie royale » allant des rivages de l'Asie Mineure à l'Euphrate, lequel servait lui-même de route vers Ninive, Babylone, Suse et les autres « grandes capitales » des immenses empires orientaux. Il était, selon les temps, plus ou moins vassal de ces empires; mais son éloignement, en général, lui laissait une très forte dose d'indépendance. Il utilisait des mercenaires grecs, fournis par les cités grecques du littoral. Le jeu des bannissements contribuait à entretenir ces vocations de *condottieri*. Le renversement du roi Candaule par Gygès paraît avoir été le triomphe d'un de ces aventuriers mercenaires, qui, détrônant la dynastie antérieure, y substitua la sienne. Les nouveaux rois de Lydie, grecs d'origine, tournèrent leurs ambitions du côté des cités grecques, et l'un d'eux, Alyatte, les réduisit à une sorte de vasselage qui respectait d'ailleurs leur autonomie. Mais le

plus illustre de ces rois lydiens, celui qui a incarné véritablement un type, et dont le nom est devenu proverbial, c'est Crésus.

Crésus était fameux par ses richesses, mais aussi par ses goûts de « Mécène », par l'intelligence artistique de son faste et par le souci constant qu'il prenait de se rattacher au monde grec. C'était une façon de Polycrate, mais vraiment roi d'un royaume, au lieu d'être simple « tyran » d'une cité. Crésus se piquait d'hellénisme. Il envoyait de somptueux présents au temple de Delphes et se comportait à peu près en tout comme un Ionien. Comme Polycrate, il était penseur et subtil. Il avait quelque chose du « sage », tels que les cités ioniennes le voyaient fleurir. A l'instar de Thalès de Milet et de Bias de Priène, il avait des sentences, des « mots profonds », et ce bon sens raffiné d'un homme « comme il faut » qui a étudié à la fois les livres et les hommes. Aussi Hérodote, le premier historien de la Grèce, donne-t-il, aux faits et gestes de Crésus, une spéciale et sympathique attention.

La Lydie a dû servir de véhicule à plusieurs inventions orientales, et, notamment, à celle de la monnaie régulière, frappée officiellement à une certaine effigie. Cette invention, inutile de le faire remarquer, servait admirablement les progrès du commerce, et les Ioniens, naturellement, étaient les premiers des Grecs à en bénéficier. En fait, la Lydie avait été en partie hellénisée, et elle payait ce service à l'Ionie en lui faisant passer des éléments de civilisation orientale susceptibles de s'harmoniser avec les institutions du monde grec.

L'époque de Crésus marque peut-être l'apogée de l'Ionie, bien que celle-ci, officiellement, eût déjà perdu son indépendance. La royauté de Crésus n'était en effet qu'un « protectorat » très intelligent, à l'ombre duquel les cités ioniennes continuaient leur vie propre et leur développement. Mais la face des choses allait changer par l'entrée en scène d'un conquérant nouveau. Les Mèdes et les Perses arrivaient.

L'invasion perse et la ruine de l'Ionie. — Les « sages » de l'Ionie prévoyaient une catastrophe et conseillaient l'union. Bias de Priène, notamment, se distinguait par ses prédications

dans ce sens. Mais l'anarchie persistante de la race, dont nous avons noté les effets à différentes périodes, s'opposait à l'organisation d'un grand effort collectif. Chaque cité faisait bande à part, Milet surtout, qui, plus puissante, et fière de sa marine, se croyait mieux à l'abri. L'Ionie ne secourut donc pas la Lydie quand l'orage tomba sur ce royaume, et, quand la Lydie eut été vaincue, les Ioniens ne surent pas se coaliser entre eux pour résister aux lieutenants de Cyrus. Les Perses purent donc attaquer les cités en détail et les soumettre l'une après l'autre. Selon leur tempérament, les bourgeois des villes se soumettaient ou s'embarquaient pour aller fonder quelque colonie. Une partie des Phocéens prit ainsi la mer, et alla chercher un refuge à Alalia, en Corse, où ils retrouvaient des concitoyens. Des émigrés de Téos s'établirent à Abdère. Des fugitifs de Milet gagnèrent Athènes, d'où leurs ancêtres étaient partis. Cette fois, les vainqueurs étaient durs, et peu ouverts aux choses de l'esprit. Cyrus, nous dit Hérodote, méprisait les Ioniens « qui passaient la moitié de leur temps à bavarder sur la place publique ». Pourtant ces bavards se défendaient avec bravoure quand l'ennemi arrivait sous les remparts de leur cité. Mais il était trop tard pour résister à ces masses d'hommes. La conquête eut pour effet, non point un vasselage comme avec les Lydiens, mais une véritable sujétion. En même temps, l'extension de cette conquête brutale vers le nord, et sur les rives de l'Hellespont, avait pour résultat d'arrêter un trafic séculaire et de tarir les sources du commerce milésien. Le plateau avait vaincu le rivage. Les hordes de nomades venues de l'Iran, absolument étrangères aux mœurs des vaincus, mettaient brusquement en péril, de ce côté de l'Archipel, toute la civilisation hellénique, en attendant d'aller l'inquiéter encore de l'autre côté.

VII

UN COIN D'IONIE EN ATTIQUE. — LA BOURRASQUE PERSE EN GRÈCE. — LE TYPE ATHÉNIEN.

Le paradis des bannis. — Nous avons donné de l'Ionie une vue d'ensemble, sans montrer par le détail l'évolution intime des cités. C'est que cette évolution est peu connue, et que d'ailleurs nous pouvons contempler une évolution analogue dans la cité de la Grèce que les historiens nous font connaître le mieux.

Cette cité, c'est Athènes, la métropole de l'Ionie, d'où nous avons vu, après le retour des Héraclides, de nombreux émigrants s'élancer à travers l'Archipel pour coloniser la côte d'Asie.

Athènes, après des luttes de clans rattachés à la légende de Thésée, avait, en des temps très anciens, soumis à sa domination les diverses bourgades de l'Attique, jadis indépendantes au nombre de douze. L'importance relative de la vallée du Céphise, la plus large des petites vallées de cette presqu'île, explique la prédominance du clan qui occupait cet emplacement privilégié.

Nous avons montré comment l'Attique, par sa situation et sa configuration, était prédestinée à être un excellent refuge de « bannis ». Les Pélasges s'y étaient cantonnés et retranchés lors de la première expansion héraclide. De nouveau, les gens de type achéen, éolien et ionien — surtout ionien — s'y étaient barricadés pour ainsi dire, lors du « retour » des Héraclides, autrement dit devant l'expansion des Doriens.

L'Attique est en effet une presqu'île rejetée à l'est d'une route importante, celle qui conduit de l'Hellade (ou Grèce centrale) dans le Péloponèse. Cette presqu'île est pauvre, rocailleuse, à demi défendue au nord, c'est-à-dire du côté où elle tient au continent, par de hautes collines qui, sans former une barrière de premier ordre, constituent néanmoins un obstacle gênant.

Cette particularité d'avoir été une *terre de refuge* caractérisait bien l'Attique aux yeux des historiens, et les Athéniens, fiers de leurs traditions, s'enorgueillissaient d'être les citoyens d'une terre « hospitalière ». C'est vers Athènes que la légende fait s'enfuir le vieil Œdipe, après ses tragiques malheurs. Voici les paroles que lui prête, au début de la tragédie d'*Œdipe à Colone,* le poète Sophocle :

« Fille du vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux ou dans quelle cité sommes-nous arrivés? Qui accueillera aujourd'hui avec la plus chétive offrande l'errant Œdipe, qui demande si peu, et qui obtient moins encore, satisfait pourtant de ce qu'il reçoit? »

Cet Œdipe chassé *de partout,* c'est Thésée, roi d'Athènes, qui le reçoit, l'honore, le défend, et toute la pièce est écrite pour glorifier ces traditions d'hospitalité qui sont *le propre* d'Athènes.

Cette glorification est la traduction poétique d'une loi constante dérivant de la nature des lieux. L'Attique était « hospitalière » par la force des choses. On s'y jetait comme on se jette dans le maquis, et la plus grande partie du sol était effectivement en collines. Toutefois le pays n'était pas dénué de produits intéressants. Peu de céréales, mais beaucoup de fruits, et très savoureux : la figue et l'olive, surtout. Sur les collines, beaucoup de plantes aromatiques, propres à encourager l'élevage des abeilles. De là le fameux miel de l'Hymette. La vigne s'étageait sur les coteaux. Le rivage rocheux baignait dans une mer poissonneuse. Enfin trois produits minéraux doivent être mentionnés à part : une argile excellente pour la poterie, le marbre du Pentélique, et l'argent du mont Laurium. La présence de l'argile et du marbre devait influer sur les destinées artistiques de la race, et celle de l'argent sur sa prospérité matérielle.

L'Attique était bien située pour recevoir des *bannis* venant par terre. Elle l'était aussi pour recevoir des aventuriers venant par mer, soit Égyptiens ou Phéniciens, soit Grecs voyageurs qui s'étaient plus ou moins frottés aux civilisations égyptienne ou phénicienne, et qui apportaient des inventions, des perfectionnements, des connaissances diverses. L'Attique est en effet un point de débarquement tout indiqué pour les navigateurs qui arrivent de l'Ouest *en suivant les Cyclades*. En sautant d'île en île et de proche en proche, c'est à cette péninsule avancée qu'ils arrivaient tout d'abord. Pour la même raison, l'Attique était le point de départ le plus naturel d'une chaîne de communications entre les rivages de la Grèce et la côte ionienne d'Asie.

Une concurrence paraît avoir existé en Attique entre le culte de *Poseidon* (Neptune) et celui d'*Athéné* (Minerve). Le dieu, frappant le sol de son trident, en fit sortir le cheval. La déesse, d'un coup de lance, en fit jaillir l'olivier. Il est permis d'entrevoir, à travers cette légende, une antique fusion d'hommes de la colline avec d'autres hommes arrivés par mer et ayant amené avec eux des chevaux, animaux alors inconnus dans le pays.

L'aristocratie des émigrés. — Les bannis étaient généralement des hommes de la classe supérieure, des aristocrates. En tout temps, dans les luttes politiques, ce sont les chefs qui se trouvent contraints d'*émigrer*. Le menu peuple s'accommode plus facilement de la conquête, mais ceux qui vivent sur les populations sont forcés de se retirer quand des vainqueurs viennent prendre leur place.

Les fugitifs qui cherchèrent un asile en Attique, lors de l'invasion des Doriens, étaient donc, nous l'avons dit, des hommes « illustres », des « meneurs d'hommes », des gens à intelligence cultivée. « De tout le reste de la Grèce, dit Thucydide, accouraient à Athènes, comme dans un asile sûr, les plus puissants de ceux que la guerre ou les séditions forçaient à l'exil [1]. » Sans

1. *Guerre du Péloponèse*, I, 2.

doute, une fois réunis dans cet asile, ils étaient obligés de vivre plus pauvrement et de s'ingénier comme ils pouvaient — à l'instar de nos émigrés pendant la Révolution française — mais cela relevait d'autant le niveau intellectuel de la race. C'était une cause d'*affinement*. Cette intelligence était nourrie par le contact avec l'étranger, comme dans les villes ioniennes. De là cet esprit particulièrement éveillé, dont Thucydide nous donne une idée dans un discours qu'il place plus tard dans la bouche d'ambassadeurs corinthiens parlant aux Lacédémoniens :

« Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu... Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, audacieux jusqu'à l'irréflexion, pleins de confiance dans les périls... ils sont remuants... A leurs yeux, les voyages sont un moyen de s'enrichir... Une de leurs espérances a-t-elle été déçue, une autre la remplace... A peine jouissent-ils de ce qu'ils possèdent, occupés sans cesse d'acquérir... On les peindrait bien d'un seul trait en disant qu'ils sont nés pour ne connaître aucun repos et n'en point laisser aux autres »[1].

Mais il est facile de conjecturer que ces divers arrivages de bannis, irrités de leurs échecs, n'allaient pas sans des commotions intérieures. On devine, en particulier, sous la légende de Codrus, dernier roi d'Athènes, *à qui l'on ne voulut point donner de successeur parce qu'il avait porté trop haut la royauté*, l'influence nouvelle prise par les « illustres bannis » du Péloponèse, qui s'agitaient autour des chefs indigènes, et leur disputaient l'influence, en même temps qu'ils se la disputaient entre eux.

L'histoire nous dit que les rois, à Athènes, furent remplacés par des *archontes*; qu'il y eut d'abord un seul archonte, nommé à vie, et que, pendant longtemps, les archontes furent choisis dans la famille de Codrus. On voit par là que la descendance des chefs indigènes — ou relativement indigènes — avait conservé un certain prestige, mais que l'entourage de ces chefs, désormais grossi, exerçait plus d'influence. Cette période fut celle des *eupatrides*, ainsi nommés parce qu'ils étaient des « hommes aux illustres pères », des « fils de famille », dont la formation

1. *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, LXX.

se ressentait de cette *aptitude au commandement ou à la persuasion* exercée autour d'eux par les roitelets homériques. Tous ces nobles se surveillaient et se jalousaient mutuellement, mais les circonstances leur commandaient de rester unis, d'abord parce qu'il fallait se défendre contre les Doriens, ensuite parce que l'unité de la cité attique, réalisée depuis plusieurs siècles, les prenait comme dans un cadre tout formé. Cette surveillance et cette jalousie mutuelles eurent à la longue pour nouvel effet de faire abolir l'archontat unique et à vie. Les chefs craignaient trop que l'un d'entre eux ne devînt prépondérant. Ces Achilles ne voulaient pas d'un Agamemnon, roi des rois. En même temps, comme nous allons le voir, un impérieux besoin de justice agitait la masse et poussait à la création de *magistratures*. Les eupatrides décidèrent donc qu'il y aurait neuf archontes, et qu'on les renouvellerait chaque année. Six d'entre eux, sous le nom de thesmothètes, furent préposés à la justice. Un autre, le polémarque, prit en main la défense militaire. Un huitième, l'archonte éponyme, donna son nom à l'année, et eut dans son ressort quelques affaires intérieures. Enfin un neuvième, chargé d'un antique sacerdoce, reçut, en souvenir des temps anciens qui exerçaient toujours leur prestige, le nom d'archonte-roi.

La lutte contre la vendetta : Dracon et l'Aréopage. — Il se manifestait, disons-nous, un vif besoin de justice. Ce besoin tenait en grande partie au fléau des meurtres privés. Le « bannissement » est frère du « banditisme ». Dans cet émiettement de de la souveraineté qui caractérisait la Grèce, les crimes demeuraient facilement impunis, et la montagne était toujours là pour fournir au criminel un asile. C'était à chaque famille à se débrouiller, à se venger elle-même. De là des *vendettas* qui s'enchaînaient les unes aux autres, car, naturellement, on voulait se venger du vengeur. Tous les membres de la *genos*, ou famille élargie, comprenant toutes les personnes qui se connaissaient un ancêtre commun en ligne masculine, étaient liés solidairement par l'obligation morale de venger le meurtre de l'un d'eux. Mais on conçoit que ce procédé rudimentaire entraînait de graves

abus, incompatibles avec l'organisation d'une cité stable et d'un travail progressif, car le travail a besoin de sécurité.

De bonne heure, en conséquence, les chefs avaient tenté de s'interposer pour arrêter ce chapelet de meurtres, ou tout au moins les rendre moins fréquents. Le roi, environné des eupatrides, allait tenir séance sur un grand rocher, situé hors de la ville. Là, le meurtrier était cité à comparaître, car, ayant les mains souillées, il ne pouvait approcher des autels des dieux. L'appareil de ce tribunal, sa composition particulièrement aristocratique, étaient bien faits pour impressionner l'opinion et montraient bien la nécessité qu'il y avait de mettre en ligne, contre la *vendetta*, les plus hautes et les plus augustes forces sociales. Tel fut le tribunal de l'Aréopage, fondé, dit la légende, par la déesse Minerve elle-même lorsque Oreste, poursuivi par les Furies pour avoir tué sa mère qui avait elle-même tué son père, vint se réfugier dans le pays. *Pour la dernière fois*, la vendetta fut excusée *à égalité de voix*, mais il fut bien décidé que désormais le meurtre d'un Agamennon ne serait plus vengé par son fils. Tel est le sujet de la pièce des *Euménides*, du poète Eschyle, qui reflète admirablement la transition d'un état social à l'autre, de celui où l'on se fait justice soi-même à celui où l'on se contente de *porter plainte* devant une autorité judiciaire régulièrement constituée.

Mais, dans la réalité, les choses ne se passent pas comme dans une tragédie, et de telles évolutions sociales ne peuvent s'accomplir en un jour. La vendetta, combattue par le roi et le corps des eupatrides, persista donc, sans doute avec des recrudescences intermittentes. Au meurtre se joignait le pillage, ressource naturelle des bandits. De nouveau, il fallut sévir. Ce besoin de sévérité était d'autant plus vif que, peu à peu, la culture avait pris l'essor et que les gens pacifiques avaient plus à perdre. Si les désordres demeuraient impunis, l'essor économique de la jeune Athènes se trouvait paralysé. Il fallait donc un homme sévère, un justicier à initiative et à poigne. Cet homme, dont le nom, sous forme d'adjectif, devait conquérir une célébrité proverbiale, fut l'archonte Dracon (624).

Dracon porta des lois terribles, où la peine de mort revient souvent, et dont on a dit plus tard, à une époque plus humaine, qu'elles avaient été « écrites avec du sang ». Cette exagération même montre à quel désordre le législateur criminel avait affaire. Il y avait peine de mort, par exemple, pour les voleurs d'herbes ou de fruits. C'est donc que les vergers et les prés étaient au pillage, et qu'il fallait réagir énergiquement, comme la sévérité de Richelieu contre les duellistes devait attester plus tard, en France, la multiplicité particulièrement dangereuse des duels. Toutefois, prodigue de la peine de mort pour les crimes contre la propriété, Dracon n'en abusa pas pour les crimes contre les personnes. Le meurtrier pouvait toujours se soustraire à la peine capitale par la fuite et l'abandon de ses biens. Dracon distingua d'ailleurs deux sortes d'homicides, et jugea nécessaire de les distribuer entre deux juridictions. Les meurtres prémédités continuaient à être jugés par l'Aréopage; mais, fait caractéristique, les meurtriers gardaient toujours le droit de « se bannir » avant la sentence. Les meurtres non prémédités furent jugés par un nouveau tribunal, celui des *éphètes* — c'est-à-dire « ceux qui envoient en exil » — car c'était par le bannissement qu'on punissait ces sortes de crimes. Ce même tribunal faisait payer « le prix du sang » et réconciliait d'office, par ce moyen, les familles ennemies, en tâchant de tuer dans l'œuf le germe des *vendettas* futures. Comme on le voit, Dracon, avec ses lois « draconiennes », était moins sévère pour le meurtre que nous ne le sommes aujourd'hui, mais c'est qu'il fallait compter avec l'opinion.

Il faut croire que ces diverses mesures furent assez soutenues par cette opinion pour produire des résultats appréciables. Au témoignage de Thucydide, les Athéniens furent les premiers des Grecs à ne pas porter constamment des armes sur eux. Voilà qui nous éloigne de ce type albanais que nous avons décrit plus haut, et ce petit détail d'habillement, à lui seul, montre quelle transformation sociale s'était accomplie dans la société athénienne. Sous quelle influence victorieuse s'accomplissait cette transformation?

Le commerce et les perturbations économiques : l'esclavage et le prolétariat. — Nous avons vu que l'Attique était bien placée pour les communications par mer avec les îles et la côte d'Asie. Le meilleur port de l'Attique se trouvait au sud-ouest, vers le débouché de la vallée du Céphise. C'était le port de Phalère; mais, dans les temps anciens, aucune ville ne s'élevait là. On sait que la piraterie invitait les indigènes à bâtir leurs bourgades et leurs castels à une certaine distance de la mer, assez près pour profiter de celle-ci, assez loin pour se mettre à l'abri d'un *raid* de corsaires. Or, vers le milieu de la plaine du Céphise, s'élevait un groupe de monticules, dominé par un énorme bloc rocheux d'où l'on pouvait surveiller tout le voisinage. C'est là que s'était bâtie et développée Athènes. Le bloc était devenu l'Acropole, citadelle des rois et des dieux. A cette période de débuts, Athènes était peu commerçante, et longtemps, même après que les Athéniens se furent hasardés à descendre vers le rivage et à utiliser les ports naturels qui s'y trouvaient, elle se laissa éclipser par d'autres ports plus favorisés. Ces ports plus favorisés, comme se trouvant provisoirement sur de meilleures routes, étaient Corinthe, Égine et Chalcis.

Égine et Corinthe représentent un type mixte : celui du port maritime où, à une population soit ionienne, soit achéenne, est venu se superposer un groupe de dominateurs doriens trop peu puissants pour établir la discipline de Sparte, mais assez forts pour faire régner une sécurité propice aux affaires. Corinthe, à cheval sur son isthme, était admirablement placée pour évoluer vers le commerce à peu près pur. Égine, située dans une île du golfe saronique, *tout près d'Athènes*, bénéficia tout d'abord d'une avance prise sur les populations de l'Attique, encore imparfaitement outillées pour la navigation. En outre, peuplée orginairement d'Achéens, peu éloignée d'Argos et de Mycènes, elle avait dû hériter en quelque manière de la splendeur de ces cités déchues. Bref, cette petite île, vers les temps qui précèdent immédiatement le début de l'histoire classique, eut un haut degré de richesse. Elle déclina à mesure qu'Athènes montait.

Les deux cités étaient trop rapprochées pour prospérer ensemble. Quant à Chalcis, située dans l'île d'Eubée, c'était une cité ionienne, qui avait succédé, selon toute vraisemblance, à d'antiques établissements phéniciens suscités en ce lieu par la présence de mines de cuivre. La situation insulaire de l'Eubée, comme la situation péninsulaire de l'Attique, l'avait préservée de l'invasion dorienne. Bref, ces quatre cités, Corinthe, Égine, Chalcis, Athènes, représentaient, sur la façade occidentale de l'Archipel, le type des grands ports maritimes, éclipsé d'ailleurs par la splendeur tout à fait supérieure des grands ports ioniens de la façade orientale. Mais Athènes, qu'on le remarque, était au centre de ce groupe, et le type athénien, vigoureusement poussé en avant par les « illustres bannis », devait manifester à la longue, sur le terrain commercial, cette vigueur croissante qui lui était infusée. Chalcis déclina donc en même temps qu'Égine. Seule, la prospérité de Corinthe persista, car elle était liée à la possession d'une route tout à fait spéciale, qui ne faisait pas grande concurrence au commerce athénien.

Ce commerce, comme l'indiquait la nature des lieux, consistait essentiellement dans un système de rapports avec toutes ces brillantes colonies d'Orient qui, *sorties d'Athènes,* conservaient naturellement avec la métropole des rapports amicaux. Toutes choses égales d'ailleurs, les gens de Milet et de Phocée, par exemple, aimaient mieux correspondre avec leurs congénères d'Athènes qu'avec les Doriens d'Égine. Du reste, l'Attique avait reçu trop de monde, eu égard à la faible fécondité de son sol. A mesure que de nouveaux bannis affluaient, ils trouvaient les places prises, et tous les bons coins occupés. L' « hospitalière » Attique s'ouvrait bien pour eux, mais à condition qu'ils se débrouillassent. Or, comment pouvaient se débrouiller ces « gens sans terre »? — En se rejetant vers le trafic. Ce furent les plus pauvres, les tard-venus, qui donnèrent de l'essor au commerce. Les eupatrides, en général, se contentaient de vivre du revenu de leurs terres, travaillées par des métayers qui leur donnaient les cinq sixièmes de la récolte, et qui étaient probablement, eux, les plus vieux habitants du pays, les sur-

vivants des Pélasges. Mais la récolte était maigre dans l'Attique. Malgré leur sobriété, les populations avaient besoin d'un supplément de blé. Ce blé, il fallait aller le chercher là où il était en surabondance. Nulle part cette surabondance n'était plus merveilleuse que sur ces rivages de la mer Noire qui forment aujourd'hui la Russie méridionale et la Roumanie. Nous avons vu Milet exploiter à fond cette mine de froment. Les Athéniens firent de même, et peut-être aussi, bien souvent, se contentèrent d'aller prendre à Milet du blé que les Milésiens étaient allés chercher dans la mer Noire. Nous citons cette branche de trafic, particulièrement importante, mais il y en eut d'autres; des denrées diverses vinrent s'accumuler en Attique, permettant de nourrir une population plus nombreuse. Comme contre-partie de ces importations, une exportation industrielle se développait, moins brillante qu'à Milet, mais analogue. Citons seulement la poterie, c'est-à-dire ces fameux vases athéniens qui, perfectionnés peu à peu, ornés de figures peintes, finirent par devenir des œuvres d'art, et qui, partant d'Athènes, allaient se faire acheter un peu partout.

Des pays barbares, les Ioniens ne tiraient pas seulement du blé, des peaux ou d'autres matières premières. Comme ce commerce était évidemment compliqué d'une foule de petites guerres avec les indigènes des rivages exploités, il en résultait des prisonniers disponibles. De ces prisonniers, l'on fit des esclaves. Chio, la première, en importa, et l'exemple fut suivi. Les riches propriétaires se mirent à acheter des esclaves et à les transporter sur leurs domaines. On croit même entrevoir qu'ils profitèrent de l'occasion pour faire exécuter des travaux de défrichement devant lesquels auraient reculé des travailleurs libres, mais que la main-d'œuvre servile était bien forcée d'accomplir. L'Attique fit à ce moment des progrès agricoles, mais qui étaient la répercussion d'un phénomène commercial.

Ce progrès de l'esclavage entraînait inévitablement une crise. Les cultivateurs libres, évincés par la main-d'œuvre servile qui leur faisait concurrence, étaient obligés de se rejeter sur d'autres métiers. Ils se rejetèrent vers la fabrication et le commerce.

et la plupart d'entre eux se massèrent, soit dans Athènes même, soit dans le voisinage du port. Et il arriva que plusieurs d'entre eux s'enrichirent, ce qui rendit la classe entière plus forte contre les eupatrides. En outre, dans cette multitude de crises individuelles, les pauvres avaient eu besoin d'argent, et les riches en avaient prêté, à des taux plus ou moins usuraires. De nombreux citoyens étaient engagés dans un réseau de dettes d'où ils ne pouvaient plus sortir. Alors commença cette lutte entre le patriciat et la plèbe, *qu'on retrouve dans presque toutes les cités antiques*, pour des raisons analogues sans doute à celle que nous voyons agir à Athènes. Les effets sociaux de la richesse se retournaient contre les riches, en fournissant à certains prolétaires l'occasion de s'enrichir eux-mêmes et de donner du corps, par leur notoriété, à un mouvement « démocratique ». Ce mouvement, comme toujours, trouvait encore une force dans les divisions qui régnaient parmi les eupatrides. Ce sont presque toujours, dans la société, des nobles « bannis » — bannis de leur monde — qui prennent la tête des mouvements contre la noblesse. Et l'on vit s'ouvrir l'ère des « tyrannies ». Chose curieuse à constater, les tyrans, dont le nom est si honni dans les démocraties modernes, apparurent en qualité de vengeurs du peuple contre l'aristocratie. « Quand la Grèce, dit Thucydide, devint plus puissante, et qu'on y fut plus occupé à s'enrichir, des tyrannies s'établirent dans la plupart des villes, *à mesure que les revenus s'accroissaient*[1]. »

Athènes commençait d'ailleurs, vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ, à prendre la tournure d'une grande ville, avec des foules nombreuses, où les citoyens coudoyaient, non seulement les esclaves, mais les étrangers. Ceux-ci, nommés *métèques*, étaient des hommes libres, domiciliés dans le pays, mais ne participant pas aux droits politiques. On ne les admettait pas comme citoyens, sauf exceptions, parce que c'eût été diminuer, pour chaque Athénien, les bénéfices qu'il retirait de ses droits de co-propriétaire sur le domaine de la cité. Ainsi font toutes les « bourgeoisies »,

1. *Guerre du Péloponèse*, I, 13.

après les périodes de fondation et lorsque est atteint le « point de saturation ». Les métèques ne pouvaient donc pas acquérir de la terre, et presque tous s'adonnaient au commerce ou à l'industrie. « Ils fournissaient non seulement des ouvriers, des artisans, des matelots, des marchands de détail, mais encore des chefs d'entreprise, des armateurs, des banquiers et des négociants. Ils se rendaient de préférence dans les cités qui pouvaient offrir un aliment à leur activité et à leurs spéculations, c'est-à-dire dans les ports de mer, les centres de grande production et les villes de gros trafic[1]. » C'était là, dans l'Attique, une immigration de « nouvelles couches », fort différente de celle des bannis de grande famille qui avaient constitué la cité politique. Les métèques étaient venus trop tard, quand c'était devenu commode et confortable. Mais aussi la cité, en tant qu'organisme, s'était, pour ainsi dire, cristallisée avant leur venue.

Les métèques étaient un peu traités par les citoyens comme les auxiliaires de la deuxième heure le sont dans les sociétés coopératives par les fondateurs de celles-ci. On veillait à ce qu'ils ne devinssent pas trop forts. La « musique[2] » et la gymnastique — c'est-à-dire ce qui peut rendre trop persuasif ou trop vigoureux — leur étaient interdites comme aux esclaves ; mais ils profitaient de la sécurité procurée par les chefs de la cité, contribuaient à enrichir celle-ci par leurs affaires, payaient des taxes spéciales, et enfin devaient le service militaire comme auxiliaires. Presque tous habitaient Athènes ou les environs du port. Leur présence, grâce à leur travail, était un nouvel élément de prospérité matérielle.

L'élaboration d'une bourgeoisie : le rôle de Solon. — De tout ce qui précède, il résulte qu'Athènes, immédiatement au-dessous de sa « noblesse », avait vu croître une bourgeoisie. Cette bourgeoisie, comme dans toutes les sociétés où l'on gagne de l'argent dans les affaires, comportait une forte proportion d'hommes nouveaux, inconnus, dont les pères n'avaient pas fait figure dans

1. Paul Guiraud, *Études économiques sur l'antiquité*, p. 134. Hachette.

2. Rappelons que ce mot signifie l'enseignement intellectuel.

les annales du pays, et le terme d'*eupatrides*, servant à désigner la vieille aristocratie, dut naître précisément à l'heure où ceux qui avaient « d'illustres ancêtres » éprouvèrent le besoin de se distinguer de ces nouvelles couches en train de s'élever progressivement jusqu'à eux.

Mais l'exemple est contagieux, et du reste certaines nécessités parlent haut. On vit donc des eupatrides faire du commerce, et se mêler à la foule des « parvenus ». Ces hommes d'initiative possédaient un pied dans les deux camps, et cette circonstance, jointe à une véritable supériorité individuelle, pouvait leur donner beaucoup d'empire sur tout le monde. Tel fut précisément le cas de Solon (640-559).

Solon descendait de Codrus, dit-on, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au commerce pour réparer les brèches de sa fortune. Comme négociant, c'était un homme de progrès; comme eupatride, c'était un homme de tradition. Il sut être populaire et, notamment, prendre en main la cause des débiteurs endettés sans se mettre à dos l'aristocratie qui, par l'archontat dont elle avait le monopole, continuait à détenir le pouvoir.

Les pauvres réclamaient le partage des terres. Le socialisme, chose très ancienne, séduisait les prolétaires athéniens comme il devait en séduire bien d'autres. Solon, investi par la confiance unanime d'un pouvoir législatif, ne céda pas à ces revendications. Il fit décréter seulement l'annulation des dettes présentes, et décida l'aristocratie, débordée en fait par le progrès des « nouvelles couches », à partager désormais le pouvoir avec celles-ci.

Mais ce partage n'était pas égal. Il tenait compte des transitions nécessaires, et la constitution élaborée par Solon faisait preuve à la fois de la modération du législateur et de son ingéniosité pour ainsi dire artistique. Solon était poète, moraliste, donneur de conseils. Son intelligence à la fois théorique et pratique avait mûri sous l'influence des mêmes causes qui faisaient mûrir à Milet celle d'un Thalès. C'était l'homme fin, mesuré, cultivé, avide des nouvelles de la place publique, mais aussi des connaissances qui satisfont une curiosité plus haute, instruit de

ce qui se passe ailleurs et de ce qui s'est passé en d'autres temps, rusé au besoin, et contrefaisant le fou pour exhorter les Athéniens à reprendre Salamine, afin d'éluder la loi qui, à la suite d'expéditions désastreuses, défendait d'en proposer le renouvellement ; correspondant avec les intellectuels de l'Ionie, blâmant le poète Mimnerve, de Colophon, qui désirait ne pas vivre au delà de soixante ans, et ripostant que, jusqu'à quatre-vingts ans, l'existence lui semblait digne d'être vécue ; déclarant enfin, sur la fin de sa vie, qu'il « apprenait tous les jours quelque chose ». Cet homme donc était tout indiqué pour donner à la crise athénienne une solution « élégante ». C'est ce qu'il fit dans sa fameuse constitution.

Les Athéniens étaient divisés en phratries, sortes de clans très anciens. Solon les divisa en quatre classes, par ordre de richesse, accordant à toutes des attributions politiques, mais de façon à proportionner l'intervention de chaque classe dans les affaires de la Cité, au degré d'importance matérielle qu'elle représentait réellement.

Ces quatre classes, établies d'après le revenu, étaient les pentacosiomédimnes, les chevaliers, les zeugites et les thètes. Les pentacosiomédimnes, dont le revenu était au moins de 500 médimnes — 260 hectolitres de blé — avaient l'archontat, les grandes charges et les commandements militaires. Ils avaient aussi l'Aréopage qui, depuis l'archontat annuel, se recrutait parmi les archontes sortants. Les chevaliers avaient un revenu de 300 médimnes, revenu jugé nécessaire pour l'entretien d'un cheval ; ils exerçaient des charges secondaires. Les zeugites possédaient un revenu de 150 médimnes, correspondant à la propriété de celui qui peut détenir un attelage de bœufs. Ils exerçaient des charges inférieures. Ces trois premières classes devaient le service militaire gratuit. Les thètes étaient les citoyens sans revenus, ou de revenu insignifiant. Ils avaient le droit de prendre part à l'assemblée du peuple et de siéger dans les tribunaux. Ils ne payaient pas d'impôts et recevaient une solde à la guerre.

La fortune seule, et non la noblesse, déterminait dès lors le

degré d'influence politique. Il est très probable que la plupart des eupatrides avaient su se maintenir dans la classe supérieure, grâce aux propriétés rurales qui ne se vendaient guère, et « restaient dans la famille ». Mais des morcellements, depuis plusieurs siècles, avaient évidemment eu lieu, car la terre, dans les sociétés où des gens travaillent et s'enrichissent, est un objet de placement. Or, une preuve que le travail était en honneur à Athènes, c'est une loi de Solon ordonnant que chaque citoyen ait un métier et en apprenne un à son fils. Il faut remarquer aussi que les poursuites pour dettes faisaient passer des propriétés de mains en mains. Enfin, une loi de Solon, accordant la liberté de tester au père sans enfants, achève de montrer l'évolution économique en train de battre en brèche les traditions familiales. Les eupatrides, nobles de vieille roche, étaient donc légalement obligés de fraterniser avec une « noblesse d'argent », et les deux noblesses réunies étaient obligées de compter avec le peuple. Le pouvoir des archontes et celui de l'Aréopage, vers cette époque, diminuent sensiblement. Le gouvernement appartient à l'assemblée du peuple dirigée en fait par le Sénat. Celui-ci se recrutait parmi les trois premières classes. Les sénateurs devaient avoir trente ans — et non soixante comme à Sparte, signe d'un état social moins conservateur — et on les renouvelait chaque année.

La jalousie démocratique éclate dans tous les détails de ces institutions, qui *morcellent attentivement* le pouvoir, et ont soin de le déléguer toujours à *plusieurs personnes ensemble*. Toutes les démocraties en sont là, parce qu'aucune supériorité traditionnelle ne s'impose, et qu'on garde un rancunier souvenir, grossi par la légende, des maux qu'on a endurés de la part des rois et des noblesses de jadis. Mais cette jalousie n'empêche pas le peuple, par moments, de se jeter dans les bras d'un « tyran », dont on excuse la tyrannie en proclamant bien haut qu'elle incarne le pouvoir du peuple, ou encore dont la tyrannie se dissimule en n'arborant aucun titre, et en prenant le caractère d'un *pouvoir de fait,* dû à l'obéissance spontanée des uns et à la terreur des autres.

Un « roi des montagnes » et ses descentes dans la ville : Pisistrate. — Nous avons dit que la discorde entre familles d'eupatrides favorisait l'ascension du peuple. Ces discordes dataient de loin, et prolongeaient les fameuses « querelles » homériques entre « meneurs d'hommes » rivaux. Et les meneurs d'hommes, jaloux d'utiliser ce talent de la persuasion et de la séduction amicale que nous avons constaté chez eux, cherchaient à se faire un clan, non seulement parmi les autres eupatrides, leurs pairs, mais encore parmi la bourgeoisie nouvelle et le peuple. En cas de lutte civile, Solon avait édicté une loi fort ingénieuse : tous les citoyens étaient tenus de prendre parti. Il pensait assurer le triomphe du bon sens. Avant Solon, déjà, un ambitieux du nom de Cylon avait tenté de s'emparer de la citadelle. Il avait échoué, précisément parce que tout le monde ou à peu près s'était mis contre lui. Mais un certain Mégaclès ayant, à cette occasion, recouru pour perdre Cylon à une violation du droit d'asile, cette impiété avait attiré, contre les parents de Mégaclès, la *vendetta* des parents de Cylon. Solon avait été obligé d'intervenir, et de provoquer une sentence qui avait banni les parents de Mégaclès.

Cet exemple montre le constant péril que courait l'ordre public à Athènes. Les clans rivaux avaient fini par se répartir en trois groupes : les *pédiéens,* ou gens de la plaine, les *paraliens*, ou gens des rivages, et les *diacriens*, ou gens de la montagne.

Ces derniers, vers l'époque de Solon, avaient pour chef Pisistrate. L'existence de cet homme, eupatride populaire, et dont la famille se vantait de descendre de Nestor, réalise admirablement le type du bandit grec civilisé, et permet de se représenter, d'une façon approximative, quel avait dû être le rôle des grands bandits civilisateurs à l'époque mythologique ou héroïque. Pisistrate, « roi des montagnes », lutte avec acharnement contre les gens de la plaine, comme Jupiter, roi de l'Olympe, avait lutté contre les Titans de Thessalie. Pisistrate a des hauts et des bas. Il fait des entrées victorieuses à Athènes, puis en est chassé, il est traduit devant l'Aréopage, est obligé de « gagner le maquis », d'où il redescend après des négociations qui témoignent des in-

telligences conservées par lui dans la plaine. Les clans des pédiéens et des paraliens se coalisent contre lui, puis ils se divisent. A un moment, son ennemi Mégaclès lui propose sa fille en mariage. Les factions semblent se réconcilier, et Pisistrate reparaît triomphant dans les rues d'Athènes ; puis, changement à vue ; Pisistrate s'exile cette fois à Erétrie, dans l'Eubée ; mais il ne recule que pour mieux sauter, car il rentre bientôt à Athènes, d'où ses rivaux, les Alcméonides, s'en vont alors. Cet homme connaît la ruse, comme Solon. Il se fait passer, non pour fou, mais pour blessé, et, lors de sa première tentative, profite de la pitié excitée par ce stratagème pour se faire donner une garde, bon atout pour qui vise à la « tyrannie ». Bref, après bien des vicissitudes, Pisistrate l'emporte définitivement et, sans être revêtu d'aucun titre qui lui confère le pouvoir, il devient à Athènes « l'homme qui fait ce qu'il veut » (560-527).

La popularité de Pisistrate est donc immense, mais ses brillantes initiatives expliquent l'admiration qu'on lui voue. Il crée une marine puissante ; il prend Sigée, sur l'Hellespont, aux Mytiléniens, ce qui assure à Athènes la « route du blé » ; il ouvre des routes d'Athènes à Phalère et aux cantons ruraux ; il établit des aqueducs souterrains pour amener dans la ville l'eau des collines voisines ; il commence la construction du Parthénon, du temple d'Apollon, de celui de Jupiter Olympien. Avec tout cela, le grand homme, dans ses procédés, reste un peu bandit. Pour conjurer un retour agressif des clans rivaux, il s'est fait livrer en otages les fils des principaux citoyens et les a relégués sous bonne garde dans l'île de Naxos.

Le « roi des montagnes » promoteur de travaux et protecteur des arts : la tragédie. — Ce roi des montagnes, bien qu'il ne descende pas du Parnasse, est un lettré. Il fait rassembler, copier et réciter les poèmes d'Homère, appelle auprès de lui Anacréon et Simonide. Enfin, il compte parmi ses clients un montagnard du nom de Thespis qui, sous son bienveillant patronage, est en train de créer tout simplement un « genre » littéraire nouveau, destiné à devenir immortel. La tragédie apparaît.

Nous avons montré, en parlant des Doriens, le rôle que jouait chez eux la poésie lyrique, interprétée par des chœurs. Ces chœurs florissaient notamment à Sicyone, ville du golfe de Corinthe où l'ancienne population ionienne s'était fondue avec les Doriens. Épigène, poète de cette ville, avait donné un grand éclat aux chœurs qui célébraient Dionysos (Bacchus). La vogue de ces chœurs avait atteint l'Attique, et, comme ils venaient d'un pays à langue dorienne, c'est dans ce dialecte que les Athéniens, quoique ioniens de race, chantaient les louanges du dieu.

Ces fêtes de Bacchus se trouvaient naturellement unies aux divertissements des vendanges. Les productions arborescentes sont les plus attrayantes des productions agricoles, et la culture de la vigne est la plus attrayante des cultures arborescentes. Or, le moment où cet attrait atteint son maximum est celui où l'on *récolte* le raisin pour en faire le vin. Et l'on conçoit que la joie des récoltants se traduise alors, un peu partout, par des manifestations de gaieté bruyante. La fête des vendanges, sans qu'il soit presque besoin de jouer sur les mots, produisait donc une « ivresse » particulière. Les bacchantes en sont la preuve. Nos vignerons athéniens — et bien d'autres — chantaient et dansaient devant leurs cuves pleines, et, comme cet épanouissement se compliquait d'une solennité religieuse, deux éléments, l'un grave, l'autre bouffon, se mêlaient dans ces fêtes. Tantôt les danses étaient graves, parce que l'idée religieuse dominait; tantôt elles étaient folâtres, parce que la joie emportait tout. De là, dans un même œuf pour ainsi dire, deux germes : celui de la tragédie et celui de la comédie.

Pour développer ces germes, et donner à ces fêtes un cachet littéraire qui les élevât au-dessus d'une simple réjouissance plus ou moins grossière, il fallait un patronage intelligent. Il fut fourni par Pisistrate et les autres Athéniens, riches, instruits, avisés. C'est alors que les descendants des « illustres bannis » eurent l'occasion de déployer cette finesse de goûts élaborée pendant de longues générations, et que les richesses dues à la prospérité croissante de l'Attique purent s'employer artistement.

Tout contribuait à cette infusion d'un souffle d'art dans ce qui avait été jusqu'alors une simple fête rurale : distinction native des propriétaires, loisirs laissés par un faible travail, fortunes augmentées directement ou indirectement par le commerce, ouverture d'esprit gagnée au contact des étrangers, ambition même des chefs de clan qui voulaient se faire de la popularité en amusant le peuple, enfin vogue acquise par les chœurs empruntés aux cités doriennes. Du chœur, grâce à ce concours de phénomènes sociaux, le génie athénien allait tirer le théâtre.

Le mot *theatron*, en grec, signifie *endroit d'où l'on peut voir*. C'était d'abord un emplacement naturel, une sorte de cirque incomplet avec un espace plat au milieu et des éminences tout autour. Le chœur dansait dans la partie basse et plate, et les gens des environs, accourus *pour voir*, se massaient sur les tertres voisins *d'où l'on pouvait voir*. En cherchant bien, on trouvait des endroits heureusement disposés pour ce spectacle : puis, à mesure qu'on s'habituait à fréquenter un endroit, on était amené à corriger par l'art les imperfections de la nature, et à faire intervenir la maçonnerie ou la charpente là où la disposition du sol ne permettait pas de voir commodément.

Le rôle de Thespis fut de mettre en tableau les choses qu'on chantait en l'honneur de Bacchus. Comme un inventeur a toujours des précurseurs, cet usage n'était pas absolument nouveau. Non seulement les enfants, dans leurs jeux, ont naturellement l'idée de *représenter* des faits et de faire dialoguer des personnages de convention, mais déjà les chœurs de danse avaient eu plusieurs fois l'occasion de *mimer* des scènes diverses. A Delphes, on reproduisait la lutte d'Apollon contre le serpent Python. A Délos, lieu de pèlerinage des Ioniens, des jeunes filles mettaient en action les voyages de Latone, et imitaient successivement, par leurs gestes et leurs langages, les nations que la déesse avait visitées. L'initiative toute particulière attribuée à Thespis fut de faire sortir du chœur un personnage, qui se mettait à parler tout seul, ou à dialoguer avec l'ensemble des autres *choreutes*. Ceux-ci, après une double évolution désignée sous les noms de

strophe et d'*antistrophe,* se trouvaient arrêtés à ce moment-là. C'était l'*épode,* imaginée par le poète Stésichore, Dorien de Sicile. Le choreute détaché grimpait sur des tréteaux et parlait selon son rôle. C'était l'*acteur.* Un autre, qui était censé parler au nom du chœur, répondait d'en bas, ou de l'autel de Bacchus. C'était le *coryphée.* A la partie chantante et dansante se trouvait jointe, dès lors, une partie dialoguée, encore bien timide et bien peu importante. N'importe, la tragédie était créée. Mais la tradition est si forte que le chœur, longtemps encore, conserva la prépondérance dans la cérémonie et que de longues années passèrent avant qu'on eût l'idée de détacher du chœur *deux acteurs* pour les faire dialoguer ensemble. Alors seulement, après cette suite de lentes transformations, la tragédie devait prendre sa forme définitive.

Observons que ce divertissement, né à la campagne, fut *attiré* vers la ville, et subit l'influence de la vie urbaine. Les fêtes comportèrent plus d'élégance, et des préparatifs plus somptueux. La date même s'en trouva retardée, et, pour des motifs de commodité urbaine, ne coïncida plus avec les vendanges. Le théâtre, depuis qu'il ne s'agissait plus de pures danses, et que les acteurs devaient *se tourner vers le public,* avait quitté la forme du cercle pour prendre celui du demi-cercle, puisqu'il fallait *voir.* Le sol se couvrit de gradins en bois ou en pierre. L'autel de Bacchus, la *thymélé,* resta dans l'*orchestre,* espace réservé aux évolutions du chœur, mais il se trouva dominé par la *scène* (de *scéné,* tente, baraque) qui, d'abord insignifiante, comme son nom l'indique, finit par constituer une sorte de long mur percé de portes devant lequel une estrade étroite et longue servait de support aux acteurs. Mais, ces acteurs, quel moyen pour eux de se faire entendre en plein air, et à des foules immenses? Comment conserver leur prestige à une distance qui les rapetissait forcément? Ce double problème fut résolu par le *masque* uni au porte-voix, et par le fameux *cothurne,* chaussure qui, exhaussant la taille de l'acteur, l'empêcha de paraître trop petit aux spectateurs éloignés. Mais tout cela ne se fit pas en un jour et nous entraîne vers une

époque légèrement postérieure à Pisistrate, que nous avons laissé pour nous occuper de son « client » Thespis.

L'instabilité engendrée par le commerce : le rôle de Clisthènes. — Pisistrate avait tant fait pour la prospérité d'Athènes que, lui mort, ses deux fils Hipparque et Hippias héritèrent du prestige qu'il avait eu. Eux aussi se trouvèrent, de fait, les « tyrans » d'Athènes. Mais ces sortes de pouvoirs, uniquement appuyés sur la faveur populaire, sont instables de leur nature. Les vieilles rivalités de clans persistaient toujours, et les qualités personnelles du père n'avaient pu se transmettre intégralement aux fils. Une conspiration se trama donc contre les deux « tyrans ». Harmodius et Aristogiton, qui avaient contre eux des motifs particuliers de *vendetta*, parvinrent à tuer Hipparque, mais Hippias leur échappa et les fit mettre à mort (514). Comme il arrive en pareil cas, une recrudescence de sévérité marqua cette répression, et les « bannissements » s'en ressentirent. Au nombre des bannis étaient Clisthènes, qui s'était réfugié à Sparte. C'était l'époque où les Spartiates, grâce à leur entraînement militaire, venaient d'étendre leur hégémonie sur le Péloponèse. Comme jadis du temps d'Étéocle et de Polynice, les bannis de grande famille allaient, dans les autres cités, remuer ciel et terre pour rentrer vainqueurs dans leur patrie. Cléomène, roi de Sparte, intervint donc dans les querelles d'Athènes, et marcha sur cette ville pour réintégrer les bannis. Hippias, se sentant trop faible, s'enfuit chez les Perses, qu'il devait exciter bientôt à marcher contre ses proscripteurs.

Le patriotisme, comme on le voit, revêtait dans la cité grecque une forme singulière. L'amour de la cité était très ardent. Seulement, lorsqu'on était banni — et répétons ici que le bannissement est un des faits sociaux les plus importants de la Grèce ancienne — on n'avait rien de plus pressé que de susciter un ennemi à sa patrie pour s'y faire réintégrer. Il faut dire que ces interventions étrangères laissaient intacte, en principe tout au moins, l'autonomie de la cité. Les « amis » du banni.

après avoir restauré leur homme, se retiraient, *contents d'avoir une intelligence dans la place,* que ce contentement fût fondé ou non ; car *la passion de se faire des amis,* dont nous avons constaté l'importance à l'époque homérique, n'avait pas disparu. Seulement cette passion ne caractérisait pas seulement les individus ; elle était aussi le mobile des cités, et des réseaux d'amitiés entre-croisées se tissaient ainsi à travers les petites souverainetés de la Grèce, qui avaient bien l'idée d'être *prépondérantes,* mais rarement celle d'*annexer*.

Clisthènes appartenait à la famille des Alcméonides, ennemie jurée des Pisistratides. C'était lui qui était désormais, à Athènes, l'homme influent. Mais la société avait encore évolué depuis Solon. De nouvelles fortunes s'étaient créées ; des étrangers avaient afflué en foule ; de nombreux esclaves avaient été affranchis. Tout cela était l'effet du commerce, de la prospérité qu'il engendre, et de l'instabilité qu'il entraîne. Clisthènes, adaptant ses mesures aux nécessités de la situation, donna le droit de cité à un grand nombre des métèques et d'affranchis. Puis, rompant avec les traditions, il substitua aux quatre anciennes tribus de l'Attique dix tribus nouvelles, d'un caractère artificiel. La *phratrie* semble dès lors tomber un peu dans l'oubli, et le *dème*, en revanche, ou circonscription territoriale, joue un rôle plus marqué. La constitution de Solon subit des amendements dans un sens plus démocratique. Le Sénat, de quatre cents membres, passe à cinq cents. L'assemblée du peuple est réunie plus souvent. Les archontes, tout en conservant leur situation honorifique, voient encore leur pouvoir diminuer. Une partie de ce pouvoir passe aux *stratèges,* ou généraux. Chaque tribu a le sien, et, en cas de guerre, plusieurs stratèges, destinés à se surveiller mutuellement, commandent ensemble, ou plus exactement chacun à son jour.

La jalousie démocratique : l'ostracisme. — L'assemblée se tenait sur l'agora. Tout citoyen pouvait y prendre la parole : ceux qui avaient plus de cinquante ans conservaient néanmoins le droit de parler les premiers. Chacun, de même, pouvait pro-

poser quelque chose, mais en passant par l'intermédiaire du Sénat. Dix citoyens, élus à cet effet, étaient spécialement qualifiés d' « orateurs ». Ils avaient, comme les magistrats, le droit de parler avec une couronne de myrte sur la tête. Comme les assemblées étaient fréquentes, et que les sujets de discussions n'étaient pas toujours bien intéressants, il arrivait que beaucoup de citoyens s'abstenaient de se rendre à l'agora. On les faisait rabattre alors par des esclaves scythes, qui formaient la police d'Athènes, et qui marquaient les retardataires avec une corde peinte en rouge. Il y avait des peines pour ces retardataires, et il était défendu de quitter l'assemblée avant la fin de la séance. Mais, en définitive, l'Athénien, malgré ces essais de fuite, employait un temps énorme à remplir ses devoirs de citoyen. Et ce n'était pas seulement le pouvoir législatif qui accaparait son temps. C'était encore le pouvoir judiciaire.

Vers cette époque, en effet, paraît s'organiser le fameux tribunal des héliastes, que le poète Aristophane devait railler dans ses *Guêpes*.

Ce tribunal ne comprenait pas moins de cinq mille membres tirés au sort et divisés en dix sections qui jugeaient à tour de rôle. Parfois l'on réunissait plusieurs sections, et l'on voyait un procès plaidé devant un tribunal de quinze cents juges. Cette multiplicité était une précaution contre la vénalité. Les héliastes connaissaient d'un certain nombre de causes graves et des délits politiques. Chaque juge, pour sa journée, recevait une indemnité de trois oboles. C'en était assez pour séduire beaucoup de citoyens pauvres et paresseux — sobres d'ailleurs comme on l'est dans ces pays — et qui trouvaient ce métier fort agréable. De là cette *passion de juger*, qui venait tout simplement du désir de vivre sans rien faire. Mais ce *triobole*, aumône déguisée de politiciens au peuple, constituait en revanche une lourde charge pour les finances de la Cité.

Cette même jalousie démocratique amena Clisthènes à créer ou à régulariser l'*ostracisme*. L'ostracisme n'était pas un bannissement pénal. Celui qui en était victime n'était pas poursuivi pour un crime déterminé. On chassait de la cité, par l'os-

tracisme, les citoyens qu'on jugeait dangereux à un titre quelconque, ne fût-ce que par leur popularité ou leurs succès. C'était une défense préventive contre les tyrannies éventuelles. Il fallait six mille suffrages au moins pour que l'exil fût prononcé. L'exilé devait s'en aller pour dix ans. Il gardait la propriété et même l'administration de ses biens. Plusieurs des plus illustres Athéniens, dans le siècle qui suivit, furent les victimes de cette méfiance, dont le résultat fut de priver souvent la cité de ses meilleurs défenseurs.

L'administration de Clisthènes fut troublée par des démêlés avec Sparte. Celle-ci, en sa qualité de cité restauratrice, espérait trouver en son protégé une docilité qu'elle ne trouva pas, et Cléomène marcha de nouveau sur Athènes. Comme Hippias, Clistènes s'enfuit sans résister, et Cléomène, entré dans la ville, bannit sept cents familles athéniennes. Mais une réaction se produisit, et le roi de Sparte, devant un soulèvement, dut quitter Athènes. Il voulut se venger en protégeant Hippias, qu'il avait fait bannir. Le fils de Pisistrate vint à Sparte, espérant que les Spartiates le restaureraient comme ils avaient restauré Clisthènes. Mais, tout bien compté, les Lacédémoniens renoncèrent à ce jeu d'intervention, et Hippias, désappointé, se retourna vers les Perses. Des événements graves faisaient prévoir que l'intervention, de ce côté, ne se ferait pas attendre.

Athènes dans la querelle de l'Ionie : les rancunes perses. — Il faut bien se figurer, pour comprendre les guerres médiques, la répercussion de l'invasion perse en Ionie sur les intérêts d'Athènes. Les Perses et Mèdes étaient des continentaux, et des continentaux frustes, des patriarcaux fraîchement issus de pasteurs, dont la domination inexpérimentée, étendue sur des ports maritimes, avait pour effet de paralyser et de ruiner ceux-ci. La même invasion brisait le chapelet de comptoirs établi par les Milésiens le long des rives des Dardanelles, du Bosphore et de la mer Noire, et les cités ioniennes dont Milet était l'entrepôt pâtissaient forcément de l'état de choses. Les deux rivages de l'Archipel, en un mot, étaient solidaires, et tout

ce qui jetait le trouble à Milet, Éphèse, Phocée, etc., jetait par contre-coup le trouble à Athènes. En outre, il ne faut pas oublier que cette dernière cité était la *métropole* de toutes les cités ioniennes, métropole sans *pouvoir*, nous l'avons dit, mais conservant ce prestige religieux dont nous avons parlé. D'une part, les cités ioniennes vaincues se tournaient tout naturellemen vers Athènes. D'autre part, les Athéniens, à la nouvelle des désastres de l'Ionie, éprouvaient un sentiment analogue à celui qui éclaterait en France si l'on apprenait un massacre de Canadiens français par des hommes d'une autre race. Ce sentiment, à Athènes, devint de la colère lorsque l'Ionie révoltée, après un moment d'espérance, fut violemment remise sous le joug de ses vainqueurs.

Milet, quoique soumise par les Perses, avait pour chef local un « tyran », Aristagoras. Celui-ci, ayant entrepris de rétablir des *bannis* dans l'île de Naxos, et s'étant fait prêter pour cela deux cents vaisseaux par le satrape de Sardes, Artapherne, échoua dans son expédition. Craignant la colère du satrape, Aristagoras risqua le tout pour le tout, et insurgea l'Ionie. En même temps, il demandait des secours à Sparte et à Athènes : à Sparte, à cause de la réputation militaire des Spartiates; à Athènes, parce qu'elle était la métropole des cités ioniennes. Cléomène, roi de Sparte, eut avec Aristagoras un court dialogue qui montre bien le rôle que jouait dans la société grecque *la proximité de la mer* : « Combien y a-t-il de chemin entre la mer et la capitale des Perses ? — Trois mois de marche. — Alors vous sortirez dès demain de notre ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer ».

Les Athéniens furent plus aventureux ou plus généreux. Ils envoyèrent des troupes aux Ioniens. L'insurrection fut un instant victorieuse. Sardes fut prise et brûlée. Mais l'immense empire des Perses pesait trop de tout son poids sur la minuscule Ionie. Celle-ci fut écrasée et la prise de Milet par les Perses excita chez les Athéniens une profonde douleur. Le poète Phrynicus, un des premiers successeurs de Thespis, mit l'événement en

tragédie, et fit couler tant de larmes que les magistrats le firent condamner à une amende de mille drachmes pour avoir représenté un désastre national.

Le roi des Perses était alors Darius. Il voulut se venger des Athéniens. Auprès de lui se trouvaient d'ailleurs des *bannis* grecs — on remarquera une fois de plus le rôle de ces bannis — notamment Hippias, fils de Pisistrate, qui voulait se servir des Perses pour rentrer à Athènes, et les Aleuades de Thessalie, qu'inspiraient des motifs analogues. Les Perses étaient d'ailleurs portés, une fois maîtres de l'Ionie, à inquiéter le rivage occidental de l'Archipel, pour que celui-ci ne continuât pas à les inquiéter eux-mêmes. Une première expédition fut décidée, mais n'arriva pas à destination. L'armée de terre fut battue par les Thraces, et la flotte fut en grande partie détruite par une tempête en doublant le promontoire du mont Athos.

Dès cette première épreuve éclate la faiblesse militaire des Perses. Les armées de ce peuple se ressentaient de la *horde* issue de la steppe. Elles n'avaient de puissance que par leur masse et n'évoluaient à l'aise que sur les grands plateaux de l'Asie. Les historiens ne dénient pas aux Perses le courage, mais seulement la tactique, c'est-à-dire la façon de s'adapter aux lieux, d'utiliser les armes et de former les rangs dans le combat. Pour la force musculaire, les Grecs, soumis à l'entraînement que nous connaissons, étaient également supérieurs. Enfin, les Perses n'avaient qu'une flotte improvisée, montée soit par des continentaux incapables, soit par des contingents réquisitionnés chez des peuples tributaires, tels que les Phéniciens et les Cariens, contingents peu homogènes et probablement peu zélés. Qu'on se figure des Tartares qui n'auraient pas eu le temps de devenir des Turcs, et qui entreprendraient de diriger un organisme relativement civilisé : voilà les Perses de Darius.

L'individualisme des cités grecques devant l'invasion; les Thermopyles. — Les guerres médiques ne sont pas la lutte de l'Asie contre la Grèce, mais de la horde médo-perse contre *quelques* cités de la Grèce. Constatons en effet, une fois de plus, que

« l'anarchie grecque », autrement dit l'émiettement des cités et leurs querelles de voisine à voisine, fit sentir son influence en cette occasion comme en bien d'autres précédentes. Nombre de cités accueillirent favorablement les hérauts envoyés par Darius pour demander « l'eau et le feu », autrement dit une sorte d'hommage à la lointaine souveraineté perse. Ces cités ne voyaient aucun intérêt à se mêler des querelles de l'Ionie et aucun inconvénient à reconnaître une souveraineté qui pouvait difficilement les atteindre. Elles tiraient leur épingle du jeu et n'étaient pas fâchées, en définitive, de voir l'orage tomber sur les cités récalcitrantes. Ce qu'il y a de remarquable dans cette phase célèbre de l'histoire grecque, c'est le rapprochement qui se fit entre Sparte et Athènes, deux cités peu sympathiques l'une à l'autre, et la façon identique dont elles reçurent les sommations de Darius.

Pour Athènes, les raisons de la résistance éclatent assez. Pour Sparte, elles s'expliquent différemment. Il faut se rappeler ce que nous avons dit de l'*hégémonie* acquise par les Spartiates sur tous les peuples doriens. Ces guerriers de race et de système, merveilleusement entraînés à la lutte et habitués à la domination, entourés d'autres cités qui subissaient leur prestige et avaient les yeux fixés sur eux, ne pouvaient supporter l'idée de rendre à n'importe qui un hommage quelconque. Ce n'était pas dans la fierté de leur caractère, tel qu'il résultait de leur formation. En outre, l'aristocratie dirigeante de Sparte comprenait fort bien que laisser écraser Athènes, c'était exposer tôt ou tard le Péloponèse à une formidable invasion dont leur suzeraineté se trouverait mal.

Sparte conclut donc alliance avec Athènes, et bien que ses troupes dussent être absentes à la première bataille, ce rapprochement eut un énorme effet moral. Il délivra d'abord les Athéniens d'une ennemie séculaire, l'île d'Égine, à qui Sparte imposa d'office une garnison. En second lieu, des cités moins importantes, entraînées par ce double exemple, entrèrent dans la ligue, et les Athéniens, se sentant appuyés, mirent plus de cœur à l'organisation de la résistance. C'est ce qui permit à

leurs dix mille hommes, commandés par Miltiade, et renforcés de mille Platéens, de s'avancer plus tranquillement contre les cent dix mille Perses débarqués à Marathon, sur les indications d'Hippias, par Datis et Artapherne. La tactique grecque triompha, et les Perses furent vaincus. Les Spartiates, qu'une superstition relative à la lune avaient empêchés de partir plus tôt, arrivèrent le surlendemain pour constater la victoire (490).

Les Perses, naturellement, cherchèrent à réparer le désastre en augmentant, dans la balance, le poids du seul élément qui pouvait faire leur supériorité : le nombre. Leur nouveau roi, Xerxès, mit sur pied, s'il faut en croire l'historien Hérodote, des armées fantastiques. L'ensemble des combattants de terre et de mer, avec les matelots, manœuvres et domestiques, se serait élevé à cinq millions d'hommes. Même en faisant la part de l'exagération, il reste évident que les armées perses furent immenses relativement au petit nombre des Grecs. Quarante-six nations, dit Hérodote, étaient représentées dans cet amoncellement d'hommes, dont beaucoup, sans doute, ne méritaient pas le nom de soldats. On cite de Xerxès des traits bien orientaux. Il fit fouetter l'Hellespont (les Dardanelles) pour punir la mer d'avoir démoli un pont. Puis, quand l'armée franchit les ponts restaurés, ce monarque, la voyant défiler, dit, avec une mélancolie digne de Salomon : « Je pleure sur la brièveté de la vie humaine, en pensant que, de cette foule immense, pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le roi avait employé des milliers d'hommes à percer l'isthme du mont Athos, travail qui nous semble absolument inutile et ridicule, et qui nous montre combien sa flotte inexpérimentée avait besoin de suivre la côte en évitant les moindres contours périlleux.

Cette seconde guerre médique comprend trois actes : les Thermophyles, Salamine, et la journée décisive de Mycale et de Platée.

Les Thermopyles sont un défilé situé au point où les monts de Locride, prolongement méridional de la chaîne du Pinde, se rapprochent de la mer, ne laissant qu'un étroit passage aux

invasions qui viennent de Thessalie. La série de combats qu'y livra l'avant-garde grecque est demeurée comme l'affirmation éclatante de ce que peut un petit nombre d'hommes forts, résolus et entraînés en présence d'une masse humaine d'éducation militaire inférieure. La conquête du Mexique par Fernand Cortez et quelques autres épisodes de l'histoire des conquistadors égalent seules de telles prouesses. Aux Thermopyles, les quelques centaines de Grecs qui défendirent jusqu'au bout le défilé succombèrent dans la lutte, mais après une extraordinaire défense, qui a soulevé depuis lors, nul ne l'ignore, un enthousiasme correspondant. Léonidas, roi de Sparte, avait été choisi pour commander les petits détachements des Grecs, bien que son détachement à lui ne comprît que trois cents Spartiates. C'est avec cinq mille deux cents hommes que la lutte commença, et, pendant quatre jours, les Perses furent repoussés avec d'énormes pertes; mais un transfuge du nom d'Ephialtès — encore un *banni*, sans doute — ayant guidé l'ennemi par un sentier de la montagne, la position se trouva tournée. La montagne, d'alliée des Grecs, se faisait leur adversaire. Léonidas renvoya alors la majeure partie de ses troupes. Ne gardant avec lui que les Spartiates et les Thespiens, il mourut à son poste, *en Spartiate*, c'est-à-dire fidèle à cette éducation si intensément militaire qu'il avait reçue dans sa cité. Plusieurs « mots », admirablement « laconiques », lui sont attribués et caractérisent l'état d'âme de ce type d'homme. Au-dessous d'un message de Xerxès qui le sommait de rendre les armes, Léonidas aurait écrit : « Viens les prendre ». Un soldat venant lui dire : « Les Perses sont près de nous », il aurait rectifié : « Dis que nous sommes près d'eux ». On peut, évidemment, discuter l'authenticité historique de ces « mots », mais, au point de vue social, étant donné ce que nous savons de la formation des Lacédémoniens, ils sont absolument vraisemblables.

La Grèce sauvée par la mer : la trirème; Salamine (480). — On peut dire qu'il y a deux choses en Grèce : la montagne et la

mer. La montagne, malgré l'héroïsme de Léonidas, n'avait pas sauvé le pays. La mer, plus efficacement, allait reprendre ce rôle.

L'homme influent d'Athènes était alors Thémistocle. C'était, comme il arrive souvent dans les démocraties, un homme de famille riche qui s'appuyait sur le peuple : esprit très ouvert, d'ailleurs, et plein d'initiative, déployant, pour faire réussir ses plans, des prodiges de ruse et d'éloquence, car, tout comme les héros d'Homère, et pour des causes sociales semblables, Thémistocle se trouva, au plus haut point, dans *la nécessité de persuader*.

Le mérite de Thémistocle consiste à avoir plaidé et gagné deux procès.

Son premier triomphe fut de *décider* les Athéniens à évacuer Athènes et à combattre sur mer.

Son second triomphe fut de *décider* la flotte coalisée à livrer bataille dans le détroit de Salamine, et non ailleurs.

La première œuvre de persuasion n'était pas facile. Une population citadine tout entière ne se résout guère à déménager. Aussi fallut-il recourir aux grands moyens, et faire parler la Pythie. Un oracle de Delphes déclara aux Athéniens qu'ils ne vaincraient qu'en se renfermant dans des *murs de bois*. Thémistocle mit une ardeur extrême à interpréter cet oracle et à vaincre toutes les résistances. Son plan, qui finit par être adopté, consistait à transporter la population inoffensive dans l'île de Salamine et à réunir les combattants sur les vaisseaux. Il est assez probable qu'un certain nombre d'habitants se réfugia dans la montagne.)

La flotte d'Athènes comprenait environ deux cents navires. Mais ce n'étaient plus les « vaisseaux creux » de l'âge homérique. Plusieurs siècles de navigation — forcément entrecoupés de nombreuses luttes navales — avaient fait progresser le type des bâtiments.

La principale modification accomplie consistait dans *la superposition des bancs de rameurs*. Le navire homérique n'est pas ponté, et n'a qu'un seul rang de rameurs de chaque côté.

Le navire athénien est ponté, et les rameurs sont placés dans des sortes de niches étagées les unes au-dessus des autres. Les files formées par ces niches ne sont pas sans analogie, pour leur disposition, avec les sabords des anciens navires de guerre « à plusieurs ponts ». Pour ne pas exhausser démesurément le navire, on s'arrangeait pour que chaque rameur eût, au niveau de sa tête, le siège d'un autre rameur de la rangée immédiatement supérieure. Le nombre des rangs de rames était ordinairement de trois : de là le nom de *trirème*, ou *trière*. Le métier de rameur, extrêmement dur, était rempli par des esclaves, comme il devait l'être plus tard par des galériens. Le développement pris par l'esclavage depuis l'époque homérique avait évidemment favorisé cette transformation du navire. Du temps d'Ulysse, c'étaient les « illustres compagnons » qui ramaient.

Le vaisseau grec, à l'époque des guerres médiques, est donc devenu plus rapide, plus prompt à la manœuvre. Un éperon, garni de bronze, plonge sous l'eau à l'avant. Deux poutres, appelées « oreilles », situées à droite et à gauche de l'avant, sont destinées à parer les coups d'éperon de l'adversaire. Une trirème ordinaire a un peu plus de 40 mètres de longueur, contient de cent cinquante à deux cents rameurs, une vingtaine de matelots proprement dits et un nombre relativement faible de combattants. Les châteaux de proue et de poupe, citadelles flottantes, existent toujours. C'est de là que partent les coups, pendant que les spécialistes font évoluer le bâtiment et tâchent de couler, à coups d'éperon, les vaisseaux ennemis.

Deux cents vaisseaux de ce type portaient donc la fortune d'Athènes. Le reste de la flotte — cent soixante-dix-huit navires — représentait les contingents fournis par les cités coalisées, qui étaient surtout celles du Péloponèse. Le prestige militaire de Sparte, qui avait fait acclamer, comme chef de l'armée de terre, le roi de Sparte Léonidas, avait fait reconnaître également, comme chef de l'armée de mer, l'autre roi de Sparte Eurybiade.

C'est alors que Thémistocle eut à plaider et à gagner son second procès.

Les chefs des cités coalisées, voyant les Thermopyles forcées et l'Attique envahie, voulaient « faire la part du feu » et battre en retraite sur le Péloponèse. En effet, la flotte perse, forte d'un millier de navires, arrivait, et pouvait isoler complètement la flotte grecque de ce Péloponèse qui demeurait le dernier refuge des Grecs. Dans ces conditions, l'isthme de Corinthe semblait une ligne de retraite tout indiquée.

La discussion fut chaude, et Thémistocle fit merveille. Il lutta, seul contre tous, et l'histoire a enregistré une anecdote significative. Eurybiade, Spartiate rude et fruste, levait sur Thémistocle son bâton. « Frappe, mais écoute, » dit l'Athénien, emporté dans la chaleur de son argumentation. Non seulement l'Athénien plaidait la cause de sa cité, ce qui était évident, mais encore, en homme mieux instruit des choses maritimes, il comprenait et *voulait faire comprendre* l'avantage tactique offert à la petite flotte grecque par le *détroit resserré* de Salamine, qui ne permettrait pas à l'immense flotte perse de se déployer. Comme Achille, Thémistocle fut obligé de menacer son Agamemnon de faire grève. On dit enfin qu'il eut recours à la ruse et que, feignant de trahir les siens — le cas d'Hippias rendait la chose vraisemblable — il avisa secrètement les Perses de l'intérêt prétendu qu'il y avait pour eux à cerner la flotte grecque en occupant les deux entrées du détroit. Dès lors, la retraite vers le Péloponèse n'était plus possible. Il fallait combattre, et ce fut, comme l'Athénien le prévoyait, une victoire éclatante.

La flotte perse était en déroute. Xerxès prit la fuite avec une grande partie de son armée. Il est probable que cette retraite avait pour cause la difficulté de ravitailler, dans un pays pauvre, une trop nombreuse armée de terre. Trois cent mille Perses restèrent en Grèce sous le commandement de Mardonius. C'était l'élite de l'armée barbare, mais sa position avait certains côtés critiques. Si les Perses étaient entrés victorieusement dans Athènes abandonnée, ils avaient été, depuis les Thermopyles, harcelés par d'indomptables montagnards phocidiens dont les incursions faisaient présager de sérieuses résistances. L'isthme de Corinthe était fortement défendu. Mardonius recula

et fit hiverner ses troupes en Thessalie, le seul endroit de la Grèce où se trouvent de grandes plaines, sans doute à cause de sa cavalerie et de ses ravitaillements. En revanche, un atout dans son jeu était le grand nombre de Grecs — des Grecs du Nord — qui, au nombre d'environ cinquante mille, s'étaient laissés enrôler à son service. On reconnaît très bien le type de l'Albanais moderne qui, pourvu qu'on le paye, consent à servir dans les armées turques. Mais tous ces retards donnaient aux Grecs du Sud le temps de se rallier, de se concentrer mieux, de se « persuader » mutuellement du péril, et de mettre enfin sur pied une armée exceptionnellement nombreuse — la plus nombreuse peut-être que des cités unies aient mise en ligne. Cent dix mille hommes marchèrent contre les Perses qu'ils atteignirent à Platée. C'était encore à un roi de Sparte, Pausanias, qu'avaient été dévolues les fonctions de généralissime. Les Grecs triomphèrent. Un épisode de la bataille doit être cité comme caractéristique. Les Spartiates, après avoir culbuté les corps ennemis qui se trouvaient devant eux, arrivèrent aux retranchements de Mardonius; mais là, déconcertés, ils s'arrêtèrent, et, pour prendre ces retranchements, furent obligés d'attendre l'arrivée des Athéniens. Ceux-ci, plus souples et plus fertiles en ressources, s'ingénièrent pour triompher de cet obstacle. L'épisode confirme lumineusement ce que nous avons dit du rôle de Tyrtée.

Le jour même de la bataille de Platée, la flotte athénienne détruisait à Mycale, sur les côtes d'Ionie, les restes de la flotte perse. La Grèce était définitivement débarrassée de l'invasion (479).

L'expansion du type athénien après l'expulsion des Perses. — Ce triomphe consacrait l'essor merveilleux d'Athènes.

Il le consacrait à cause du rôle particulièrement actif joué par les Athéniens dans la défense de la Grèce; mais il le consacrait surtout par ce fait qu'Athènes devenait du coup *maîtresse de la mer*. En détruisant la marine perse, Athènes *héritait de toutes les cités de l'Ionie*. L'ancienne prospérité ionienne se re-

constituait, mais en changeant de siège, et en venant se concentrer dans la métropole.

La prépondérance maritime, constate Thucydide, était précieuse aux cités qui la possédaient, car, « à l'aide de leurs vaisseaux, elles allaient soumettre les îles, surtout lorsque leur propre territoire était insuffisant ».

Ainsi fit Athènes : elle *soumit des îles*. Sous le nom d' « alliées », car le principe de la cité autonome subsistait toujours, elle les réduisit à une sorte de vasselage. En même temps, elle occupait les passages de l'Hellespont et du Bosphore, par où venaient le blé, les peaux et autres denrées du Nord. Toutes ces cités de l'Archipel étaient censées former une confédération dont Athènes était la présidente et la trésorière, mais, en fait, les Athéniens s'habituèrent à gérer sans contrôle les fonds de la ligue et à s'enrichir des cotisations fédérales qui devinrent de vrais tributs.

Une conséquence de cette prépondérance fut l'afflux à Athènes de nombreux étrangers, qui venaient y faire du commerce. Thémistocle, avisé en cela comme en tout, prit des mesures pour favoriser les métèques et attirer des émigrants travailleurs. Les ports d'Athènes devenaient insuffisants. Il fit aménager le Pirée, qui allait devenir une véritable ville. Mais cette subite explosion de prospérité matérielle ne pouvait aller sans de fâcheuses répercussions au point de vue moral. Thémistocle *butina*, et n'oublia pas sa propre fortune dans celle de la cité. Possesseur d'une fortune de trois talents à son arrivée au pouvoir, il en possédait cent quelque temps après, somme énorme pour l'époque. Il s'attira donc les reproches des hommes intègres, et surtout cette jalousie que nous avons déjà notée. L'ostracisme fonctionna, et Thémistocle *banni* s'exila à Argos, puis à Corcyre, puis en Épire, chez Admète, roi des Molosses, et finalement — chose remarquable — chez Artaxerxès, roi de ces Perses qui lui devaient leurs désastres. C'était, on le voit, l'histoire d'Hippias qui recommençait.

Thémistocle avait surtout représenté, à Athènes, la masse populaire, remuante, novatrice. Le parti « conservateur », com-

prenant les grandes familles, nobles ou non, s'était incarné en même temps dans un autre homme célèbre, Aristide, dont l'intégrité fut opposée aux « tripotages » de Thémistocle. Aristide devait mourir pauvre après avoir administré le « trésor commun » des cités alliées d'Athènes, déposé à Délos. Il avait, en outre, une réputation d'équité qui, évidemment jointe à ce don de persuasion toujours si précieux chez les Grecs, le faisait choisir comme arbitre par les plaideurs et l'avait fait surnommer le Juste. Cette concurrence aux tribunaux était mal vue des démocrates, qui craignaient toujours l'ascendant pris par un homme supérieur. Aussi Aristide fut-il, lui aussi, victime de l'ostracisme. Une anecdote caractéristique, demeurée proverbiale, met admirablement en lumière l'irritabilité de ces petites démocraties ombrageuses. Un Athénien, ne sachant pas lire, pria Aristide, qu'il ne connaissait pas, de graver sur la coquille le nom de celui qu'il voulait exiler. « Vous a-t-il offensé? demanda Aristide. — Non, mais je suis las de l'entendre toujours appeler le Juste. » Et le trait, vrai ou non, est resté parce qu'il était l'expression d'un sentiment vrai.

On voit donc quelle cité les guerres médiques ont mise au pinacle : une cité longuement affinée par une aristocratie d'élite, puis enrichie et bouleversée par le commerce, agitée par l'instabilité démocratique et la défiance des supériorités, mais néanmoins toujours fine, délicate, nerveuse, ouverte aux plus exquises impressions de la littérature et des arts, apte en un mot à produire en grand nombre ces hommes supérieurs dont le régime politique faisait si facilement des suspects.

VIII

LA VIE INTÉRIEURE DE LA CITÉ ET LE TRIOMPHE INTELLECTUEL D'ATHÈNES

Le foyer, la femme et l'enfant. — Lorsqu'on entrait dans une maison grecque, on enfilait ordinairement un corridor étroit, situé entre des écuries ou des boutiques et le logement du portier. En traversant une cour qui venait ensuite, et que flanquaient des pièces diverses, réservées aux hommes ou aux travaux des esclaves mâles, on arrivait à une sorte de *hall* donnant sur la cour et qui constituait la pièce de réunion. C'est là que brûlait le feu sacré. En traversant encore cette pièce on arrivait à une porte, organe très important dans la maison grecque, car, lorsqu'elle était fermée, elle constituait une barrière isolante entre toutes les pièces déjà énumérées et un appartement relégué au fond de l'immeuble, appartement qui formait corps lui-même avec l'étage supérieur. Cet appartement et cet étage constituaient le *gynécée*.

Bien entendu, la multiplicité des pièces n'existait que dans les maisons riches; mais c'est d'elles surtout que nous parlent les historiens et les peintures. En fait, les maisons grecques, pour la plupart, étaient petites. La douceur du climat et la sociabilité rendaient particulièrement séduisante la vie en plein air. Toutefois cette distinction entre l'appartement des hommes et l'appartement des femmes existait sans conteste dans un très grand nombre de maisons. C'était un idéal qu'on réalisait dès qu'on le pouvait et le mieux possible.

Le gynécée abritait l'épouse, les jeunes filles, les enfants et les servantes. L'épouse y régnait en maîtresse. Cette situation, ainsi définie, permet de se faire une idée sommaire, mais exacte, du niveau auquel la femme se trouvait dans la société grecque, à l'époque classique, et dans la société athénienne en particulier.

Le relégation dans le gycénée indique nettement une infériorité de la femme.

L'inviolabilité du gynécée, gouverné par une seule femme, indique une supériorité de celle-ci.

La monogamie était en Grèce une loi bien reconnue. Si telle esclave pouvait être l'objet des faveurs du maître, elle demeurait esclave, et subordonnée à sa maîtresse. Si le mari contractait des liaisons au dehors, elles n'empiétaient pas sur le foyer.

Supérieure de la sorte à la femme de l'Orient, la femme grecque, en général, n'en était pas moins dédaignée par l'homme, qui ne se plaisait guère que dans la compagnie des autres hommes et n'appréciait dans sa compagne que l'intendante fidèle de sa maison.

Le Grec se fait du mariage une idée très exclusive et très nette : ce n'est pas l'association de deux intelligences et de deux cœurs ; c'est un moyen de perpétuer une institution sacrée : la famille. Ne pas avoir d'enfants légitimes est un malheur. On se marie donc pour en avoir. L'épouse n'est que le *moyen*, moyen beaucoup moins considéré que le *but*.

En comparant la situation de la femme homérique à la situation de la femme athénienne, on constate une décadence. Les exigences de la vie montagnarde, les luttes des grands bandits, les alertes de l'âge héroïque avaient obligé la femme à jouer un rôle actif dans la société grecque de ces temps lointains. De là des types de déesses despotiques, comme Héra (Junon), ou guerrières, comme Athénè (Minerve), ou chasseresses, comme Artémis (Diane). Mais, avec le retour de la sécurité, les influences patriarcales apportées par les Pélasges ont repris le dessus. Chez les Doriens eux-mêmes, si les jeunes filles partagent les exercices

physiques des jeunes gens, ce n'est pas de l'indépendance. C'est que les chefs de la cité veulent, par intérêt militaire, préparer des mères de famille robustes dont la robustesse passera ensuite à leurs enfants. Seuls les Éoliens de Lesbos paraissent conserver quelque chose de la demi-émancipation féminine survenue durant la période héraclide.

La femme grecque ne se produit donc presque pas au dehors. Elle garde le gynécée, où sa vie s'écoule en deux sortes d'occupations : la confection des vêtements de la famille, et la surveillance des travaux exécutés par les esclaves femmes. La confection des vêtements comprend surtout quatre opérations, où la femme grecque excelle : le filage, le tissage, la broderie et la couture. Comme l'on achète peu de vêtements au dehors, et que les procédés sont encore peu perfectionnés, il y a de l'ouvrage. Les esclaves femmes aident la maîtresse de maison dans ces travaux, mais elles ont aussi, pour département spécial, les besognes de ménage, et notamment la préparation des aliments, qui comprend alors la meunerie à bras et la boulangerie. Ici non plus, faute de division du travail et de machines, l'ouvrage ne fait pas défaut.

La multiplicité des esclaves, dans les familles aisées, fait que la mère confie facilement ses enfants à une nourrice. Jusqu'à l'âge de six ans, filles et garçons grandissent ensemble, surveillés par la mère. A six ans une bifurcation a lieu. La fillette reste avec les femmes, et n'apprend guère que les travaux du ménage. Elle demeure généralement ignorante pour le reste, et, en effet, étant donnée la conception de la vie féminine, une instruction étendue ne lui servirait pas. Les jeunes filles sortent rarement, mais cela leur arrive pour certaines fêtes, et la sculpture immortalisera, sous le nom de Canéphores, les porteuses de corbeilles dans la procession des Panathénées. Les seules femmes qui acquièrent de l'instruction n'obtiennent cet avantage qu'au détriment de leurs mœurs et qu'en sortant, comme des « déracinées », du monde de la famille. Ce sont les « hétaires », comme la fameuse Aspasie de Milet, qui, établie à Athènes, devint la conseillère de Périclès.

Pour les petits garçons, le père choisit, parmi ses esclaves, un homme de confiance, ordinairement d'un certain âge, et lui confie la surveillance de son fils. C'est le *pédagogue*, lequel n'est nullement un précepteur, mais un *accompagnateur*, ou, tout au plus, un professeur de politesse et de maintien. Comme on le voit, le père se décharge d'une besogne qui lui incomberait assez naturellement. Mais, d'une part, il est trop occupé par ses devoirs de citoyen; de l'autre, la facilité d'avoir des esclaves — les plus pauvres citoyens en ont — donne naturellement la tentation de se décharger sur eux d'une surveillance gênante. Ainsi la condition de la classe inférieure — représentée principalement ici par les esclaves — réagit sur l'organisation des éléments supérieurs.

La vie privée hors du foyer : l'école libre, le gymnase. — L'enseignement était libre à Athènes, et il était libre *partout*. La Cité antique, à la différence de certains États modernes, n'avait pas l'idée d'un enseignement officiel et monopolisé. En effet, *la famille restait puissante dans la cité puissante*, et celle-ci n'embrassait dans son domaine que ce qui concernait ou paraissait concerner la sécurité ou la prospérité matérielle des citoyens. Instruire les enfants était donc *un acte de la famille*, absolument privé. Le père de famille, quoique investi de moins de pouvoirs que le patriarche de la prairie — d'où les ancêtres des Pélasges tiraient leur origine — était bien réellement maître à son foyer : maître de sa femme, maître de ses enfants, maître de ses esclaves; ou du moins l'intervention de la loi ne se faisait sentir au sein de ce sanctuaire familial que dans une mesure vraiment justifiée par l'intérêt supérieur de la Cité. Maître de ses enfants, le père pouvait les instruire lui-même, ou choisir ses fournisseurs d'éducation, comme ses autres fournisseurs, à sa guise absolue. De là, dans une cité riche comme Athènes, la floraison d'écoles privées, concurrentes entre elles, où les pédagogues conduisaient les jeunes gens, et aussi une grande multiplicité de palestres et de gymnases. Le nom de gymnase était toutefois réservé à des établissements de plus grande impor-

tance, et, comme la vigueur physique importait au salut de la Cité, celle-ci en avait fondé quelques-uns. Il y avait donc des gymnases publics et des gymnases privés. Mais la Cité ne faisait que fournir l'immeuble, comme on fournit un jardin public ou une promenade, et les citoyens en usaient ensuite librement.

Il y avait deux choses dans l'éducation : la *musique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement de l'esprit, et la *gymnastique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement du corps. Une heureuse convergence de causes sociales faisait qu'on sentait à un égal degré l'importance de ces deux choses. Tout ce que nous avons dit des grands bandits, de la vie aventureuse de la montagne, des expéditions héroïques, des luttes de clans, de la rivalité des cités entre elles, de la nécessité de se défendre contre des voisins qui étaient toujours à vos portes, explique l'importance traditionnelle accordée à la gymnastique. C'est en grande partie à la merveilleuse supériorité de leurs muscles que les Grecs avaient dû leur récent triomphe aux guerres médiques. D'autre part, les observations que nous avons faites sur le caractère *civilisé* de ces bandits, sur les loisirs de la race, sur la vie facile, sur la façon dont s'était perpétuée et dont avait été encouragée la passion du chant, inséparable lui-même de la poésie, sur la curiosité éveillée qui tient aux relations maritimes avec les peuples lointains, enfin sur ce besoin constant de persuader, qui caractérise la société grecque, rendent parfaitement compte du soin que les pères mettaient à *aiguiser* et à *orner* l'esprit de leurs enfants. Il en résultait une éducation pondérée, équilibrée, qui ne tombait ni dans le surmenage intellectuel, ni dans la recherche exclusive de la force brutale, éducation éminemment favorable à la santé et à la *beauté*, éducation qui non seulement ne déformait pas les corps et ne perdait pas les yeux, mais rendait les membres souples, gracieux sans rien enlever au rayonnement de l'intelligence, et dont la merveille est d'avoir pu produire à la fois les combattants de Marathon et les auditeurs de Socrate.

Les « programmes » de l'école étaient peu chargés. L'enfant apprenait d'abord ses *lettres*. Des tablettes enduites de cire lui

aidaient à lire, à écrire et à compter. Ce besoin de lecture, d'écriture et de calcul tient au milieu commercial. Les vers des poètes célèbres venaient ensuite se graver dans sa mémoire, escortés du chant et de la « musique », prise ici dans le sens moderne du mot. Cet amour traditionnel pour ce qui se chante tient à la vie facile, à la cueillette, à ces loisirs que nous avons notés. Dans l'ensemble, l'éducation était très littéraire et très artistique, bien que très sommaire. La science d'ailleurs naissait à peine et, trop peu avancée pour former des branches distinctes, se confondait encore avec la philosophie.

Nous avons dit plus haut quels étaient les exercices de gymnastique les plus pratiqués des Grecs. L'essentiel à retenir ici, c'est que les palestres étaient très nombreuses à Athènes, bien que *le droit d'apprendre la gymnastique* fût réservé aux citoyens. On conçoit parfaitement la raison d'être de ce privilège. La multitude des esclaves, des affranchis et des métèques mettaient les citoyens *en minorité,* et pourtant ceux-ci tenaient à rester les plus forts. Seuls les participants à la Cité pouvaient fortifier leurs muscles, comme plus tard, au temps de la chevalerie, les nobles seuls auront le droit de porter l'épée.

Le triomphe des sports : Pindare. — L'importance de la gymnastique explique l'admiration que ces hommes pourtant si « intellectuels » avaient pour les exploits physiques. Cette admiration, dans les concours entre cités ou « grands jeux », devenait de l'enthousiasme, et de cet enthousiasme est né tout un genre de poésie, à peu près incompréhensible pour nous, mais qui ravissait les Grecs : celui qui a immortalisé les noms de Simonide et de Pindare.

Les odes de Simonide sont perdues. Ce poète était de Céos, mais était venu vivre à Athènes. Pindare était de Thèbes, pays dorien. Nous savons que les Doriens, de tous les Grecs, étaient ceux qui développaient avec le plus de ferveur les exercices physiques. Nous savons, d'autre part, que Sparte, où ce type était poussé à outrance, constituait un milieu social peu favorable à l'éclosion de la poésie. Il n'est donc pas étonnant que

Pindare soit né en Béotie, pays dorien moins militariste que Sparte, et d'ailleurs ce poète, étant donné les sujets qu'il chante, présente nettement les caractères d'un poète *international* (nous prenons cet adjectif pour ne pas créer un barbarisme qui serait utile, celui d'*intercivital*).

L'existence de Pindare et des poètes analogues répond au besoin qu'éprouvaient les grandes familles de faire louer solennellement, en des fêtes traditionnelles, ceux de leurs membres qui avaient été vainqueurs à de grands jeux. Nous avons dit que ces solennités très courues, placées sous l'égide de la divinité, étaient un des liens qui unissaient les cités grecques et, même en cas de guerre, occasionnaient d'office une trève religieusement respectée. Les acclamations spontanées qui, à l'origine, accueillaient les vainqueurs, s'étaient régularisées peu à peu en louanges qui, grâce aux habitudes de la race, avaient pris la forme de la poésie. Les familles s'adressaient donc à un chantre renommé, et le payaient pour qu'il fît l'éloge du héros. Ce dernier était généralement de famille noble — la descendance des rois des montagnes — et d'ailleurs les concurrents de condition supérieure étaient seuls en état de s'offrir des déplacements coûteux. C'étaient de plus des athlètes éprouvés, produits d'une sélection, comme nos *recordmen* actuels.

Les odes de Pindare, divisées en Olympiques, Pythiques, Isthmiques et Néméennes, selon l'endroit où avait triomphé le héros, ne ressemblent à aucune espèce de poésie moderne ; mais elles ont, en revanche, une curieuse analogie avec un genre d'éloquence bien connu : à savoir, les discours prononcés, à l'occasion des mariages, par les prêtres qui les bénissent. Trois choses sont de rigueur dans un discours nuptial : l'éloge des fiancés, celui de leurs familles, et enfin des considérations élevées sur le mariage et son caractère religieux. Le cadre est immuable, seuls les détails varient selon les circonstances. De même l'ode pindarique renferme presque toujours quatre parties : l'éloge de l'athlète, celui de sa famille, celui de sa *cité* — et c'est ici une différence — enfin des réflexions morales et religieuses toujours empreintes d'une solennelle gravité, comme

il convient à une fête dont la première raison d'être est un pèlerinage en l'honneur des dieux.

De là, dans Pindare, ces généalogies, ces allusions, ces digressions, cet empressement avec lequel le poète lâche son héros — dont il y a souvent peu à dire — pour se lancer avec complaisance dans des développements sur sa florissante patrie ou ses illustres aïeux. Une légende prétend que le poète Simonide, ayant ainsi rempli une ode de l'éloge de Castor et de Pollux, se vit refuser par l'athlète les deux tiers de la somme promise. Il n'avait qu'à se faire payer le reste par Castor et Pollux. Mais, en général, les vainqueurs étaient très flattés de cet hommage rendu à leurs familles et à tous leurs tenants et aboutissants. Si les odes de Pindare nous paraissent aujourd'hui fort ennuyeuses et assez obscures, elles étaient en revanche très intéressantes et très claires pour les gens d'alors. Et il faut que ces sortes d'éloges aient répondu à un besoin bien défini pour qu'ils aient eu ce succès immense, et pour que Pindare ait été salué avec enthousiasme comme le plus grand poète lyrique de l'antiquité. Ce succès immense n'était que le contre-coup de la passion immense que les Grecs avaient pour les sports.

Les fêtes en plein air. Les Panathénées. — D'autres fêtes coupaient agréablement la vie des Grecs. Ces fêtes étaient nombreuses, parce que le travail facile laissait des loisirs. Ces fêtes pouvaient comporter des cortèges et des danses en plein air, parce que le ciel était presque toujours serein. Elles revêtaient un caractère gracieux et pittoresque, parce que l'éducation de la race favorisait le goût des arts.

Les processions, harmonieusement ordonnées, satisfaisaient ce goût dans la perfection. Le mot « pompe » vient d'un mot grec qui signifie cortège. Le plus célèbre à Athènes était celui des Panathénées. Cette fête, dont la tradition faisait remonter l'origine à Thésée, et qui avait pour but de commémorer la fusion des cités de l'Attique, comprenait des courses et jeux divers, des concours de musique, et une procession gigantesque à laquelle prenait part une grande partie de la population

d'Athènes et des environs. Elle avait lieu tous les quatre ans. On se réunissait à la principale porte de la ville, et l'on montait à l'Acropole. En tête s'avançaient les joueurs de flûte et de cithare. Puis venaient l'infanterie sous les armes, la cavalerie, les vainqueurs aux courses de chevaux ou de chars, sur leurs chevaux ou leurs chars, les hécatombes escortées par les prêtres et les sacrificateurs, des vieillards portant des rameaux d'olivier sacré (l'arbre de Minerve), des porteurs d'offrandes, les jeunes filles de la bourgeoisie portant les objets nécessaires au culte dans des corbeilles (canéphores), des jeunes gens chargés d'objets d'art, les femmes des métèques, tenant en main des rameaux de chêne, emblème des gens hospitaliers; les filles de ces mêmes métèques, dont la fonction — légèrement humiliante — était de transporter des sièges et des ombrelles pour les citoyennes. La subordination des étrangers aux gens du pays était donc systématiquement marquée dans le protocole de la fête. Dans tous les détails de celle-ci respirait un souci caractéristique de grâce, de symétrie et de belle ordonnance qui s'accorde parfaitement avec tout ce que nous avons dit des inclinations artistiques, favorisées par les conditions sociales, et accrues de génération en génération. La jeunesse en particulier, avec son éducation toute littéraire et musicale, trouvait là le genre de divertissement qui convenait le mieux à la façon dont on l'avait orientée à l'école, et la souplesse des mouvements, donnée par le gymnase, pouvait triompher à l'aise dans ces longs défilés que scandait le son des instruments. Rien d'étonnant si les souvenirs et les images de cette fête ont frappé d'admiration les modernes et si les Grecs eux-mêmes se sont efforcés de la reproduire sur le marbre, comme, par exemple, sur la frise du Parthénon.

Les Temples : Le Parthénon. — Le Parthénon, dont nous avons dit un mot, était le temple de la déesse protectrice d'Athènes. Il était situé sur l'Acropole, ou « ville haute », en compagnie de plusieurs autres, car il y avait souvent, dans les grandes villes, le « quartier des dieux ». La construction de ce chef-

d'œuvre était, au point de vue architectural, l'aboutissement de tous les efforts tentés depuis plusieurs siècles pour perfectionner ces sortes d'ouvrages. Les proportions en étaient admirées comme particulièrement heureuses. Le monument, comme d'autres, était un grand rectangle environné de colonnes. Celles-ci étaient doriques, c'est-à-dire de style grave. Les carrières du Pentélique, près d'Athènes, avaient fourni du marbre. Les richesses conquises après les guerres médiques permettaient de donner une vive impulsion aux travaux. Un homme dont nous allons parler, Périclès, avait pris à cœur l'ouvrage, que Pisistrate avait ébauché. Des architectes intelligents, Ictinos et Callicratès, fournissaient les plans et la direction technique. La population athénienne elle-même produisait des artisans qui étaient plus ou moins des artistes. Un grand sculpteur, Phidias, était là pour recevoir sa tâche, celle des bas-reliefs et de la statue gigantesque de Minerve, qui se trouvait dans le temple. Cette statue était d'or et d'ivoire (pour les parties superficielles tout au moins). La déesse, en digne fille de Jupiter, roi des montagnes, portait le casque et le bouclier.

Les temples n'étaient pas ou n'étaient guère alors des lieux de réunion pour les fidèles. C'étaient les *maisons des dieux*. Aussi beaucoup étaient-ils petits. Ceux que l'on faisait grands étaient grands parce qu'on avait voulu honorer le dieu en lui octroyant une plus imposante demeure, et aussi pour loger les serviteurs du dieu, prêtres, sacrificateurs, etc. Une partie du temple, défendue par des grilles de fer, servait à contenir les nombreux présents apportés par les fidèles. Une autre partie — la partie postérieure — contenait les logements des prêtres et du personnel. Dans la partie centrale trônait la divinité, que l'on venait invoquer individuellement, à titre privé, comme lorsqu'on fait une « visite », car les « cérémonies » proprement dites avaient lieu surtout en plein air.

L'Acropole d'Athènes, qui avait dû être naturellement le *castel* primitif d'où la ville était née à l'âge héroïque, avait été ruinée par les Perses lors de l'invasion. On la rebâtit avec plus de splendeur. Dans son enceinte sacrée se trouvaient, outre le

Parthénon, plusieurs autres temples, notamment celui de la Victoire Aptère, ou de la Victoire sans ailes, représentée ainsi pour montrer que désormais elle ne quitterait plus Athènes. Ce trait accuse fort bien le caractère intellectuel et artiste de la race. On y voyait encore le temple d'Athéné Polias et d'Erechtée, dont le culte se rattachait à de très anciennes traditions, antérieures à la légende de Thésée elle-même. Enfin, les Athéniens avaient voulu faire de l'entrée même de l'Acropole un monument splendide : *les Propylées*. Il y eut, en un mot, au lendemain des guerres médiques, une débauche de constructions et de reconstructions qui attestait l'essor merveilleux pris par la prospérité matérielle. De la même époque datent les fortifications d'Athènes, construites par Thémistocle, et les « longs murs » unissant Athènes au Pirée, œuvre de Périclès. Les descendants des Pélasges, comme leurs ancêtres préhistoriques, se révélaient bâtisseurs. Jamais peut-être, en si peu de temps, on n'avait remué tant de pierres pour des constructions d'intérêt public ou de pur ornement.

Les embellissements de la religion : sculpture et peinture. — La sculpture sort de l'architecture, dont elle est le complément. Les statues sont en effet des statues de dieux. C'est le locataire qui vient occuper son domicile. Plus nombreux que les statues sont les bas-reliefs ; mais eux aussi sont destinés à orner la frise ou le fronton des temples. De l'architecture sort encore la grande peinture, qui a pour objet de décorer les portiques ou les panneaux en représentant des scènes, soit directement, soit indirectement religieuses, car, même dans les sujets « patriotiques » la glorification des dieux est inséparable de la glorification de la cité. C'est l'époque de Zeuxis, de Parrhasius, de Polygnote. Un autre genre de peinture, plus modeste, naît du besoin d'orner les vases. Le tableau indépendant, isolé, n'arrive qu'après coup, comme un raffinement. Tous les arts plastiques, en définitive, sont en germe dans la maison des dieux.

Un autre embellissement de la religion : le théâtre : Eschyle

et Sophocle. — C'est de la religion, nous l'avons vu, que sort aussi le théâtre. La tragédie d'un côté, la comédie de l'autre, sont des transformations de la fête de Bacchus. Nous avons montré les étapes de leur naissance. Un grand poète athénien, Eschyle, achève de donner un caractère « dramatique » à ce qui était naguère un « chœur de danse ». Il invente ou généralise le dialogue, mais ses intrigues demeurent d'une simplicité saisissante et le chœur, s'il cesse d'être tout, conserve du moins une très grande part dans l'action. Dans les *Suppliantes*, ce chœur, constitué par les cinquante Danaïdes — filles de Danaos — est le véritable héros de la pièce. C'est son péril qui nous intéresse. Le poète, en quelques tableaux simples et grandioses, nous montre ces jeunes filles, conduites par leur père, réclamant en Grèce l'hospitalité de *Pélasgus*, qui les défend contre *Ægyptus*. Le sujet, comme on le voit, dramatise les anciennes légendes relatives aux antiques migrations entre l'Egypte et le pays des Pélasges. Dans les *Perses*, Eschyle glorifie les récents triomphes d'Athènes en mettant sur la scène l'humiliation de Darius. Dans les *Sept devant Thèbes*, il glorifie la cité, représentée par Étéocle son défenseur, contre les « bannis » et les « sécessionistes » représentés par Polynice. Dans *Prométhée enchaîné*, il rappelle la fameuse lutte des Titans dont nous avons parlé, et qui figure si bien le choc entre les Pélasges de la plaine et les premiers bandits organisés. Enfin sa trilogie d'*Agamemnon*, des *Coéphores* et des *Euménides* fait revivre la légende de cette terrible famille des Atrides, avec ces formidables *vendettas* dont on avait gardé le souvenir, et qu'on expliquait par la « fatalité », parce que l'Athénien de l'âge classique ne comprenait déjà plus l'état social primitif qui les avait produits. Tous les sujets d'Eschyle ont un caractère grand, majestueux, terrible. C'est un poète tourné vers l'ancien régime et pétri des vieilles idées. Aussi va-t-il être cher, même après sa mort, au parti *conservateur* d'Athènes.

Sophocle réalise, par la fusion des diverses qualités, la perfection du genre. Lui aussi est conservateur, si l'on veut, mais avec plus de pondération. Il est touché par l'esprit philosophi-

que dont nous allons parler. Tout en glorifiant la Cité, il lui oppose, dans *Antigone*, la loi naturelle qui ordonne quelquefois ce que la Cité défend. Antigone, malgré les ordres de Créon, roi de Thèbes, donne la sépulture à Polynice, parce que c'est son frère. C'est l'indice d'un esprit nouveau. Mais ce qui domine toujours chez Sophocle, c'est l'admiration pour les antiques héros et héroïnes. Il traite dans *Electre* le même sujet qu'Eschyle dans les *Coéphores*, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon par ses enfants. Il rend pathétique l'histoire de *Philoctète*, le chef de pirates lâché par ses camarades et abandonné dans l'île de Lemnos. Son héros le plus poignant est Œdipe, qu'il nous montre, dans *Œdipe-roi,* soulevant peu à peu le voile des crimes involontaires qu'il a commis, et se bannissant de Thèbes en se crevant les yeux, puis, dans *Œdipe à Colone,* recevant l'hospitalité généreuse d'Athènes, refuge traditionnel des illustres bannis, et incarnée dans son légendaire Thésée. Cette dernière pièce, comme les *Perses* d'Eschyle, constitue une belle manifestation patriotique, sûre d'être bien accueillie à une époque où le sentiment national venait d'être si exceptionnellement exalté.

Ce théâtre grec offre avec le nôtre des différences qui montrent bien le caractère des causes sociales d'où il est sorti. Il exclut l'amour, jugé indispensable à notre scène ; il est plein de pensées religieuses et même d'événements religieux ; la « fatalité » projette partout son ombre, bien que les hommes, doués d'initiative, y luttent contre les dieux ; le *lieu* est presque toujours une place publique, ou tout au moins un endroit en plein air ; le chœur intervient plus ou moins, il représente en général les habitants de la localité où l'action se passe et qui, attroupés, sentencieux, bavards, disent leur avis ; les répliques des personnages se balancent harmonieusement, avec une soigneuse recherche de la symétrie. Tout atteste, en un mot, que nous sommes en présence d'un divertissement issu de la religion, pratiqué sous un beau climat par des hommes réunis en cités et qui ont le culte des belles formes, même dans les arrangements de mots.

Les patrons du théâtre : les liturgies. — Nous avons vu des hommes d'élite comme Pisistrate encourager l'éclosion de ce divertissement. Pisistrate, en cela, n'était pas un type isolé. Une des causes qui ont fait fleurir les lettres et les arts à Athènes, c'est qu'ils y trouvaient d'intelligents protecteurs, ce qu'on appela plus tard des « Mécènes ». Il faut des Mécènes à l'art toutes les fois que les manifestations de l'art coûtent quelque chose, et que les artistes se spécialisent nettement dans la production du beau.

En ce qui concerne le théâtre, un mécanisme ingénieux le soutenait, celui des « liturgies ».

On appelait liturgie une sorte d'impôt extraordinaire, mis à la charge des plus riches citoyens. A tour de rôle, ceux-ci devaient soit construire des galères, soit donner de grands repas au peuple, soit « monter » une représentation théâtrale à leurs frais.

L'impôt est chose obligatoire. Les liturgies l'étaient donc. Mais — et ceci est un trait essentiel à retenir — l'obligation des liturgies, si elle prenait parfois un caractère vexatoire et servait à des « vendettas » politiques appuyées sur la démocratie, n'était en définitive que la consécration d'anciens usages, la régularisation de libéralités traditionnelles. De temps immémorial les citoyens riches et influents avaient tenu à se rendre populaires par des libéralités intelligentes. Les choses se passaient ainsi du temps des grands bandits de la montagne. Nous les avons vues se continuer avec les « petits rois » de l'époque homérique. Nous avons noté les moyens qu'employaient les Pisistrates pour se former des clans. Observation non moins importante : nous voyons les Grecs d'aujourd'hui, enrichis par le commerce, employer volontiers une partie de leur fortune en subventions à leurs compatriotes. En un mot, le Grec riche, de tout temps, a aimé à dépenser de l'argent pour le plaisir, l'instruction, la défense ou la gloire de sa cité. La liturgie dramatique, dite « chorégie », ne faisait en principe que canaliser officiellement ces bonnes volontés préexistantes. La jalousie des pauvres contre les riches, qu'on rencontre infailliblement dans

toutes les démocraties où le commerce a produit l'inégalité des fortunes, avait beau la transformer parfois en instrument d'oppression. Des témoignages formels nous attestent que, malgré le luxe croissant des représentations et l'énormité de ces dépenses, il y avait des *chorèges amateurs*.

Mais cette même classe d'aristocrates, d'où sortaient la plupart des chorèges, était aussi celle d'où sortaient la plupart des archontes. La démocratie, en progressant, avait suscité, nous l'avons vu, des fonctions nouvelles, dont les attributions s'étaient enrichies aux dépens de l'archontat, et les *parvenus*, les moins lettrés, les moins raffinés, se jetaient de préférence sur ces charges nouvellement créées, laissant aux rejetons des vieilles familles l'honneur de remplir les anciennes dignités, plus décoratives qu'importantes. C'est ce qui nous aide à comprendre comment la tragédie grecque put échapper au patronage impersonnel, administratif, automatique des « États » qui veulent protéger officiellement les lettres et les arts. Les poètes, à Athènes, ont affaire tout d'abord à une homme, l'archonte éponyme, et il y a de grandes chances pour que ce soit un homme « de bonne famille », un homme de bon goût. Cet homme, après un contact direct avec les concurrents, renvoie trois d'entre eux à un autre homme, le chorège, riche et intelligent, ambitieux peut-être, mais dont l'ambition ne gâte rien. Cet homme, qui remplit momentanément une fonction *non payée, mais payante,* est libre de monter sa petite affaire comme il l'entend. Bref, toutes les circonstances sont favorables au mérite littéraire qui, grâce à l'intervention libre et personnelle de patrons d'élite, a plus de chances de *percer*.

Les idées nouvelles au théâtre : Euripide. — Le chorège, dans l'exercice de ses fonctions, était un personnage sacré, entouré d'une vénération religieuse ; mais, chose remarquable, le clergé n'intervenait pas comme protecteur du théâtre. Il faut noter cette différence radicale qui distingue le théâtre grec du théâtre du moyen âge. En Grèce, pour employer une formule moderne, le clergé restait confiné « dans la sacristie ». La vie

des steppes riches, contrairement à celle des steppes pauvres, ne développe guère l'influence sociale du clergé. Or, c'est des steppes riches qu'étaient issus les Pélasges, et leurs descendants, tout en demeurant fort religieux, soit dans le sanctuaire du foyer, soit dans les manifestations extérieures, n'avaient laissé au corps sacerdotal qu'une place restreinte dans la société.

A l'époque où nous en sommes, le développement intense de l'instruction, et l'entre-croisement des systèmes philosophiques importés d'Ionie où nous les avons vus s'ébaucher, commence à porter des coups sérieux à la foi mythologique, et le théâtre, écho des idées, reflète ce nouveau courant d'opinion. C'est cette nuance qui caractérise le troisième grand poète tragique, Euripide, et lui donne sa physionomie à part. La tragédie d'Euripide, tout en restant très sérieuse et surtout très pathétique, contient des railleries envers les oracles, des irrévérences envers les dieux, des réflexions qui trahissent un naissant scepticisme, et des ironies mordantes à l'égard de vénérables légendes admises jusqu'alors comme articles de foi. Dans *Iphigénie à Aulis,* le chef-d'œuvre du poète, on sape le prestige du devin Calchas, et Achille, le bouillant Achille d'Homère, parle comme un philosophe revenu de bien des illusions. Oreste, dans une autre pièce, dit en parlant d'Apollon : « C'est pour lui obéir que j'ai tué ma mère, traitez-le donc d'impie et faites-le mourir. *C'est lui qui fut coupable, et non pas moi* ». Dans son *Électre*, le poète fait dire au chœur qui vient de rapporter une légende : « Voilà ce que l'on dit, mais *j'ai peine à croire* que Jupiter ait détourné le char étincelant du soleil et changé sa route au préjudice des mortels, à cause des vengeances exercées par les hommes. Ces légendes terribles *sont utiles aux mortels* qu'elles ramènent au culte des dieux. » Euripide en est donc au concept dédaigneux de la religion, « chose utile pour le peuple », ce qui ne l'empêche pas de se servir des dieux comme machines dramatiques plus qu'aucun autre poète. La puissance divine est pour lui un moyen commode de fournir un dénouement à une pièce, et c'est un des défauts que les critiques lui

ont le plus reprochés. D'une façon générale, Euripide est moins noble, moins idéal qu'Eschyle et que Sophocle. Il est plus bourgeois, plus humain, plus imprégné d'actualité. Il personnifie au théâtre « l'esprit nouveau », et déchaîne pour ce motif l'animosité des conservateurs, comme Eschyle excite leur admiration.

La vie publique et le besoin de persuader : les sophistes. — Un critique latin, Quintilien, a dit d'Euripide que c'est, de tous les poètes, celui dont la lecture est le plus utile aux aspirants orateurs. Rien d'étonnant à cela. Le milieu athénien, à l'époque d'Euripide, est merveilleusement propice à l'essor de l'art oratoire.

Nous avons vu l'éducation et les divertissements qui remplissent la vie privée des jeunes citoyens. Mais une destinée commune les attend au seuil de la jeunesse : la vie publique. Tous les citoyens sont pour ainsi dire les co-propriétaires de la Cité. Il faut qu'ils se concertent pour la gouverner, et, eu égard à la petitesse de ce territoire, ce « concert » des citoyens a lieu de vive voix, sur la place publique. C'est toujours la suite et la transformation des palabres homériques, avec cette différence que les « grands chefs » de jadis ont perdu de leur prestige, et que le pouvoir s'est émietté de plus en plus. Or, déjà, du temps des querelles entre les Achille et les Agamemnon, l'art de la parole était chose d'une utilité capitale. Il n'est, avec le temps, devenu que plus précieux et il est précieux à tout le monde, puisque tout le monde (dans la classe des citoyens) peut aspirer à devenir « grand chef », à entraîner les autres, à s'imposer par la voix, par le geste, par le cri, par l'argument qui saisit, par la riposte qui terrasse, par cet ensemble de dons naturels et acquis, grâce auquel un homme fait crier à l'entourage : « Oui ! oui ! c'est cela ! il a raison ! suivons-le ! »

L'état social d'une cité comme Athènes comporte, en un mot, *un besoin intense de persuader*. Le commerce et la richesse, qui permettent bien des luxes, bien des progrès et bien des spécialisations, favorisent ceux qui sont à même de donner satisfac-

tion à ce besoin. L'art de la parole se constitue donc sous forme de métier, et c'est la *rhétorique*. Mais rien ne sert de parler si l'on n'a quelque chose à dire, si l'on ne peut mettre dans ses mots des idées ou des semblants d'idées. Le type du rhéteur est donc dominé par un autre type plus important, avec lequel il se confond volontiers : celui du *sophiste*.

Les premiers « intellectuels » s'appelaient *sages*, ce qui n'indiquait qu'une qualité personnelle. A partir de Pythagore, ils s'appellent *philosophes* ou *amis de la sagesse*, ce qui prend la façon d'un titre corporatif. Enfin, la terminaison *istes* étant spécialement affectée aux métiers, aux professions lucratives, nous avons maintenant devant nous le *marchand de sagesse*, ou, plus exactement, le *marchand d'idées*.

La clientèle des sophistes est parfaitement caractérisée. Ce sont les jeunes gens riches qui veulent se perfectionner dans l'art de la parole pour entrer aussi armés que possible dans l'arène politique. Les sophistes sont donc des marchands qui tiennent chez eux tous les articles nécessaires au futur politicien, et ces articles sont si précieux qu'on ne lésine pas. On paye 50 drachmes pour assister au cours de Prodicus sur *le juste emploi des mots*. Car la propriété des termes est chose très importante chez les peuples bavards. Certains jeunes gens se saignent pour se procurer ces bienheureuses leçons. D'autres, moins fortunés, essayent du moins de s'en faire communiquer le résumé par un camarade, et l'on se pâme au cours d'un sophiste auquel on n'a pas assisté.

Le sophiste Gorgias dit dans Platon : « Le plus grand de tous les biens, celui qui rend libre et même puissant dans chaque cité, c'est, selon moi, d'être *en état de persuader* par ses discours les juges dans les tribunaux, les sénateurs dans le sénat, le peuple dans les assemblées... » Socrate, présentant le jeune Hippocrate au sophiste Protagoras, lui dit : « Hippocrate... est d'une des plus grandes et des plus riches maisons d'Athènes; nul jeune homme de son âge n'a de plus heureuses dispositions; il veut *se rendre illustre dans sa patrie*, et il est persuadé que, pour y réussir, il ne peut mieux faire que de s'attacher à toi. »

Enfin, le poète comique Aristophane, dans ses *Nuées*, met en scène un père, Strepsiade, qui présente son fils à Socrate, considéré et traité dans la comédie comme un sophiste :

STREPSIADE. — Instruis-le, châtie-le, et ne manque pas *de lui bien affiler la langue*, d'un côté pour les petits procès, de l'autre pour les grandes affaires.

SOCRATE. — Ne t'inquiète pas; je te le rendrai *sophiste* accompli.

En effet, si la « raison du plus fort », en tout pays, est toujours la meilleure, il s'agit de savoir en quoi consiste la *force*, et celle-ci change de caractère selon l'organisation d'une société. Dans une cité comme Athènes, où l'accès des fonctions publiques est ouvert à tous les citoyens, où la cueillette et le commerce ont créé une race de gens bavards et persuasifs, la force est à celui qui persuadera le mieux. Bien des gens du peuple, en de telles sociétés, sont orateurs sans le savoir. Un marchand de poissons qui vous fait prendre, grâce à son boniment, des sardines gâtées pour des sardines fraîches, a en lui l'étoffe d'un bon politicien. Le jeune homme riche, lui, veut se rendre compte scientifiquement des procédés qu'emploie tout Athénien dans ses conversations de loisir ou d'affaires; il veut cataloguer les armes diverses que fournit la parole et les diverses façons de s'en servir, afin de pouvoir au besoin, sans hésitation, s'escrimer de la meilleure. C'est pourquoi il paie si cher ces leçons d'escrime qui le conduiront aux grandeurs.

L'art de la parole est donc prisé, parce que c'est un *moyen d'action*. Sur l'agora, il faut raisonner, parce qu'il faut décider, et il faut décider, à chaque instant, de la *justice* ou de l'*injustice* de telle loi, de telle mesure. Le sophiste apprend à ses apprentis à envisager tous les points de vue possible, à soutenir le pour et le contre. De là deux conséquences : 1° la création et le triomphe de la logique; 2° l'obscurcissement systématique de la morale.

En effet, l'argumentation devient d'une subtilité extraordinaire, offrant, par la variété de ses procédés, une multitude de ressources à la mauvaise foi. L'idéal consiste à questionner

sans cesse l'adversaire, à lui poser des dilemmes, à l'obliger à répondre « oui » ou « non » sans lui laisser le temps de réfléchir ou de reprendre l'offensive, à tirer de sa réponse des conclusions machiavéliquement préparées d'avance, à échapper aux réfutations par des « distinctions » alambiquées. Mais il est clair que cet art de soutenir le pour et le contre ne va pas sans une certaine immoralité. Écoutons encore le Strepsiade d'Aristophane : « Les coups, la faim, la soif, le chaud, le froid, peu m'importe ; qu'ils (les sophistes) m'écorchent, pourvu que j'échappe à mes dettes, pourvu que j'aie la réputation d'être un coquin beau parleur, impudent, effronté, bavard, habile à soutenir les mensonges, un vieux routier de chicane, *une vraie table de lois,* un moulin à paroles, un renard qui passe par tous les trous! » L'art de persuader, en un mot, est une arme entre les mains des convoitises politiques, et l'on s'en sert, selon les besoins de la cause, pour prouver tout ce qu'on veut.

C'est que la vie publique exerce un attrait immense. Chez nous, certes, les politiciens abondent ; mais une foule de citoyens ne s'occupent du gouvernement que le jour où ils votent et au moment où ils lisent leur journal. A Athènes, la vie publique est le métier de tous les citoyens. Elle prend à tous un temps énorme, leur impose une foule de fonctions temporaires très variées, et sollicite à chaque instant leur contrôle. Cinq mille citoyens sont membres de droit du tribunal des héliastes. Le Sénat en absorbe cinq cents. Pas d'expédition qui ne soit commandée simultanément par *plusieurs* stratèges (une dizaine parfois pour de minuscules armées). Enfin, l'assemblée du peuple décide de tout en dernier ressort, et les occasions de la convoquer ne manquent pas. Cet état de choses, connu sous le nom de « démocratie », constitue, en définitive, l'élargissement progressif de ce « conseil » bruyant, tumultueux que nous avons vu fonctionner autour des chefs homériques. Au lieu d'être quelques dizaines ou quelques centaines à discuter sur une petite place — ce qui caractérise la constitution aristocratique — on est plusieurs milliers à discuter sur une grande

place. Cela tient, nous l'avons vu, aux « ascensions » sociales dues au commerce, et à la multitude des parvenus qui a fait craquer les cadres traditionnels de la classe privilégiée.

L'amour passionné de la Cité. — L'amour des citoyens pour la Cité est intense. Il combine les deux amours qu'on éprouve, chez les modernes, pour la petite et pour la grande patrie, puisque toutes les patries sont petites. Cet amour est surexcité par le danger constant que fait courir à chaque cité l'existence toute proche de cités rivales. Il est exalté par le souvenir des luttes anciennes et par les légendes héroïques des grands bandits plus ou moins divinisés. Un fait qui montre bien l'intensité de ce patriotisme, c'est le soin qu'on a pris de s'en inspirer, lors de la Révolution française, pour fouetter le courage des soldats. Les grands révolutionnaires étaient en même temps de grands classiques, et, pour faire naître des dévouements, ils ne trouvaient pas de plus bel exemple à citer que celui des défenseurs de la Cité antique. Du reste, nous avons déjà retracé les grandes lignes de ce sentiment, à propos de Sparte. Moins rude, moins farouche, mais toujours aussi profond, ce sentiment existait à Athènes et dans toutes les cités grecques, jalouses à l'excès de leur indépendance, comme les « petits rois » de l'âge homérique l'avaient été de la leur.

La Cité est donc chose chérie, chose sacrée, chose divine. On ne la sépare pas des dieux qui la protègent. On vénère les lois jusqu'à la superstition, et Socrate, victime de ces lois, en fera l'apothéose dans une prosopopée magnifique. Bien que la famille soit forte et respectée, la « défense de la Cité », bien ou mal comprise, engendre des tyrannies. Nous avons déjà vu l'ostracisme. Bien d'autres condamnations éclatent sur la tête de tel ou tel citoyen, dès qu'un courant populaire existe pour l'accuser d'avoir trahi, d'une manière quelconque, les intérêts de la Cité. On ne regardera pas si ce citoyen est juste, comme Socrate, ni si sa présence est nécessaire à la tête d'une armée, comme Alcibiade, ni s'il vient de rendre un service signalé à Athènes, comme les dix généraux des îles Arginuses dont

nous parlerons plus loin. Dès qu'on le croit coupable d'un crime contre les lois ou contre les dieux de la Cité, une colère formidable éclate, et ce peuple intelligent, de gaieté de cœur, tue ou proscrit ceux qui se mettent ou semblent se mettre en travers de la passion ardente, fanatique, professée par le citoyen pour la Cité.

La Cité contre les idées nouvelles : Socrate. — Or, à l'époque où nous en sommes, commence à surgir un conflit : celui de la Cité et des idées nouvelles. Ce conflit prend corps dans un événement retentissant : le procès de Socrate (399).

Socrate a été considéré tour à tour comme un sophiste et comme l'adversaire déclaré des sophistes. Les deux points de vue ont quelque chose d'exact. Socrate était sophiste par ses procédés et son langage. Vivant dans une atmosphère imprégnée de sophistique, il en subissait la contagion. Mais, au fond, l'enseignement de Socrate ne répond pas au même besoin social que celui des sophistes. En effet, trois particularités le distinguent : 1° la gratuité et le désintéressement absolu; 2° le compagnonnage intellectuel, sur pied d'égalité, établi entre le maître et les disciples; 3° la campagne vigoureuse, sorte d'apostolat convaincu, entreprise en faveur d'une restauration morale de la Cité.

Socrate est essentiellement un *amateur*. Il recherche les jeunes gens distingués pour causer avec eux, et il les garde *parce qu'il les aime*. Comment peut-il en trouver? Parce que le goût de la spéculation intellectuelle, nous le savons, est merveilleusement répandu. Il rencontre un jour le jeune Xénophon dans une rue étroite, et lui barre le passage avec son bâton : « Où vend-on les aliments du corps? — Au marché. — Et les aliments de l'âme? — Je l'ignore. — Suis-moi, je te l'apprendrai. » Et ce même Xénophon décrit les habitudes de son maître : « Il allait le matin aux promenades, aux gymnases, se montrait sur la place à l'heure où la multitude la remplit, et se tenait le reste du temps dans les lieux où se réunissait le plus de monde. Il y parlait la plupart du temps, et *chacun*

pouvait l'écouter. » La philosophie n'est pas pour Socrate un *moyen d'existence*, comme pour le sophiste. Elle fait partie du *mode d'existence*. Ça l'amuse, et ses auditeurs ne sont pas seulement ses élèves; ce sont ses *amis*. C'est lui qui les a recrutés parce qu'ils étaient « beaux et bons », parce que leur physionomie lui plaisait. La plupart de ces amis sont des jeunes gens riches, comme chez les sophistes, car les riches ont plus de loisir; mais il y a pourtant quelques pauvres, natures d'élite éprises de ce savoir qui flotte autour d'elles. Ces jeunes gens sont ceux qui veulent s'instruire *pour le plaisir* et n'envisagent pas les succès politiques. Deux cas font exception : ceux d'Alcibiade et de Critias, qui veulent *utiliser* Socrate pour parvenir. Mais l'ensemble du groupe représente un élément social assez nettement déterminé : à savoir, les jeunes gens de « bonne famille » que la démocratie écœure, et qui se tiennent ou sont tenus à l'écart du mouvement politique. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Socrate lui-même est un homme du peuple, un « gamin de génie » qui s'est dégrossi et affiné en écoutant parler les autres. Mais il apparaît comme dévoué au parti aristocratique et *honoré* par les aristocrates. C'est le cas inverse de celui des Pisistrate, des Périclès, des Alcibiade, et de tant d'autres qui, fils de famille, se font les courtisans de la foule.

Réactionnaire, Socrate médite avec ses amis la restauration de la *vertu*, c'est-à-dire celle de la *Cité*, car on ne conçoit pas la justice sans politique, ni la politique sans justice. Il dit volontiers : « Connais-toi toi-même », mais il veut que la réforme morale passe de la vie privée à la vie publique. Un « démon » familier le pousse au rôle de prédicateur et de réformateur. Il insiste sur cette idée que, pour commander dans la Cité, il faut avoir appris, *avant cela*, à commander les hommes de quelque manière. Caustique et malin, il a des railleries amères contre les politiciens d'occasion qui mènent Athènes et les compare à des gens qui voudraient jouer de la flûte sans avoir étudié cet instrument, ou conduire un navire sans avoir jamais appris à tenir un gouvernail.

Socrate, qui conquiert des amis, se fait donc des ennemis.

Ces ennemis sont : 1° les politiciens ; 2° les petits ouvriers libres, citoyens de « nouvelles couches », nombreux à Athènes depuis les révolutions démocratiques ; 3° les « intellectuels » mercenaires qui courtisent la foule. Des trois accusateurs de Socrate, Lycus est « orateur », Mélitus corroyeur et Anytus poète. Cette hostilité contre Socrate s'alimente des rancunes de ceux auxquels ont déplu les procédés de celui-ci : la *maïeutique,* ou art d'« éprouver » les gens en leur tirant les vers du nez et l'*ironie,* désagréable aux mauvais raisonneurs qu'on met au pied du mur par l'absurde. Tout un parti de gens blâmés, bafoués, méprisés par Socrate et son petit groupe, se forme donc et veut le perdre. Pour cela, il faut mettre en avant de graves raisons, intéressant le bon ordre de la Cité. Ces raisons, on les trouve et on les formule : 1° Socrate corrompt les jeunes gens ; 2° Socrate ne reconnaît pas les dieux de la Cité.

Les griefs étaient vraisemblables. Socrate, allant chercher lui-même les jeunes gens pour les endoctriner — au lieu de les attendre à son cours comme les sophistes — mécontentait des pères de famille que déconcertait cette indépendance. En outre, le mépris des magistrats démocrates, inculqué par Socrate aux jeunes citoyens qui ont sans cesse affaire à eux dans les mille incidents de la vie publique, fournit à ces magistrats des prétextes plausibles pour s'alarmer. Ils craignent pour l'« unité morale », si utile en temps de guerre à la défense de la Cité. Enfin la Cité, traditionnellement, a une « religion d'État ». Or les croyances religieuses sont fortement battues en brèche par tout le travail intellectuel des philosophes et par les doutes systématiques des sophistes. Anaxagore et Prodicus, déjà, ont été exilés. La méfiance des esprits conservateurs est donc en éveil contre la sophistique. Mais la plupart des sophistes avaient dans leurs disciples, devenus politiciens influents, un puissant rempart. Socrate n'a pas ces auxiliaires, et pourtant sa philosophie, comme celle des sophistes, tend à détruire la croyance aux dieux de la mythologie. C'est désormais chose entendue entre gens intelligents. Il devient impossible à ceux-ci d'accepter argent comptant toutes les lé-

gendes auxquelles croyaient pieusement les héros d'Homère. La « raison pure » travaille là-dessus, et, tandis que les uns s'arrêtent dans le scepticisme, d'autres, comme Socrate, travaillent à se créer, par la force du raisonnement, une « religion naturelle », nouvelle en ce sens qu'elle tend à révolutionner les esprits, mais ancienne en ce qu'elle se rattache obscurément à des traditions primitives. Une fois de plus, le conservateur Socrate se donne des airs de révolutionnaire. Il dit bien : « les dieux », mais il est clair que, dans son esprit, les dieux font bloc, et qu'il pense à une seule divinité, placée beaucoup plus haut, par sa science, sa puissance, ses attributs, que la bande héroïque des dieux de l'Olympe. « Le vulgaire, dit Xénophon, pense que les dieux savent certaines choses et en ignorent d'autres. Socrate croyait que les dieux connaissent tout. » Socrate, en un mot, fait un effort de génie pour remonter au vieux monothéisme oublié depuis des siècles. Bien plus, il admet que « les dieux » puissent être en désaccord avec la Cité : « J'aime mieux, dit-il, obéir à la divinité qu'aux Athéniens ». Les martyrs chrétiens auront plus tard des réponses analogues. Mais l'on comprend que tout ce qui tient, par croyance ou par intérêt, à l'intégrité du culte traditionnel, se tourne contre Socrate. Celui-ci est donc condamné à boire la ciguë; mais sa mort, idéalisée par ses disciples, ne fait que rehausser son prestige, et les « idées nouvelles », avec Platon, triompheront d'autant mieux, qu'il pourra les mettre sous ce vénéré patronage. La vraie philosophie, avec ses divisions principales, logique, psychologie, théodicée, morale, est dès lors définitivement créée.

L'incarnation de la politique athénienne : le siècle de Périclès. — Cette époque est, par excellence, l'époque brillante d'Athènes. On l'a appelée siècle de Périclès, du nom du politicien supérieur qui, pendant un temps assez long, sut imposer sa supériorité à la foule et dirigea les destinées d'Athènes. Périclès est un second Pisistrate, né en des temps plus raffinés. Même au physique, il ressemblait au célèbre « tyran ». Il descendait

par sa mère des Alcméonides, la famille rivale des Pisistratides. Son père, Xantippe, était un des généraux qui avaient vaincu les Perses à Mycale. Au prestige de la gloire, Périclès unissait les avantages d'une forte éducation. Il avait eu pour maîtres le philosophe Anaxagore, qui avait été une première ébauche de Socrate, et Zénon d'Élée, un « idéaliste » qui avait tous les traits du sophiste. Orateur merveilleux, il jouait supérieurement d'un double clavier : celui de la rhétorique et celui du cœur humain. Thucydide, un de ses adversaires politiques, disait de lui : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il soutient qu'il n'est pas vaincu et le persuade au peuple. » De ce peuple, il savait par cœur les goûts, les préjugés, les manies. Il était de ces aristocrates qui comprennent l'avantage qu'il y a pour eux à se donner un rôle populaire, car les prolétaires, dans l'embarras où ils sont d'élever sur le pavois tel des leurs plutôt que tel autre, vont d'instinct aux transfuges de l'aristocratie qui leur tendent les bras. Périclès était frugal, et veillait avec soin à ce que sa frugalité fût connue. Il n'accepta jamais d'autre titre que celui de stratège, qui était assez banal. Comme Pisistrate, il régnait par l'ascendant personnel, par la persuasion, par les « amitiés ». Il se donnait d'ailleurs du lustre par la façon dont il représentait Athènes au dehors. Périclès paraît, en effet, avoir été un « ministre des affaires étrangères » absolument remarquable.

La richesse d'Athènes, l'essor des arts, la construction des monuments, les superbes représentations dramatiques, la noble oisiveté des raisonneurs et des dilettantes, tout cela devait forcément avoir un *support matériel*. Ce support matériel, c'était d'abord l'épanouissement commercial, appuyé sur la suprématie maritime d'Athènes. C'étaient ensuite *les tributs* payés à cette cité suzeraine par ses *alliés*. Or, la politique extérieure de Périclès, après celle de Thémistocle, consista précisément à augmenter ces tributs, à rendre plus forte l'emprise d'Athènes sur les cités soi-disant protégées, mais en réalité dominées par elle, à élargir le cercle de ces cités, à châtier celles qui essayaient de s'émanciper, à fonder des colonies

athéniennes qui, par un coup double, lui fournissaient l'occasion de « bannir », sans en avoir l'air, les citoyens turbulents. Faire de l'Archipel un lac athénien, mettre définitivement la main sur les Dardanelles et le Bosphore, assurer l'exploitation de la mer Noire, et tout cela par le moyen d'*une flotte maîtresse de la mer :* telle fut la tâche de Périclès au dehors. C'était en définitive, comme au temps jadis, l'exploitation des côtes et des îles par la piraterie, mais par une piraterie voilée, savante et civilisée. Gorgés de blé, encombrés de marchandises, héritiers des avantages de l'Ionie défunte, enrichis indirectement par la distribution des tributs employés en travaux publics, exemptés généralement d'impôts, fiers de leur prééminence et de leur gloire toutes fraîches, mais heureux surtout de ce que « les affaires marchent bien », les Athéniens se départissent envers Périclès de cette instabilité d'affections dont ils faisaient preuve envers leurs grands hommes. Le grand bonheur de Périclès, c'est d'être resté populaire, malgré les attaques de l'aristocratie dirigée par Cimon, fils de Miltiade, et les périls que lui firent courir parfois des accusations sur l'emploi des fonds publics. Périclès sut faire « bannir » Cimon, « bannir » Thucydide, beau-frère de celui-ci, et se tira des procès en s'appuyant sur le fameux tribunal des héliastes, vaste cohue de citoyens érigés en juges. Tout conspirait donc à rendre exceptionnellement stable son élévation. Également servi par la prospérité générale, par ses mérites réels et par sa virtuosité de manieur d'hommes, il eut la chance assez rare, à la différence d'autres « grands chefs », de tenir son clan jusqu'au bout.

IX

LES GUERRES ENTRE CITÉS
PREMIER ÉCHANTILLON : ATHÈNES CONTRE SPARTE

Les groupements de cités et leurs chocs fatals. — Ce qu'on a appelé la guerre du Péloponèse n'est pas un cas particulier dans l'histoire de la Grèce. Toutes ces petites cités indépendantes, dominées par des chefs issus de pirates et de bandits, étaient destinées à se battre entre elles. Comme il y avait eu lutte entre les bandits de l'âge mythologique et entre les petits rois de l'âge héroïque, il y eut lutte entre les cités de l'âge classique. N'oublions pas que les souverainetés n'embrassent qu'un étroit horizon. Derrière cette chaîne de collines, c'est l'étranger qui commence, et les « incidents de frontières », rapts, bravades, déprédations, ne sont pas ce qui manque, puisque l'origine de la race y a préparé admirablement.

D'autre part, le système des « amitiés » continue à fonctionner admirablement, lui aussi. Deux cités s'aiment parce qu'elles en détestent une troisième. On s'aime pour des raisons de parenté plus étroite de race, et même pour des raisons de sentiment. La fidèle amitié de Platée pour Athènes fait penser à celle de Patrocle pour Achille. La *persuasion entre cités*, sous forme d'ambassades, joue un rôle immense. Chercher des amis et se mettre à leur service est toujours une occupation très importante; seulement les êtres collectifs appelés « cités » la cultivent comme les individus. « Comment, dit Alcibiade aux Athéniens, avons-nous obtenu l'empire, nous et tous ceux qui l'ont

exercé? C'est en nous empressant toujours *de secourir ceux qui nous invoquaient*[1].

Ces amitiés n'ont pas lieu toujours entre égaux. Comme au temps d'Agamemnon, où il y avait de petits rois plus grands et de petits rois plus petits, il y a des cités plus fortes et des cités plus faibles. Les cités fortes font très rarement la *conquête* proprement dite d'une autre cité. Elles ne sont pas outillées pour cela, parce que leurs rouages disponibles sont essentiellement de *petits rouages*, et ne dépassent pas les limites organiques de la cité. Elles procèdent différemment. Tantôt, *elles imposent leur amitié* aux cités faibles. « Sois mon amie, ou je te traite en ennemie » : telle est la formule de cette politique, et, à vrai dire, certaine harangue des ambassadeurs d'Athènes aux autorités de Mélos, l'une des Cyclades, se résume très exactement par cette injonction. Tantôt les cités fortes se contentent de favoriser, dans les cités faibles, des révolutions intestines qui font arriver au pouvoir *des hommes amis*. La réintégration des bannis, comme du temps où Adraste ramenait à Thèbes Polynice chassé par Étéocle, est un des procédés les plus usuels. Sans avoir « conquis » la cité adverse, *on la tient par des amitiés*.

Athènes, à l'époque où nous en sommes, est la cité qui a su se faire le plus d'amis *par force*. Cette force, nous l'avons vu, c'est sa marine qui, maîtresse de la mer Égée, sert de lien entre l'Attique et presque toutes les îles ou rivages de cette mer. Invoquée par l'Ionie contre les Perses, Athènes a glorieusement joué son rôle; maintenant, elle se fait payer. Elle a *persuadé* aux cités de l'Ionie, de l'Hellespont et des îles qu'une *alliance* devait régner entre elles et Athènes, et qu'un *tribut* devait être payé pour subvenir aux frais de la défense commune. Ce tribut, *c'est la flotte qui va le recueillir*, et il ne faudrait pas songer à le refuser. Piraterie courtoise, raffinée, dorée, mais piraterie tout de même, comme le prouvent des répressions impitoyables, lorsque se produisent, comme à Mytilène, des tentatives de refus. Un décret d'Athènes ordonne le massacre de toute la population

1. Thuc., liv. VI, XVIII.

de cette ville, et c'est le lendemain seulement que, sur un discours plus modéré de Diodote, un contre-décret est expédié, par une galère plus rapide, pour commuer le massacre général en un massacre de *mille Mytiléniens*.

Sparte également a ses *amis*; ce sont surtout les cités de race dorienne, ou dominées par les Doriens. Elle les tient, et depuis assez longtemps, par son prestige militaire. N'oublions pas ce phénomène constaté pendant les guerres médiques : toutes les fois que des contingents de diverses cités grecques se réunissent en une troupe, c'est le roi de Sparte qui, par acclamation, comme de droit, est choisi pour chef, *même si son contingent est numériquement très faible*. Il faut se représenter cette *admiration intense et unanime* pour la bravoure des Spartiates si l'on veut se rendre compte des groupements survenus durant la guerre du Péloponèse, et même de l'attitude des Athéniens, qui n'oseront pour ainsi dire jamais affronter les troupes lacédémoniennes en rase campagne.

Ce sont là de grandes lignes; il y a des exceptions, des cités flottantes qui changent d'amitiés. Dans les cités ioniennes se trouve un parti qui s'agite en faveur de Sparte et qui, lorsqu'il triomphe, jette la cité dans l'amitié de celle-ci. De même, certaines cités doriennes recèlent des politiciens qui travaillent pour Athènes. C'est le parti *démocrate* qui incline vers celle-ci, parce que la démocratie, nous l'avons vue, est née du commerce et du bouleversement des fortunes. C'est le parti aristocrate qui marche avec Sparte, parce que la domination d'un petit nombre de citoyens, formant une caste fermée, gouvernant avec des principes traditionnels et de l'esprit de suite, convient mieux aux cités demeurées plus guerrières que commerçantes, plus montagnardes que maritimes. A Athènes même, nous le verrons, existe un parti favorable à Sparte, et, si l'on ne voit pas de Spartiates proprement dits embrasser la cause d'Athènes, l'expérience démontre que les *ilotes*, lorsqu'ils le peuvent, sont enchantés de fuir leurs dominateurs pour se réfugier auprès des Athéniens.

Cause qui a immortalisé un de ces chocs : Thucydide. — La guerre du Péloponèse (431-404) est une « tranche » de l'histoire

interminable de ces guerres entre cités, corsées d'agitations intérieures dans chacune. Elle est célèbre à cause d'un historien de génie, l'Athénien Thucydide, qui l'a racontée en détail dans un ouvrage reconnu comme un chef-d'œuvre. Thucydide a pris part lui-même à cette guerre. Commandant d'une flotte athénienne, il fut *banni* pour n'avoir pu secourir à temps la ville d'Amphipolis, en Thrace. Thucydide, qui possédait en ce pays de riches mines d'or, avait une situation indépendante qui lui permit de s'isoler. Chassé d'Athènes, il ne passa pas du côté de Sparte, et se mit à recueillir des documents sur les événements qui se passaient autour de lui. De cette situation dérivait une impartialité exceptionnelle. En artiste consommé, Thucydide enchâsse dans son récit deux sortes d'accessoires : 1° des parenthèses sur telle ou telle cité à mesure que son nom se présente ; 2° *des discours faits de chic*, qui, tout en reproduisant fidèlement la pensée des orateurs mis en scène, y ajoutent des réflexions plus ou moins profondes sur la situation, ce qui les rend plus intéressants en somme que ne le seraient des discours véritablement textuels. Comme les poètes tragiques, comme Pindare, comme tout le monde, l'historien a le goût des aphorismes, des maximes générales, des « vérités de la Palisse » placées artistement sur les lèvres à qui elles conviennent. Toujours est-il que les passions du temps et les remous des partis s'y reflètent admirablement.

Les partisans de la guerre à Athènes. — L'initiative de la guerre vint d'Athènes dans les conditions suivantes qui sont à noter, car elles mettent bien en jeu deux éléments sociaux importants : le rôle des *bannis* et celui des *amis*.

Des citoyens d'Épidamme, colonie de Corcyre (Corfou) sur la côte d'Épire, ont été bannis et veulent rentrer dans leur cité. Les Corcyréens les appuient. Les Épidammiens résistent, et, contre Corcyre leur métropole, font appel à Corinthe, métropole de Corcyre. Menacés par les Corinthiens, les gens de Corcyre cherchent l'amitié des Athéniens. Sur quoi les Corinthiens invoquent le secours de Sparte, et toute la Grèce est en feu.

Pour que la guerre fût possible, il fallait donc qu'il y eût à Athènes un *parti de la guerre*. Quel était ce parti?

Ce parti, c'est tout ce qui vit *de la mer* : du blé qui arrive par mer, de l'argent des tributs qui arrive par mer, du commerce qui se fait par mer, de l'industrie dont les produits s'écoulent par mer, des travaux exécutés pour la confection et l'équipement des navires qui tiennent la mer, des procès des alliés évoqués à Athènes grâce à cette intimidation qu'Athènes exerce par mer.

Il est facile de saisir, au premier coup d'œil, la composition de ce parti : il comprend la populace maritime du Pirée, les ouvriers à qui la guerre navale donne du travail, les commerçants qui espèrent étendre leurs débouchés, les petits politiciens oisifs qui vivent, comme les juges du tribunal des héliastes, de salaires payés par la cité, la masse des pauvres à qui l'on distribue de l'argent et du blé sous divers prétextes. Il comprend, par raccroc, les « démagogues » qui, voulant mener le peuple, sont bien obligés de le suivre, les tripoteurs qui manipulent l'argent des tributs, les sophistes qui forment les politiciens, quelques enfants perdus de grandes familles qui cherchent à se faire de la popularité en désertant leur caste pour flatter la multitude. En un mot, c'est l'*Athènes nouvelle,* telle que l'a faite son merveilleux développement commercial et maritime. C'est contre cette Athènes que s'emportent Socrate, Platon, Xénophon, Aristophane, interprètes du parti opposé. C'est cette Athènes qui, après la mort de Périclès, va s'incarner dans Cléon, le fameux « démagogue », remueur de foules, à qui Aristophane fera dire par le chœur de ses *Chevaliers :* « O coquin impudent, braillard, tout est rempli de ton audace, l'Attique entière, l'assemblée, les finances, les décrets, les tribunaux. Tu as bouleversé notre ville, comme un torrent furieux; tes vociférations ont assourdi Athènes, et, posté sur une roche élevée, *tu guettes l'arrivée des tributs, comme un pêcheur guette les thons.* »

Ce parti a intérêt à étendre le plus possible ce système de *piraterie civilisée* qui réussit avec Chio, Samos, Lesbos, les Cyclades, l'Hellespont, Byzance, etc. Plus on imposera l'*amitié*

d'Athènes à un grand nombre de cités, plus le bénéfice commercial et pécuniaire en sera considérable. Puisqu'on a l'empire de la mer, il faut en profiter. Il y a d'autres îles qui ne sont pas soumises (c'est-à-dire réduites à l'alliance obligatoire). *L'accaparement des îles :* voilà, depuis Salamine, la grande tentation d'Athènes. Mais Athènes n'est qu'une *cité,* et ne peut pas « conquérir » dans le sens propre du mot. Il faut qu'elle *persuade.* De là des ambassades très nombreuses, *qui font vivre* toute une collection d'ambassadeurs. Ce sont des jeunes gens à la langue bien pendue, *favoris des gouvernants,* qui briguent cette occupation lucrative et vont proposer partout l' « amitié » intéressée d'Athènes.

« En tous lieux, dit l'ambassadeur Euphémos aux gens de Camarina en Sicile, même là où nous ne sommes pas présents, soit qu'on se croie victime d'une violence, soit qu'on la médite, chacun se tient assuré d'avance... que nous viendrons en aide à l'opprimé[1]. » Cette « amitié » importune, qui vient s'offrir à qui ne la demande pas, a d'ailleurs pour aiguillon une crainte. Athènes cherche sans cesse à renforcer son empire de la mer, parce qu'elle a peur de voir quelque autre cité s'en emparer à sa place. Et le même ambassadeur dit dans le même discours : « Nous le répétons : *c'est la crainte* qui nous a fait prendre l'empire en Grèce; c'est la même crainte qui nous amène ici (en Sicile), pour y établir avec nos amis l'ordre qui convient à notre sûreté. »

Nous verrons plus loin quel irrésistible attrait la Sicile, *île productrice de blé,* exerçait sur Athènes, attrait qui devint fatal à celle-ci. Quoi qu'il en soit, le peuple d'Athènes s'enflammait, de temps à autre, au récit qu'on lui faisait de *terres lointaines à exploiter par mer,* et de là cet « emballement » que raille Aristophane :

« Quel tumulte par toute la ville! Là, c'est une troupe de soldats tapageurs; ici on se dispute pour l'élection des triérarques; ailleurs on distribue la solde, on redore les statues de

1. Thuc., VI, LXXXVII.

Pallas (qui ornent la proue des galères), la foule mugit sous les portiques du marché, encombrés de froment qu'on mesure, d'outres, de courroies pour les rames, de tonneaux d'ail, d'olives, d'oignons enfermés dans des réseaux; on ne voit que couronnes, sardines, joueuses de flûte, yeux pochés; dans l'arsenal, on enfonce à grand bruit des chevilles, on fabrique des rames, on les attache avec la courroie; on n'entend que les sifflets, et le son des flûtes et des fifres qui animent les travailleurs [1]. »

Or, c'est précisément cette extension envahissante des amitiés d'Athènes qui excite la crainte de Sparte et de ses amies à elle. Jusqu'alors, la marine athénienne n'a guère exploité que la façade orientale de la Grèce. C'est lorsque Athènes songe sérieusement à la façade occidentale que les choses se gâtent. Le Péloponèse a peur d'être bloqué par mer. On conçoit donc que l' « amitié » conclue entre Athènes et Corcyre fasse déborder la mesure. On conçoit aussi que Corinthe, cité maritime, la plus immédiatement menacée par cette alliance qui risque de lui barrer ses deux routes de mer, mette tant de zèle à pousser Sparte à se mettre en mouvement, car *Sparte seule*, par sa supériorité militaire, est de taille à diriger une telle lutte. Mais le parti de la guerre, à Athènes, se moque de la supériorité militaire des Spartiates. Ce n'est pas sur Sparte qu'on veut marcher. On n'y songera pas un instant dans toute la durée de la guerre. C'est *au loin* qu'on va se battre. C'est *sur mer ou par mer* qu'ont lieu toutes les expéditions. Athènes, grâce à Thémistocle et à Périclès, possède d'ailleurs d'excellentes murailles. Quant à l'Attique, quant à la banlieue, tant pis, c'est la part du feu sacrifiée d'avance : les Lacédémoniens peuvent y venir.

Les partisans de la paix. — Ils y viennent, et c'est précisément ce qui exaspère *les autres Athéniens,* ceux qui ne tiennent pas à la mer, mais à la terre, ceux qui sont propriétaires ruraux, surtout les grands propriétaires, ceux qu'on ne peut consoler de la perte de leurs olivettes ou de leurs vignobles par des dis-

1. *Acharniens.*

tributions populaires de blé, d'argent ou de butin. On conçoit la différence des situations. Payés pour se battre, payés pour naviguer, payés pour construire des bateaux, payés pour juger, payés pour ne rien faire, les prolétaires se trouvent au mieux. Pendant ce temps, les Spartiates et leurs alliés se promènent en maîtres à travers l'Attique, brûlant les moissons, arrachant les vignes, coupant les oliviers, emmenant les troupeaux, opérant des razzias d'esclaves. On les voit des remparts, et, naturellement, ce spectacle met la rage au cœur des ruraux. « Je perds la vue à pleurer mes bœufs, » dit un laboureur dans les *Acharniens* d'Aristophane. Et Thucydide décrit avec émotion la douleur de ces ruraux obligés d'aller s'enfermer dans la ville : « Ce n'est pas sans peine qu'ils abandonnaient leurs demeures ; il y avait si peu de temps d'ailleurs qu'ils s'y étaient réinstallés après la guerre médique ! Il leur était douloureux et cruel de quitter des lieux sacrés, *des habitations où ils avaient conservé les mœurs antiques,* et que l'habitude leur avait fait de tout temps considérer comme une patrie[1]. » On voit quel élément social, bien différent de l'autre, recrute le parti de la paix. Ce sont les propriétaires fonciers, les vieux habitants du pays, les « conservateurs » qui forment le noyau de ce parti. On y trouve la plupart des pentacosiomédimnes et des chevaliers, classes de citoyens dispensés du service de mer — notons bien cela — et astreints seulement au service terrestre, comme plus honorable. Mais, par suite du développement commercial d'Athènes et de l'ascension des nouvelles couches, ce parti se trouve le moins fort. C'est une aristocratie déchue et mise en minorité, et qui, sauf quelques ambitieux et quelques « ralliés », déteste le gouvernement du jour.

Et, précisément parce qu'elle déteste le gouvernement du jour, elle a un faible pour ces institutions lacédémoniennes, où l'« ancien régime » s'est si merveilleusement conservé. Chose paradoxale et vexante : ce sont, parmi les Athéniens, les admirateurs de Sparte qui ont le plus à souffrir de la guerre avec

1. Thuc., II, XVI.

Sparte. Cette minorité, sans doute, est « patriote ». Socrate, Xénophon, Thucydide portent les armes contre les Lacédémoniens. Nicias, général sage et habile, qui subit l'estime *impérieuse* du public et qui se voit forcé de commander à contre-cœur des expéditions qu'il désapprouve, s'incline devant son devoir. Mais le désir constant de ces hommes d'élite est de trouver *un joint pour faire la paix*, au lieu que les démagogues sont sûrs de plaire au peuple en prêchant la guerre à outrance. Cette aristocratie, à un moment, trouve le moyen de se remuer. C'est vers la fin de la guerre, lorsque les désastres de Sicile ont anéanti deux flottes athéniennes. Les aristocrates se ressaisissent, se concertent, réussissent à faire convoquer une assemblée *hors de la ville* et à organiser l'oligarchie des Quatre-Cents, laquelle n'a rien de plus pressé que de faire des propositions de paix aux Lacédémoniens. Mais les Quatre-Cents ont compté sans la dernière flotte athénienne, qui stationne alors à Samos. Cette flotte, furieuse, menace de faire un *pronunciamiento* et de cingler sur Athènes. Devant cette attitude des *marins*, l'aristocratie *terrienne* lâche pied, et la guerre à outrance reprend de plus belle.

En résumé, Athènes est belliqueuse et démocrate en tant qu'elle tient à la mer; elle est pacifique et aristocrate en tant qu'elle tient à la terre. Cette divergence est la résultante lumineuse du conflit de deux éléments sociaux superposés.

La poésie contre la guerre : Aristophane. — Les partisans de la paix doivent attirer particulièrement l'attention, parce qu'ils ont avec eux la littérature.

Ils ont la littérature, parce qu'ils ont avec eux les bonnes familles, où la culture intellectuelle, de génération en génération, s'est plus raffinée ; ils ont la littérature parce que, *bannis* pour la plupart *des affaires publiques,* leurs hommes de mérite ont plus de loisirs, soit pour se livrer aux travaux de l'esprit, soit pour les goûter. Il est très clair, par exemple, que, si Thucydide a composé son *Histoire de la Guerre du Péloponèse,* c'est qu'une *disgrâce* lui a donné tout le temps de s'en occuper.

Le parti de la paix a pour lui les deux grands historiens de l'époque, Thucydide et Xénophon.

Xénophon, continuateur de Thucydide, est aussi connu comme disciple et apologiste de Socrate. C'est le condisciple de Platon, servant de contre-épreuve à celui-ci, et son exemple sert à montrer que le cas de Platon, fougueux adversaire de la démagogie, n'est nullement exceptionnel. Avec moins de fougue, Xénophon soutient les mêmes idées. Il se fait bannir d'Athènes pour « laconisme », c'est-à-dire pour sympathie à l'égard de Sparte, et c'est à Sparte qu'il va se réfugier. Lui aussi était du clan de ces propriétaires ruraux, amis des vieilles mœurs et auxquels, dans ses *Économiques*, il donne de graves conseils.

Mais les deux figures littéraires les plus typiques, dans ce conflit entre deux courants politiques, sont celles d'Aristophane et de Platon.

La comédie d'Aristophane n'est pas, comme la comédie moderne, une étude de mœurs ou de caractère. C'est une *satire en action*, une *énorme caricature*. L'intrigue, d'une fantaisie invraisemblable, ne sert que de prétexte à des bouffonneries systématiques dirigées contre les démocrates, les militaristes et les intellectuels « nouveau jeu ». Les personnages y sont nommés par leur nom et attaqués directement. Le tout-puissant Cléon n'y échappe pas, et le poète le traîne impitoyablement sur la scène.

Comment une telle audace est-elle possible? Comment peut-on injurier publiquement les maîtres du jour, dont la puissance est si formidable? Comment l'audacieux n'est-il pas condamné à mort, à l'exil, ou tout au moins au silence?

Cette immunité du poète comique a deux causes :

1° Le théâtre, nous l'avons vu, est une institution sacrée. Il a pris naissance dans la fête des vendanges, où, à côté des hymnes à Bacchus, se glissaient des chansons licencieuses et des bouffonneries agressives, canalisées depuis lors par la comédie. L'idée que tout cela faisait partie de la fête d'un dieu engendrait une tolérance tacite, et, contre cette tolérance, de-

venue traditionnelle, il était extrêmement difficile de réagir.

2° Les Athéniens, hantés par la jalousie démocratique, ont une immense horreur de la tyrannie, et cette horreur se traduit par un respect superstitieux des garanties politiques, accordées aux citoyens par les lois. « Tout est pour nous tyrannie, conspiration, dit Bdélycléon dans les *Guêpes*. Elle est maintenant aussi commune que le poisson salé... Achète-t-on des rougets, et ne veut-on pas de sardines? Aussitôt le marchand d'à côté, qui vend des sardines, de s'écrier : « Voilà un homme dont la cuisine sent la tyrannie! » La conséquence de cette hantise, c'est qu'on attache une importance extrême à toutes les barrières artificielles susceptibles de protéger la liberté. Les aristocrates eux-mêmes bénéficient de ces institutions démocratiques et s'en servent pour propager leur opinion. Tel est chez nous, par exemple, le respect *obligé* pour la liberté de réunion et la liberté de la presse. Tous les jours, dans la France actuelle, les gouvernants sont obligés de subir des injures *imprimées*, que l'on ne supporterait pas si elles étaient *dites*, mais qui deviennent inviolables par le seul fait de l'impression. La liberté du théâtre, à Athènes, est un peu quelque chose dans ce genre, et le démagogue le plus hardi ne saurait y porter atteinte sans encourir, aux yeux du bas peuple lui-même, la redoutable accusation de « tyranniser ».

Or, c'est précisément parce que la *presse* n'existe pas que l'*opposition* aristocratique se jette sur le théâtre, comme sur un moyen de propagande. La chose lui est d'autant plus facile qu'elle compte dans son sein et les hommes de talent qui composent, et les *Chorèges* qui montent les pièces, et les *Archontes éponymes* qui acceptent celles-ci. Nous avons vu que les archontes sont des magistrats vieux jeu, n'ayant conservé de leur pouvoir que des débris décoratifs. Aussi, en vertu de vieilles habitudes et de vieilles lois, les choisit-on généralement parmi les aristocrates, alors que les *Stratèges*, détenteurs effectifs du pouvoir, sont les créatures de la démagogie. Aristophane s'empare donc du théâtre, comme un leader d'opposition s'empare d'un grand journal, pour faire campagne contre le gouvernement.

Mais sur qui agir? Sur les aristocrates? Ils sont déjà convertis, ce qui ne suffit pas. Le poète agira sur le peuple, cet immense peuple qui remplit l'immense théâtre, sur cette canaille intelligente et spirituelle qui compose les classes inférieures. Pour plaire à cette canaille, il faut *s'encanailler*. Et nous voyons s'expliquer lumineusement les grossièretés, les trivialités, les obscénités d'Aristophane, mêlées à tant de verve, de finesse et d'art délicat. « Il faisait sourire Platon tout à l'heure, dit Paul de Saint-Victor. Maintenant il va faire pouffer les tripiers et les marchandes d'herbe [1]. » Vous voulez de gros lazzis? En voilà! des mots baroques? en voilà! des ordures? en voilà! L'aristocrate se fait peuple pour divertir le peuple, et lui rendre ridicules ses idoles. Et il est probable que le peuple, bon enfant, applaudit la caricature de Cléon, sauf à applaudir Cléon le lendemain, car la canaille athénienne, quoique pétrie d'esprit, est fort versatile. Nous en verrons des exemples stupéfiants.

Quatre pièces d'Aristophane, sur dix qui nous restent, sont dirigées contre les politiciens fauteurs de la guerre. Ici, c'est un propriétaire, Dicéopolis, qui, ayant conclu sa petite paix pour lui tout seul, voit l'abondance régner dans son domaine pendant que ses compatriotes vont se faire casser la tête, et fait ripaille pendant que les autres crèvent de faim (*Les Acharniens*). Là, ce sont les nations de la Grèce, incarnées en des personnages, qui retirent la Paix d'une caverne où des scélérats l'avaient jetée (*La Paix*). Ailleurs, c'est Lysistrata (mot à mot *celle qui licencie l'armée*), qui détermine toutes les femmes à se mettre en grève et à ne plus rentrer dans leurs foyers avant que leurs maris, Athéniens et Lacédémoniens, se soient mis d'accord (*Lysistrata*). La pièce des *Chevaliers* s'attaque à Cléon en personne. Dans les *Grenouilles* et les *Thesmophories*, le poète s'en prend à Euripide, accusé de pervertir les vieilles mœurs par les idées nouvelles. Pour la même raison, et par une méprise explicable, la pièce des *Nuées* s'en prend à Socrate, que l'au-

1. Les femmes, et par conséquent les marchandes d'herbes, n'assistaient pas aux comédies. Paul de Saint-Victor est donc distrait : mais on saisit le contraste qu'il veut traduire.

teur confond évidemment avec les sophistes (nous avons vu que la confusion était possible). Les *Harangueuses* raillent les femmes émancipées et la satire, en définitive, ricoche sur la démocratie. Dans *Plutus*, le dieu des richesses, guéri de sa cécité, se met à distribuer ses faveurs à bon escient, ce qui occasionne bien des changements à vue dans Athènes. Enfin, dans les *Oiseaux*, Aristophane, plus fantaisiste que jamais, suppose une ville bâtie dans les airs, d'où l'on bannit — et c'est ici que le comique se donne libre jeu — tout ce qui lui déplaît dans la société actuelle. Cette ville aérienne d'Aristophane est le pendant comique de la *République* de Platon, dont on peut dire qu'elle est pareillement bâtie dans les nuages, et pour les mêmes motifs. Partout donc, en définitive, le souci d'une *restauration politique et sociale*, et la première condition de cette restauration, c'est de *faire la paix*. Ainsi Aristophane, seul des comiques, a-t-il des accès de lyrisme en face de la nature, *de la campagne*. On trouve dans la *Paix*, notamment, des passages idylliques, mais d'un effet très calculé : « Quand la cigale chante sa douce mélodie, j'aime à voir si les vignes de Lemnos commencent à mûrir, car c'est le plan le plus précoce. Je regarde aussi grossir la figue et, lorsqu'elle est à point, je la mange en connaisseur, et je m'écrie : « O l'aimable saison! » Mais voici la morale : « Enfin j'engraisse à passer ainsi l'été bien plus qu'à regarder *un maudit officier*, avec ses trois aigrettes, et sa chlamyde d'un rouge éclatant... et qui (à la bataille) se sauve le premier, comme un grand coq jaune, en secouant son panache, tandis que je reste exposé au fort du combat! » Il y a plus fort : le poète va, en pleine guerre contre Sparte, jusqu'à *chanter Sparte* dans ses vers. Il ose écrire, dans le *chœur final* de *Lysistrata* : « Quitte encore une fois l'aimable sommet du Taygète, ô muse laconienne... oh! viens! accours d'un pas léger, *chantons Sparte* qui se plaît aux divins chœurs et aux danses gracieuses ». On n'est pas plus sans-gène dans la réaction contre un courant d'idées. Qu'on se figure un poète français qui aurait, en 1871, mis sur les lèvres d'un acteur un couplet commençant par : « Chantons la Prusse! » Telle est donc

à la fois la division des esprits dans les cités grecques et la liberté de langage qu'y ont créée les mœurs politiques.

La philosophie contre la guerre : Platon. — Si Aristophane est un Platon grotesque, Platon est un Aristophane sérieux. L'œuvre du grand philosophe, en effet, est éminemment satirique. Elle est, par la pensée qui l'inspire, une protestation continuelle contre la démocratie athénienne et une aspiration secrète vers des institutions sociales analogues à celles de Sparte.

Platon est le plus brillant des amis de Socrate. Son œuvre entière est consacrée à l'apothéose de celui-ci. Non content de le défendre, il s'efface volontairement dans ses dialogues, et met ses propres idées sur les lèvres de ce maître admiré et chéri. Cette forme du dialogue convient admirablement aux inclinations artistiques de Platon qui, s'il faut en croire une anecdote, aurait, après des débuts poétiques, brûlé toutes ses tragédies lors de sa première rencontre avec Socrate, pour s'adonner à la philosophie. Ce souci de l'art et cette forme du dialogue font que la vraie pensée de Platon est quelquefois flottante. Ce sont des morceaux brillants, des envolées, des *mythes*, des allégories, comme celle de la caverne, des prosopopées, comme celle des *Lois* parlant à Socrate. Mais ce qui est très clair, c'est l'amour de la hiérarchie, de la subordination, qui éclate dans tout le système du philosophe, lequel est à la fois une œuvre d'art et une généralisation des principes d'aristocratie. Partout, dans ce système, la division en trois étages. Trois facultés dans l'âme : les *sens*, le *cœur*[1] et la *raison*. L'objet des sens, c'est la *multiplicité*; l'objet du cœur, les *rapports entre la multiplicité et l'unité*; l'objet de la raison, l'*unité*. Aux sens se rapportent les *phénomènes*, au cœur les *nombres*, à la raison les *idées*. Les sens ont leur symbole dans le ventre, le cœur (*thymos*) dans le cœur (*organe*), la raison dans la tête. La science des sens, c'est la *physique*; la science du cœur, c'est l'*arithmé-*

1. Le mot *cœur* rend ici le mot grec *thymos*, qui est intraduisible. Ce « cœur » n'est pas seulement une faculté sentimentale, mais encore un *degré d'intelligence* intermédiaire entre les sens et la raison.

tique[1]; la science de la raison, la *dialectique*. Les sens ont une vertu : la *tempérance*; le cœur en a une : le *courage*; la raison en a une autre : la *prudence*. Les trois réunies font la *justice*, qui est l'harmonie des autres. Dans l'ordre des éléments, aux sens correspond la *terre*; au cœur, l'*eau* et l'*air*, qui sont l'un et l'autre des fluides et ne diffèrent que par la densité; à la raison le feu, qui règne au-dessus de l'air, dans l'éther. La Cité se taille sur le patron de l'âme humaine et du corps humain. Elle a une tête : les *magistrats*; elle a un cœur : les *guerriers*; elle a un ventre : les *artisans*. Et les artisans ont surtout besoin de tempérance, les guerriers de courage, les magistrats de prudence. La connaissance enfin a trois degrés : l'*opinion vague*, faite pour le peuple; l'*opinion certaine*, faite pour les guerriers; la *vérité scientifique*, faite pour les magistrats. Et chacun des étages de l'âme loge un amour particulier; amour sensuel à l'étage inférieur, amour courageux à l'étage intermédiaire, amour rationnel à l'étage supérieur. C'est ce dernier, le plus épuré, qui, peu compris d'ailleurs, a donné naissance à l'expression d'*amour platonique*. Le procédé du philosophe est celui de l'*élimination*, du *choix*, de l'*ascension dialectique*. Car *dialectique* vient d'un mot qui signifie *choisir*. Le *choix*, l'*élite*, l'*épuration*, voilà l'idée maîtresse. Ce qui perd la science, c'est la vulgarité; ce qui perd la cité, c'est le vulgaire. Remontez aux idées d'élite, faites-vous des âmes d'élite, livrez-vous aux amours d'élite, *confiez le pouvoir aux hommes d'élite*. L'homme chez qui les sens dominent la raison est une cité où la démocratie évince l'aristocratie. Voilà l'harmonieux ensemble de conceptions qui forme l'unité de la philosophie platonicienne, et cette unité, on le voit, part d'une pensée aristocratique.

Grâce à cet élan vers l'idéal, Platon s'élève, en philosophie pure, à des vérités au-dessus de son époque. Il retrouve, mieux encore que Socrate, le concept d'un Dieu unique et immatériel, ingénieux ordonnateur du monde (*Timée*). Il reconnaît dans ce Dieu la beauté infinie (*Phèdre* et *Banquet*). Il en fait l'objet

1. Ce qui semble très bizarre; mais voir la note précédente. Tout cela s'enchaîne merveilleusement.

lointain et suprême de l'amour souverainement épuré (*Banquet*). Il proclame l'immortalité de l'âme (*Phédon*). Il la démontre, il est vrai, par des arguments obscurs et légèrement sophistiques, mais cette entreprise nouvelle prouve du moins l'effort merveilleux que fait l'intelligence du philosophe pour donner la théorie scientifique d'une croyance persistance, quoique vague, et pour rejoindre, par-dessus les obscurcissements de la mythologie, les traditions primitives de l'humanité. Toujours par ce procédé d'épuration, il fait du « juste parfait » un portrait qui, plus tard, a fait penser au Christ. Mais c'est dans la *République*, ouvrage de longue haleine, qu'il a concentré avec le plus de complaisance tout le suc de ses idées. Il y fait, avec l'outrance d'un pur théoricien banni des affaires, le tableau de la Cité idéale. Puis, se ravisant, il compose *Les Lois*, où il diminue les exigences de l'idéaliste tout en les laissant fort grandes. La Cité modèle de Platon, naturellement, doit être gouvernée par la tête, c'est-à-dire par des *magistrats philosophes*. Et ces magistrats philosophes doivent être des hommes riches. « A qui imposeras-tu la garde de la cité, dit-il, si ce n'est à ceux qui, mieux instruits que tous les autres dans la science de gouverner, *ont une vie bien préférable à la vie civile* », autrement dit : « ont assez de revenus pour se passer d'appointements »? Quant aux politiciens qui vivent de la politique, c'est un fléau que Platon, en maint passage, accable de son mépris.

Mais, si la Cité est gouvernée par des hommes idéalement sages, autant vaut que leur pouvoir soit absolu. Et Platon, tranquillement, trace le programme d'une *tyrannie absolue de la Cité*. La législation, dit-il, doit « *rendre heureux* ceux qui l'observent en leur procurant *tous les biens* ». Cette redoutable définition engendre une réglementation inouïe. Tout est réglé par les lois dans la Cité modèle : le mariage, la naissance, tous les actes de la vie privée. Les femmes seront communes dans les classes des guerriers et des magistrats pour que des devoirs trop étroits de famille ne les détournent pas du service impérieux et souverain de la Cité. Les propriétés seront inaliénables. Pas de négoce : cela pervertit ; pas de poésie :

cela corrompt. Platon songeait probablement aux poètes-chanteurs de métier, sortes d'artisans mercenaires, qui flattaient volontiers les maîtres du jour.) Les enfants des guerriers seront élevés en commun par les magistrats. Ces énormes utopies (dont quelques-unes ont encore des défenseurs), représentent le paroxysme de cet *esprit communautaire de Cité* que nous avons vu naître et se développer en Grèce, en vertu de toutes les conditions du milieu. En fait, l'aristocratie spartiate, préoccupée à outrance de la défense de la Cité, réalisait depuis plusieurs siècles, dans une certaine mesure, quelques-uns des rêves de Platon. Le philosophe est de ces Athéniens qui s'affligent de leurs institutions et envient celles de l'ennemi. C'est pourquoi l'état d'âme représenté par la philosophie platonicienne est à sa place dans un exposé des phénomènes sociaux relatifs à la guerre du Péloponèse. Nous avons vu quels sont, dans la société athénienne, les éléments belliqueux et les éléments pacifiques, les éléments *spartophobes* et les éléments *spartophiles*. Jetons maintenant un regard sur les caractères généraux de cette guerre elle-même.

La physionomie générale et les procédés de la guerre. — Un fait qui nous frappe tout d'abord, c'est l'*importance des fortifications*, soit pour se défendre, soit pour attaquer, et la facilité avec laquelle les guerriers se transforment en *maçons*.

Ce caractère est étroitement lié au *lieu* et à l'*origine de la race*. Nous savons que la Grèce est un chaos de collines rocheuses, jonchées de cailloux grands et petits et que les vallées même en sont encombrées. D'autre part, nous avons vu que les Pélasges étaient essentiellement des paysans bâtisseurs, et que les grands bandits ont été de vigoureux entrepreneurs de travaux publics.

Mais, si les Grecs sont d'excellents bâtisseurs, ils sont de mauvais démolisseurs. Une muraille défendue se laisse rarement approcher. L'art des machines est dans l'enfance, car il suppose un *progrès industriel* qui n'est pas le fait d'un peuple adonné à la cueillette et au commerce. Les Athéniens savent *un peu*

faire les sièges, parce qu'ils sont plus souples, plus cultivés et plus universels. Les Spartiates ne le savent pas du tout. En règle générale, une ville assiégée n'est pas prise d'assaut. On la prend quelquefois par surprise et trahison. D'autres fois, on se contente de la bloquer et de la réduire par la famine. Ainsi tombe Platée, l'alliée d'Athènes, au bout d'un siège de deux ans ; ainsi tombe Athènes elle-même, à la fin de la guerre, lorsque, sa dernière flotte ayant péri, la route de mer est coupée.

Quand on assiège, on trouve plus facile de construire un mur, un vrai et solide rempart, autour de la ville assiégée, que de se hasarder à battre en brèche les murailles ennemies. Ainsi font les Athéniens à Syracuse. Et les assiégés voient quelquefois leur salut dans un contre-mur qu'ils dirigent perpendiculairement à cette muraille enveloppante pour couper la ligne d'investissement. Bref, on remue des pierres pour un oui et pour un non. Une escadre athénienne ayant relâché à Pylos, sur les côtes de Messénie, les soldats se mettent à entasser des cailloux, et, n'ayant pas d'ustensiles, portent le mortier sur leur dos, en se courbant. *En six jours, un fort sort de terre,* et, une fois sorti, devient inexpugnable pour les Lacédémoniens qui accourent pour l'enlever, mais trop tard.

Une particularité de plusieurs villes grecques, et notamment d'Athènes, ce sont les *longs murs* qui unissent la *ville* au *port*. La ville est plus ancienne, le port est plus récent. L'emplacement primitif, situé à quelque distance du rivage à cause des dangers de la piraterie, n'a pas été abandonné pour l'établissement commercial et maritime. On préfère unir les deux localités par un corridor de fortes murailles, qui forment ainsi le trait d'union entre deux types sociaux.

Ces murailles sont garnies de tours, où la défense, mieux organisée, se concentre. L'origine de ces tours est dans des ressauts du mur, disposés de manière à ce que les défenseurs puissent atteindre les assaillants *au côté droit*, ce côté n'étant pas défendu par le bouclier. Ces ressauts ou renflements sont peu à peu devenus des tours proprement dites. On voit aussi, çà et là, des tours isolées, et aussi des *citadelles* fort bien com-

prises, repaires fortifiés d'où l'on peut, à son aise, dévaster le pays environnant. Or, rien de tout cela n'est bien neuf. C'est toujours, sous un autre aspect, le *cas* de Tyrinthe et de Mycènes. Une particularité de la guerre du Péloponèse, c'est que les Athéniens ont en Messénie, pas loin de Sparte, une forteresse d'où ils ravagent les terres lacédémoniennes, tandis que les Lacédémoniens, vers la fin de la guerre, construisent à Décélie, dans la banlieue d'Athènes, un fort analogue qui leur sert de base pour désoler l'Attique. C'est à qui en un mot, dans cette guerre, saura le mieux utiliser ces pierres innombrables qu'on trouve partout sur le sol grec.

C'est sur les splendides fortifications d'Athènes que Périclès a compté lorsqu'il a lancé sa cité dans les hasards de la guerre. Il savait que les Lacédémoniens envahiraient et ravageraient l'Attique; *il enregistrait d'avance ce malheur*, pensant le compenser par de plus grands dommages que devait causer aux ennemis, dans son plan, la piraterie athénienne, et il avait calculé que la population trouverait un suffisant asile *dans les murs*. Le calcul eût été juste, si un de ces faits très naturels, qui déconcertent les plans des grands hommes, ne s'était presque immédiatement produit. Ce fait fut *la peste,* suite de cet entassement de la population dans l'enceinte urbaine. Périclès lui-même en fut emporté, sans avoir le temps de comprendre que, si les murs sont d'excellents défenseurs, il n'est pas bon qu'on les surmène, en leur demandant des services excessifs. Cette peste, en effet, fut le premier coup sérieux porté à la puissance d'Athènes.

Un second caractère général de la guerre, c'est la *petitesse des armées.* Il y a des exceptions, comme la grande expédition des Athéniens en Sicile, mais précisément cette exception tourne mal. La règle, c'est la petite troupe, que l'historien dénombre par centaines d'hommes. Thucydide signale sérieusement des contingents d'alliés qui n'atteignent pas l'effectif d'une de nos compagnies. Comme plus tard au moyen âge, les expéditions sont des coups de main et les armées des *poignées d'hommes.*

Il n'en peut guère être autrement, vu que la Cité est petite

par essence. Peu de chose est changé depuis les razzias de bandits des temps héroïques. Les généraux ne sont en réalité que des « capitaines », meneurs de bandes. Seulement, par suite du développement et de la puissance souveraine de la Cité, ces bandes ont une certaine tournure et une certaine discipline. Elles ont surtout une tactique sérieuse, *tactique de petites troupes,* mais supérieure au pêle-mêle des combats homériques. Un degré supérieur a été gravi dans l'ordonnance et l'instruction militaires.

De la petitesse des armées résulte une conséquence inévitable, et qui se retrouvera au moyen âge : *l'importance militaire de l'individu.* Un hoplite, ou soldat complètement armé, est une « unité de combat ». En perdre quelques-uns est déjà très fâcheux. En tuer à l'ennemi une demi-douzaine suffit pour qu'on élève un *trophée*, signe de victoire. C'est chez les Spartiates que cette *valeur* des unités humaines atteint son apogée, car la population dominatrice de Sparte est peu nombreuse, et chaque citoyen a subi, en son particulier, un entraînement merveilleux pour les combats. Aussi Lacédémone est-elle avare de ses enfants. Il faut se pénétrer de cette « avarice » d'hommes pour bien comprendre certains épisodes de la guerre, et notamment celui de Sphactérie, dont nous parlerons plus loin. Et ce double phénomène social, petit nombre des Spartiates, qualité supérieure de chaque Spartiate, rend parfaitement compte du rôle joué par cette Cité militariste en une foule d'occasions. Très souvent, en effet, quand il s'agit d'exciter une révolte contre Athènes, ou d'entretenir une résistance, ou de fortifier une attaque d'autres cités, Sparte se contente d'envoyer *un homme*, et cet homme devient d'emblée le chef, l'organisateur, le boute-en-train. C'est un officier qui semble tomber du ciel, au moment voulu, sur une bande indécise qui ne comptait que des sous-officiers et des soldats. C'est ainsi que, vers la fin de la guerre, les Lacédémoniens fournissent des « directeurs d'insurrections » aux cités alliées d'Athènes, qui osent enfin se dérober à l' « amitié » compromettante de celle-ci. Sparte, en un mot, est moins un réservoir de soldats qu'une *pépinière de capitaines.*

Comme la petitesse des armées engendre la valeur des individus, celle-ci produit l'*importance de l'armure*. Il faut défendre cet être précieux qui s'appelle un homme. On se chargera donc de casques, de boucliers, de cuirasses, de jambières, véritables fortifications portatives, lourdes à porter certes, mais à la lourdeur desquelles on a précisément été habitué par cet entraînement systématique dont nous avons parlé à propos des jeux et des sports. Le soldat par excellence, l'*hoplite*, qui se recrute parmi les seuls citoyens, surtout ceux des hautes classes, est pesamment attifé. C'est lui qui constitue, dans les petites armées grecques, la pièce de résistance. Quant aux *peltastes*, dont le bouclier est petit, aux *frondeurs* et aux *archers*, leur rôle est accessoire. On les recrute, soit chez des mercenaires, barbares ou à demi-barbares, dont Athènes, grâce à sa richesse, possède un assortiment, soit dans les rangs inférieurs des citoyens ou même chez les métèques. Leur rôle est de harceler l'ennemi. Mais, quoique pouvant lancer des projectiles *plus loin*, ces soldats armés à la légère sont évidemment peu redoutables. Il faut croire que, dans la plupart des cas, pierres ou flèches glissent sur les casques ou sur les armures. C'est quand l'adversaire est exceptionnellement fatigué ou qu'il commence à rompre les rangs que ces auxiliaires rendent de vrais services. Ils remplissent alors une fonction analogue à celle de notre cavalerie. Car la cavalerie est, chez nos Grecs, une arme excessivement réduite. Elle paraît servir surtout au maraudage extensif ou, inversement, à la répression du maraudage de l'adversaire. Thucydide mentionnera gravement la cavalerie de *trente hommes* avec laquelle les Athéniens débarqueront en Sicile.

Ce personnel guerrier, ainsi pourvu, quel procédé favori emploie-t-il?

On peut s'en douter d'après ce qu'on a déjà entrevu. Ce procédé favori, c'est le *pillage*.

Le pillage athénien se rattache directement à la piraterie primitive. C'est un système de *croisières*, principalement autour du Péloponèse, avec *descentes* sur des points appropriés. Le

point choisi, on débarque et l'on ravage rapidement, puis l'on se rembarque vite, afin d'éviter l'arrivée de troupes péloponésiennes, averties par leurs guetteurs. Car les Lacédémoniens savent organiser des *postes de surveillance*, et les maraudeurs ont quelqufois à en pâtir. Les Athéniens font encore des descentes dans les îles qui se révoltent, c'est-à-dire qui se détachent de leur alliance. Tout ce butin afflue au Pirée et enrichit soit directement, soit indirectement, cette population plébéienne que nous avons vu intéressée avant tout aux expéditions maritimes.

Le coup de maître des Athéniens, dans cet ordre de choses, c'est la création du fort de Pylos, dont nous avons parlé. Non seulement ce fort sert de base à des expéditions de maraudeurs dans la grande banlieue de Sparte, mais il sert de refuge aux ilotes révoltés. En outre, les Athéniens y transportent des Messéniens exilés qui, Doriens comme les Spartiates, parlant le même dialecte, connaissant bien les lieux et possédant une formation analogue, sont en mesure de causer à leurs anciens vainqueurs de sérieux ennuis.

Les Spartiates, eux, pratiquent le pillage *par route de terre*. Chaque année, ou à peu près, ils organisent une expédition dans l'Attique. *Ils savent* que les Athéniens ne les attendront pas, comme les Athéniens *savent* que les Spartiates n'oseront attaquer leurs murailles. Et l'on voit souvent, dans Thucydide, des phrases du type de la suivante, par laquelle débute le troisième livre de son histoire : « L'été suivant, au fort de la croissance des blés, les Péloponésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique, sous la conduite d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils campèrent dans le pays et le ravagèrent. » A cela, les Athéniens ne répondent qu'en faisant sortir de temps en temps des patrouilles de cavalerie pour inquiéter les maraudeurs qui s'approchent trop des murailles. Et le paragraphe de Thucydide se termine par cette autre phrase type : « Les Péloponésiens, après être restés tant qu'ils eurent des vivres, évacuèrent l'Attique et rentrèrent chez eux, *chacun de leur côté.* »

C'est la réponse du *brigandage* à la *piraterie*. Quand les Spartiates, sur les conseils d'Alcibiade *banni* d'Athènes, ont construit un fort à Décélie en Attique, ce brigandage devient continu et intensif. Rien n'est épargné, et les mines d'argent du Laurium, un des gros revenus d'Athènes, échappent à celle-ci.

Dans la guerre proprement dite, les « procédés de bandits » jouent un rôle capital : embuscades, escalades nocturnes, rançons exigées, massacres de prisonniers ou de gens inoffensifs. Les Lacédémoniens tuent et jettent dans des précipices ceux des Athéniens ou de leurs alliés qu'ils surprennent *naviguant pour leur commerce* autour du Péloponèse. Par représailles, les Athéniens se font livrer par le roi de Thrace des ambassadeurs que les Lacédémoniens envoyaient au roi de Perse, et, sans les juger ni les entendre, les précipitent dans des fondrières. Remarquons en passant ce genre d'exécution, qui sent le bandit montagnard. Ailleurs, ce sont des enlèvements de populations libres, que l'on revend comme esclaves. Dès leur débarquement en Sicile, les Athéniens se font ainsi cent vingt talents en vendant à Égeste la population d'Hyccara.

Dans l'île de Corcyre, le parti démocrate, partisan d'Athènes, se livre sur le parti opposé à d'effroyables massacres. Les aristocrates fugitifs s'installent sur le continent, en face de l'île, et font d'abord de la piraterie contre leur cité ; puis ils repassent dans l'île, *gagnent la montagne*, construisent un fort, et, de là, se livrent au brigandage. C'est une fois de plus, comme au temps de Jupiter, roi de l'Olympe, la lutte de l'homme du maquis contre la cité qui l'a chassé de son sein.

Un autre caractère des hostilités, c'est la survivance, à un certain degré, de l'indiscipline et de l'anarchie des temps héroïques.

Dans chaque cité, les soldats obéissent généralement aux chefs. On reconnaît là l'influence de ce *pouvoir régulier* qui a fini par se constituer dans chaque petit territoire. Toutefois, il y a des exceptions assez nombreuses. On murmure, on proteste, on accuse les généraux. Les soldats athéniens vont même jusqu'à déposer les leurs. C'est ce qui arrive lorsque la flotte de

Samos refuse de reconnaître l'oligarchie des Quatre-Cents. « Les soldats se réunirent aussitôt en assemblée ; ils déposèrent leurs anciens généraux et ceux des triérarques (capitaines de navires) qui leur étaient suspects et les remplacèrent par d'autres, au nombre desquels se trouvaient Thrasybule et Thrasylle[1]. » Les soldats de Cléon, nous dit encore Thucydide, « dissertaient entre eux de son incapacité pour le commandement,... de la répugnance avec laquelle ils l'avaient suivi ». De là, pour les chefs, cette nécessité des *discours* adressés aux soldats et, comme corollaire, l'absence de démarcation entre le métier de *stratège* et celui de politicien. « Tout général que je suis, écrit Nicias aux magistrats d'Athènes, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres (ceux de l'armée de Sicile), *car votre naturel* est difficile à gouverner. »

Un peuple fait exception : ce sont les Spartiates, et nous avons vu quelles circonstances sociales ont *militarisé* si excellemment ce petit peuple. Thucydide décrit[2], avec une sorte de minutie admirative, la façon dont le roi de Sparte donnait, à la bataille, ses ordres aux officiers supérieurs, et comment ceux-ci les transmettaient aux officiers inférieurs. On sent, à cette minutie et à cet intérêt, que l'historien décrit une chose *rare*. C'est que, nulle part comme à Sparte, on n'avait si bien taillé dans l'étoffe du bandit pour faire le patron du guerrier.

Mais c'est entre alliés que l'anarchie subsiste, malgré l'ascendant ou la « suzeraineté » des deux grandes cités prépondérantes. Thucydide met dans la bouche de Périclès les réflexions suivantes : « Ils (les Péloponésiens) ne peuvent faire une guerre soutenue... Les uns sont surtout préoccupés de telle vengeance qu'ils ont en vue, les autres craignent par-dessus tout de compromettre leurs intérêts privés ; on se rassemble lentement ; on n'accorde que peu d'attention aux affaires communes ; on s'occupe le plus souvent des siennes propres, chacun pense ne pas nuire, par sa négligence, à l'intérêt général, persuadé qu'un autre y pourvoira pour lui[3]. » Mais, en regard de ces observations profondes, qui

1. Thuc., liv. VIII, LXXXI.
2. *Id.* liv. V, LXXI.
3. *Id.*, I, CXLI.

font le procès de toutes les coalitions, le même auteur place le soin jaloux que prend Archidamos, roi de Sparte, d'exhorter les confédérés à l'union (ils en ont besoin) : « Mettez au-dessus de tout, dit-il, la *discipline* et la vigilance, et *obéissez* vivement au commandement ; car rien n'est plus beau, rien n'offre plus de garantie, de sécurité que des masses *disciplinées* et agissant *comme un seul* homme [1]. » En effet, pour un oui ou pour un non, une cité alliée fait comme Achille au siège de Troie ; elle se fâche, se met en grève, et rentre sous sa tente. Les trêves ne sont pas respectées par tous les membres d'une même ligue. La peur de voir un allié se détacher oblige à des expéditions parasites, qui éparpillent les forces et contrarient les plans d'ensemble. C'est ainsi que le général athénien Démosthènes, *pour complaire* aux Messéniens de Naupacte, s'engage dans une désastreuse campagne contre les montagnards étoliens. Si l'on n'est pas « gentil », c'est la brouille. A un moment — c'est pendant une trêve — une ligue accidentelle et provisoire composée des Athéniens, des Argiens, des Éléens et des Mantinéens, opère dans le Péloponèse contre une autre ligue des Tégéates et des Lépréens. La première ligue veut attaquer une ville de la seconde. « Les Éléens opinaient pour Lépréon, les Mantinéens pour Tégée. Les Athéniens et les Argiens s'étaient rangés à l'avis des Mantinéens. Les Éléens, *irrités* de ce que le choix ne fût pas tombé sur Lepréon, se retirèrent [2]. »

Cette trêve, pendant laquelle de tels coups de main ont lieu, a ceci de particulier qu'elle sert de prétexte à un imbroglio de rapprochements, de désaccords, d'alliances et de ruptures entre plusieurs cités, dont l'une, Argos, était d'abord restée neutre. C'est un vrai bourdonnement d'ambassades rivales et de coalitions ébauchées. Du reste, sous divers prétextes, la guerre continue. On y met seulement une sourdine. Naturellement, pour se concilier des « amitiés », il faut des merveilles de *complaisance* et des trésors de *persuasion*. Il faut promettre, et même donner ; il faut satisfaire dans chaque cité les intérêts

1. Thuc., II, XI.
2. *Id.*, liv. V, LXII.

et les rancunes du parti qui vous soutient. Il faut savoir « faire plaisir », même au prix d'une cruauté que l'on réprouverait soi-même. C'est pour faire plaisir aux Thébains que les Lacédémoniens massacrent les Platéens prisonniers. C'est pour faire plaisir aux Syracusains que le Spartiate Gylippe laissera massacrer Nicias, qui avait sa sympathie. En un mot, les généraux sont quelquefois obligés, selon un mot célèbre, de « suivre leurs soldats, puisqu'ils sont leurs chefs », et surtout les cités prépondérantes sont souvent obligées de suivre leurs alliés, parce qu'elles sont leurs « grandes amies ».

Enfin, un procédé très courant dans cette guerre, c'est la *trahison*, et la trahison est loin d'être considérée d'un œil aussi sévère que chez nous. Le traître n'est pas un traître ; c'est un *banni*. C'est un homme qui, ayant à se plaindre de sa cité, va offrir ses services à la cité rivale, *afin de pouvoir rentrer dans sa patrie* et d'y restaurer, avec l'appui des armes étrangères, le gouvernement de son choix. Le traître est donc patriote à sa façon et chaque cité possède un assortiment de ces personnages utiles, qui sont précieux pour indiquer *les bons trucs et les bons endroits*. En dehors de ces transfuges, chaque cité a dans son sein des gens tout prêts à trahir. Ce sont les *mécontents*, car tout mécontent est de la graine de banni.

Alcibiade, le plus fameux banni de cette époque, se charge lui-même, dans un discours que Thucydide met sur ses lèvres, d'exposer, dans l'assemblée des Lacédémoniens, ses « principes » à ce sujet. « Ceux qui ont le plus de droit à notre haine, dit-il, ne sont pas ceux qui, comme vous, ont pu nous traiter en ennemis quand nous l'étions réellement, mais bien ceux qui nous forcent à devenir ennemis, d'amis que nous étions. *J'aime ma patrie*, non pour y subir l'injustice, mais pour y trouver protection et sécurité ; aussi ne crois-je pas marcher maintenant contre une patrie qui soit mienne ; je vais bien plutôt reconquérir celle que je n'ai plus. *Le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie* qu'on vous a injustement ravie, mais à mettre tout en œuvre, dans ses regrets, pour la

retrouver [1]. » Cette curieuse harangue, où Thucydide s'étudie évidemment à peindre l'état d'âme connu d'Alcibiade, a ceci d'intéressant qu'elle constitue *la théorie d'une pratique universelle*, théorie développée par un de ces Athéniens beaux parleurs, que nous avons vus se mettre, pour réussir, à l'école des rhéteurs et des sophistes.

Nous avons vu que la guerre du Péloponèse débute précisément par une histoire de bannis qui demandent à être réintégrés à Epidamme. C'est l'étincelle qui déchaîne la conflagration. Et, puisque nous parlions tantôt de *phrases-types*, en voici une qu'on peut cueillir au hasard :

« Oreste, fils d'Echécratidès, roi des Thessaliens, *chassé* du trône, *persuada* aux Athéniens de l'y rétablir [2]. »

En un mot, les *bannis* d'une cité font *partie de droit* de l'armée de la cité adversaire, et y sont traités avec tous les honneurs dus à ceux qui seront demain, peut-être, les chefs de la cité qui les a contraints à l'émigration. Car, rappelons-le, on ne conquiert pas une cité, *on y ramène les bannis pour avoir des amitiés dans la place*. Les « traîtres » peuvent donc toujours se dire qu'ils ne prêtent pas les mains à la destruction de leur patrie. A plus forte raison les cités qui « trahissent » une alliance peuvent toujours se dire que leur « défection », acte glorieux, leur a conquis la « liberté ».

Trois épisodes caractéristiques : un coup de main repoussé, un revers spartiate, un désastre athénien. — Ceci dit sur les caractères généraux de la guerre ; retenons-en trois épisodes pour les examiner en particulier. Nous y relèverons, en raccourci, d'intéressants phénomènes sociaux.

Ces trois épisodes sont le coup de main des Thébains sur Platée, au début de la guerre ; la capture des Spartiates de Sphactérie, qui mit la terreur dans Sparte, et la catastrophe des Athéniens en Sicile, qui précipita la chute d'Athènes.

Les Thébains, alliés de Sparte, profitent de la guerre pour

1. Thuc. liv. VI, XCII.
2. *Id.*, I, CXI.

tenter une surprise contre Platée, leur voisine, alliée d'Athènes, avec laquelle ils ont une *vendetta.* — On voit le rôle des alliés et les petites guerres particulières, engendrées par la *proximité des cités,* qui se greffent sur la grande.

Ces Thébains partent au nombre de trois cents. — Petitesse des armées.

Ils arrivent à Platée la nuit, « au moment du premier sommeil », sans déclaration de guerre. — Surprise nocturne et procédés de bandits.

« Ce furent, dit Thucydide, des habitants de Platée, Nauclide et ses complices, qui les appelèrent et leur ouvrirent les portes. » — Rôle des traîtres et des mécontents.

Les Thébains, une fois entrés, se groupent sur la place, l' « agora » et, au lieu d'envahir les maisons, comme le leur conseillent les traîtres, procèdent « à des proclamations conciliantes, afin d'amener la cité à un accord amiable ». Ils font donc proclamer par un héraut qu'ils sollicitent l'alliance des Platéens. — Rôle de la persuasion, de l'*éloquence* et de la *recherche des amitiés.* — De même que des Platéens ont trahi leur cité pour les Thébains, ceux-ci espèrent que Platée en bloc trahira la ligue athénienne pour la ligue péloponésienne.

« Quand les Platéens, poursuit Thucydide, s'aperçurent que les Thébains étaient dans leurs murs... ils furent d'abord saisis de terreur, car ils croyaient les ennemis beaucoup plus nombreux, la nuit les empêchant de distinguer. Ils consentirent donc à traiter... » — Donc le calcul des Thébains n'était pas mauvais en principe. — Mais « au milieu des pourparlers, ils (les Platéens) s'aperçurent que les Thébains étaient en petit nombre ». — Voilà qui change la face des choses. — Les Platéens, se ravisant, « se réunirent en perçant les murs mitoyens... mirent en travers des rues des chars dételés, en guise de murailles »; puis, après ces ingénieux préparatifs, tombèrent sur leurs ennemis. « Ils se précipitèrent sur eux à grand bruit... femmes et serviteurs, avec des cris et des hurlements, lancèrent du haut des maisons des tuiles et des pierres. » — Ici, c'est l'embuscade renversée, et qu'on remarque les *fortifications*

improvisées par les Platéens. Cette défense farouche des maisons rappelle les scènes grecques et albanaises des plus récentes guerres modernes. — Les Thébains fuient, mais, ne connaissant pas les lieux, ils s'égarent dans l'obscurité. Du reste, « un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui fût ouverte ». Le gros des agresseurs est donc pris comme dans une souricière. Les bandits de Thèbes ont affaire à des gaillards de même acabit.

Les Thébains se sont rendus à discrétion. D'autres Thébains arrivent de Thèbes, retardés par un torrent qu'un orage a subitement grossi (nature montagneuse du sol). On parlemente, et les Thébains, qui voulaient d'abord ravager la banlieue platéenne, consentent à se retirer sur la promesse — selon eux — qu'on ne tuera pas les prisonniers. Les Platéens prétendent n'avoir rien promis et les prisonniers sont massacrés. — Toujours l'ergotage et les procédés de bandits.

L'épisode se termine par l'intervention des Athéniens qui mettent garnison à Platée, et emmènent chez eux les femmes, les enfants et les invalides. La cité prépondérante, à qui Platée a été fidèle, joue, en retour, son rôle de protectrice et de « grande amie ».

Malheureusement pour Platée, les Lacédémoniens vont arriver, et leur présence terrifiante aura pour effet d'intercepter désormais tout secours d'Athènes. Nous avons mentionné la tragique issue de ce siège. Mais, quand les Platéens affamés se livreront, ils ne seront plus que deux cents.

L'épisode de Sphactérie, que des critiques inattentifs ont trouvé trop développé dans Thucydide, a ceci de capital qu'il montre *à quoi tenait l'existence d'une cité comme Sparte.*

Sphactérie est une petite île sur les côtes de Messénie. Elle bouche à peu près la rade de Navarin — l'antique Pylos — et, par ses deux extrémités, elle est *très près de la terre.* A l'un de ces deux passages, deux vaisseaux seulement, dit Thucydide, pouvaient passer de front. C'est à Pylos, en face de cette île, que Démosthènes, général athénien, débarque et construit le fort dont nous avons parlé. — Rôle des murs.

Sparte n'est pas loin, mais les Lacédémoniens, tout d'abord, ne bougent pas. Ils ne bougent pas de suite pour deux raisons : d'abord ils dédaignent les Athéniens, incapables de tenir contre eux sur terre ; ensuite le gros de leurs forces est précisément en train de ravager l'Attique. Les Spartiates « de réserve » ne peuvent pas quitter Sparte avant le retour de cette armée absente, *parce que les ilotes se révolteraient.*

L'armée lacédémonienne de l'Attique est donc rappelée, et les Spartiates de réserve, la voyant revenir, partent enfin pour Pylos. Ils essayent d'enlever le fort, mais, selon leur habitude, ils échouent devant les murs.

On pense avoir d'autres ressources. Une flotte de la confédération péloponésienne, arrivant de Leucade après avoir trompé une croisière athénienne, reçoit l'ordre d'attaquer la place par mer. La mer, dans l'espèce, c'est la rade de Pylos, dont les orifices sont constitués par les deux petits détroits séparant le continent de Sphactérie. Cette étroitesse exceptionnelle des détroits suggère aux Lacédémoniens une idée : celle d'obstruer ceux-ci pour empêcher la flotte athénienne — qui stationne en ce moment à Zacynthe — de pénétrer dans la rade. Pour corser la défense, on occupera fortement l'île de Sphactérie, qui se trouvera *faire corps avec le continent.* Quatre cent vingt Spartiates passent dans l'île. — Procédé du *blocus*, et du blocus *continental*, le seul qui convienne aux Spartiates.

Cependant la flotte athénienne arrive. Contrairement aux calculs des Lacédémoniens, elle force les passes, et, dans cette rade de Navarin, prédestinée à des opérations de ce genre, détruit la flotte ennemie. Sphactérie, par cet événement, *se trouve redevenir une île.* Elle a beau n'être séparée du continent que de la largeur de deux vaisseaux, et le rivage continental a beau être occupé par les Lacédémoniens et leurs alliés, la supériorité navale des Athéniens fait de ce petit vestibule d'eau une infranchissable barrière, et les Spartiates, descendus dans l'île, sont *virtuellement* prisonniers.

Ces prisonniers, il faut les cueillir. Mais la chose n'est pas simple. Les Spartiates, en bons Spartiates, ne songent pas à se

rendre, et les Athéniens, en bons Athéniens, ne tiennent pas à débarquer dans l'île pour se mesurer avec ces robustes lutteurs. Quoique supérieurs en nombre, ils ont *une peur bleue* des quatre cent vingt guerriers captifs sur ce roc. Pendant soixante-douze jours, la flotte athénienne se contente de monter la garde. Les vaisseaux passent et repassent dans les petits détroits, faisant la police, empêchant les évasions et tâchant, avec un succès partiel, d'empêcher le ravitaillement, mais c'est tout. Peu d'événements mettent aussi bien en relief les aptitudes différentes des deux peuples.

Cependant Athènes s'énerve, et Cléon s'indigne. « Quoi, dit-il en substance au peuple, on ne s'empare pas de ces Spartiates; c'est si facile! » — « Si c'est facile, allez-y donc! » ripostent les adversaires de Cléon, enchantés de le prendre au mot. Cléon, voyant qu'on veut le nommer général en chef, *a peur* et résiste. Mais il s'est pris au piège et se voit forcé de partir, très ennuyé de l'aventure. Or, par un concours de circonstances, il arrive au bon moment. Les Spartiates, dans leur île inhospitalière, commencent à être exténués; un incendie a détruit des bois qui les cachaient; enfin les forces athéniennes sont plus imposantes. Bref, Cléon arrive au moment où Démosthènes, même sans lui, aurait attaqué. L'armée athénienne débarque donc, non sans appréhension, et non sans un prudent déploiement d'alliés et de troupes légères. Enfin, après une journée entière de lutte acharnée, les Spartiates, pris à revers sur une éminence rocheuse *par des Messéniens alliés d'Athènes qui connaissent un certain sentier*, capitulent. C'est pour Athènes un succès capital et pour Cléon un triomphe inespéré. « L'autre jour, dit Démosthènes dans les *Chevaliers* d'Aristophane, je venais de pétrir à Pylos une galette lacédémonienne; le rusé coquin (Cléon) tourne autour de moi, l'escamote et offre en mon nom ce gâteau qui était de ma façon. »

Or, cet événement répand à Sparte une terreur mortelle. La plupart des prisonniers sont des citoyens des meilleures familles de Sparte. Leur absence cause *un vide terrible*. Si les Athéniens les massacrent, ce sera pour leur aristocratie guerrière *une*

saignée irrémédiable. Ces quatre cents héros manqueront pour comprimer les ilotes. C'est que chacun de ces quatre cents est un guerrier d'élite, un échantillon humain de premier choix, une *valeur précieuse* par la rareté des valeurs semblables. Aussi Sparte, la fière Sparte, s'humilie-t-elle immédiatement, et envoie des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix. Elle insiste, supplie presque, elle menace les Athéniens de l'implacable « vendetta » que leur déclareront les familles spartiates, si les prisonniers sont massacrés. Longtemps les Athéniens tergiversent, et les hostilités continuent provisoirement; mais enfin les avances de Sparte sont agréées et une trêve est conclue, grâce à la mort de Cléon, par l'intermédiaire pacifique de Nicias (421).

L'expédition des Athéniens en Sicile, qui met fin à cette trêve, constitue à elle seule toute une longue histoire. Résumons-en les traits saillants.

Athènes s'engage en Sicile parce qu'elle y a *des cités amies*, à qui elle veut *faire plaisir*. — Influence des amitiés.

Athènes rêve d'établir sa suzeraineté sur la Sicile, parce que c'est une *île*, et qu'elle domine déjà de grandes îles, comme l'Eubée, Samos, Chio, Lesbos. Elle se dit donc : « Pourquoi pas ? »

Athènes est tentée par la Sicile parce que la Sicile est riche en blé, et que ce blé sert à alimenter le Péloponèse. Quelle aubaine pour les Athéniens si le blé sicilien, par la voie des tributs, venait inonder le Pirée et si, du même coup, on avait le moyen d'affamer Sparte!

La Sicile est pour les Athéniens un Far-West dont on leur fait des récits merveilleux. Ces récits excitent la soif des aventures. Des âmes de « conquistadors » se révèlent. On rêve de conquérir Carthage. C'est l'état d'âme de la « toison d'or ».

« Notre but en faisant voile pour la Sicile, dit Alcibiade aux Lacédémoniens, était de soumettre, s'il était possible, les Siciliens d'abord, puis, après eux, les Italiens, et ensuite de faire une tentative contre les peuples soumis aux Carthaginois et contre Carthage elle-même... Nous devions alors attaquer le Péloponèse

.. et ensuite étendre notre domination sur le monde grec tout entier [1]. »

En un mot, dans leur ambition imaginative et sans frein, les Athéniens ont dépassé la mesure. Ils n'ont pas vu que la Sicile est un *trop gros morceau*. « La plupart des Athéniens, dit Thucydide, *ignoraient la grandeur de l'île*, le nombre de ses habitants, Grecs et barbares; ils ne soupçonnaient pas que la guerre qu'ils allaient entreprendre ne le cédait que de bien peu en importance à celle du Péloponèse. »

Ils ne se représentent pas non plus que, si la Sicile a des traits communs avec la Grèce, elle a *des plaines plus larges*. Conséquence : les Siciliens ont plus de cavalerie. Ce petit fait nuira aux Athéniens en les empêchant de rendre décisives les victoires qu'ils remporteront.

Les Athéniens envoient une brillante flotte commandée par trois chefs : Nicias, *qui desapprouve l'expédition* et y va à contre-cœur; Lamachos, une médiocrité, et enfin Alcibiade.

Alcibiade, capitaine audacieux et génie organisateur, est peut-être le seul homme capable de faire réussir une entreprise aussi téméraire. Mais, la veille du départ d'Athènes, des statues de Mercure sont mutilées. Une rumeur sourde accuse Alcibiade, qu'on laisse pourtant partir. Mais « l'affaire Alcibiade » suit son train et révolutionne les cerveaux. Les « ennemis particuliers » du général se remuent. Bref, à peine arrivé en Sicile, Alcibiade est rappelé. C'est la désorganisation volontaire du commandement.

Alcibiade passe à Sparte; il *trahit* et met son intelligence au service des ennemis de sa cité. C'est le type le plus éclatant de ces *transfuges* dont nous avons signalé le rôle essentiel.

Lamachos est tué; l'armée reste livrée à Nicias, figure bien différente d'Alcibiade. Nicias est le type de l'Athénien honnête, modéré, conservateur. Quoique bien vu par les aristocrates, il est « rallié » à la démocratie, qui fait grand cas de ses talents. Riche et bienveillant, il a su se faire de nombreux *amis* qui font

1. Thuc., VI, 1.

une partie de sa force. Son mérite stratégique est tel que le peuple, très intelligent au milieu de ses inconstances, ne veut pas lâcher un tel serviteur, et l'oblige à « marcher » quand même. Nicias demeure donc seul, de plus en plus effrayé d'une tâche qu'il sait écrasante. Il s'entoure de précautions qui le retardent, assiège Syracuse avec méthode, mais avec lenteur. Naturellement, il construit *un mur*, auquel les Syracusains opposent un *contre-mur*, qui met obstacle à l'achèvement du blocus. Syracuse n'en est pas moins fort inquiète et implore le secours de Sparte, et Sparte lui envoie *un homme :* Gylippe.

Gylippe arrive, et change la face des choses. Il joue deux rôles : celui de capitaine instructeur et celui de sergent recruteur. D'une part, il exerce les Syracusains; de l'autre, grâce à l'imperfection du blocus, il fait venir de toute la Sicile des auxiliaires. Cet homme fait l'effet d'un ferment qui soulève soudain une pâte. C'est la supériorité militaire de Sparte qui se fait sentir par la seule entremise d'un capitaine bien choisi.

Nicias, immobilisé dans son camp, demande à Athènes, soit de rappeler l'armée, soit d'envoyer des renforts considérables. Athènes s'entête. Quoique bloquée à ce moment même par les Spartiates, elle envoie Démosthènes, le héros de Pylos, avec une flotte aussi forte que la première. Thucydide note avec justesse l'extraordinaire paradoxe de cette situation : une ville maritime bien fortifiée peut seule se permettre *le luxe d'une expédition lointaine au moment même où elle a les ennemis sous ses murs.*

Démosthènes, général brave et expéditif, mais qui ne connaît rien des formidables difficultés contre lesquelles Nicias se débat depuis longtemps, veut brusquer les choses et fait tenter un assaut *nocturne*. On est battu.

Alors se produit un événement capital, qui est l'inverse de l'épisode de Sphactérie. La flotte athénienne *est emprisonnée dans une rade transformée en lac* par les Syracusains qui ont obstrué l'entrée. De plus, les Syracusains, grâce à d'ingénieux dispositifs qui modifient leurs propres vaisseaux, ont trouvé le moyen de neutraliser la supériorité de manœuvre des navires athéniens et de transformer, pour ainsi dire, le combat naval en combat ter-

restre. La rade est aussi trop petite pour que les Athéniens, dont les équipages ont d'ailleurs bien souffert depuis le commencement du siège, puissent opérer leurs savantes évolutions. Les assiégeants, frappés d'épouvante *à la vue de la mer qui se ferme*, essayent de débloquer la passe. Une bataille navale s'engage, suprême, acharnée, désespérée, et dont le récit est peut-être la page la plus impressionnante de Thucydide. *Les Athéniens sont battus et battus sur mer.* C'est l'anéantissement de tout espoir, la débâcle effroyable et définitive. Traqués dans une lamentable retraite à travers la Sicile, harcelés dans les gorges et les collines par des ennemis qui improvisent des *murs* pour barrer les bons passages, les Athéniens capitulent, mourants de faim et de soif, et sont réduits en esclavage. Démosthènes et Nicias sont massacrés.

Dans cette campagne, les Athéniens déploient, comme partout, leurs qualités d'ingéniosité, de souplesse, de diplomatie, de science technique ; mais ils sont victimes d'une confusion initiale. L'erreur des Spartiates, à Sphactérie, avait été de traiter comme un continent ce qui était une *île*. L'erreur des Athéniens, en Sicile, a été de traiter comme une île ce qui était, au point de vue pratique, un vrai petit *continent*. La Sicile ne pouvait être comparée à Chio et à Lesbos, qui sont d'ailleurs bien plus rapprochés d'Athènes. En outre, Syracuse, la cité prépondérante de Sicile, était riche, puissante, peuplée, outillée pour les luttes navales. C'est ce dont on aurait pu se rendre compte avec un gouvernement calme, doué de sang-froid et d'esprit de suite. Mais c'étaient les qualités qui manquaient le plus aux politiciens d'Athènes. Assez intelligents pour avoir confiance en Nicias qui a du mérite, ils refusent obstinément d'écouter les objections de cet homme de mérite, et Nicias lui-même a peur de trop insister. « Il ne voulait pas, connaissant le caractère des Athéniens, s'exposer à tomber victime d'*une accusation* infamante et injuste[1]. » En un mot, les emballements de l'agora faisaient taire les compétences stratégiques et intimidaient les objections du bon sens.

1. Thuc., VII, XLVIII.

Athènes perdue par son instabilité et sa nervosité : le type d'Alcibiade. — On voit se dessiner les causes qui amènent la défaite définitive d'Athènes.

La grande cause, qui domine toutes les autres, c'est l'*instabilité du gouvernement démocratique*, lequel tourne franchement à la démagogie.

Combinons par la pensée les influences de divers phénomènes connus : le *bavardage incoercible*, produit de la cueillette et du commerce, l'ascension rapide de *nouvelles couches sociales*, fruit d'un rapide développement commercial, le *nombre relativement grand des citoyens*, qui en fait littéralement une « foule », le *succès prodigieux* des orateurs qui savent remuer les passions des foules, l'*exaspération de la vie urbaine*, produite par l'afflux anormal et forcé des campagnards dans la ville, cette *crainte maladive de la tyrannie*, laissée par les révolutions précédentes, et nous comprendrons le manque d'équilibre qui est le signe distinctif de l'opinion athénienne.

« Si les Athéniens, proclame Thucydide, finirent par succomber, *ce ne fut que sous leurs propres coups*, au milieu des ruines amoncelées par leurs dissensions intestines[1]. »

Périclès, avons-nous dit, meurt de la peste dès la deuxième année de la guerre. Il meurt au bon moment. Un fort courant d'opinion commençait à se dessiner contre lui. *On l'accuse d'avoir poussé à la guerre*, ce qui n'empêchera pas la foule d'acclamer de nouveau, bientôt après, la guerre à outrance. Condamné à une amende, Périclès est presque aussitôt après réélu général. Lui disparu, des démagogues inférieurs se disputent l'influence. Ce sont eux que raillent amèrement Socrate, Platon, Aristophane. A chaque instant des généraux sont blâmés, disgraciés, condamnés pour n'avoir pas fait ce que la foule, de son agora, aurait voulu leur voir faire. Ceux qui acceptent la capitulation de Potidée sont blâmés parce que le peuple aurait voulu qu'on forçât les Potidéates à se rendre *à discrétion*. Nous avons vu que Thucydide est banni pour n'avoir pas eu le

1. Thuc., II, LXV.

temps de secourir Amphipolis. *Il fallait avoir le temps.* Pachès, qui a réprimé victorieusement la rébellion de Mytilène, en est récompensé par des accusations, et, comme il désespère de triompher en justice, il se perce de son épée. Avant la grande expédition de Sicile, les généraux Pythodore, Sophocle et Eurymédon, envoyés dans cette île pour secourir des alliés, sont, les deux premiers exilés, le second condamné, pour avoir conclu un accommodement qui pacifie le pays. On les accuse de « s'être laissés gagner par des présents ». Accusation terrible, et qui revient volontiers. Le « pot-de-vin » déchaîne des fureurs intenses. « Ceux-là sont les pires de tous, dit Diodote dans son discours contre Cléon[1], qui se font un argument de l'imputation de vénalité... Si l'on donne franchement un conseil utile, on est soupçonné d'en attendre quelque profit secret. » Le même Diodote, à qui l'historien fait visiblement exprimer les vices de l'organisation politique, ajoute : « D'un côté, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le peuple en le trompant; de l'autre, *celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir* pour trouver créance. » Et plus loin encore : « S'il vous survient quelque échec, cédant au premier mouvement de colère, vous faites payer au conseiller seul la peine d'une opinion que vous avez partagée, d'une faute qui a été celle de la majorité. »

Nous avons vu le rappel d'Alcibiade, qui enlevait à l'expédition de Sicile le seul homme capable, par sa hardiesse même et ses coups de tête heureux, de faire réussir cette téméraire entreprise. Ce même Alcibiade, bientôt après, est rappelé en triomphe. Ce sont des ovations délirantes en l'honneur de celui qui, naguère, « trahissait » la cité au profit de Sparte. Mais l'apothéose dure peu, le temps de laisser remporter au jeune capitaine la brillante victoire de Cyzique, et, vite, un *second bannissement* frappe le vainqueur, parce qu'un de ses lieutenants, ayant en son absence livré un combat malgré son ordre, a perdu quelques galères. L'Athénien passe, en un mot, d'un extrême à l'autre; il acclame

1. Thuc., III, XLII.

et maudit les gens avec une incroyable facilité. Nicias est bien parvenu à faire conclure une trêve avec Sparte; mais, quelques années après, l'orateur Antiphon, homme vertueux et grave, nous dit Thucydide, est condamné à mort pour avoir tenté un rapprochement analogue. Par compensation, l'orateur Andocide, esprit brouillon et violent, un des chefs du parti hostile à Antiphon, sera condamné à son tour et forcé de s'exiler à Chypre, parce qu'il est soupçonné de « sacrilège ».

C'est que les questions religieuses passionnent les esprits d'une façon inimaginable et se mêlent intimement aux passions politiques. Avoir « violé les mystères » n'est pas moins terrible, pour un homme, que d'avoir « reçu des présents ». S'il y a du scepticisme chez les sophistes, s'il y a une ébauche de religion naturelle raisonnée chez Socrate, Platon et leurs disciples, il y a des *superstitions ardentes* dans les masses. Ces superstitions sont ardentes parce que l'atmosphère querelleuse de la vie publique leur a infusé son ardeur, et parce que des politiciens intéressés exploitent habilement le sentiment religieux. Cette exploitation est visible dans le cas de Socrate. Elle ne l'est pas moins dans celui d'Alcibiade, homme vicieux, certes, mais qui n'est pas poursuivi à cause de ses vices. C'est l'histoire des statues mutilées qui déchaîne l'orage contre le jeune général, et celui-ci, en définitive, se montre avisé en ne rentrant pas à Athènes. Coupable ou non, il risquait fort de boire la ciguë. Mais le cas le plus impressionnant de superstition aiguë est celui dont sont victimes les généraux vainqueurs aux îles Arginuses. C'est vers la fin de guerre. Athènes, déjà épuisée, par un suprême effort, a équipé une dernière flotte et l'a confiée à *dix généraux* (admirez ces précautions démocratiques) qui rencontrent près de l'Hellespont, aux îles Arginuses, la flotte péloponésienne, commandée par le Spartiate Callicratidas. Les Athéniens, une dernière fois, triomphent. Mais, une tempête étant survenue après la bataille, les généraux négligent de rendre les honneurs funèbres aux morts tombés à l'eau. Cette « impiété » déchaîne aussitôt dans l'opinion une bourrasque formidable, et *les dix généraux vainqueurs sont condamnés à mort*. N'est-il pas vrai de

dire que les fièvres politiques, mêlées à la déformation des sentiments religieux, peuvent métamorphoser le peuple « le plus spirituel de la terre » en un peuple absolument fou?

Ce type d'Alcibiade lui-même, dont nous avons dit un mot, résume assez bien, dans son éclat spécial, les vertus et les vices d'Athènes. Neveu de Périclès, riche, ambitieux, Alcibiade rêve d'être un grand politicien, et, comme il sait que la « philosophie » fournit des idées à l'orateur, il a le flair de s'attacher à Socrate. *Il exprime le suc de cette philosophie, dans des vues d'utilité personnelle*, puis se lance dans l'arène, non sans frapper l'attention des badauds par des originalités systématiques. *Il veut bien parler et veut qu'on parle de lui.* De là l'histoire du chien payé sept mille drachmes, et dont il fit couper la queue, uniquement pour donner aux Athéniens l'occasion de ne pas l'oublier. Mais ses façons de « snob » indisposent une partie du public, qui l'accuse de viser à la « tyrannie ». Pour démentir cette dangereuse accusation, Alcibiade flatte le peuple. Il pousse à la guerre, comme les démagogues, préconise avec ardeur l'expédition de Sicile, combat l'influence pacifique de Nicias, et toutefois, en même temps, intrigue avec les Lacédémoniens. Dissolu dans ses mœurs, il sauve l'élégance ; léger, il n'en montre pas moins des qualités d'homme d'État et de militaire, s'adaptant à tout en *dilettante*, posant à Sparte pour l'homme austère, puis, chez le satrape Tissapherne, s'accommodant des voluptés et de la mollesse des Orientaux. Il finit par mourir *banni*, après avoir, dans son dernier exil, donné aux commandants de la dernière flotte athénienne des conseils *qu'on ne veut pas écouter*. C'est bien le type du « mauvais garnement » merveilleusement doué, un polisson de génie presque sympathique, et qui, moitié par sa faute, moitié par celle d'un milieu qui lui ressemble, gâche sa vie en défaisant les belles choses qu'il avait commencé d'accomplir.

C'est avec beaucoup d'esprits de cette sorte, plus ou moins brillants, qu'une cité comme Athènes peut gaspiller ses forces, ses flottes, ses trésors, ses ressources de toute espèce. Voyons, au contraire, comment la coalition péloponésienne, malgré son

infériorité maritime, sa pauvreté, et l'inaptitude des Spartiates à prendre les villes, put l'emporter finalement.

L'esprit de suite des Spartiates, cause de leur triomphe, et leur inaptitude en dehors des choses militaires, cause de la stérilité de celui-ci. — Sparte ne l'a pas emporté seulement par sa supériorité militaire. Elle l'a emporté par l'*esprit de suite* de son gouvernement.

Il y avait sans doute des discordes à Sparte comme à Athènes, mais beaucoup moins. L'*esprit de discipline,* sorti, comme nous l'avons vu, d'une nécessité de situation, comprime les mécontentements. A Sparte, le pouvoir, représenté par deux rois et cinq éphores, n'est pas gêné par *la foule*, mais contrôlé par un sénat de vieillards. L'ensemble des citoyens spartiates, d'ailleurs, représente une aristocratie militaire, habituée à suivre ses chefs. Ses décisions y sont plus secrètes et moins discutées qu'ailleurs. Hors de Sparte, l'armée est commandée généralement par le roi, *un seul roi*, qui est alors absolu, et dont l'autorité est, non seulement respectée par les Spartiates, mais acceptée, nous l'avons vu, par tous les alliés comme *une chose qui va de soi*. Ce commandement des rois participe à l'inamovibilité de ceux-ci. On peut quelquefois les contrarier sourdement, mais on ne les dépose pas (sauf exceptions bien rares). Même quand ce sont de simples généraux qui commandent, l'opinion publique de Sparte, plus calme, plus conservatrice, plus compétente en choses militaires, sait se mettre à leur place et leur laisser plus de coudées franches. Si ces traits ne sont pas absolus et admettent des correctifs, ils suffisent à établir une grande différence entre la manière de Sparte et celle d'Athènes.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste dans la poursuite continue de trois plans simultanés qui, se combinant ensemble, finissent par atteindre leur but.

Il se manifeste, en premier lieu, dans *ce pillage méthodique de la banlieue d'Athènes*, que nous avons signalé. Ce pillage, d'abord renouvelé tous les étés, puis rendu continuel, produit

sur les Athéniens trois effets : 1° effet d'appauvrissement partiel ; 2° effet de contamination par l'entassement des êtres humains dans la ville ; 3° effet d'énervement et de surmenage.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste encore dans leur propagande insurrectionnelle, jamais découragée, chez les alliés d'Athènes. Par le mécanisme des mécontents, des bannis et des ambassadeurs, les Lacédémoniens suscitent à chaque instant des défections, qui obligent Athènes à diriger contre ses *amis* infidèles des flottes préparées pour agir contre ses *ennemis*. Méthodiquement, les Spartiates cherchent d'abord à se rapprocher de l'Hellespont par la voie de terre, en révoltant sur leurs chemins les cités des côtes de Macédoine et de Thrace inféodées aux Athéniens. C'est le rôle du roi de Sparte Brasidas, qui, par force, promesse ou menace, détermine ainsi la chute de plusieurs places fortes, comme Amphipolis. Or, on concevra l'intérêt qu'avait pour Athènes l' « amitié » de ces cités du nord de l'Archipel, si l'on songe qu'elles gardaient *la route de l'importation des bois de construction pour la marine.* C'est avec les forêts de Thrace qu'Athènes construisait ses vaisseaux. Puis, après les désastres de Sicile, Sparte entame résolument l'Ionie. Elle occupe Milet, insurge l'île de Chio et plusieurs autres îles ou presqu'îles de cette région. Vers la fin de la guerre, elle insurge l'Eubée, un des greniers d'Athènes, ce qui commence à sonner le glas de celle-ci. Nous avons noté ce rôle de « pépinière de capitaines » joué par Sparte à l'égard des insurrections latentes qui demandent un chef. On dirait que le gouvernement de Sparte a mûrement pesé et médité les paroles que lui adressaient, dès le commencement de la guerre, les ambassadeurs de Mytilène désireux de détacher Lesbos des Athéniens : « ... Ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siège de la guerre ; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources[1]. » Chaque cité qui quitte l' « amitié » d'Athènes pour l' « amitié » de Sparte prive la première de quelqu'une de ces ressources en blé, bois, denrées, tributs,

1. Thuc., III, XIII.

mercenaires, etc., sur lesquelles était fondée, avec la complication propre aux organisations commerciales, la prospérité du centre athénien.

Cet esprit de suite se manifeste enfin dans la persévérance avec laquelle les Spartiates, qui ne sont pas marins du tout, arrivent à constituer, malgré une foule de revers, une marine capable de tenir tête à la marine athénienne. Sparte elle-même n'a pour ainsi dire pas de vaisseaux. Mais dans la ligue qu'elle dirige figurent Corinthe, Sicyone, Epidaure, et quelques autres ports qui, tant bien que mal, mettent en ligne des escadres dont la réunion fait nombre. Presque invariablement, ces escadres sont battues par les Athéniens, mais les vaincus ne se découragent pas, et recommencent leurs tentatives. Vers la fin de la guerre, un secours précieux leur arrive en la personne des Syracusains. « Personne, constate Thucydide, ne ressemblait plus aux Athéniens; aussi n'eurent-ils pas d'ennemis plus redoutables[1]. » Un autre secours vient de l'or des Perses qui, trouvant intérêt à diminuer la puissance de cette Athènes qui les a battus et domine plus ou moins directement leurs rivages, subventionnent les confédérés péloponésiens. C'est au moyen de ces flottes, peu à peu aguerries, que les Spartiates et leurs alliés, après les désastres de Sicile, soulèvent l'Ionie et atteignent enfin l'Hellespont. Une lutte vigoureuse s'engage alors autour de *cette route des blés* et des autres richesses du Nord. C'est là — fait significatif — que se livrent les trois dernières grandes batailles de la guerre : celle de Cyzique, au débouché nord de l'Hellespont, gagnée par Alcibiade sur les Péloponésiens; celle des îles Arginuses, au débouché sud de l'Hellespont, le dernier triomphe d'Athènes (qui traite ses sauveurs comme nous l'avons vu), et enfin celle d'Ægos-Potamos, livrée *dans l'Hellespont même, au centre de cet étroit corridor* dont la destinée va décider de celle d'Athènes. Les Athéniens surpris *à terre, sur le rivage* occidental où ils stationnent, et surpris *à cause de la proximité du rivage oriental* où stationne la flotte ennemie, sont irrémédiablement battus et leur dernière flotte anéantie. Cette

1. Thuc., VIII, XCVI.

fois, c'est la fin, et Athènes, *affamée désormais par mer* comme elle l'est depuis longtemps par terre, capitule au bout de six mois.

Les conditions imposées à la cité vaincue par Lysandre, son vainqueur, sont en elles-mêmes assez suggestives, et répondent bien à ce que nous avons dit de l'état social. Ces conditions sont : 1° *la démolition des murs*, ces terribles murs devant lesquels s'arrêtaient respectueusement les guerriers de Sparte ; 2° *l'évacuation des cités conquises*, c'est-à-dire la rupture de tout lien pouvant établir l'autorité d'Athènes sur d'autres cités ; 3° *la limitation des forces maritimes* à douze vaisseaux, autrement dit la revanche des terriens sur cette marine qui leur a fait tant de mal et une précaution draconienne contre le retour de sa prépondérance ; 4° *l'alliance avec Sparte*, ou la mise en pratique de cette *amitié forcée* dont nous avons vu tant d'exemples ; 5° enfin le *rappel des bannis*, sur lesquels Sparte va s'appuyer pour créer un nouveau gouvernement à Athènes. Conformément à la nature de la Cité grecque, les vainqueurs n'annexent pas ; *ils installent des amis* au pouvoir dans la cité qu'ils viennent de vaincre, et ce pouvoir sera de l'espèce qui a les préférences de la cité victorieuse. Athènes passe donc de la démocratie à l'oligarchie, et *trente Athéniens sympathiques à Sparte* prennent la direction des affaires. C'est ce qu'on appellera plus tard les « trente tyrans » (404).

Après quoi, Sparte se retire, ayant accompli sa besogne directrice et militariste, entourée d'un prestige glorieux qui flatte évidemment ses guerriers, mais sans avoir accompli, en définitive, aucun acte d'ascension sociale. *Son type n'a pas d'expansion.* Au cours de la guerre, elle a essayé de fonder une cité nouvelle en Thessalie, Héraclée, et a fait appel à tous les concours. Cet essai a lamentablement échoué. Détaché de la culture et des autres travaux usuels, le Spartiate demeure un athlète, un soldat, un « capitaine », un splendide meneur de bandes disciplinées, mais *il n'est que cela et ne sait pas faire autre chose*. C'est pourquoi ses triomphes demeurent des triomphes en l'air, sans enracinement dans le sol, et sans influence heureuse, par conséquent, sur l'avenir de la race.

X

LES MERCENAIRES. — CE QUI LES POUSSE EN ASIE. — CE QUI LES ARRÊTE ENCORE. — DEUXIÈME ÉCHANTILLON DES GUERRES ENTRE CITÉS : THÈBES CONTRE SPARTE.

Le développement du type mercenaire. — Les guerres entre cités, telles que la guerre du Péloponèse, tendent à développer le type du batailleur professionnel.

Certains citoyens s'habituent à vivre le plus souvent hors de leur cité, et à faire de la guerre leur moyen d'existence, qui comprend deux éléments : la solde et le butin.

En outre, ce métier est tout à fait ce qu'il faut pour les nombreux *bannis* à qui leur patrie est interdite. Ces bannis, nous l'avons vu, sont tout disposés à porter les armes contre n'importe qui, et spécialement contre leur cité.

Le développement de la richesse dans certaines cités, résultat du commerce et des tributs payés par les cités vassales, permettent l'affectation de crédits importants à des *soldes* régulières, et dès lors les batailleurs professionnels sentent leur « avenir » à peu près assuré. Bien entendu, le mercenaire n'oublie pas le *casuel* du métier, c'est-à-dire ces lucratifs pillages qui ont fait depuis des siècles le bonheur de ses ancêtres. De là une disposition persistante à aller combattre *loin*, si quelque « toison d'or » est signalée au delà des mers. La toison d'or, ce sera la Perse, et les expéditions de l'âge héroïque tendront à se renouveler sous une autre forme.

Athènes avait déjà employé des mercenaires pendant la guerre du Péloponèse, et, vers la fin de cette guerre, les Péloponésiens s'étaient mis aux gages des satrapes perses. Mais çà et là, individuellement, beaucoup d' « amateurs » se louaient au plus offrant. Hermocrate de Syracuse, parlant aux Siciliens lors de l'expédition d'Athènes, disait avec une nuance d'ironie : « Attirons chez nous ces hommes qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas »[1]. Athènes une fois vaincue et la grande guerre terminée, il est clair que d'innombrables « bonnes volontés » vont se trouver disponibles, et que, de ce « chômage », sortiront facilement des aventures nouvelles, destinées à donner de l'ouvrage à tous ces javelots inoccupés.

Mais tandis que le type du soldat de métier se constitue ou se perfectionne, un phénomène corrélatif se produit dans la Cité.

Celle-ci se départage, et, puisqu'une catégorie de gens s'érigent en spécialistes de la guerre, beaucoup d'autres citoyens en profitent pour esquiver désormais le service ou en faire le moins possible. Ils sont d'autant moins soldats que les autres le sont plus. De là, nous le verrons tout à l'heure, un certain laisser-aller vers le bien-être, un progrès de la corruption et de la mollesse et l'essor du *luxe privé,* succédant au luxe public.

Sparte impuissante à bien utiliser les mercenaires : la décadence spartiate. — Cette force redoutable, représentée par les condottieri, dont chacun est une sorte de virtuose militaire, qui va le mieux l'utiliser?

Un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de Sparte, Sparte la victorieuse, qui a terrassé Athènes, débauché les alliés de celle-ci, et règne plus que jamais, d'un bout de la Grèce à l'autre, par le prestige de sa valeur.

Eh bien! Sparte est imparfaitement organisée pour l'utilisation des condottieri.

Sparte, malgré les talents militaires de ses citoyens, est une trop petite cité. Elle ne peut pas disperser au loin trop de Spar-

1. Thuc., IV, LX.

tiates; cela l'appauvrirait et l'empêcherait de contenir les ilotes cultivateurs, comprimés artificiellement par la minuscule aristocratie des Doriens guerriers.

En outre, les guerriers que Sparte disperse, et qu'elle place comme chefs de garnisons auxiliaires dans les cités subordonnées, sont des êtres *trop raides, trop cassants*, qui mécontentent et froissent les gens autour d'eux. Toujours le bâton d'Eurybiade.

Ces chefs de garnisons s'appellent *harmostes*, ou *conciliateurs* (faiseurs d'*harmonie*). Ils sont censés être là pour maintenir dans les cités la bonne intelligence et empêcher les querelles de partis. Ce titre seul montre combien il est difficile à une cité victorieuse de dominer effectivement une cité vaincue. Elle ne peut qu'introduire dans la place une petite force armée pour appuyer le parti qui lui est favorable. Cette force armée a soin d'occuper la citadelle de la ville et de s'abriter derrière de fortes murailles. C'est ainsi que procède la garnison lacédémonienne installée à Athènes, pendant que le parti aristocratique, dirigé par les « trente tyrans », exerce le pouvoir et se venge, par de cruelles représailles, de tout ce que les démocrates lui ont fait souffrir pendant leur domination.

D'autres *harmostes* sont établis dans les cités qui avaient été les alliées d'Athènes, mais il se trouve que ces cités n'ont pas gagné au change. Les Spartiates n'ont fait que succéder aux Athéniens dans cette *piraterie déguisée* dont nous avons tracé l'esquisse. C'est une autre bande qui lève les mêmes tributs. Elle en lève même davantage, et les lève plus durement, par l'intermédiaire de Doriens plus autoritaires, dont la main de fer ne connaît pas le gant de velours. Sparte se fait donc cordialement détester par un nombre croissant de Grecs, et comme c'est elle, à présent, qui bannit ou fait bannir le plus de suspects, il est clair que la grande majorité des *bannis* va se tourner promptement contre elle.

Ajoutons qu'un ordre de faits assez grave commence à se produire dans le sein de la cité spartiate. Les vieilles habitudes de sobriété farouche, de stricte discipline, de mépris absolu de l'argent, tout cet ensemble de qualités enracinées dans la race

par l'éducation, et traduites en institutions par les « lois de Lycurgue » a subi çà et là quelques brèches qui vont aller s'élargissant. C'est précisément le besoin d'envoyer au loin des Spartiates isolés, de les *détacher* comme chefs d'expéditions ou d'insurrections, ou comme instructeurs militaires d'alliés, qui, exposant ces hommes à l'action d'un nouveau milieu, fait surgir ce nouveau péril. Quelques-uns de ces Spartiates, pour avoir trop séjourné au dehors, au milieu d'hommes d'une formation différente, *se gâtent*. L'avidité pour les richesses, en particulier, n'étant plus comprimée par un joug de fer, reparaît spontanément chez ces petits-fils de bandits. Le fameux Gylippe, *détaché* à la défense de Syracuse, met dans sa poche trente talents sur le butin qu'il devait rapporter intégralement au trésor public. D'autres cas analogues se produisent. Thorax, ami de Lysandre, le vainqueur d'Athènes, est mis à mort pour avoir, contre la loi, gardé de l'argent chez lui ; Lysandre lui-même, accusé du même crime, est menacé du même sort. Et la loi lutte vainement contre une fatalité de situation. Ces *harmostes* qu'on disperse dans les « villes de garnison », reviennent de leur séjour avec de l'argent et le goût des plaisirs. C'est dire que l' « état d'âme » du Spartiate aveuglément dévoué à sa patrie, l'état d'âme de Léonidas, reçoit un choc terrible, et toute l'organisation sociale de Sparte en est ébranlée.

La loi elle-même est obligée d'emboiter le pas aux mœurs. On abolit la défense de disposer des biens, et la propriété mobilisée commence à changer de mains, se concentrant dans celles des plus riches. L'égalité des citoyens en pâtit. Xénophon, qui aime Sparte, avoue, en louant la constitution de celle-ci, que les Spartiates de son temps ont dégénéré. Nous allons voir bientôt que des Spartiates, à Leuctres, vont — fait inouï — *fuir* devant des Thébains, et que le roi Agésilas, champion du passé et des vieilles mœurs, sera obligé de laisser dormir la loi défendant aux fuyards l'accès des charges publiques. Trop de citoyens, avouera-t-il, seraient désormais incapables de les exercer.

Toutefois, ce n'est là qu'un commencement de décadence. Sparte, pendant longtemps, demeure forte. Elle est sans conteste

la cité dominante de la Grèce. Elle dirige indirectement la politique de plusieurs cités. Elle lève des tributs et paye des mercenaires. Mais elle ne peut faire tout cela que sur une échelle restreinte, pour les raisons que nous avons vues. Elle n'a ni la vertu colonisatrice, ni l'outillage supérieur d'une grande puissance. Sa situation momentanée est donc au-dessus de ses forces, et une réaction va se produire, ayant pour effet de ramener partout, comme par un rebondissement automatique, l'état des choses antérieur.

Rebondissement et affranchissement d'Athènes : Thrasybule. — Le premier de ces rebondissements est celui d'Athènes.

La « prise » de cette ville par les Lacédémoniens ne devait pas avoir des effets de longue durée. Le règne aristocratique des « trente tyrans », exerçant leurs *vendettas* contre les politiciens démocrates, ne dura guère qu'une année. Naturellement, beaucoup d'Athéniens avaient été *bannis*. L'un d'eux, Thrasybule, s'était retiré à Thèbes. Il en partit un beau jour avec soixante-dix autres bannis et vint s'emparer de la citadelle de Phylé *sur la montagne du Parnès*. (Toujours le procédé du bandit.) Cette citadelle servit de point de ralliement à d'autres proscrits ou mécontents divers. Quand la bande fut assez forte, Thrasybule mit la main sur Munychie, l'un des ports d'Athènes, et, appuyé sur le peuple, provoqua une révolution, qui, selon la formule, transforma les proscrits en proscripteurs, et vice versa. Pour la commodité de l'exposition, nous avons, en traçant le tableau de la démocratie pendant la guerre du Péloponèse, rappelé divers traits de la démocratie de Thrasybule, qui en est l'exacte continuation. C'est à ce moment que se place la condamnation de Socrate, dont les disciples compromis *se bannissent* Euclide à Mégare, Phédon à Elis, Xénophon à Sparte). C'est alors surtout que fleurit Platon, dont l'éducation avait eu lieu pendant la guerre du Péloponèse, mais dont les théories se formulent pendant la période suivante, non moins hostile aux opinions de l'école socratique.

Sur toute la ligne, on constate ce qu'on pourrait appeler un

retour spontané à la nature des choses. Les Athéniens recommencent à opérer en Athéniens, avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts. Leur marine a été anéantie, mais elle renaît, parce que Sparte n'a pu détruire les aptitudes commerciales de la race. Quand la guerre se renouvelle avec Sparte, on voit des généraux comme Timothée faire la guerre à celle-ci en contournant et en ravageant le Péloponèse par mer. Nous connaissons tout cela, et nous connaissons aussi la manie d'exiler les grands hommes, dès qu'ils ont heurté par n'importe quelle maladresse la susceptibilité nerveuse de la démocratie. Conon, qui a relevé Athènes sur mer par des batailles navales, s'exile à Chypre; Charès, autre général de talent, à Sigée; Timothée, à Lesbos; Iphicrate enfin, le grand tacticien d'Athènes, dont nous allons signaler l'œuvre réformatrice, est obligé d'émigrer en Thrace. C'est le bannissement à jet continu.

Quoi qu'il en soit, Athènes se comporte exactement à la façon d'un ressort qu'une main puissante, mais vite fatiguée, aurait ployé un instant. Elle redevient, ou peu s'en faut, ce qu'elle était avant la guerre du Péloponèse, rebâtit ses murs, reprend ses comptoirs de l'Hellespont, renoue ses « alliances » avec les îles. La morale de la situation, c'est que, de ces deux grandes cités, Sparte et Athènes, aucune n'est véritablement outillée pour dominer efficacement l'autre. L'exemple de Thèbes confirmera tout à l'heure, en l'étendant, cette observation capitale. Il faut, pour soumettre des cités grecques un peu importantes, quelque chose de plus grand qu'une cité.

L'or perse et les mercenaires en Asie : la retraite des Dix Mille (401). — Il y a pourtant quelque chose de changé, et ce changement est dû précisément à ce grand essor du type de *condottieri* dont nous avons parlé tout à l'heure. La guerre se fait davantage avec des spécialistes et coûte plus d'argent. Or, la Grèce a peu d'argent. Un autre pays en a bien davantage parce que c'est une immense monarchie où le canal des impôts verse des flots d'or entre les mains du roi et des satrapes. Elle en a davantage parce qu'elle touche, par ses extrémités orientales, aux

régions de l'Inde d'où viennent les métaux précieux. Parmi les satrapes, il en est qui sont bien placés pour se faire une éducation intelligente. Ce sont ceux de l'Asie Mineure, qui ont juridiction sur l'Ionie et les autres rivages de population grecque. A vrai dire, ces satrapes entrent plus ou moins dans la peau du fameux Crésus et des anciens rois de Lydie. Ce sont des barbares dégrossis, avisés, calculateurs, frottés d'hellénisme. A l'époque qui nous occupe, deux d'entre eux, Tissapherne et Pharnabaze, entretiennent avec les diverses cités grecques d'innombrables intrigues. Tissapherne gouverne le sud-ouest de l'Asie Mineure et Pharnabaze le nord-ouest. Tous deux, éloignés des regards du roi — qui réside à Babylone — jouissent d'une certaine autonomie, et en profitent pour soudoyer tantôt telle cité grecque, tantôt telle autre, selon qu'ils le jugent avantageux. Ils ont une idée assez nette de l'*équilibre hellénique*, travaillent pour Athènes quand Sparte est plus forte, pour Sparte quand Athènes l'emporte, le tout à travers un imbroglio de négociations des plus compliquées. Le fait à retenir, c'est que beaucoup de soldats grecs touchent de l'argent perse, et que les Perses apprécient extraordinairement les soldats grecs. Le but des satrapes est d'en faire venir comme auxiliaires, car un seul de ces guerriers professionnels vaut bien une centaine de leurs soldats à eux. Mais « pas trop n'en faut », car les Perses intelligents ont la vague intuition qu'une avalanche de Grecs sur leur empire serait la mort de celui-ci.

Tissapherne et Pharnabaze emploient donc des Grecs pour diverses expéditions locales, telles que les insurrections à réprimer. Leur action s'exerce tantôt sur les individus isolés, qu'ils enrôlent, tantôt sur les individus influents, qu'ils chargent d'enrôler des recrues parmi leurs clients et leurs amis (toujours les « illustres compagnons » de l'âge héroïque), tantôt sur les cités elles-mêmes, dont ils font manœuvrer les ficelles politiques en achetant les orateurs.

Survint alors en Asie Mineure, comme satrape, un homme supérieur encore, par sa situation, à Tissapherne et Pharnabaze. C'était Cyrus, le propre frère du roi de Perse Artaxerxès.

Cyrus, qui était ambitieux, vit le parti à tirer de son origine royale combinée avec l'exploitation de tous ces batailleurs disponibles. Frère du souverain, il pouvait entraîner beaucoup de Perses; gouverneur des rivages occidentaux, il pouvait enrôler beaucoup de Grecs. Il se décida donc à tenter l'aventure et à s'insurger. Il savait que son frère aurait toujours plus de troupes à mettre en ligne, mais il espérait compenser ce désavantage par la valeur militaire de ses condottieri. Il chargea donc un certain Cléarque, *banni de Sparte,* de lui amener du monde, et, comme on était au lendemain de la guerre entre Sparte et Athènes, les amateurs accoururent. Ils étaient treize mille, et venaient d'un peu partout, surtout du Péloponèse, et notamment de l'Arcadie. Cyrus les adjoignit à son armée perse, qui se montait à cent mille hommes, et marcha contre le roi. Mais il ne disait pas aux Grecs qu'on marchait contre celui-ci, non pas que les Grecs eussent peur du roi, mais l'idée de laisser la mer loin derrière eux leur causait un invincible malaise. On avait bien pu, antérieurement, les faire venir en Égypte, mais c'était parce qu'on y allait sur des bateaux. Cyrus prétexta donc une expédition contre les Pisidiens, puis une autre contre les satrapes de Syrie; mais, à mesure qu'on s'enfonçait dans les terres, les Grecs murmuraient. Il fallait parlementer et augmenter leur solde. Ces hommes des rivages éprouvaient, en s'éloignant de la mer, une frayeur analogue à celle que devaient éprouver les matelots de Colomb en s'éloignant de la terre.

On arriva enfin à Cunaxa, non loin de Babylone. Artaxerxès avait attendu son frère, afin de pouvoir lui opposer la seule chose qui pût le sauver dans ce péril : le nombre. L'armée royale comptait, paraît-il, neuf cent mille hommes, chiffre énorme qu'il ne faut pas révoquer en doute à la légère, eu égard aux facilités qu'avaient ces potentats barbares pour mobiliser des hordes de nomades ou de demi-nomades. A la bataille, les Grecs ne démentirent pas les espérances de Cyrus. Ils balayèrent tout devant eux; mais, pendant ce temps, un accident fâcheux changeait la face des affaires. Cyrus était tué, et, naturellement, ses cent mille Perses prenaient la fuite. La

guerre n'avait plus sa raison d'être, en effet, et la petite troupe grecque demeurait isolée, en un pays inconnu, entourée d'ennemis, de pièges, d'obstacles de toutes sortes. C'est alors que commença la fameuse retraite des Dix Mille à travers les hauts plateaux du nord-est de l'Asie Mineure, retraite qui dura quinze mois, comporta deux cent quinze étapes et représenta un itinéraire de six mille quatre cents kilomètres. Dès le début, Cléarque et les autres chefs, qui avaient espéré pouvoir négocier, avaient été massacrés dans un guet-apens. Il fallut improviser une organisation nouvelle, et c'est alors que se révéla toute la souplesse athénienne de Xénophon qui, *par son éloquence et son ingéniosité*, se trouva appelé à jouer le principal rôle. Xénophon était bien le type de l'homme aux talents variés : orateur, philosophe, économiste, militaire, diplomate, historien. C'était un produit des plus brillants de cette éducation athénienne, si complète et si harmonieuse, dont nous avons donné une idée. A des obstacles *de toutes sortes* il fallait une intelligence merveilleusement variée. L'éloquence, en présence du découragement, était particulièrement précieuse, et l'on voit Xénophon prononcer trois discours en une nuit. Intellectuel en même temps qu'homme d'action, le disciple de Socrate prenait des notes pour écrire, sous le nom d'*Anabase*, l'histoire extraordinaire de ce qu'il faisait avec sa petite bande toujours harcelée, et toujours s'acheminant en bon ordre *vers la mer*. On l'aperçut enfin, cette bienheureuse mer, après de terribles souffrances dans des montagnes couvertes de neige, et l'historien note la joie délirante qui transporta les Dix Mille à cet aspect. Tout le monde s'embrassait, les larmes aux yeux, et, spontanément, sans qu'aucun chef eût donné un ordre, les soldats se mirent à élever un trophée comme après une victoire. C'est la terre, la massive Asie, qu'ils avaient vaincue.

Les Dix Mille étaient arrivés à Trébizonde, non loin de cette Colchide d'où avaient émigré les ancêtres des Pélasges. Le manque de vaisseaux les força de longer la côte et de combattre encore jusqu'en face de Byzance. Mais, en retrouvant la vue des flots, ils avaient retrouvé la patrie.

Le suprême effort du militarisme spartiate : Agésilas en Asie : sa retraite (396). — L'expédition avait du moins montré combien les Perses étaient faibles devant une poignée de guerriers d'élite, et comment leur empire sans consistance se laissait traverser de part en part. D'autres aventuriers étaient mis en goût. Cette fois, ce fut Sparte elle-même qui prit en main la direction de l'entreprise. On s'était adressé à elle pour venger les représailles exercées par Tissapherne sur les Grecs de la côte d'Asie. La politique perse, d'ailleurs, depuis que Sparte triomphait, inclinait plutôt vers Athènes. Une descente en Perse fut donc résolue, et Agésilas, roi de Sparte, en prit le commandement. Son armée comptait vingt mille hommes. C'est dire qu'elle comprenait, outre des Spartiates, des condottieri de différentes cités.

Agésilas était un Spartiate « vieux jeu », sobre, fruste, vivant à la dure, général capable, prudent, énergique. Son armée partit d'Aulis, comme celle d'Agamemnon. Débarquée en Ionie, elle marcha vers Sardes, l'antique capitale des rois de Lydie, et vainquit le satrape Tissapherne, héritier de la situation de Crésus. Puis, audacieusement, Agésilas s'enfonça vers la haute Asie. On peut se figurer l'état d'âme de ces *conquistadors*, enflammés par le récit qu'on leur fait des richesses des Perses, et sans doute aussi par les échantillons qu'ils en avaient déjà rencontrés. Cette expédition d'Agésilas représente le point culminant de la puissance de Sparte et l'effort suprême de cette cité pour étendre au loin son hégémonie militaire, en entraînant avec elle le plus d'éléments guerriers qu'elle peut. Agésilas, après les Dix Mille, fraye les voies à la future invasion d'Alexandre. Mais le fruit à cueillir n'est pas encore mûr, ou plutôt la main qui veut ici cueillir ne se trouve pas assez forte. Le désavantage de Sparte, c'est qu'elle n'incarne pas toutes les forces vives de la Grèce. Bien plus, Agésilas, en partant pour ses conquêtes, laisse derrière lui des animosités redoutables, et des soifs de vengeance qui demandent à s'assouvir. Plus d'une cité s'agite sous le joug de Sparte. C'est ce que le roi de Perse et ses conseillers n'ignorent pas, et, dès lors, le moyen de faire reculer Agésilas est tout indiqué.

Les condottieri de la parole, dans les cités grecques; les présents d'Artaxerxès: les orateurs attiques. — Ce moyen consiste à faire la part du feu, et à payer, soit à Athènes, soit ailleurs, des orateurs pour exciter les populations contre Sparte. Nous avons vu combien s'est conservé, chez les démagogues, cet instinct du pillage qui caractérisait jadis les grands bandits de la montagne. L'amour de l'argent n'enflamme pas seulement les rudes gaillards qui vont se battre. Il règne à l'intérieur, sur l'agora, et va y créer une deuxième sorte de mercenaires : à savoir *les politiciens vendus*, espèce qui existait déjà, mais qui commence dès lors à pulluler.

Dans son *Plutus*, qui date de cette époque, Aristophane raille avec éclat cette omnipotence de l'argent et ce triomphe du « pot-de-vin ». Citons ce fragment de dialogue :

Blepsidème. — Écoute, mon ami, on peut sans doute encore étouffer l'affaire à peu de frais avant qu'elle soit ébruitée : *j'achèterai le silence des orateurs.*

Chrémyle. — Oui! tu dépenserais trois mines, et, en ami, tu m'en compterais douze.

Toute une longue scène est consacrée à exalter le pouvoir de Plutus, supérieur à celui de Jupiter, et Chrémyle dit au premier :

« On se rassasie de tout... (ici, longue énumération comique). Mais de toi on ne se rassasie jamais. Qu'on ait treize talents, on désire avec bien plus d'ardeur en avoir seize; ce vœu est-il accompli, on en veut quarante, ou l'on se plaint qu'on n'a pas de quoi vivre. »

La vénalité des orateurs est, en définitive, une forme particulière de la piraterie. C'est la *piraterie oratoire*. « Ce sont trente mille archers qui me chassent d'Asie », disait Agésilas en rebroussant chemin et en faisant allusion à l'effigie des trente mille pièces d'or que le roi de Perse avait distribuées aux politiciens d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe et d'Argos. C'est l'époque fameuse des « présents d'Artaxerxès ». Naturellement ceux qui sont « vendus » ne s'en vantent pas, et, comme le secret de leur corruption finit par transpirer, de terribles « affaires » éclatent. Une opposition « nationaliste » se manifeste et

ces orages ne contribuent pas à rétablir l'harmonie dans les cités. « Celui qui reçoit de l'argent, dit Proxagora dans l'*Assemblée des femmes* d'Aristophane, pense que tout est pour le mieux; mais celui qui n'en reçoit pas déclare digne de mort quiconque vend son suffrage. » Devant ce nouveau péril qui surgit, on essaye désespérément de quelques grands moyens artificiels. Avant les séances de l'assemblée, de solennelles imprécations sont lancées contre quiconque aurait vendu son opinion et son vote. Vaines précautions, qui font voir surtout la gravité du mal, et qui n'y apportent pas de remèdes.

Dans le cas actuel, les « présents d'Artaxerxès » font merveille. Les principales cités de la Grèce se liguent contre Sparte et, Agésilas revenant par terre, l'armée de la coalition l'attend au passage, à Coronée en Béotie. Agésilas réussit à passer, mais après une lutte sanglante, et la coalition va travailler à enfermer Sparte dans le Péloponèse, tandis que l'Athénien Conon, *à la tête de la flotte perse* composée surtout de galères phéniciennes, bat sur mer, près de Cnide, la flotte des Péloponésiens. Dans les deux cas, c'est l'argent du roi qui fait les frais de la guerre.

Les condottieri de la parole ont un beau champ ouvert devant eux. L'éloquence continue à être maîtresse dans les cités, non seulement par son action à la tribune, mais encore par les innombrables procès que les citoyens s'intentent les uns aux autres, et où les rancunes politiques ont leur part. A l'époque où nous sommes, la prose attique atteint sa perfection. Les orateurs professionnels mettent dans le choix des mots un souci artistique; ils évitent l'hiatus, se préoccupent du balancement des membres de phrases. Ils brillent par la pureté du langage, la netteté élégante, la brièveté lumineuse et persuasive. C'est l'époque où Lysias compose, pour une foule de clients, des plaidoyers que les plaideurs, selon la coutume, apprennent par cœur pour les débiter devant les tribunaux. Car, dans ces cités où tout le monde sait parler, on ne se sert pas d'avocats; on éprouve seulement le besoin de se faire faire des discours par des spécialistes, pour pouvoir présenter de meilleurs argu-

ments, les mettre dans l'ordre voulu et mieux agir sur les juges. Comme chez tous les peuples à fréquentes « palabres », le public — et les juges toujours nombreux sont un public — est difficile sur les expressions. Les plaideurs avisés sont heureux de s'approvisionner de munitions oratoires. Ces discours, quoique essentiellement « apprêtés », sont d'ailleurs rarement déclamatoires. C'est de la discussion *très claire et très pressante*, un raisonnement vif et animé, en un mot ce qui ressemble le plus à ces conversations de l'agora, où l'on soutient une opinion avec abondance et *avec feu*. Écoutons M. Alfred Croiset caractériser l'éloquence d'Isée, un de ces « orateurs attiques » : « Il avait... l'art d'analyser une preuve, de pousser à bout un raisonnement, de tirer d'un fait ou d'un texte toute la somme de démonstration qu'on en pouvait faire sortir. Il savait tour à tour commenter avec finesse la loi qui lui était favorable et passer sous silence celle qui l'embarrassait. Il excellait aux perfidies qui ruinent un adversaire, aux stratagèmes qui gagnent les juges. Il savait ordonner tout son discours avec habileté en vue de la démonstration, user de préparations subtiles et de marches savantes, diviser au besoin la narration en plusieurs parties pour mettre le récit des faits plus près de l'argumentation, annoncer son plan pour guider l'attention du juge, résumer ensuite et répéter ses preuves, noter le chemin parcouru, y revenir même plusieurs fois pour obliger l'auditeur à le suivre sans distraction [1]. »

Nous avons cité ce passage pour mieux mettre en relief ce grand fait social : le perfectionnement consommé de l'art de la parole, dû lui-même à l'impérieuse *nécessité de persuader* et au *rôle capital de la persuasion* dans la vie des cités grecques. Ceux qui savent supérieurement manier cette arme se font une immense popularité et une réputation qui s'étend au loin. C'est cette popularité, c'est cette réputation qui les exposent plus que d'autres à ce danger de la corruption. D'autre part, l'état d'esprit créé dans les populations par le développement du type

1 *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 461.

du condottieri, tendant à diminuer l'amour exclusif de la cité, rend moins odieux, plus supportables, les orateurs qui « se louent » eux-mêmes à l'étranger. Il y a corrélation entre les deux phénomènes, et le premier aide à faire passer le second.

L'armée de métier et l'évolution de la tactique : Iphicrate. — Nous n'insisterons pas sur les guerres confuses qui suivent l'expédition d'Agésilas. C'est la répétition de ce que nous avons déjà vu, avec cette différence que l'or des Perses intervient à titre de subvention. C'est avec cet or que Conon relève les murailles d'Athènes, comme c'est avec cet or qu'ont été équipés les vaisseaux qui ont enlevé aux Péloponésiens l'empire de la mer. Il est plus intéressant de noter les transformations qui s'opèrent dans la tactique, et à la plupart desquelles demeure attaché le nom d'Iphicrate.

Iphicrate, le principal général athénien de cette époque, commandait primitivement un corps de mercenaires. C'est en vivant avec ces *soldats de métier* qu'il conçut l'idée de plusieurs modifications fécondes, qui d'ailleurs, comme l'on dit, « étaient dans l'air ».

Iphicrate reconnut que l'attirail défensif des *hoplites* était trop lourd. Excellentes pour la défense individuelle, ces cuirasses, jambières, etc., ne s'adaptaient pas à une guerre savante, comportant marches, contre-marches, évolutions perfectionnées. Il s'attacha donc à rendre l'armement défensif plus léger. Il n'y avait pour cela qu'à s'inspirer des « troupes légères » qui existaient déjà, et qu'on recrutait parmi les auxiliaires. Frappé des services que rendaient les *peltastes,* ou soldats armés du petit bouclier d'osier, il généralisa l'usage de celui-ci. Le grand bouclier fut condamné ; la cuirasse, au lieu de se faire en bronze, se fit en étoffe ; les jambières de métal firent place à des jambières de cuir. En revanche, ce qui servait à l'attaque reçut de plus amples dimensions. La lance doubla de longueur. L'épée aussi s'allongea. Les troupes, exercées avec plus de méthode, s'habituèrent à évoluer sur de simples signaux. Les mouvements, les attitudes se compliquèrent savamment. Chabrias, autre

général athénien, passe pour avoir introduit la pratique du « genou terre ». Les « armes spéciales », à côté des « troupes de ligne », reçurent des soins spéciaux. On fit les frais nécessaires pour augmenter la cavalerie qui, nous l'avons vu, était, en raison même de la nature du sol, demeurée jusqu'alors très rudimentaire. Les écrits du temps attestent les préoccupations que causent toutes ces réformes. Xénophon, l'homme universel, écrit un opuscule sur « le commandant de cavalerie ». L'Arcadie, patrie des mercenaires, produit un écrivain spécialiste, Enée le tacticien, qui écrit des *Mémoires sur la stratégie*.

C'est peut-être précisément cette complication de mouvements qui rend moins intéressante la guerre livrée à cette époque autour de Corinthe par les Lacédémoniens d'une part et les cités coalisées de l'autre. Un des faits principaux de cette guerre est la prise de la citadelle de Corinthe par Iphicrate, qui, pendant quelque temps, bloqua ainsi les Lacédémoniens dans le Péloponèse. Cette guerre finit par un jeu de bascule assez compréhensible, lorsque les Perses, craignant de favoriser par leurs subventions le trop grand relèvement d'Athènes, se rapprochent encore de Sparte et obtiennent ainsi un traité qui leur garantit leur domination sur les Grecs d'Asie. Le roi de Sparte Antalcidas attache son nom à ce traité, qui désarme la coalition.

La fin de la carrière d'Iphicrate est à noter. Rendu « disponible » par la paix d'Antalcidas, le grand tacticien s'engage en Thrace comme chef de condottieri, et y épouse la fille du roi Cotys. Puis, changeant de service, il se fait embaucher par le satrape Pharnabaze pour aller, à la tête de vingt mille mercenaires, réprimer une insurrection d'Égyptiens. Pendant ce temps, il est desservi à Athènes. Enfin, victime d'une de ces condamnations si fréquentes contre les hommes éminents, il se retire en Thrace, non loin de ces Macédoniens qui, attentifs aux progrès de la tactique grecque, vont bientôt les atteindre et les dépasser.

Ceux qui ne se battent pas : l'indifférence, le luxe privé et les arts. — Mais, avons-nous dit, le phénomène en vertu duquel

un certain nombre de gens se spécialisent dans le métier militaire a pour pendant des facilités nouvelles offertes à ceux qui ne tiennent pas à exposer leur peau et à vivre tranquillement chez eux.

L'époque où nous sommes voit donc s'accroître le nombre des citoyens oisifs qui, ayant acquis de la fortune, trouvent des charmes à une existence tranquille qui leur permet d'en jouir. Ces citoyens, qui tournent au type du « bourgeois », profitent de ce que les devoirs militaires sont monopolisés par des spécialistes pour s'affranchir du service et des corvées diverses qu'il comporte. C'est parmi ces citoyens que se développe de plus en plus le type de l'*amateur*, « épicurien » avant Épicure, (qui va bientôt paraître), ami de ses aises et aussi des lettres, des arts, des théories philosophiques, de tout ce qui ennoblit et agrémente la vie. A Athènes surtout, en vertu des causes sociales que nous avons signalées, cette bourgeoisie oisive prend un caractère artiste et lettré. Le luxe ne lui plaît qu'associé à des formes heureuses et harmonieuses. Il en résulte *une association intime entre le luxe privé et les arts*.

Les artistes, après avoir travaillé surtout pour les dieux et pour la Cité, travaillent donc de plus en plus pour les clients riches. Leur ciseau et leur pinceau se font plus souples, plus raffinés, plus sensuels. C'est l'époque du sculpteur Praxitèle, plus gracieux et plus profane que Phidias. La « Vénus de Milo », l' « Apollon du Belvédère », la « Victoire de Samothrace » datent probablement de cette période. C'est l'époque où les beaux vases à peintures atteignent leur perfection, où les tableaux de chevalet, faits pour être suspendus dans les domiciles particuliers, commencent à faire une sérieuse concurrence aux fresques, d'abord réservées aux édifices publics. On fait d'ailleurs des fresques chez les particuliers, où elles jouent le rôle de nos papiers peints d'aujourd'hui. Zeuxis et Parrhasios éclipsent par leur réputation tous les peintres précédents, et l'on a collectionné des historiettes sur des tours de force témoignant de leur merveilleuse habileté. Les moindres objets, entre les mains d'artisans qui sont des artistes, prennent une forme noble ou gra-

cieuse. Les statuettes et figurines, fabriquées à Tanagra et ailleurs, sont à la mode, et servent à décorer les appartements. Enfin, en architecture, on voit apparaître l'ordre corinthien, dont les ornements, par leur richesse, dépassent encore l'ordre ionique. C'est le luxe qui réagit sur l'art, comme l'art avait agi sur le luxe.

La comédie lâche la vie publique pour la vie privée. — Cette importance acquise par les mœurs privées aux dépens de la vie publique attire enfin l'attention de la comédie, qui se bornait jusqu'ici à être la satire en action des politiciens. D'une part, l'éloignement progressif des origines religieuses du théâtre rend celui-ci moins sacré pour la censure de l'autorité publique ; de l'autre, les sujets tirés de la vie ordinaire sont devenus plus attrayants à mesure qu'on se passionne moins pour la Cité. La comédie évolue donc. La scène continuera sans doute à représenter une place publique — tant de choses drôles se passent en plein air ! — mais, au lieu de vouer au ridicule, en d'énormes bouffonneries, les bêtes noires d'un parti politique, les poètes vont s'attacher à saisir les côtés amusants de l'existence commune et les caractères généraux que l'on a occasion d'y rencontrer. C'est le soldat fanfaron, la courtisane, le mari mécontent, le parasite, le philosophe ridicule, le marchand de poissons voleur, le cuisinier vantard. Sans doute les personnalités et la politique ne disparaissent pas tout d'un coup, car rien ne se fait sans transition. Mais c'est précisément cette transition qui donne naissance à la « comédie moyenne », type intermédiaire entre la « comédie ancienne » d'Aristophane et la « comédie nouvelle » de Ménandre. Deux poètes, Antiphane et Alexis, représentent au plus haut degré cette évolution. Pour avoir une idée de la fécondité du théâtre comique à cette époque, il faut songer qu'Antiphane avait composé 280 comédies, Alexis 245, et l'érudit Athénée, plusieurs siècles après, déclarait avoir lu 800 comédies appartenant à cette période. Le poète Alexis, en particulier, se fait le porte-voix des « bourgeois jouisseurs et sceptiques ». Il raille les philosophes, sans épargner Platon.

ridiculise les pratiques pythagoriciennes et se fait l'apôtre d'un sensualisme frivole. Quelques fragments qui restent de ses œuvres permettent de mesurer approximativement les perturbations morales survenues dans les mœurs à la suite de l'avènement des « nouvelles couches » d'où était née la démocratie : « Il n'est pas de rempart, dit-il, il n'est pas de trésor, il n'est rien au monde qui soit malaisé à garder comme une femme. » Des plaisanteries de ce genre indiquent un sérieux ébranlement dans la famille. C'est au tragique, et non au comique, jadis, qu'on eût pris les désordres auxquels le poète fait allusion en riant devant un auditoire qui rit.

Dilettantes et philosophes. — Pendant que les comiques s'amusent, les citoyens sérieux s'éprennent d'occupations plus graves. Nombre d'historiens et d'orateurs viennent faire leur éducation à Athènes. Parmi eux figurent les historiens, Ephore, de Cumes en Eolie, et Théopompe, de Chio, dont les œuvres, fort admirées jadis, sont perdues. Des jeunes gens studieux s'éprennent plus que jamais de la philosophie. Plusieurs disciples de Socrate deviennent chefs d'écoles, et se voient environnés de fervents disciples. Euclide enseigne à Mégare, Phédon à Elis, Aristippe à Cyrène. Athènes garde Platon et Antisthènes. Ce dernier, ainsi que Diogène son disciple, représentent assez bien la résistance de l'austérité ancienne, appuyée sur le milieu physique et sur le climat, au débordement du luxe et des mœurs frivoles, fruit du commerce et de la richesse. La vue d'un excès les rejette par réaction vers un autre excès. Diogène, jetant son écuelle parce qu'on peut boire dans le creux de sa main, traduit éloquemment, dans son geste théâtral et excessif, les tendances normales des populations méditerranéennes, heureuses de vivre au jour le jour, et peu soucieuses, non seulement du superflu, mais encore du confortable. Aristippe, au contraire, par sa doctrine du plaisir, flatte ceux qu'a enrichis le commerce, et qui peuvent jouir de leurs richesses en d'agréables loisirs. En définitive, ces deux « contraires » voisinent singulièrement, et nous verrons le développement des deux doctrines aboutir à la

même conclusion de l' « ataraxie », c'est-à-dire d'un intelligent repos.

A travers les fantaisies de l'imagination, l'esprit scientifique chemine. A force de discuter, on discute des préjugés et des routines qui méritent d'être mises au rebut, et l'observation, aidée par les livres qui permettent de la conserver, vient jeter sa note salutaire au milieu des abstractions et des rêveries. Ce fait aide au progrès de la médecine, et l'on voit apparaître Hippocrate, médecin philosophe, qui s'attaque avec bon sens à la manie d'attribuer les maladies à des « principes » vagues, comme le sec et l'humide, le froid et le chaud, sans plus préciser. Hippocrate fait un remarquable effort dans le sens de la méthode expérimentale. On commence, avec lui, à collectionner des faits pour tâcher de voir clair dans les causes. A propos de la médecine, il est à noter que cet art paraît se développer plus spécialement *dans les colonies doriennes enrichies postérieurement par le commerce*. Peut-être faut-il lier ce développement, d'une part, à la pratique des sports et au souci de la santé, caractéristiques des sociétés doriennes, de l'autre à la richesse qui permet l'existence de spécialistes, en même temps que le contact avec le dehors, favorisé par le commerce, multiplie les informations et les idées. Cos et Cnide s'illustrent ainsi par leurs médecins.

Le condottiérisme propagé dans le nord de la Grèce : Jason de Phères. — *Dilettantes*, travailleurs de tête, rêveurs de systèmes ou chercheurs de faits positifs constituent, dans leur ensemble, un groupe social moins rebelle que les générations d'autrefois à l'idée d'une domination étrangère. Or, l'existence des condottieri et les perfectionnements techniques de l'art militaire constituent un levier d'une rare puissance pour le « chef » avisé qui saura s'en emparer et s'en servir. De quel côté pourront venir ces tentatives? — Du côté du Sud? — Non. Nous avons vu les suprêmes efforts de Sparte et constaté les obstacles qui limitent invinciblement sa puissance. — Du côté de la Perse? — C'est inadmissible après l'épopée des Dix Mille, qui ont fait trembler cet empire. Reste le Nord, longtemps considéré comme

barbare ou à demi barbare, mais qui, peu à peu, se civilise et et *s'outille* à l'exemple du Sud.

Au nord de la Grèce se trouve la Thessalie, et, au nord de la Thessalie, la Macédoine. Considérons un instant, à titre d'observation suggestive, ce qui se passe en Thessalie.

Ce pays, peuplé jadis de « héros » éoliens et achéens, puis, après la guerre de Troie, envahi par des montagnards rudes et frustes, plus rudes et plus frustes que les Doriens de Sparte, s'est relevé peu à peu au contact des cités méridionales. Pendant la guerre du Péloponèse, des armées lacédémoniennes l'ont sillonné à plusieurs reprises, tandis que les flottes athéniennes longeaient ses rivages, et que les ambassadeurs des deux peuples se disputaient l'alliance de ses cités. Tout cela donnait des idées aux Thessaliens et leur offrait des modèles.

Non loin de ce golfe Pagasétique et de ce port d'Iolcos d'où était parti Jason avec ses Argonautes, se trouvait la cité de Phères, dont le chef actuel, ou « tyran », se nommait précisément Jason. Cet homme énergique, chef de bande, avait mis sa passion à *augmenter cette bande* par le moyen de mercenaires recrutés méthodiquement. Et voici comment, dans les *Helléniques* de Xénophon[1], Jason lui-même expose les causes de sa supériorité à un certain Polydamas de Pharsale : « Tu sais que j'ai à ma solde près de 6.000 étrangers, auxquels, je crois, pas une cité ne pourrait aisément tenir tête... Les armées des cités se composent d'hommes dont les uns sont déjà avancés en âge, les autres encore au-dessous de l'âge viril, et il n'y en a évidemment qu'un petit nombre dans chaque ville qui se livrent à des exercices du corps, tandis qu'il n'y a pas un de mes mercenaires qui ne soit capable de supporter les mêmes travaux que moi. »

Et Polydamas de son côté dit aux Lacédémoniens : « Jason... est lui-même très robuste de corps et d'ailleurs fort actif. Il soumet journellement ses troupes à des épreuves; il est en armes à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans les expéditions. Il renvoie ceux des étrangers chez lesquels il aperçoit de

1. Livre VI, ch. I.

la mollesse ; mais ceux qu'il voit pleins d'ardeur pour les fatigues et les dangers contre les ennemis, il les distingue *en leur donnant une solde double, triple ou quadruple,* et d'autres présents. »

Comme bien l'on pense, si ce chef de bande opère ainsi, c'est qu'il a son idée de derrière la tête. Il veut conquérir, et commence par les cités voisines. Naturellement, pour les causes que nous avons vues agir depuis Jupiter, le grand bandit de l'Olympe, notre tyran de Phères est un bandit civilisé et raisonneur, et son argumentation avec le même Polydamas de Pharsale peut se résumer ainsi : « Je pourrais vaincre ta cité, mais si elle est sage, elle préférera *s'allier* à moi. Nos forces seront augmentées et nous pourrons mieux battre les autres. » Plus brièvement encore, c'est la formule : « Sois mon ami, ou je te tue », tout à fait digne d'un roi des montagnes.

Mais ce Jason, comme type social, n'est qu'une *ébauche.* C'est un jeune et bel arbre tranché avant qu'il ait eu le temps d'étendre son feuillage. Ce qu'il y a d'intéressant en lui, ce sont les linéaments d'un type qui va se développer tout près de lui, un peu plus au nord, dans des conditions plus favorables. Il sert à montrer que l'expansion militaire dont la Macédoine va offrir le spectacle répond bien à un ensemble de causes en train d'agir profondément dans toute cette région. Mais, avant de montrer l'ascension de la Macédoine, il nous reste à noter un dernier fait, qui prouvera la radicale impuissance des cités grecques à fournir à la Grèce entière un organisme directeur et dominateur. Ce fait est un second échantillon des luttes entre cités, la plus célèbre après la guerre du Péloponèse, à savoir la guerre entre Thèbes et Sparte, qui met si brusquement en lumière le nom d'Epaminondas.

Le coup de grâce porté au militarisme spartiate : Epaminondas. — La Béotie, comme la Thessalie, avait eu sa splendeur à l'âge héroïque, puis, comme tout le reste de la Grèce hormis l'Attique, elle avait été submergée par le flot des montagnards guerriers à l'époque du « retour des Héraclides ». D'après une tradition, les Cadméens sujets du légendaire Œdipe avaient

été chassés par des clans éoliens nommés Béotiens, qui avaient donné leur nom au pays. D'après une autre, les Béotiens auraient été des *bannis revenus*, ce qui est fort vraisemblable, vu ce qui se passait partout ailleurs. Ce qui est certain, c'est que l'influence dorienne, rayonnant de Sparte, se fit sentir puissamment en Béotie. Ce pays se décomposait en plusieurs cités, groupées en une sorte de fédération dont Thèbes avait en quelque sorte la présidence. Mais le pays, dans l'ensemble, demeura longtemps moins unifié que la Laconie et que l'Attique, ce qui l'empêcha de jouer un grand rôle politique. Un fait à noter soigneusement, c'est que la Béotie, voisine de l'Attique, était admirablement disposée pour recevoir les *bannis d'Athènes*, et il est très vraisemblable que le niveau intellectuel s'y éleva par leur contact, d'autant plus que les Doriens, venus en minorité dans cette région, et fortement neutralisés par les éléments éoliens, n'avaient pas pu y évoluer comme à Sparte. Bien qu'on eût, à Athènes, du mépris pour les Béotiens et qu'on leur fît une réputation d'esprits lourds, cette lourdeur était donc très relative. Nous avons vu que le poète Hésiode, chantre des travaux rustiques et des légendes sacrées, était né jadis dans ce pays. Plus tard encore, Thèbes faisait figure comme ville lettrée. Elle avait été la patrie de Pindare, chantre des combats athlétiques, et de la poétesse Corinne, dont l'émancipation fait un curieux pendant à celle d'Erinne et de Sapho, natives de l'île éolienne de Lesbos. Ce serait bien donc à une particularité des mœurs éoliennes, c'est-à-dire à une formation de *montagnard peu discipliné*, distinct à la fois de l'homme des ports trop urbanisé et du montagnard dorien militarisé, qu'on devrait ces traits, assez rares d'ailleurs, d'indépendance féminine. Pour les arts, nous avons noté les statuettes de Tanagra, ville où les vestibules, paraît-il, étaient aussi ornés de remarquables peintures. En ce qui concerne la philosophie, la Béotie, qui devait plus tard voir naître Plutarque, produit, à l'époque d'Epaminondas, deux notables disciples de Socrate, Simmias et Cébès, qui brillaient apparemment dans la discussion transcendante, car Platon les choisit pour en faire les principaux interlocuteurs du *Phédon*, et leur prête, au sujet de l'immortalité

de l'âme, des arguments très subtils. Epaminondas lui-même a pour maître Lysis, philosophe pythagoricien, et on lui prête, en diverses occasions, soit les propos, soit l'attitude un peu théâtrale du « sage ».

Dans la guerre du Péloponèse, les Thébains avaient été les constants alliés de Sparte. Cette attitude leur était surtout dictée par leur haine contre Platée, cité de Béotie alliée d'Athènes, et à laquelle ils avaient déclaré une vieille *vendetta*. Débarrassés de cette voisine, ils avaient un intérêt moins immédiat à demeurer ennemis des Athéniens. D'ailleurs, la prise d'Athènes par Lysandre, suivie du triomphe des aristocrates athéniens et de l'occupation de l'Acropole par une garnison lacédémonienne, avait eu son contre-coup dans le voisinage. De nombreux *bannis* affluaient dans les cités béotiennes, agitant les esprits autour d'eux, et employant leur éloquence — cette terrible éloquence attique — à « se créer des amis ». En outre, la domination ombrageuse de Sparte se préoccupait des moyens à prendre pour s'assurer immuablement *la route du Nord*, nécessaire aux allées et venues des armées lacédémoniennes. Or Thèbes était une des clefs de cette route, et bien qu'une alliance régnât entre elle et Sparte, les Spartiates, en bons bandits prévoyants, jugeaient plus pratique de prendre une assurance contre les mauvaises volontés de l'avenir. En pleine paix, par un coup de main, ils s'emparèrent de la Cadmée, citadelle de Thèbes, et y mirent une garnison, qui, selon l'usage, s'appuya, pour se maintenir, sur un clan thébain.

Il se passe alors — et c'est ici qu'il faut admirer la constance des lois sociales — un phénomène absolument symétrique à celui que nous venons de constater pour Athènes. Nous avons vu Thrasybule, *banni à Thèbes*, revenir à Athènes pour en chasser les Lacédémoniens et faire revenir son clan au pouvoir. Cette fois, c'est Pélopidas, *banni à Athènes*, qui revient à Thèbes pour procéder exactement à la même révolution. Les Lacédémoniens sont délogés de la citadelle, et le parti « patriote », poursuivant sa « vendetta », prend l'offensive contre Sparte. C'est l'entrée en scène d'Epaminondas.

Ce qui fait l'originalité d'Epaminondas, c'est qu'il s'impose à l'admiration comme *l'homme qui a vaincu les Spartiates sur terre*. Iphicrate avait bien commencé, mais seulement dans des engagements secondaires et peu décisifs. Avec Epaminondas, on assiste à ce spectacle inouï d'armées lacédémoniennes, relativement nombreuses, vaincues en bataille rangée, à Leuctres et à Mantinée par exemple. Aussi cette nouvelle « guerre du Péloponèse » revêt-elle un caractère bien spécial qui la distingue de la première. On se rappelle que, *pas une fois*, une armée athénienne n'avait osé se mesurer sur terre avec une armée lacédémonienne. Athènes ne portait ses coups que par mer. Cette fois, la mer est absente. C'est entre montagnards que la querelle se vide. Maintenant, pourquoi cet avènement militaire et ces triomphes inouïs des Thébains?

D'abord les Thébains, en combattant à côté des Spartiates pendant toute la guerre du Péloponèse, ont pu se former à leur école et se pénétrer utilement de leurs procédés.

Ensuite ces mêmes Thébains, grâce au voisinage d'Athènes et aux relations qui en résultaient, ont pu élever leur niveau intellectuel et acquérir un peu de cette souplesse, de cette fertilité en ressources, qui distinguait les Athéniens.

En troisième lieu, Sparte, comme nous l'avons noté, vient de se livrer à un gigantesque effort qui a entamé sa constitution sociale et ouvert les voies à la décadence.

Enfin Thèbes, par cela même qu'elle attaque sur terre, va pouvoir, une fois le Péloponèse entamé, trouver *dans l'intérieur des terres*, ou plutôt des montagnes péloponésiennes, un allié nouveau, précieux, qui attendait un coup de main du Nord pour se dresser contre Sparte. Cet allié, c'est l'Arcadie.

L'Arcadie, surnommée Suisse du Péloponèse, avait été un grand refuge de Pélasges au moment de la descente des Héraclides. Plus tard, ses cités montagnardes, isolées de la mer, avaient subi l'ascendant et le joug indirect de Sparte. Celle-ci sut longtemps utiliser et exploiter ces merveilleux soldats. Mais, depuis la fin de la guerre du Péloponèse, beaucoup d'Arcadiens, suivant la pente naturelle aux montagnards belliqueux trop à

l'étroit dans leurs montagnes, étaient allés louer leurs services et leurs lances au plus offrant. Beaucoup avaient fait la campagne des Dix Mille, et ces aventures lointaines leur avaient ouvert les idées. Bref, selon l'expression connue, ces gens-là « reprennent conscience d'eux-mêmes », comme la chose éclate dans ce passage de Xénophon : « Survient un certain Lycomède de Mantinée... Il excite chez les Arcadiens des pensées orgueilleuses : il leur dit qu'eux seuls peuvent regarder le Péloponèse comme leur patrie, puisque eux seuls y sont autochtones ; il leur répète que la nation arcadienne est la plus nombreuse de la Grèce, et l'emporte surtout par la complexion robuste de ses habitants ; il leur montre qu'ils sont les plus vaillants, et leur en donne pour preuve que, *quand on a besoin d'auxiliaires, on préfère les Arcadiens à tous les autres peuples,* ajoutant que, sans eux, les Lacédémoniens n'auraient jamais pu attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains arriver maintenant jusqu'à Lacédémone[1] ».

Ici encore, le rôle des condottieri éclate au grand jour. Ces condottieri, Epaminondas a su les mettre dans son jeu, et ils marchent maintenant contre cette Sparte qui naguère les obligeait à marcher *gratis*. C'est une revanche. Et ils ne sont pas les seuls dans le mouvement. Les Messéniens en sont aussi. Longtemps dominés par les Spartiates, ils s'insurgent enfin quand ils voient le Péloponèse envahi et ces terribles guerriers spartiates, considérés depuis des siècles comme invincibles, fuyant comme de simples mortels. Ces réveils de populations font bien voir quelle était la nature de la domination spartiate, et combien ces Doriens militaires, vigoureusement *posés* sur le pays, s'y étaient peu enracinés. Un autre fait achève de nous en convaincre. Au moment où les Thébains envahissent la Laconie, le gouvernement de Sparte est obligé de promettre la liberté aux ilotes qui voudront s'armer pour la cause lacédémonienne. Six mille d'entre eux acceptent, et vont renforcer les rangs de leurs maîtres. Bref, jamais Sparte n'a couru un aussi formidable péril. Epaminondas triomphant conduit ses bandes jusque dans les faubourgs

1. *Hell.*, VII, 1.

de Sparte même — nous ne disons pas sous ses murs, car les Spartiates, confiants dans la force de leurs bras, n'avaient jamais voulu fortifier leur ville — et pense un instant s'en emparer. Pourtant, dans cette crise suprême, la valeur spartiate remporte un dernier succès, et le vieil Agésilas, à la tête de sa dernière armée, manœuvre si bien qu'il force Epaminondas à la retraite. Epaminondas, en se retirant, laissait du moins le Péloponèse transformé. Il avait reconstruit Messène — dont les fortifications ont laissé d'imposantes ruines — et créé en Arcadie la ville de Mégalopolis, située sur une route stratégique. Il avait mis garnison à Tégée, autre ville d'Arcadie. Sparte se trouvait donc bloquée non point seulement dans le Péloponèse, mais dans un cul-de-sac de cette péninsule où elle était naguère encore la cité suzeraine et maîtresse.

Mais plusieurs choses gênaient Epaminondas : ses incursions ne pouvaient, conformément à la nature des bandes qu'il conduisait, se prolonger au delà du temps nécessaire pour consommer les produits du pillage. En outre, la démocratie thébaine, comme toutes les démocraties, se montrait jalouse et soupçonneuse à son égard, et il eut à traverser un temps de disgrâce. En troisième lieu, ces Thessaliens dont nous avons constaté le réveil, et en particulier le « tyran » Alexandre de Phères, se montraient remuants sur les frontières du Nord, tandis que sur la frontière du Sud les Athéniens, inquiets de la trop rapide expansion thébaine, se retournaient vers Sparte, leur vieille ennemie. Enfin, les clans de montagnards arcadiens ne pouvaient s'entendre les uns avec les autres. Les Mantinéens, notamment, ennemis des Tégéates, appelèrent Agésilas, et les Thébains durent faire une nouvelle invasion pour remettre sur pied leur œuvre compromise. Ce fut, en partie, la répétition de la précédente campagne. De nouveau, Epaminondas marcha victorieusement sur Spárte et faillit encore s'en emparer. De nouveau, Agésilas exécuta des manœuvres savantes qui forcèrent son ennemi à s'éloigner. Pendant ce temps, les Athéniens arrivaient au secours de Sparte avec leur cavalerie récemment perfectionnée. Une sérieuse bataille se livra enfin à Mantinée entre les Thébains et leurs alliés d'une

part, les Lacédémoniens et les Athéniens de l'autre. Épaminondas y fut tué ainsi que tous ses lieutenants (362). La victoire, dessinée sur le champ de bataille en faveur des Thébains, resta pratiquement à peu près indécise. La guerre se trouva suspendue, non point qu'on manquât de gens disposés à se battre, mais les belligérants se lassaient de voir leurs forces égales et de s'escrimer sans profit. Il restait aux spécialistes la ressource d'aller batailler au dehors, et l'on vit Agésilas, comme Iphicrate, faire voile pour l'Égypte où, malgré son grand âge, il combat pour détrôner le roi Takhos et le remplacer par le roi Nectanabis. Pour une surenchère, il eût évidemment détrôné Nectanabis et l'eût remplacé par Takhos.

L'impuissance des cités hors de leurs limites et le retour à l'anarchie. — La courte épopée thébaine aboutit, en somme, à prouver qu'en Grèce *aucune cité n'est capable de prendre l'hégémonie*, et cela, parce que *chaque cité n'est qu'une cité*. Non seulement aucune organisation centrale ne se crée ; mais, depuis la guerre du Péloponèse, nous assistons à une série de *résurrections* locales, véritables réactions de l'esprit d'autonomie contre les contraintes extérieures : résurrection d'Athènes, résurrection de Thèbes, résurrection de l'Arcadie, résurrection de Messène. Toutes les petites indépendances, dans leurs coins de montagne, se rebiffent contre les dominateurs que le militarisme spartiate avait pensé un instant leur fournir. D'autre part, si Athènes s'est relevée, son action sur les îles et les rivages d'Asie est, en raison des habitudes rompues et des « présents d'Artaxerxès » à payer de retour, moins forte qu'avant la guerre du Péloponèse. De nouveau, les traditionnelles « révoltes d'alliés » la tiennent en haleine. Les cités grecques, en définitive, ne sont pas précisément épuisées, mais elles se neutralisent par leurs luttes perpétuelles. Quelques centaines de vigoureux gaillards qui auraient suffi à mettre en déroute des milliers de Perses, perdent obscurément leur force à lutter çà et là, dans des coins de montagne grecque, contre quelques centaines d'autres gaillards non moins vigoureux. La division en cités souveraines, merveilleuse pour

la production de certains organismes, de certaines lumières, de certaines gloires, devient, par son exagération, un obstacle à la sécurité intérieure et à l'expansion de la race.

Mais, en même temps, ces luttes continuent de former des soldats d'élite, dont les procédés, maintenant mieux connus, *se propagent du Sud au Nord*, donnant naissance à des essais avortés de domination, comme ceux de Jason et d'Alexandre de Phères. Or, ce Nord de la Grèce recèle des masses profondes de montagnards qui ne sont pas encore descendus sur la scène, sauf à titre d' « utilités », c'est-à-dire de renforts accessoires. Mais les rôles secondaires, quand l'acteur est intelligent, suffisent à la longue pour lui faire apprendre les premiers.

Les meilleurs esprits de la Grèce ont l'intelligence de la situation. L'orateur Isocrate, avec sa lucidité d'Athénien raffiné, voit parfaitement ce qui manque à la race, et il ne cesse de répéter qu' « il faut un chef à la Grèce ». Son célèbre discours sur le *Panégyrique d'Athènes*, et plusieurs autres, traduisent ces aspirations d'une minorité pensante vers un organisme centralisateur et pacificateur. Isocrate était rhéteur, avocat, moraliste, politicien et très artiste. Il avait, après une assez longue carrière consacrée à la composition de plaidoyers, abandonné l'éloquence judiciaire, et s'était mis à composer des discours qui fussent, pour le fond, « panhelléniques et politiques » et, pour la forme, « plus semblables aux œuvres d'art qu'accompagnent la musique et le rythme qu'au langage qu'on entend devant les tribunaux ». Ce merveilleux ciseleur de paroles avait un peu rêvé de voir Athènes, sa cité, étendre son pouvoir sur toute la Grèce; mais il avait compris que ce rôle dépassait la taille de sa patrie, et il avait conçu l'idée bien nette de quelque chose de supérieur à Athènes, mais de supérieur en même temps aux autres cités, qui viendrait rétablir l'ordre au milieu de l'anarchie belligérante. M. Alfred Croiset résume ainsi ses raisonnements : « D'où vient le mal? Est-ce de la puissance du grand roi? Non. Moins de dix mille Grecs ont pu récemment traverser l'Asie entière sans être sérieusement inquiétés par toutes ses armées. Ce qui fait sa force, c'est la désunion de la Grèce,

Athènes et Sparte, par leur rivalité fratricide, l'ont grandie comme à plaisir. Même en paix, elles se haïssent et se jalousent; chacune d'elles aime mieux l'ennemi commun que sa rivale... Tout n'est que désordre et confusion... Mais... si la division de la Grèce est la source de toutes ces misères, *il suffit de s'unir pour les réparer*. Que toutes les cités grecques se rapprochent les unes des autres; qu'elles s'entendent enfin pour combattre le barbare, pour étendre sur l'Asie entière les lois et les civilisations de la Grèce. Pour cela, il faut qu'elles consentent à suivre une direction unique et qu'elles rétablissent à leur tête une hégémonie nécessaire [1]. » Cette citation, qui résume la substance de plusieurs discours d'Isocrate, rend parfaitement compte de l'état d'esprit qui commence à se dessiner en faveur d'une intervention extérieure et puissante, pourvu que cette intervention puisse être qualifiée de « grecque » et ne pas tomber sous l'épithète flétrissante de barbare. En un mot, la décentralisation, chose excellente en soi, a versé en Grèce dans l'abus et a produit des conséquences extrêmes. C'est l'émiettement, c'est la guerre endémique de voisin à voisin, c'est l'*anarchie intermunicipale*. Si quelque grand montagnard, assez grec pour se dire le cousin de tous ces hommes, est en mesure de descendre avec des forces imposantes, en promettant à tout ce monde l'ordre et la sécurité, c'est l'heure ou jamais pour lui de se mettre en branle et d'accomplir sa mission.

1. *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 481.

XI

LA QUATRIÈME DESCENTE DES MONTAGNARDS
LE TYPE MACÉDONIEN

Les bannis héraclides dans la montagne. — Les Macédoniens étaient, comme les Doriens, des montagnards du type albanais, essentiellement belliqueux, mais devenus, aux yeux des Grecs du Sud, *à demi barbares.*

La Macédoine était un asile montagneux *où l'on se réfugiait.* Parmi les bannis qui s'y retirent, à l'époque historique, on compte Hippias, fils de Pisistrate. Mais tout donne à croire que ces bannis ne faisaient que suivre un mouvement commencé dans l'âge préhistorique. Les Macédoniens, en un mot, étaient un ramassis d'émigrés, comme les Héraclides, comme les Hellènes, comme les Doriens. Mais c'étaient des réfugiés qui, ayant gagné la montagne lointaine et compacte, avaient perdu en grande partie, pendant longtemps, le contact avec les rivages, c'est-à-dire avec cet intense mouvement de commerce et d'idées qui produisait la civilisation grecque.

Pourtant, *c'étaient des Grecs*, comme le prouvaient leur langage, la physionomie de leurs noms, et leur aptitude à entrer dans l'état d'âme des autres Grecs lorsqu'ils venaient à se trouver en rapport avec eux.

Comme les Albanais modernes, les Macédoniens étaient divisés en clans remuants et hostiles, vivant de pâturage maigre, d'une culture rudimentaire, et volontiers aussi de pillage. Les meurtres et les *vendettas* étaient fréquents. En certains endroits,

l'homme qui n'avait pas tué au moins un ennemi était considéré comme déshonoré.

Toutefois certaines familles jouissaient d'un grand prestige. Une bravoure supérieure, un emplacement plus avantageux, mettaient en relief tel ou tel « roi des montagnes ». Certains chefs, comme en Grèce à l'époque héroïque, parvenaient à imposer aux autres leur ascendant, puis leur direction, et réunissaient autour d'eux des « amis », ou « compagnons », ou gardes du corps qui partageaient leurs dangers comme leurs plaisirs. L'absence du type de la cité maritime avait préservé ces chefs des divers mouvements qui, sur les rivages, avaient abouti à la fondation des démocraties. La Macédoine était donc demeurée gouvernée par des « rois », c'est-à-dire que les clans étaient dirigés par des familles investies d'un prestige traditionnel, et que la « famille régnante » du clan principal avait fait rayonner le sien sur un espace relativement considérable.

Diverses légendes couraient sur l'origine de ces rois et les rattachaient aux Héraclides du Péloponèse, c'est-à-dire à d' « illustres bannis ». Un de ces Héraclides, nommé Caranos, serait venu d'Argos en Macédoine vers le IXe siècle, avec une troupe d'amis. Alexandre Ier, qui vivait au moment des guerres médiques, fit valoir cette origine pour concourir aux Jeux Olympiques, où il fut admis en effet. Au cours de ces guerres médiques, les Macédoniens, encore mal organisés, avaient obéi aux sommations des Perses, leur avaient livré passage, et leur avaient fourni des troupes mercenaires. Mais, en cachette, ils favorisaient les Grecs, dont ils se sentaient frères, et le roi Alexandre devint précisément populaire en Grèce à cause de ce double rôle qu'il avait joué. C'était un « traître sympathique », à qui l'on avait dû plusieurs fois des renseignements précieux.

Pendant la guerre du Péloponèse, Sparte et Athènes se disputèrent l'alliance des Macédoniens, mais tout en la considérant comme une chose accessoire. En effet, les montagnards de cette région, robustes et braves, ne possédaient pas encore les secrets de cette tactique sévère et raffinée qui faisaient la force des petites armées grecques. C'était encore une cohue de rudes

bandits, incapables de se mesurer sérieusement avec des hoplites rangés en bataille. Mais il ne leur manquait, après tout, que la découverte de ces secrets pour valoir autant, ou même plus.

Les Macédoniens, en vertu de leur formation, excellaient aux marches de montagne. Ils excellaient aussi, grâce à leur endurance, aux marches de toute saison, et leur aptitude à faire campagne pendant l'hiver devait entrer plus tard dans les facteurs de leurs succès.

Tout pays montagneux contient quelques vallées qui contribuent puissamment à former son unité, sans enlever le caractère montagnard à la race. Ces vallées, avec les vallons qui s'y embranchent, sont des couloirs de communication et des centres de domination.

Telle est la vallée de l'Axios (aujourd'hui le Vardar), qui remonte dans la montagne par des gorges profondes. Mais cette vallée, avant d'arriver à la mer, s'élargit pour se confondre, en une sorte de carrefour, avec la vallée de l'Haliacmon (la Vistritsa) qui descend du massif du Pinde. Le carrefour se complique par l'arrivée d'un autre cours d'eau, le Ludias, dont la vallée est intermédiaire entre les deux autres, et dont le cours élargi forme un petit lac. C'est dans ce carrefour, au bord de ce lac, que s'élevait Pella, capitale des rois de Macédoine. Admirablement situé pour commander trois entrées de la grande montagne, ce poste n'était pas loin de la mer, c'est-à-dire des colonies grecques du voisinage, et constituait une porte heureusement ouverte aux influences du Midi.

La civilisation en route du sud au nord; influence des Athéniens : les cités de la côte. — Or, nous l'avons constaté, un mouvement civilisateur est en route du sud au nord. Les progrès accomplis depuis un siècle ou deux par la Grèce centrale et méridionale, dus à des causes particulières à ces régions, et spécialement à l'essor des ports maritimes, ont été rapides et ont laissé la Macédoine dans cet état de demi-barbarie dont nous avons parlé. Mais cette rupture de niveau social appelle par réaction un rétablissement d'équilibre, et le progrès accumulé

au sud tend depuis quelque temps à s'épancher vers le nord. Il y tend pour trois causes, ou plus exactement, par trois sortes de canaux.

Le premier canal est celui des cités grecques du rivage septentrional de l'Archipel, cités de race ionienne et depuis assez longtemps dans la dépendance d'Athènes. Ces cités, en fait, vivent de la vie athénienne. Elles gravitent dans la sphère du commerce athénien et participent à la culture intellectuelle d'Athènes.

Parmi ces cités qui s'échelonnent depuis les côtes de Thessalie jusqu'à l'Hellespont, il en est quelques-unes qu'il faut citer, notamment Amphipolis, Stagyre et Olynthe.

Amphipolis, dépendance d'Athènes, domine le cours inférieur du Strymon. C'est par elle que les bois de construction arrivent à la marine athénienne. Elle est aussi voisine des mines d'or du mont Pangée. Par ce comptoir important sont centralisées diverses denrées septentrionales, ce qui occasionne naturellement un trafic important entre les urbains raffinés de la côte et les frustes montagnards de l'intérieur du pays.

Stagyre est une des trente-deux cités de la Chalcidique, péninsule très découpée qui, du rivage nord-ouest de l'Archipel, s'allonge vers le Midi. Stagyre est à la racine de la péninsule, en face d'Amphipolis. Elle est donc très rapprochée de la Macédoine proprement dite et des relations sérieuses existent entre ses citoyens et les Macédoniens. Stagyre fournit des intellectuels à la « cour » de Macédoine. Nicomaque, père d'Aristote, a été médecin du roi Amyntas, et Aristote lui-même sera choisi par Philippe comme précepteur de son fils Alexandre.

Olynthe est en quelque sorte la capitale d'une petite fédération formée par les trente-deux cités de la Chalcidique. Entre cette cité relativement brillante et les clans montagnards du nord, des relations étroites se nouent. Il y a des alternatives d'amitié et de querelle, mais les relations n'en sont que plus fréquentes, jusqu'au moment où, malgré les cris d'alarme de Démosthènes, la Macédoine mettra la main sur le pays.

Par cette route des cités grecques du rivage, une foule de

connaissances intéressantes parviennent en Macédoine. Descendants de bannis civilisés, les rois et chefs de ce pays n'ont pas de peine à se retremper dans cet état d'âme fin, délié, artistique, d'où l'exil avait arraché momentanément leurs ancêtres. Comme le montagnard héraclide, le chef macédonien aime à protéger les arts. Archélaüs, un des prédécesseurs de Philippe, attire à sa « cour » le peintre Zeuxis, le poète Euripide, le musicien Timothée. Il essaye d'attirer Sophocle. Visiblement, la civilisation méridionale gagne d'abord une élite, puis, de cette élite, descend peu à peu dans la masse. C'est surtout le rayonnement intellectuel d'Athènes qui opère ici. Aristote sera précepteur d'Alexandre parce qu'il est de Stagyre, mais on le choisira entre tous les Stagyrites parce qu'il aura écouté, à Athènes, les leçons de Platon.

Influence des Lacédémoniens : les passages de troupes. — De ces cités grecques, observées par les Macédoniens du voisinage, arrivaient aussi dans l'intérieur, par la force des choses, des leçons de tactique et de stratégie. Elles avaient en effet leurs petites guerres, soit entre elles, soit contre les Athéniens dont elles essayaient parfois de rejeter l'impérieuse « alliance ». Mais une autre cause dut agir plus profondément à ce point de vue. Nous voulons parler des allées et venues des troupes lacédémoniennes sur la route terrestre qui prenait les cités grecques à revers. Pendant la guerre du Péloponèse, le roi de Sparte Brasidas avait même fait campagne contre les Macédoniens, alors alliés d'Athènes, et exécuté au milieu de leur pays une de ces brillantes retraites comme savaient en opérer au besoin des Grecs savamment disciplinés. Plus tard, Agésilas avait passé et repassé dans le pays, avec grand éclat. Or, les Lacédémoniens étaient des maîtres en matière d'art militaire. C'étaient de plus, observons-le, ceux des Grecs du Sud, qui, par leurs traditions et leurs origines, se rapprochaient le plus des montagnards du Nord. Curieux et avisés comme ils l'étaient, les rois de Macédoine avaient dû mettre à profit le spectacle donné par ces troupes d'élite, et l'idée *qu'il faut de la méthode pour*

donner toute sa valeur au courage avait dû plus que jamais, en ces circonstances, s'incruster dans leur esprit.

Influence des Thébains : l'école du voisinage. — Enfin, dans les derniers temps, avait eu lieu la courte épopée thébaine. Les Thébains, pour les causes que nous avons vues, s'étaient révélés supérieurs aux Spartiates. Or, le rayonnement militaire de Thèbes n'avait pas eu lieu seulement vers le sud. Il avait également eu lieu vers le nord. Épaminondas et Pélopidas avaient bataillé en Thessalie, où se propageait précisément, comme nous l'avons dit, ce goût des perfectionnements militaires dont nous avons retracé le tableau. Par la Thessalie, les Thébains exerçaient sur les Macédoniens une influence directe. Plusieurs fois, des Macédoniens d'élite vinrent à Thèbes, et Philippe, dans son jeune âge, y passa plusieurs années. La tactique d'Épaminondas, vainqueur des Spartiates, put donc être connue et appréciée par l'homme qui était le mieux placé pour en tirer avantage. Peu à peu, en un mot, la Macédoine réparait le temps perdu et « se mettait au courant » des progrès de la Grèce, comme le Japon, dans l'espace d'une génération d'hommes, a su de nos jours se mettre au courant de l'outillage européen.

Philippe, comme chef militaire, bénéficie des progrès de la tactique. — Tout d'abord, comme chef militaire, Philippe était particulièrement qualifié pour bénéficier des progrès de la tactique. Sa position de *roi*, et de roi *héréditaire*, lui permettait d'en bénéficier avec un certain esprit de suite. Les éléments qu'il avait en mains étaient bons. Le type albanais, dès qu'on a réussi à le discipliner, donne des soldats merveilleux. C'est à cette *élaboration d'une discipline* que Philippe se voue, continuant du reste sous ce rapport l'œuvre de ses prédécesseurs. Il s'agit de faire comprendre aux montagnards l'utilité et la nécessité d'une savante ordonnance, et, graduellement, cette idée, bien comprise par les Macédoniens les plus cultivés, s'infiltre dans tout le pays.

De cette élaboration sort la fameuse *phalange*, formation

de combat solide et compacte, calculée de manière que les cinq premiers rangs de soldats puissent faire avancer au delà du premier rang la pointe de leurs longues lances, devenues une sorte de rempart à la fois massif et mouvant. Comme Iphicrate, mais sur une plus large échelle, Philippe utilise aussi les troupes légères et auxiliaires, les « armes spéciales », qui combinent ingénieusement leur action avec celle de la phalange. Le spectacle des sièges poursuivis par les Athéniens documente le roi et ses conseillers sur l'emploi rationnel des machines. Grâce aux plaines relativement étendues qu'enserrent ses montagnes, il recrute aussi une cavalerie plus nombreuse, et fonde à cet effet des haras. Nous avons déjà observé que les troupes à cheval jouaient un rôle presque insignifiant dans les armées grecques à cause de la difficulté où l'on était, dans les cités de la péninsule, de se procurer des chevaux. La Thessalie, pourvue de larges plaines, faisait exception, et Jason de Phères avait formé d'excellents corps de cavaliers ; mais, précisément, Philippe, voisin et bientôt dominateur de la Thessalie, va hériter de cette organisation des tyrans de Phères. Les « nobles », ou petits chefs macédoniens, fournissent un état-major précieux. Leurs fils, élevés autour du roi, constituent à la fois une troupe de gardes du corps dévoués et une pépinière d'officiers instruits dans les méthodes nouvelles. Bref, depuis une ou deux générations, la cohue belliqueuse des montagnards de Macédoine tend à devenir une armée, et cette armée se met au courant de tous les progrès réalisés par les spécialistes des cités grecques.

Par sa richesse, Philippe bénéficie du système des mercenaires. — Philippe, en tant que chef riche, bénéficie encore des faits sociaux qui ont amené l'avènement des condottieri. Cette richesse des rois de Macédoine provient très vraisemblablement des droits de péage qu'ils imposent, sous une forme ou sous une autre, aux marchandises du nord transportées par terre vers les cités grecques du littoral. Elle provient aussi de diverses expéditions accompagnées de pillages et dirigées en sens divers autour du massif macédonien. Démosthènes, l'ora-

teur athénien ennemi de Philippe, constatera bientôt que celui-ci fait la guerre à la façon d'un bandit et d'un pillard, ce qui est d'ailleurs très conforme aux traditions helléniques. Il fait, s'exclamera douloureusement l'orateur, « un butin immense ». Ce butin immense, il y a longtemps que les rois de Macédoine ont commencé à le faire de divers côtés. En outre, ils ont tout près d'eux les mines d'or du mont Pangée, qu'ils exploitent intelligemment. La monnaie d'or devient assez considérable en Macédoine pour donner lieu à l'établissement d'un double étalon, alors que les Grecs en sont encore au monométallisme de l'argent. Pour ces diverses causes, Philippe est en état d'attirer autour de lui nombre d'aventuriers disponibles, qui ne songent qu'à se vendre au plus offrant. Il intrigue notamment en Arcadie, pays des bons mercenaires. Nous avons vu que l'exemple de ces racolages sélectionnés lui avait été donné par les tyrans de Phères en Thessalie. Mais ces « tyrans », chefs d'occasion, étaient moins bien assis dans leur pouvoir que les chefs héréditaires des clans macédoniens. Ceux-ci, maîtres d'un pays plus vaste et mieux soutenus par leurs « fidèles » montagnards, devaient hériter et des procédés des chefs thessaliens, et de leurs mercenaires. Enfin, l'argent permettait encore à Philippe de soudoyer, à l'instar du roi de Perse, des hommes à lui dans les diverses cités grecques et d'enrôler, en d'invisibles bataillons, les condottieri de la parole.

Comme Grec, Philippe bénéficie du système des amitiés. — Mais Philippe a dans son jeu un atout que n'a pas le roi de Perse. Il est « Grec », et peut se dire le frère des autres Grecs, conquérir par là des sympathies précieuses et se mêler, comme étant de la famille, de bien des choses qui ne regarderaient pas un barbare. Sans doute ses ennemis, et notamment Démosthènes, le traitent hautement de « barbare ». Mais c'est là une hyperbole d'orateur. Personne n'y croit, pas même ceux qui s'en servent. Philippe, descendant de bannis grecs, parlant grec, adorant les dieux grecs, admis à concourir dans les jeux grecs, peut se poser partout dans l'attitude d'un Grec, et gagner, en

une foule de cité, l' « amitié » d'illustres Grecs. C'est le procédé de la conquête des amitiés, tel que nous l'avons décrit à l'âge héroïque, le procédé par lequel un chef célèbre, plein de prestige et de gloire, attire autour de lui d' « illustres compagnons » ou étend au loin, par une sorte de fascination magnétique, le rayonnement de son influence personnelle. Cette influence, il l'acquiert souvent en traitant les gens *à table*, en charmant ses visiteurs, en déployant à leur égard des grâces courtoises et un faste tentateur. Il ne séduit pas seulement par ses cadeaux, mais par la façon dont il les offre. Un des griefs de Démosthènes contre Philippe, c'est qu'il fait des « traîtres » par la voie « des festins et des plaisirs ». Les Agamemnon et les Achille, grands mangeurs de bœufs en société nombreuse et « choisie » — choisie avec une habileté ambitieuse — n'agissaient pas différemment.

Les politiciens à gages dans les cités : le type d'Eschine. — Rien d'étonnant donc si ces « traîtres », comme les appelle Démosthènes, pullulent dans les cités grecques. L'orateur en cite des listes entières qui, selon lui, ont plus ou moins contribué à livrer leurs patries respectives au conquérant macédonien. « Le jour, s'écrie-t-il tragiquement dans son *Discours sur la Couronne,* ne me suffirait pas pour nommer tous les traîtres. » Et il déclare que, si l'on recherchait les auteurs responsables du malheur de la Grèce, on verrait que ce sont « les pareils d'Eschine dans chaque cité ».

Cet Eschine est le plus célèbre de ces amis de Philippe que « le jour ne suffirait pas » à énumérer. Il représente donc un *type*. C'est lui qui, avec Démade et quelques autres politiciens moins en vue, dirige à Athènes le parti favorable aux Macédoniens. Bien entendu, il est grassement payé, et ne s'en cache presque pas. C'est un orateur puissant et sonore, fils d'un maître d'école, et formé lui-même tout d'abord au métier d'acteur, qui développe à un haut degré l'art de la diction et des « jeux » oratoires. Démade, son second, est un homme du peuple, fils d'un batelier, mais gratifié d'un de ces organes admirables et

d'un de ces talents d'improvisation qui enlèvent les masses. Les improvisations de Démade, dit Plutarque, emportaient comme un torrent les laborieuses constructions de Démosthènes. Ces hommes agissent sur les Athéniens à l'athénienne, c'est-à-dire par des discours, des chicanes, des décrets, des contre-décrets, des accusations et des contre-accusations sans nombre. Leur rôle consiste à organiser l'obstruction légale, à paralyser la défense, à saisir chez les adversaires de Philippe le défaut de la cuirasse pour leur intenter des procès qui les discréditent. Eschine cite un certain Aristophon qui se vantait d'avoir été soixante et quinze fois en justice comme infracteur des lois. Mais pour qu'Eschine et son groupe puissent faire ainsi la petite guerre, il faut qu'ils sentent derrière eux un élément social assez fort pour les soutenir. Cet élément existe, et se décompose même en plusieurs. Il y a les sybarites (ceux précisément qui ont recommencé l'évolution accomplie jadis par les habitants de Sybaris) et qui, enlisés dans leur bien-être, redoutent la guerre qui les y arracherait. Il y a les insouciants qui ne peuvent croire aux progrès rapides de la Macédoine, et en sont toujours aux vieux Macédoniens, montagnards mal dégrossis, toujours considérés comme une quantité négligeable. Il y a les esprits très lucides et très pénétrants, qui comprennent qu' « il n'y a rien à faire », et qu'en présence de l'anarchie des cités grecques, la prépondérance macédonienne s'affirmera fatalement. Phocion, général pacifique et orateur bref, que Démosthènes appelle « la hache de ses discours », paraît représenter assez bien cette nuance pensive et résignée. Il y a enfin ceux qui, à l'instar du vieil Isocrate, sentent clairement ou confusément le besoin d'une sécurité venant d'une source très haute, d'une vaste gendarmerie planant au-dessus de toutes les cités pour les empêcher de s'entre-déchirer mutuellement. On conçoit donc que les amis de Philippe ne manquent pas d'arguments, bien qu'ils préfèrent en général tirer parti des arguments négatifs que leur offrent les fautes de leurs adversaires. En fait, c'est l'amour de la paix qu'ils mettent volontiers en avant, et Démosthènes résume avec ironie leurs raisonnements : « Que la paix est agréable ! Qu'il est

fâcheux d'avoir à entretenir des troupes! On cherche à dissiper nos finances[1]. » Quant au motif intéressé qui porte les « traîtres » à tenir ce langage, le scepticisme bon enfant des Athéniens ne s'en émeut plus. « On porte envie à celui qui *touche*; on ne fait que rire, s'il avoue; on lui pardonne, s'il est convaincu; on sait mauvais gré à ceux qui se plaignent de ces mœurs[2]. »

Le parti de la paix, à Athènes, est devenu plus fort que pendant la guerre du Péloponèse, principalement pour trois causes : le progrès du bien-être, qui fait redouter davantage les ennuis de la guerre; les libéralités de Philippe, qui entraînent directement ou indirectement une partie de la population, et le déclin de la puissance navale d'Athènes, qui enlève aux partisans de la guerre la ressource de se rejeter, comme jadis, sur l'exploitation lucrative de la mer.

La résistance des autonomies locales : le type de Démosthènes. — Pourtant le parti de la guerre existe, et il est très fort. Il est très fort, parce qu'il s'appuie, lui aussi, sur un fait social de la plus haute importance, à savoir : *l'indépendance absolue de la cité*. Jusqu'ici, malgré les vicissitudes de la guerre et les triomphes momentanés de cités dominantes, les autonomies municipales sont demeurées à peu près intactes. Athènes, en particulier, n'a fléchi un instant sous le joug lacédémonien que pour s'émanciper presque aussitôt. Car une cité, nous l'avons vu par bien des exemples, est rarement assez forte pour *s'annexer* réellement une autre cité. Mais à présent, les « patriotes » éclairés voient se lever une plus terrible tempête. Ce n'est pas une cité rivale qui menace; c'est un « royaume », c'est une « puissance » organisée sur un type différent de celui de la cité, et qui est outillée pour établir sa domination d'une manière efficace. Voilà pourquoi, en face du plus redoutable péril qu'ait couru l'indépendance de la cité, surgit le plus éloquent des orateurs dont parle l'histoire. Le rôle de Philippe, par un choc en retour, crée celui de Démosthènes.

1. 4e *Philippique*.
2. 3e *Philippique*.

Tout d'abord, rien d'étonnant si le grand ennemi de Philippe est un Athénien. La puissance macédonienne, en se développant, menace tout d'abord les cités maritimes du nord de l'Archipel, alliées ou comptoirs d'Athènes. Elle gagne vers Byzance et l'Hellespont, c'est-à-dire vers cette *route des blés* qui fait en grande partie la fortune d'Athènes. Aussi, la ville d'Olynthe et la presqu'île de Chersonèse (Dardanelles) donnent-elles leur nom à quatre des discours les plus virulents du grand orateur. On dirait qu'il ne perd pas un instant de vue *la ligne de rivages qui va d'Athènes à la mer Noire*, et cela est très grec. Très grecque aussi, cette fureur de persuader qui forme pour ainsi dire tout le génie de Démosthènes, et qui, en faisant l'admiration des critiques, montre de quelle immense force disposait le parti adverse, puisqu'il fallait revenir si souvent sur les mêmes choses et mettre tant de fougueuse âpreté dans ces sempiternelles objurgations. Très grecque encore, cette destinée de l'orateur, condamné comme tant d'autres à une succession de faveurs et de disgrâces, banni, puis rappelé, puis banni de nouveau. Très grec enfin et très « actuel », le côté mercenaire de son éloquence, subventionnée par le roi de Perse pendant que celle d'Eschine est subventionnée par le roi de Macédoine. Mercenaires, les deux orateurs le sont également, mais Démosthènes a pour lui de pouvoir dire que celui qui le paye n'est plus dangereux pour sa patrie. Voilà pourquoi il est l'homme du parti national. Autour de lui brillent quelques autres orateurs du même parti : Lycurgue, Hypéride, Hégésippe, qui le secondent, avec une belliqueuse éloquence, dans sa tâche d'avertisseur et d'excitateur.

Cette éloquence, dans sa beauté naturelle et tragique, tourne toujours autour du même refrain. Démosthènes gourmande l'*insouciance* de ces citadins gâtés par les distractions de la vie urbaine et par l'abus des occupations politiques : « Vous ne savez, leur dit-il, que *faire des lois* et *chercher des nouvelles.* » Et ailleurs : « Si nous nous tenons renfermés dans nos murs sans autre occupation que d'écouter des harangueurs qui s'accusent et se déchirent les uns les autres, nous ne ferons jamais

rien de bon. » Cette éloquence est vive, pressante, ironique, acérée, fuyant « la phrase » et courant droit à un but poursuivi passionnément : celui de secouer l'apathie ou le scepticisme des Athéniens, de leur *faire comprendre* à toute force que le péril est immense, de les obliger à s'armer, à rechercher des alliances, à faire les sacrifices nécessaires pour écarter le danger. Chose typique : l'argent manque pour l'armée, et il abonde pour les représentations théâtrales. Démosthènes s'épuise en précautions oratoires pour tourner la loi qui défend, sous peine de mort, d'affecter à d'autres dépenses le budget du théâtre. Il stigmatise avec douleur l'égoïsme des cités qui ne veulent pas s'unir pour la défense commune et qui pâtiront de leur inertie. Cet homme n'est pas seulement orateur, mais homme d'État. Administrateur, il répare les fortifications d'Athènes, et y contribue de ses deniers, ce qui lui vaut une couronne d'or, hommage dont Eschine, après coup, attaquera la légalité. Ambassadeur, il négocie avec diverses cités grecques, et notamment avec Thèbes, qu'il parvient à détacher, mais un peu tard, de l'alliance macédonienne. Après la mort d'Alexandre, il sera le porte-drapeau de l'insurrection suprême contre la Macédoine, et paiera de sa vie cette dernière équipée.

Procédés de Philippe. 1° La guerre commerciale dans le nord : Philippe, intercepteur de routes. — Chaque cité de la Grèce a ainsi ses Eschines et ses Démosthènes, mais ceux d'Athènes ont seuls passé à la postérité, pour cette double raison qu'Athènes est particulièrement menacée par l'ambition de Philippe, et que le mérite intellectuel de ses orateurs donne une valeur littéraire à leurs productions. Mais, pendant que les politiciens des cités sont aux prises, Philippe s'avance, et l'ensemble des mouvements qui le font avancer peut se décomposer en trois sortes d'opérations : la guerre commerciale, l'intervention religieuse et l'invasion définitive.

La guerre commerciale prépare le terrain. Elle consiste dans la mainmise du roi de Macédoine sur les cités maritimes du nord de l'Archipel, qui étaient pour Athènes des étapes ou des

amorces de routes importantes. Philippe prend Amphipolis, Pydna, Potidée, Méthone, intervient en Thrace au profit des clans ennemis d'Athènes, renverse les chefs locaux alliés de celle-ci, fait de sérieuses démonstrations du côté de l'Hellespont et de Byzance. Le siège de Hérée, citadelle de cette dernière ville, jette l'affolement dans Athènes, car c'est *une route qui va être coupée*. Puis, le succès de Philippe n'ayant pas été définitif, l'affolement fait place à un nouveau retour de légèreté et d'insouciance. Bientôt Philippe s'en prend à l'Eubée, un des greniers d'Athènes, et parvient à y établir des « tyrans » dévoués à sa personne. Tous ces mouvements tendent à diminuer les ressources économiques d'Athènes, et, par contre-coup, à augmenter les siennes, puisqu'il détourne à son profit un trafic établi depuis des siècles. La chute d'Olynthe, que trois discours de Démosthènes essayent inutilement de conjurer, marque la ruine définitive de cet *empire septentrional* d'Athènes, fondé sur des « alliances » plus ou moins imposées et sur un réseau ingénieux de relations commerciales.

Contre ces attaques, Athènes n'est plus en mesure de se défendre efficacement par mer. Beaucoup d'îles ont secoué le joug de son « alliance ». Elle a encore, sans doute, des navires et des marins ; mais, moins riche en *tributs* versés par les « alliés », elle recule devant les sacrifices d'argent qu'il faudrait consentir pour « équiper » des flottes sérieuses. Les Athéniens aisés se rebiffent contre les contributions extraordinaires qu'il faudrait payer. En outre, l'amour du bien-être porte beaucoup de citoyens à fuir le service personnel et à laisser celui-ci à des spécialistes mercenaires, lesquels, à leur tour, désertent parfois parce qu'ils ne sont pas exactement payés. De là ces « vaisseaux vides » devant lesquels gémit Démosthènes, vaisseaux vides qu'il n'y a pas moyen de remplir, bien que, s'ils étaient remplis, on pût en faire un excellent instrument de défense contre Philippe, et couper court, par la sauvegarde de certaines positions maritimes, à son système de « blocus continental ».

2° La guerre sacrée : Philippe, vengeur d'Apollon. — En bonne

posture du côté des voies commerciales, Philippe appelle à son aide la religion. Il profite d'une querelle survenue entre les Amphictyons et les Phocidiens, à propos du temple de Delphes, pour s'ériger en vengeur d'Apollon et obtenir libre passage vers le sud. Ses soldats marchent le casque couronné de lauriers. Ce n'est pas une guerre, c'est une « croisade ». La majorité des cités grecques applaudit à ce zèle pieux. Par cette intervention, Philippe confond les arguments de ceux qui le qualifient de « barbare ». Non seulement il se comporte en Grec, mais il prend la défense d'une des plus vieilles institutions qui aient jamais relié les cités grecques. En vain les Phocidiens utilisent les trésors du temple de Delphes pour recruter des mercenaires. Cet acte de banditisme sacrilège ameute contre eux l'opinion hellénique. Athènes et Sparte, qui au fond comprennent que ces bandits sont les défenseurs de l'indépendance de la Grèce, n'osent pas leur porter secours. Après quelques péripéties, Philippe triomphe des Phocidiens et, tirant parti de l'auréole que lui donne son titre de vengeur d'Apollon, s'élance vers les Thermopyles pour les occuper. Mais, cette fois, les Athéniens se sont remués, et ont occupé le défilé avant lui. C'est donc partie remise, mais, cette retraite momentanée, Philippe l'opère du moins avec gloire. Le sentiment religieux de la Grèce va conspirer dorénavant avec lui.

3° **L'invasion définitive**. — Reste alors à employer l'invasion directe. Cette invasion, en Thessalie, est déjà une affaire faite. Philippe, profitant de guerres civiles occasionnées par la mort du « tyran » Alexandre de Phères, est descendu dans le pays, selon la vieille formule des grands bandits montagnards, « pour faire la police », s'ériger en redresseur des torts et se mêler aux *vendettas* des principales familles. Son intervention a apaisé en effet des querelles, mais l'impérieux médiateur s'est fait payer pour sa peine. Il a rançonné les Thessaliens en exigeant d'eux le revenu des foires et des villes de commerce, et les sommes ainsi perçues lui ont servi à recruter des mercenaires. C'est une première étape vers le sud. Derrière la Thessalie s'étend

la Béotie, dirigée en fait par la puissante cité de Thèbes. Ennemis des Phocidiens, les Thébains ont accueilli avec joie l'intervention de Philippe dans la guerre sacrée. Ennemis des Athéniens, ils ne sont pas fâchés des pertes infligées à ceux-ci par l'extension des conquêtes macédoniennes. Pourtant le moment arrive où les Thébains découvrent avec effroi combien est redoutable le voisin que les derniers événements leur ont donné. C'est à ce moment qu'arrive Démosthènes, avec une ambassade athénienne, pour les exhorter à oublier tous les griefs passés et à se liguer avec Athènes contre l'ennemi commun. L'alliance est conclue. Les armées athénienne et thébaine réunies marchent contre Philippe, et la bataille s'engage. C'est la fameuse journée de Chéronée, où les Athéniens font d'abord reculer Philippe, mais où le jeune Alexandre, fils de celui-ci, inaugure ses exploits de tacticien supérieur en enfonçant le « bataillon sacré » des Thébains, puis en changeant, par une habile conversion, le triomphe momentané des Athéniens en une irrémédiable déroute. Décidément, l'art militaire des Macédoniens s'est assimilé tous les progrès techniques réalisés par les Épaminondas et les Iphicrate. Il les a même dépassés, et le jeune Alexandre, vainqueur en bataille rangée des troupes les plus solides de la Grèce, pourra marcher à ses conquêtes avec des soldats dignes de lui (338).

L'anarchie entre cités rend inévitable le triomphe des Macédoniens. — Philippe a vaincu la Grèce parce qu'il a imité les Grecs et s'est inspiré de leurs progrès sans leur prendre cette *division en cités* qui paralysait leur résistance. Nous avons déjà constaté cette anarchie des cités devant l'invasion perse; mais, alors, la supériorité de la tactique grecque était si considérable que les masses barbares, après quelques triomphes dus au nombre, purent être rompues et refoulées par les forces de quelques cités seulement. Encore, on se le rappelle, la lutte avait été angoissante. L'écrasement de Léonidas aux Thermopyles et l'incendie d'Athènes par Xerxès avaient fait craindre un dénouement fatal. En effet, Athènes et Sparte, avec quelques

alliés peu puissants, étaient seuls en ligne. Même à Marathon, les Athéniens avaient été obligés de marcher seuls, les Spartiates n'étant pas arrivés à temps. Devant l'invasion macédonienne, l'anarchie subsiste, mais la situation n'est plus la même, car l'ennemi est admirablement discipliné et en possession de tous les secrets de la tactique. Plus que jamais, l'union totale serait nécessaire, et Démosthènes s'en rend bien compte ; mais cette union ne se produit pas, car les intérêts immédiats ne sont pas les mêmes. Sparte, qui voit avec déplaisir les progrès des Macédoniens, ne s'ébranle pourtant pas, parce qu'elle sait que les premiers coups ne seront pas pour elle. Elle s'ébranlera plus tard, quand Athènes et Thèbes auront été écrasées, et sera écrasée à son tour. D'autres cités raisonnent de même. « Chacun, s'écrie avec douleur Démosthènes, semble compter *gagné pour lui le temps employé à la destruction d'un autre.* » C'est le grand vice de la *communauté* hellénique, privée d'une direction qui s'impose. En outre, nous savons que les cités, grâce aux « amitiés » conquises par Philippe, sont divisées. Même quand les patriotes l'emportent, ce n'est pas sans de fâcheux débats qui retardent les mesures à prendre et donnent l'éveil à l'ennemi. Bien différente, à ce point de vue, est la situation de Philippe, roi et chef militaire des clans macédoniens. « Tout ce qu'il jugeait à propos, dit après coup Démosthènes, il le faisait à l'instant sans l'annoncer dans des décrets, sans délibérer en public, sans être cité en justice par la calomnie, ni accusé comme infracteur des lois, sans être obligé de rendre compte à personne, partout souverain arbitre, chef et maître absolu. Pour résister à un tel prince... qu'avais-je à ma disposition? Rien. Le droit même de monter à la tribune, seul avantage que je pusse lui opposer, je le partageais avec ses mercenaires, et chaque fois qu'ils l'emportaient sur mes conseils, ce qui n'arrivait que trop souvent sous divers prétextes, vos résolutions furent prises en faveur de l'ennemi[1]. »

Aussi l'orateur athénien considère-t-il comme un fait tout à

1. *Discours sur la Couronne.*

fait extraordinaire et glorieux cette pauvre petite alliance d'Athènes et de Thèbes conclue au dernier moment. Réunir deux cités rivales en une pareille occasion, quelle merveille! Oui! mais il aurait fallu plusieurs merveilles de ce genre pour arrêter l'invasion.

Nous avons noté à Athènes le rôle de l'amour du bien-être parmi les causes qui paralysaient la défense. Cette même cause agissait en d'autres cités. Le luxe, l'oisiveté, les arts eux-mêmes, les longues conversations philosophiques sous les portiques ou dans les jardins, le dilettantisme élégant, l'amour intense des représentations théâtrales et autres divertissements urbains, ne poussaient pas aux résolutions guerrières, ou poussaient à leur ajournement même lorsque l'intelligence des hommes d'État en avait saisi l'opportunité. « Qu'attends-tu donc pour proposer la guerre? » disait Hypéride à Phocion. — « J'attends, répliquait celui-ci, que les jeunes gens consentent à servir, les riches à payer l'impôt, les orateurs à ne plus voler le public. » En outre, cette corruption et ces douceurs de la vie urbaine produisaient décidément une trop grande rupture d'équilibre entre les montagnards du Nord et les citadins du Sud. Ceux-ci avaient bien la ressource des mercenaires, mais les mercenaires, outre qu'ils manquent de dévouement, coûtent cher, et des sacrifices trop exceptionnels de ce côté obligent précisément à diminuer le bien-être. Notons enfin qu'à Athènes, centre naturel de la résistance, l'esprit critique, développé à outrance, nuisait à l'esprit d'action. Le plaisir d'ergoter, de démontrer, de contredire, de rechercher ce qu'il faudrait faire et *ce qu'il aurait fallu faire*, engendrait une espèce d'ivresse intellectuelle qui nuisait aux initiatives. « Par Hercule! disait Phocion, que de stratèges et combien peu de soldats! » Le trait le plus curieux de cet état d'âme est précisément ce fait que la grande et définitive lutte entre Eschine et Démosthènes, le fameux procès sur la Couronne, se place en l'année 330, sous le règne d'Alexandre, *huit ans après la bataille de Chéronée*. Les chefs-d'œuvre d'éloquence des deux orateurs roulèrent précisément sur *ce qu'il aurait fallu faire*, à une époque *où il n'y avait plus rien à faire*, et le succès de ce

procès sensationnel n'en fut que plus grand. Eschine, vaincu, dut s'exiler, et l'opinion donna définitivement raison à l'orateur patriote, ce qui prouve un autre fait intéressant, à savoir que la domination macédonienne, s'adaptant en Grèce à la nature des choses, laissait aux cités une autonomie très large, et une curieuse indépendance dans l'expression des sentiments les plus hostiles aux dominateurs.

Philippe est donc vainqueur, et sa victoire l'impose à toute la Grèce. Mais il triomphe en Grec, en civilisé, en calculateur. Il rend à Athènes ses prisonniers sans rançon, il prodigue çà et là des démonstrations d'amitiés ; il se rend à Corinthe et convoque les députés de toutes les cités grecques. Il leur parle, non en maître, mais en ami puissant, comme parlait Agamemnon à ses fidèles. Il demande et obtient le titre de généralissime des Grecs, et se fait promettre par chaque cité un contingent de guerriers d'élite. Il communique à son auditoire ses plans de conquistador, et soulève l'enthousiasme en parlant de revanche contre les Perses. Il donne, pour mieux gagner les cœurs, des fêtes splendides, et meurt enfin sous le poignard, non d'un Grec, mais d'un Macédonien qui avait contre lui une *vendetta* personnelle. Mais cette mort ne fait que remettre le pouvoir aux mains d'un homme encore plus étonnamment doué que lui, et dont le génie individuel, merveilleusement d'accord avec les circonstances sociales qui lui permettent de donner toute sa mesure, va donner au monde un spectacle stupéfiant.

XII

LA PROJECTION DU TYPE GREC EN ASIE
LE ROLE D'ALEXANDRE

Les conquistadors perfectionnés et la Toison d'or de Perse. — Alexandre le Grand est un chef de clan albanais très intelligent, porté par les circonstances à une situation unique où ses qualités de « grand bandit » pourront se déployer à loisir. Plus de deux mille ans plus tard, ce sera le même cas pour Napoléon, grand bandit corse, élevé lui aussi supérieurement, comme l'élève d'Aristote.

Alexandre, après une jeunesse aventureuse, au cours de laquelle il avait été « banni » par son père, puis soutenu par un clan d'amis personnels, puis rappelé selon la formule classique de tant de héros hellènes, arrive au pouvoir au moment où toutes les cités grecques, après tant de luttes entre elles, viennent d'abdiquer leur indépendance en faveur de Philippe, et où ce triomphe consolide l'union des clans montagnards macédoniens, laborieusement opérée par ses prédécesseurs. En outre, Alexandre arrive à une heure où les soldats de métier, grâce au développement du condottiérisme, ont atteint la perfection de leur art, et où l'écrasante supériorité de cet art militaire hellénique s'est révélé à plusieurs reprises par des expéditions d'aventuriers armés en Asie, notamment par celle des Dix Mille et par celle d'Agésilas. Plusieurs fois l'empire perse, riche proie convoitée par les *conquistadors* de la Grèce, a failli s'écrouler

sous leurs coups, et, si les conquistadors ont échoué, l'échec a été dû seulement à leur trop petit nombre, ainsi qu'à l'anarchie des cités qui, royalement entretenue par l'or des Perses, continuait à sévir derrière eux.

Alexandre se voit donc à la tête des Macédoniens, montagnards belliqueux, doués d'une grande force expansive, exactement comme les Albanais d'aujourd'hui. Il se voit à la tête des Grecs, dont un bon nombre, héritiers des bandits montagnards, ont conservé le goût de ces aventures lointaines qui conduisaient leurs ancêtres vers Troie ou vers la Toison d'or. Alexandre est, de plus, un parfait civilisé, merveilleusement instruit, capable, comme n'importe quel Athénien, de comprendre les causes de la grandeur et de la décadence du commerce, d'apprécier la valeur des routes et des débouchés, et de mesurer l'importance utilitaire des opérations stratégiques. Son père Philippe, en occupant toute une ligne de ports depuis la Thessalie jusqu'à l'Hellespont, a montré à quel point l'utilisation des phénomènes économiques entrait dans ses calculs de conquérant. Alexandre est enfin un artiste, un lettré, amoureux d'Homère dont les récits épiques enflamment son imagination juvénile. Il se vante de descendre d'Achille par sa mère, et sa première visite, en abordant l'Asie, sera pour ces ruines de Troie qui contribuent à exalter, par une sorte de mirage intellectuel, son désir naturel de la gloire.

C'est dans ces conditions qu'Alexandre entreprend la conquête de l'immense empire des Perses. Ce pays, pour les Grecs qui ne connaissaient guère que la monnaie d'argent, était attrayant à cause de l'*or* qu'il possédait en abondance. Plus encore que la Colchide pour les aventuriers Argonautes, l'empire des Perses, héritiers des splendeurs de l'empire assyrien, constituait, à vrai dire, une gigantesque « Toison d'or ». Ce même empire, pour des aventuriers *commerçants*, avait encore cet attrait qu'il détenait toutes les clefs de communication avec l'Extrême-Orient et la haute vallée du Nil, et régentait, par ce fait, le transport des denrées rares et coûteuses. Notons en effet que la Phénicie, dont le grand port était Tyr, était soumise à la Perse, que

celle-ci dominait également l'Égypte, malgré de fréquentes rébellions de celle-ci, et que, du côté du nord, cette domination s'étendait jusqu'au Turkestan actuel, ce qui barrait les routes de la Caspienne, et rendait la Grèce dépendante d'un seul peuple pour toutes ses transactions avec l'au-delà.

Or, ce peuple perse, ou plutôt cet amas de peuples réunis sous les « grands monarques » perses, n'était en fait qu'une juxtaposition de vastes groupes communautaires, exploités par des satrapes, et immobilisés dans la routine propre aux peuples demeurés très voisins de la formation patriarcale. Les causes qui avaient poussé dans la cité grecque au développement du type guerrier : bannissements, montagne voisine de la ville, retours de bannis, guerres de vallées à vallées, alertes continuelles dues à la proximité d'adversaires toujours en éveil, n'avaient pas agi dans ces territoires asiatiques. Si le type guerrier se présentait parfois, c'était un type barbare, directement issu du cavalier nomade, ignorant des progrès de la tactique, appliquant à la guerre des procédés naïfs et enfantins. Les Perses, dont le territoire englobait une partie des steppes herbues de l'Asie centrale, disposaient d'une nombreuse cavalerie, mais mal formée à son rôle d'arme *spéciale*, et ne sachant pas, comme la cavalerie macédonienne, combiner méthodiquement ses évolutions avec celles d'une savante infanterie. Ils avaient encore des chars armés de faux, dispositif efficace peut-être avec des ennemis qui ne savent qu'avancer en cohue, mais dérisoire avec des guerriers de métier rompus à toutes les manœuvres. Tout bien compté, ce que les Perses avaient de plus redoutable, c'étaient les mercenaires grecs qu'ils payaient et qui, malgré la soumission des cités à Philippe, leur arrivaient encore par petits groupes ou isolément. Mais Alexandre, avec les ressources dont il disposait désormais, pouvait opposer à ces condottieri des troupes plus nombreuses et plus homogènes. La Perse, longtemps convoitée en vain, et quelque temps défendue par l'or qu'elle avait semé à travers les cités grecques, allait tomber enfin sous le coup de *conquistadors perfectionnés*.

Première partie de l'itinéraire d'Alexandre : la monopolisation des rivages et la ruine de Tyr. — Nous ne retracerons pas en détail l'histoire des batailles d'Alexandre. Mais son itinéraire mérite d'être considéré un instant.

Alexandre procède en bandit montagnard *terrien*. Il ne prend pas la route de mer, bien qu'il ait à sa disposition la flotte athénienne. Il se sent plus à son aise dans les marches de terre, même fatigantes et extraordinaires, et, probablement, il n'est pas sûr du personnel qui pourrait monter sa flotte. La marine perse, grâce à la Phénicie et à la récente alliance d'Athènes avec le grand roi, est d'ailleurs assez redoutable. C'est à revers qu'Alexandre veut frapper cette puissance maritime, et son premier souci sera de *fermer à la Perse les routes de la mer*. De là les trois premières opérations de sa conquête : 1° le ralliement des rivages d'Asie Mineure ; 2° la ruine de Tyr ; 3° l'occupation de l'Égypte (334-332).

Alexandre emmène trente mille fantassins d'élite, plus cinq mille cavaliers. C'est tout, mais c'est trois fois plus de monde que n'en avaient les Dix Mille. Il franchit l'Hellespont et pousse une pointe vers l'est jusqu'au Granique, pour culbuter une première armée perse, après quoi il tourne au sud, occupe Sardes, capitale de la Lydie, et revient vers l'ouest, pour rejoindre le littoral jusqu'à Phasélis, limite des cités grecques. Cette promenade, le long de la côte, a deux buts : 1° insurger les cités grecques d'Asie contre les Perses et les « rallier » à sa cause ; 2° intercepter l'arrivée des mercenaires grecs que les Perses font venir à prix d'or. Le Rhodien Memnon, chef de ces mercenaires, était le principal appui de Darius, mais les satrapes, obtus et jaloux, contrecarraient ses mesures. Un autre chef de mercenaires, l'Athénien Charidème, fut étranglé par l'ordre de Darius, à qui ses conseils déplaisaient. Pendant que les éléments de résistance se paralysent ainsi les uns les autres, Alexandre avance. De Phasélis, il remonte momentanément au nord, laissant la route des rivages devenue difficile et peu profitable. Il va occuper une position stratégique au cœur de l'Anatolie, sur la « route royale » qui joint Sardes à Suse ; il passe à Ancyre,

juste au point qui sera, plusieurs siècles plus tard, le théâtre d'une des plus gigantesques batailles de l'histoire, entre les Turcs de Bajazet et les Mongols de Tamerlan. Mais les Perses n'ont pas attendu l'envahisseur sur ces plateaux. Ils ont reculé vers une autre ligne de défense, et ont choisi assez naturellement Issus, c'est-à-dire l'angle que forme le rivage de l'Asie Mineure, rencontrant celui de la Syrie. C'est un tournant auquel Alexandre doit fatalement passer. Il y passe en effet, sur le corps des Perses, et, immédiatement, au lieu de marcher vers « la capitale », comme la théorie semblerait le conseiller, il continue de descendre vers le sud, le long de la côte de Phénicie. C'est ici que prend place une des opérations de guerre les plus difficiles et les plus acharnées qu'ait réalisées Alexandre : la prise de Tyr. Alexandre, en Grec consommé, sait que la ruine de Tyr vaut la conquête de la mer. De là le formidable coup de collier qu'il donne en cette occasion, et l'obstination exceptionnelle qu'il met à briser la résistance acharnée des Tyriens.

Tyr détruite, Alexandre continue à tourner le dos à Darius, et s'élance vers l'Égypte. Il n'a pas de peine à détacher de l'empire perse ce pays si particulier, qui supportait avec peine le joug de ses dominateurs. Mais, précisément parce que ce pays est très particulier, Alexandre a besoin de le ménager particulièrement. Souple et politique, il se plie aux mœurs et aux superstitions des Égyptiens, fait le pèlerinage de l'oasis d'Ammon, s'érige en dieu aux yeux de ce peuple religieux par excellence, et, tandis qu'il s'efforce de frapper les imaginations égyptiennes, il inspecte le pays pour voir quel profit on peut tirer, avec les ressources grecques, de son exceptionnelle situation.

La mainmise du type grec sur l'isthme de Suez : Alexandrie. — L'isthme de Suez, selon qu'il est entre des mains civilisées ou barbares, a le don d'orienter d'une façon ou de l'autre tout l'axe économique d'une grande fraction de l'humanité. C'est là que deux mers, baignant deux mondes différents — et à productions différentes — se rapprochent le plus. En outre, cette route de mer croise une route de terre des plus importantes.

celles qui va de l'Afrique intérieure à l'Asie civilisée par la vallée du Nil et l'étroite bande de territoire comprise entre les déserts arabiques et la mer de Syrie. Depuis longtemps les Grecs avaient saisi l'intérêt qui s'attachait à l'occupation de ce point du globe, et un attrait puissant les y amenait. Pendant plusieurs siècles, à de nombreuses reprises, ils avaient fait leur apparition dans le Delta. Ils y apparurent d'abord comme voyageurs, puis comme colons commerciaux, puis comme mercenaires. En pleine guerre du Péloponèse, on voit Athènes oublier Sparte pour envoyer une flotte en Égypte. Une ville grecque, nommée Naucratis, s'était fondée dans le delta sous la protection des rois du pays. D'antiques légendes contribuaient à rapprocher les deux peuples : celle d'Égyptus frère de Danaus, celle de l'Égyptien Cécrops abordant en Attique, celle d'Hélène retrouvée en Égypte par Ménélas. Mais, jusqu'alors, les Grecs n'avaient apparu à l'embouchure du Nil qu'en petit nombre, et leurs opérations, soit commerciales, soit militaires, avaient toujours été subordonnées au bon plaisir d'un pouvoir supérieur. Avec Alexandre, le colon grec arrive en maître, et peut réaliser enfin des rêves grandioses. Il s'agit de faire surgir en ce point du globe le centre commercial du monde connu. A Tyr qui vient de s'écrouler, va succéder Alexandrie.

La fondation d'Alexandrie est l'acte le plus significatif et le plus décisif d'Alexandre. C'est celui qui exprime le mieux le mouvement d'expansion de la race, attirée vers l'Orient par la possibilité nouvelle, subite, magnifique, d'exploiter des routes dont on ne tirait pas tout le parti convenable et des pays que la barbarie de leurs habitants peuvent faire considérer comme « neufs ». La mer Rouge va enfin être « mise en valeur » par des gens capables, et la route de terre, elle aussi, débarrassée de l'insécurité qui régnait au temps des satrapes, contribuera largement à la prospérité du nouveau centre commercial.

Deuxième partie de l'itinéraire d'Alexandre : la route de l'Inde par terre. — A l'Égypte se termine la partie côtière de

l'épopée d'Alexandre. Maître de la mer par le cirque entier de rivages qui borne à l'est la Méditerranée, le conquérant, ayant d'ailleurs rafraîchi et augmenté ses troupes, commence la partie continentale de son invraisemblable promenade, et marche enfin sur la région mésopotamienne, où sont massées, toujours immenses, les forces de Darius. C'est à Arbèles, non loin de Ninive, que se livre la « bataille monstre ». Plus d'un million de sujets perses y figurent, d'après les historiens. Le récit détaillé de l'action montre avec un éclat aveuglant la supériorité de la tactique gréco-macédonienne. En effet, Alexandre triomphe d'une armée qui l'enveloppe, en faisant front de toutes parts. Chaque « unité de combat » du conquérant se comporte comme une citadelle mouvante au milieu d'une cohue d'assaillants incommodés seulement par leur nombre. La victoire est un massacre, et, dès lors, l'invasion prend l'aspect d'une promenade triomphale. Alexandre entre dans Babylone, dans Suse, dans Persépolis, dans Ecbatane. La « Toison d'or » est conquise. Des trésors immenses sont pillés. Les soldats reçoivent des parts de butin inouïes. Le seul trésor de Persépolis fournit, dit-on, 660 millions de francs. A Darius assassiné succède le satrape Bessus, qui bat en retraite vers le nord-est, où Alexandre le poursuit. Il s'enfonce dans les profondeurs de la Bactriane, à des distances de la mer que les Grecs n'avaient jamais atteintes, traverse des chaos de montagnes, pénètre jusqu'à l'Iaxarte (Syr-Daria), au cœur du Turkestan actuel, et, finalement, après une course en zigzag qui paraît trahir des intentions exploratrices, s'avance jusque dans l'Inde, non sans avoir reconnu, dans l'Afghanistan actuel, l'importance commerciale et stratégique de la position d'Hérat, où il fonde encore une Alexandrie. A son retour, il fait reconnaître les bouches de l'Indus et longer le golfe Persique. L'idée d' « utiliser » pratiquement ses aventures ne quitte pas un instant cet aventurier (332-325).

Un nouveau type de colonies grecques : les villes d'étapes de l'intérieur. — Dans l'intérieur, de loin en loin, Alexandre fonde des villes, dont plusieurs dureront longtemps. Ces villes, d'après

un auteur, sont au nombre de soixante. Ses lieutenants vont en fonder d'autres après lui. Cette « colonisation » spéciale s'accomplit à la fois selon les nécessités de la situation et les lois de la race. Les colonies sont avant tout des *garnisons* militaires qui s'éparpillent pour garder les points stratégiques, mais ce sont en même temps des *marchés* bien choisis où des commerçants, sous la protection des militaires, s'empressent de mettre à profit l'ouverture des nouvelles routes et l'inauguration d'une précieuse sécurité. Avec les soldats et les commerçants s'installent, surtout dans les centres importants, les *hauts fonctionnaires* d'origine macédonienne ou hellénique, enrichis des dépouilles des satrapes ou autres dignitaires de l'empire déchu. Mais ces colonies grecques ont ceci de nouveau qu'elles sont *loin de la mer*. En outre, elles constituent des groupements espacés, non pas *noyés*, si l'on veut, dans l'Océan barbare, mais réduits, dans cet Océan, à l'état d'*îlots citadins*, où va se cantonner la civilisation des vainqueurs.

Peu de temps après la mort d'Alexandre, le nombre des villes grecques semées ainsi à travers l'Orient va déjà s'élever à plusieurs centaines. Nous sommes ici en présence d'un phénomène neuf, quoique dérivant toujours du caractère hellénique. Jusqu'alors, les cités grecques se propageaient par mer, de rivage à rivage. Mais, dans cet ordre d'idées, tout est fait ou à peu près. C'est par terre que se fait maintenant l'expansion, *grâce au chemin victorieusement frayé par un chef montagnard*, qui d'ailleurs a eu pour premier soin d'assurer derrière lui les routes maritimes. Aussi ces colonies de nouveau style ont-elles forcément des fondateurs guerriers. Elles ont la physionomie « moderne » des villes créées tout d'un coup. Leurs longues rues, tirées au cordeau, sont bordées de palais et de portiques. En outre, au lieu de se rattacher à une *cité-métropole*, elles ne se rattachent plus qu'au grand chef macédonien qui les a créées. Elles font partie intégrante d'un vaste empire, tout en conservant, bien entendu, certains privilèges municipaux. Par elles, et grâce à leur rayonnement, la langue grecque se répand dans une bonne partie de l'Asie. Que l'on se rappelle l'inscrip-

tion mise par Pilate à la croix de Jésus. Cette inscription n'est pas seulement en hébreu, langue indigène, et en latin, langue des autorités. Elle est encore en grec, langue de tout ce qui représente alors la « civilisation » dans l'Orient tout entier.

En un mot, c'est sous le coup d'un grand bandit montagnard civilisé que s'écroule l'empire perse. C'est sous la protection militaire de ce conquérant que les Grecs affluent. C'est comme citadins, dans des villes nouvelles ou restaurées, que s'intallent ces Grecs. Et ce sont ces villes nouvelles qui servent de levain pour faire fermenter, autant qu'il se peut, la pâte orientale, c'est-à-dire pour y introduire plus de commerce, plus d'art militaire perfectionné et plus de culture intellectuelle, choses dans lesquelles les nouveaux venus sont depuis longtemps supérieurs.

Le commerce en possession de ressources nouvelles : débouchés, sécurité et grands travaux. — Le commerce, avec l'épopée d'Alexandre, acquiert des ressources nouvelles.

Les Grecs n'avaient pas, avec les pays d'Orient un peu lointains, des relations commerciales très intenses. La route de mer, dans le fond de la Méditerranée orientale, leur était disputée supérieurement par les Phéniciens, et les routes de terre, par l'Asie Mineure ou le pied du Caucase, manquaient jusqu'alors de sécurité. C'est, on se le rappelle, par l'Hellespont et le Bosphore que passait une grande partie du trafic athénien. Ce trafic exploitait surtout la mer Noire et n'entamait guère l'Orient que par les rivages avancés de l'Asie Mineure. Après Alexandre, les Grecs sont libres de s'élancer aussi loin qu'ils le veulent. D'un côté, l'isthme de Suez est à eux, leur ouvrant la mer Rouge. De l'autre, les villes nouvelles gardent les étapes de la route des Indes. Certaines de ces villes sont des rendez-vous de caravanes venues de tous les côtés et entendent parler soixante-dix langues. Jamais les commerçants de Milet, d'Athènes ou de Corinthe n'avaient été à pareille fête. Le commerce, dans un champ démesurément agrandi, va pouvoir se faire sur une plus vaste échelle. Le numéraire, jadis clairsemé, circule à flots. L'or fait à l'argent une victorieuse concurrence. Le négociant hellène

est même mieux partagé que l'ancien négociant phénicien, puisqu'il détient à la fois les rivages du fond de la Méditerranée et tout l'arrière-plan des routes de terre. En outre, une police plus forte et une administration plus ferme lui assurent une sécurité supérieure. Enfin, comme Hercule et les demi-dieux, Alexandre et ses lieutenants sont de grands entrepreneurs de travaux publics, tels que ports, canaux, percements d'isthmes, etc. L'un de ces canaux joindra le Nil à la mer Rouge, tandis que la navigation du Tigre et de l'Euphrate, débarrassée d'obstacles anciens, va devenir plus commode. Rien qu'à Babylone, Alexandre fait creuser un port contenant mille vaisseaux. Son lieutenant Séleucus fera de Séleucie, sur le Tigre, un entrepôt tout nouvellement outillé pour le trafic de cette célèbre vallée, jadis dominée et exploitée par Ninive.

L'art militaire en possession de ressources nouvelles. Le machinisme guerrier. — L'art militaire dispose de ressources nouvelles, car, issu de la Cité qui l'a déjà porté fort haut, il a pour patrons des princes immensément puissants et immensément riches, dont les moyens d'action sont fort supérieurs à ceux de la Cité. Ces moyens d'action, même avant la conquête, ont commencé à s'affirmer dans les triomphes de Philippe sur des cités comme Athènes et Thèbes, qui possédaient cependant des troupes de choix. Il s'affirme, à l'heure même où Alexandre est en Orient avec le gros de ses forces, par le facile triomphe de son lieutenant Antipater sur les Lacédémoniens, qui ont cru le moment favorable pour l'attaquer. Il va s'affirmer, sous les successeurs d'Alexandre, par des inventions de machines énormes et coûteuses, surtout pour les sièges, par des constructions de navires monstres à seize rangs de rames superposés, sortes de machines flottantes maritimes que les Athéniens, au plus beau temps de leur puissance navale, n'auraient jamais imaginées. Le fils d'un des lieutenants d'Alexandre, Démétrius, fut même surnommé Poliorcète (preneur de villes), pour ses inventions d'« ingénieur ». Et les Ptolémées, en Égypte, devaient avoir recours à des appareils semblables. Quel chemin accompli de-

puis ces braves Spartiates, lutteurs héroïques, mais absolument déconcertés au pied de la moindre muraille et capables seulement de la surveiller pendant dix ans de suite, l'arme au bras!

La science en possession de ressources nouvelles : le type d'Aristote. — C'est que la science, elle aussi, dispose de ressources nouvelles. Il faut un outillage pour être savant, et les philosophes grecs, pendant longtemps, n'avaient pas eu un grand outillage. Aussi s'abandonnaient-ils soit au charme de l'imagination, soit aux tentations de la dispute dialoguée, comme il convenait à des hommes issus d'une société où règnent l'art pastoral, la cueillette, la vie urbaine et les loisirs. Mais la documentation fait défaut, ou tout au moins on ne peut se documenter *en grand*. Avec Aristote, précepteur d'Alexandre, se dessine une évolution capitale. Aristote, né à Stagyre, et en contact par sa naissance avec les Macédoniens, a l'esprit pratique des montagnards du nord. Disciple de Platon et nourri de la vie intellectuelle d'Athènes, il a aiguisé son intelligence et profité de tout l'*acquit* de son temps. Mais, précepteur et favori d'un conquérant incomparablement riche, qui fait connaissance avec une foule de pays nouveaux, il est mis, tant par les subventions généreuses de son élève que par des renseignements jusqu'alors inédits, en mesure d'élargir le cercle de ses notions positives. Aristote n'est plus seulement un lanceur ou un remueur d'idées; c'est un *encyclopédiste,* et ce mot seul fait saisir le caractère du mouvement qui va s'accomplir. Observateur, curieux, chercheur, un peu terre à terre, Aristote travaille avant tout à se rendre compte de ce qui est. S'il parle sur la logique, c'est pour *remarquer* les procédés des raisonneurs; s'il traite de la rhétorique, c'est pour *noter* la façon dont s'y prennent les orateurs. Et de même pour tous les sujets, qu'il s'agisse de métaphysique ou d'animaux, du souverain bien ou des constitutions politiques. Aristote avait épluché une à une cent cinquante-huit constitutions de cité. Voilà comment il travaille, et Platon, son maître, l'appelait « le liseur ». Alexandre n'essaya pas de le corriger de ce défaut, puisqu'il lui donna huit cents ta-

lents (seize cent mille francs) pour s'acheter des livres, ce qui était un luxe inouï. On a dit que l'âge de la « science livresque » avait commencé avec Aristote. Jamais, en effet, on n'avait rencontré cette vaste *systématisation*, cette universelle réduction en formules, et pour ainsi dire en « dictionnaire », de tout le savoir accumulé jusqu'alors. C'est que les conditions antérieures étaient peu favorables à ces « conquêtes » de l'érudition, comme elles étaient peu favorables aux « conquêtes » matérielles de la Cité. Qu'on songe à l'émiettement de ces cités grecques, au coût des manuscrits, à la difficulté de les reproduire, à la petitesse des moyens dont disposaient les plus riches citoyens de chaque république, d'ailleurs en butte aux accusations, aux bannissements, à toutes les tracasseries des multitudes démocratiques, et l'on comprendra que, si des génies brillants pouvaient s'élever, des collections patientes de livres et de choses pouvaient difficilement se créer. Ces difficultés se trouvent bien diminuées pour Aristote et les successeurs d'Aristote. Les cités unies, la sécurité augmentée, des Mécènes riches et stables, des renseignements nouveaux arrivant de pays éloignés : tout cela est favorable à l'essor de *savants* proprement dits, amis des recherches d'érudition et du travail tranquille, heureux de profiter de ce qui a été su avant eux sans avoir à recommencer les mêmes recherches, et s'attachant volontiers à extraire la moelle des travaux antérieurs, en les commentant judicieusement, plutôt qu'à fabriquer des théories personnelles. En un mot, la fantaisie scientifique décline et nous sommes à l'aurore de l'érudition.

L'art en possession de ressources nouvelles : perfection technique et raffinement. — L'art, enfin, est en possession de ressources nouvelles. Il peut profiter, lui aussi, de trouvailles accumulées, et, d'autre part, les « commandes », grâce à la richesse de ses protecteurs, ne lui manquent pas. Les princes macédoniens aiment l'art, comme Philippe, comme Alexandre, parce qu'ils sont des Grecs, des civilisés, des descendants de bannis urbains redescendus dans leur ancien milieu. Opu-

lents et puissants, ils peuvent entreprendre des travaux grandioses, et ne reculent pas quelquefois devant le colossal (témoin le fameux colosse de Rhodes). Ils aiment à restaurer les cités antiques et déchues, et à leur donner un cachet de splendeur. Mais ce qu'il importe d'établir, c'est que l'expansion prodigieuse du type grec favorise le raffinement dans les arts, avec le triomphe des *procédés*, désormais bien connus et bien catalogués par tous les artistes. Les difficultés matérielles sont vaincues : les peintres possèdent toutes les drogues nécessaires à la variété des couleurs; les sculpteurs ont fait les études et les camparaisons nécessaires à l'établissement d'un certain code de proportions harmonieuses dans le corps humain. Cela ne veut pas dire que les artistes de cette époque soient, au point de vue de la beauté pure, supérieurs à ceux de l'âge précédent. C'est là une question d'esthétique dont nous n'avons pas à nous occuper. Constatons seulement que, de l'aveu de tous, ils sont plus riches en *savoir-faire*, et que leur éducation technique est absolument achevée. Ils recherchent la vérité, le mouvement, la grâce, l'originalité. Ce qui contribue à donner à l'art plus de ressources, c'est le choix plus libre des sujets. Nous avons déjà vu, dans la période précédente, l'art moins esclave de la cité et des traditions religieuses. Le phénomène, qui s'était dessiné avec la décadence de l'esprit de cité, s'accentue naturellement avec les conquêtes macédoniennes, qui diminuent de plus en plus le règne de cet esprit. L'art devient plus profane, plus complaisant pour les caprices individuels des riches Mécènes. C'est l'époque d'Apelle de Colophon, peintre favori d'Alexandre, dont on disait qu'il résumait tous les dons de ses prédécesseurs. C'est l'époque du sculpteur Lysippe de Sicyone, qui recherche l'« effet » par des proportions nouvelles. Des anecdotes couraient sur l'extraordinaire habileté avec laquelle Apelle imitait la nature et sur les méprises que cela causait. Du reste, le « tour de force » commençait à tenter. Pausias, autre peintre de ce temps, avait fait un tableau où une femme, en train de boire, levait une bouteille transparente à travers laquelle on voyait sa figure. La mosaïque devient à la mode et

commence à produire d'ingénieuses fantaisies. Vers la même époque, la sculpture produit le célèbre Laocoon, où l'expression du mouvement est poussé à un degré inconnu jusqu'alors. Ces quelques traits, que nous choisissons entre bien d'autres, donnent une idée de l'orientation de l'art et de la façon dont il ressent le contre-coup de la transformation sociale. Du reste, à l'exemple d'Alexandre, les divers « grands chefs » qui lui succèdent sont des lettrés, des hommes de goût, et même des amoureux de la beauté. Démétrius Poliorcète, assiégeant Rhodes, avec ses fameuses machines, ordonne à ses « artilleurs » d'épargner un faubourg de la ville, de peur d'atteindre la maison du peintre Protogène, qui est en train de travailler à un grand tableau. Si l'on veut bien maintenant se souvenir de ce que nous avons dit en parlant des Héraclides, et de la légende qui donne Jupiter, le bandit olympien, pour père aux neuf Muses, on ne s'étonnera pas de voir les montagnards macédoniens déployer, dès leur descente, un tel amour pour les choses de l'art. Peut-être ne pouvaient-ils pas rendre cet art plus parfait, celui-ci ayant atteint la perfection en vertu des causes antérieures, mais du moins pouvaient-ils multiplier les productions artistiques, les varier et leur fournir l'occasion d'étonner encore, tantôt par la grandeur inusitée, tantôt par le fini des détails, tantôt par des « effets » curieux, tantôt par une grâce un peu molle qu'on ne pouvait connaître à l'époque austère où l'inspiration patriotique et religieuse renfermait en des limites relativement étroite le choix des sujets.

La persistance du clan chez les vainqueurs ; les luttes entre les lieutenants d'Alexandre. — L'origine des Macédoniens, qui se révèle dans leur aptitude à comprendre et à protéger les beaux-arts, se révèle aussi par les luttes de clans qui les accompagnent dans leurs succès et leur grandeur. Nous avons dit qu'Alexandre, dans sa jeunesse, avait connu ces luttes de clans chez son père et mené l'existence d'un proscrit, avant de mener celle d'un vainqueur. Plus tard, au plus fort de ses victoires, il eut à réprimer des mutineries et des *grèves* de ses soldats.

Une fois, malgré des distributions d'argent toutes récentes, vingt mille d'entre eux veulent partir, et le conquérant est obligé, comme les héros d'Homère, d'employer l'*éloquence* pour les retenir auprès de lui. L'amitié, chez lui comme chez cet Achille qu'il admirait si passionnément, occupait une large place dans son cœur. Son ami Ephestion étant venu à mourir, il se livra, comme Achille lors de la mort de Patrocle, à une douleur effrayante, fit à son favori des funérailles qui coûtèrent plus de cinquante-deux millions, et songea à le faire adorer comme un dieu. Dans certains festins qui dégénéraient en orgies, cet homme supérieur perdait sa raison et allait jusqu'au meurtre. Rien d'étonnant si, une fois cet homme disparu, et il mourut à trente-trois ans (323), ses lieutenants se soient disputé l'empire les armes à la main. Pendant vingt-deux ans se poursuivent des luttes confuses, où les opérations militaires se mêlent aux meurtres individuels. C'est la guerre des clans albanais transportée sur un théâtre démesurément agrandi. C'est au cours de ces luttes que se distingue comme capitaine Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, contre qui se sont ligués les autres généraux. Séleucus, un de ceux-ci, exécute pendant le même temps une nouvelle expédition dans l'Inde, où il pousse plus loin qu'Alexandre et d'où il revient chargé d'immenses dépouilles (toujours l'attrait des « toisons d'or »). Enfin, après bien des heurts, l'empire finit, sous l'influence victorieuse de la configuration des lieux, par se diviser en trois royaumes correspondant à peu près aux trois parties du monde : Europe, Asie, Afrique, autrement dit Macédoine, Syrie, Égypte. Quelques états secondaires, Pergame, Pont, Bithynie, Arménie, Cappadoce, subsistent en Asie à côté de la Syrie. Les chefs macédoniens qui s'implantent dans ces royaumes, grands ou petits, entrent peu à peu dans la peau des anciens monarques ou satrapes d'Orient, tout en conservant quelque chose de la civilisation grecque, ce qui les élève au-dessus des types précédents.

Le réveil des rivages d'Asie : Pergame et Rhodes. — Avec

cette infusion d'éléments grecs, les rivages d'Orient se relèvent, et le centre de gravité du commerce hellénique se déplace nettement de l'ouest à l'est. Beaucoup de Grecs, et parmi eux, évidemment, ceux qui possèdent au plus haut degré l'esprit d'entreprise, ont émigré en Asie ou en Égypte, pour utiliser les nouvelles ressources mises à la disposition du génie mercantile. Comme après le retour des Héraclides — et la descente des Macédoniens n'est-elle pas un retour d'Héraclides? — la sphère brillante de l'activité hellénique se transporte de l'autre côté de la mer. Nous avons parlé et reparlerons d'Alexandrie. Mais, en Asie Mineure, l'ancienne Ionie a un regain de prospérité. Éphèse reprend une importance qu'elle aura encore au moment du christianisme et des épîtres de saint Paul. Mais le centre de cette activité s'établit à Pergame, à l'entrée de la « route royale » d'Asie Mineure. Là semblent se régénérer, sous les Attales, les richesses de Crésus qui les avait précédés au même endroit. Sous l'action de cette richesse, Pergame reprend le rôle de Sardes et devient une ville splendide, couverte de monuments somptueux, où les princes collectionnent les manuscrits et encouragent les arts. Un autre centre dont la prospérité devient éclatante, c'est Rhodes. Cette île, située au point où la côte d'Asie Mineure, après avoir couru du nord au sud, s'infléchit brusquement de l'est à l'ouest, constitue une étape obligatoire, un entrepôt tout indiqué pour les marchandises venant d'Orient par mer. C'est pour elles le carrefour à partir duquel elles vont s'acheminer, soit vers l'Ionie, soit vers la Macédoine, soit vers la Grèce. C'est le complément d'Alexandrie trop éloignée de l'ancien monde grec. On signale à Rhodes, à cette époque, un grand afflux d'étrangers, et d'étrangers riches. Des bannis de distinction s'y réfugient. Des « rentiers » s'y installent. Des écoles célèbres s'y fondent. Des philosophes, pouvant « vivre », ont le loisir d'y « philosopher ». La richesse de ces commerçants leur permet de déployer au besoin pour leur défense, comme c'est le cas pour les grandes villes de commerce lorsqu'elles sont assiégées, un acharnement spécial appuyé sur un grand luxe de remparts et de machines. Ces

hommes riches défendent énergiquement leurs richesses, et par des moyens que seule la richesse fournit. Mais dans les grands centres de ce genre, si le caractère hellénique continue à dominer, le type n'est pas sans emprunter quelques traits à celui de la grande cité maritime phénicienne. L'Orient, peu à peu, va déteindre sur le Grec, et nous tâcherons d'apprécier, à propos d'Alexandrie, la valeur de cette influence. Ce qui est certain, toutefois, c'est que tout le décor de la vie grecque, importé par les vainqueurs, s'impose à ces cités nouvelles ou rajeunies. A en juger par le spectacle des ports, des temples, des théâtres, des places publiques, on y retrouve Athènes ou Corinthe *en plus grand*. Et pourtant elles seront moins illustres, car l'illustration ne dépend pas exclusivement de la grandeur, mais encore de l'intérêt qui s'attache aux choses dont certains écrivains privilégiés ont supérieurement écrit. C'est la même cause qui rend les batailles entre successeurs d'Alexandre moins intéressantes que celles de la guerre du Péloponèse, bien que le talent des tacticiens y ait été au moins aussi remarquable et le nombre des soldats incomparablement plus grand.

Le déclin des rivages d'Europe : Athènes ville d'études. — Pendant que les rivages d'Orient reprennent l'essor, les rivages de la Grèce déclinent. La Grèce est désormais un accessoire de la Macédoine. Sans doute, des velléités d'affranchissement se sont fait jour depuis le triomphe de Philippe. Alexandre, avant de partir pour la Perse, a eu à réprimer une révolte des Thébains. Pendant qu'il est au fond de l'Asie, ce sont les Lacédémoniens qui s'insurgent. A sa mort, c'est Athènes qui veut se ressaisir et l'on voit reparaître Démosthènes, prêchant aux Grecs la liberté. Grâce à un habile chef de mercenaires nommé Léosthènes, les Athéniens et leurs alliés obtiennent d'abord quelques succès. C'est la guerre « lamiaque », du nom de la ville de Lamia en Thessalie. Mais ces succès étaient dus à ce qu'Antipater, gouverneur de la Macédoine, n'avait pas encore concentré toutes ses forces. D'autre part, Léosthènes est tué, et la bataille de Cranon, perdue par les Grecs, leur fait définitivement com-

prendre qu'une puissance militaire supérieure à la leur s'est désormais élevée au-dessus d'eux. Une garnison macédonienne s'installe à Athènes. Démosthènes, traqué par les soldats d'Antipater, s'empoisonne à Calaurie, dans le temple de Neptune. Bientôt même on exige la mise à mort de Phocion. Et ce qui se passe à Athènes se passe ailleurs. L'indépendance des cités est morte. Les rois de Macédoine, à partir de ce moment, jouent pratiquement le rôle de « rois de Grèce », tout en laissant souvent aux cités, par la conservation d'une autonomie habilement contrôlée par eux, l'agréable illusion qu'elles se gouvernent encore elles-mêmes.

Cela ne veut pas dire que le commerce disparaisse de la péninsule. Seulement c'est un commerce inférieur et subordonné. En ce qui concerne spécialement Athènes, on ne peut dire que cette ville devienne une « ville morte ». Au contraire, la sécurité établie par la domination macédonienne paraît y favoriser le tranquille courant des affaires et justifier ainsi les aspirations d'Isocrate, soupirant après un grand gendarme pacificateur. La vérité, c'est qu'Athènes devient un centre secondaire, absolument éclipsé par plusieurs cités d'Asie Mineure, et qu'elle ne peut plus songer à lutter, comme autrefois, pour la suprématie maritime, persuasion décourageante qui influe, en le déprimant, sur le caractère athénien.

Il reste à Athènes une supériorité plus difficile à lui ravir : la supériorité intellectuelle. Elle reste, au milieu du bouleversement général, une ville d'écoles et de lettrés. Son prestige même, à ce point de vue, s'accroît en raison du nombre des territoires nouveaux où l'on se met à parler sa langue, à apprendre son histoire, à admirer ses écrivains antérieurs. C'est une ville où les amateurs et les dilettantes se rendent en pèlerinage, et où l'enseignement du beau langage fleurit toujours. En un mot, la physionomie d'Athènes devient un peu, comme nous le dirions, celle d'une belle ville « de province » au glorieux passé, possédant quelque université remarquable, des sociétés savantes, des monuments, des cicerones, une société pleine de culture et de goût. C'est la « gloire d'Athènes » qui com-

mence et qui, perpétuée par l'éducation scolaire, se transmettra jusqu'à nos jours.

L'abaissement de la cité pousse à l'amusement : la comédie nouvelle. — Depuis la conquête macédonienne, le gouvernement de la cité a moins d'importance et excite moins d'ambitions. Les institutions fonctionnent toujours, mais la conquête du pouvoir est moins profitable. La tentation de la politique, sans disparaître, diminue donc, et deux conséquences en découlent : d'une part, beaucoup d'esprits se laissent dériver du côté de l'amusement; de l'autre, la préoccupation de la vie privée, et des règles qui doivent la conduire, se fait plus fortement sentir.

Il est à noter que le plus grand écrivain qu'ait vu fleurir Athènes après la conquête macédonienne est un poète comique, Ménandre, qu'entourait d'ailleurs un groupe d'autres auteurs presque aussi célèbres, cultivant le même genre que lui.

Les œuvres de Ménandre sont perdues, mais l'on connaît suffisamment le « genre » de cette comédie, dite « comédie nouvelle ». Elle est nouvelle en ce sens qu'elle ne s'égare plus, comme celle d'Aristophane, dans la satire politique. Elle s'attache simplement à mettre en scène les mœurs privées et à ridiculiser ce qui paraît ridicule. Bien qu'il s'agisse des mœurs privées, il est à noter que le lieu de la scène est généralement une place publique. C'est en plein air, en effet, que l'on vivait presque tout le long du jour. De même, dans ces comédies, les hommes jouent un rôle bien plus important que les femmes, ce qui répond à ce que nous avons dit de l'organisation famimiliale, et, parmi les personnages féminins, les courtisanes occupent plus de place que les honnêtes femmes. Elles seules, en effet, « font parler d'elles ». Parmi les types caractéristiques, citons le *parasite*, ou l'homme spirituel, mais pauvre, qui cherche à vivre de son esprit en se faisant nourrir par les riches. La canaille athénienne était bien ce qu'il fallait pour produire cet « auxiliaire du divertissement ». Remarquons encore le *soldat fanfaron*, né des récits pompeux des mercenaires ou des « con-

quistadors » macédoniens. C'est encore le marchand d'esclaves, être vil et ignoble, mais nécessaire, comme pourvoyeur de la débauche, à cette société qui voulait s'amuser. Les démêlés entre pères et fils attestent la dislocation familiale encore combattue par la tradition. La multiplicité des dénouements constitués par la reconnaissance des jeunes filles enlevées sur mer prouve que la piraterie, malgré la police macédonienne, subsistait encore dans l'Archipel, tant il est difficile, même aux chefs les plus puissants, de réagir contre la nature des choses.

Le triomphe incontesté d'Athènes dans la comédie tient en partie à ce que tout le monde, dans cette ville, pouvait comprendre la langue parlée au théâtre, et non seulement la comprendre, mais en saisir les finesses. Tel n'était pas le cas des cités d'Asie, et encore moins d'Alexandrie, où une populace cosmopolite faisait plus ou moins cortège aux hellénisants.

L'abaissement de la cité pousse les esprits sérieux à la réglementation systématique de leur vie privée : épicuréisme et stoïcisme. — Mais l'amusement n'est pas tout dans la vie privée. Bien des gens se posaient cette question : Comment se conduire dans l'existence? Et cette question avait plus d'intérêt pour deux causes : d'abord parce que la conquête du pouvoir était moins attrayante, ensuite parce que la foi dans les dieux se perdait. La religion, sous les coups des sophistes et des philosophes, avait reçu plusieurs brèches. Le scepticisme, des hautes classes où il avait pris naissance, descendait naturellement dans les classes moyennes. De là une certaine angoisse chez les esprits désemparés qui cherchaient à orienter leur vie et, en bons intellectuels grecs, à systématiser leurs actions pour pouvoir, au cours des conversations de la place publique, en raisonner à perte de vue. Cette formation de la conscience, c'est souvent la religion qui y pourvoit. Tel est son rôle normal, et, comme ce rôle correspond à un besoin fondamental, la religion ne peut le laisser échapper sans que quelque autre organisme prenne sa place. Les philosophes deviennent donc directeurs de conscience, et leur vogue s'en trouve accrue. Ils ont plus d'auditeurs

que jamais, car la mode de la philosophie s'est répandue, a gagné de haut en bas, et pénètre jusque dans le peuple. De pauvres gens, comme le jardinier Cléanthe qui étudie la nuit après son travail du jour, font des miracles d'héroïsme pour assister aux « cours » de ces nouveaux prédicateurs. Cet enthousiasme, cette adoration pour les philosophes ne peut venir que de ce que ceux-ci ont su trouver, par un moyen d'action profond et intime, le chemin du cœur, et de ce qu'ils ont des baumes souverains ou prétendus tels pour les blessures de l'âme.

De là l'épicuréisme et le stoïcisme, doctrines qui viennent mettre en système des états d'âme bien anciens et bien appropriés au milieu social hellénique. Comme rien ne se fait sans transition, l'épicuréisme a été précédé par l'école cyrénaïque, fondée par Aristippe, disciple de Socrate, apologiste du plaisir. Le stoïcisme, de même, a pour précurseur Antisthènes, autre disciple de Socrate, fondateur de l'école cynique. C'est d'Antisthènes que Socrate disait : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » C'est Diogène, disciple d'Antisthènes, qui, couché dans une grande jarre, disait à Alexandre : « Retire-toi de mon soleil », et jetait son écuelle de bois en voyant un berger boire dans le creux de sa main.

C'est que la philosophie pratique, aussi bien chez les épicuriens que chez les stoïciens, va tendre à un même but : *la réalisation du bonheur par la modération dans les désirs*. Ce précepte convient à une race naturellement sobre, jouissant, sous un climat heureux, d'une vie facile, et apte à compenser les jouissances matérielles par les délectations de l'esprit. Les deux doctrines se ressemblent donc plus qu'elles ne diffèrent. « Tâchez d'être heureux, dit l'une, mais vous êtes prévenus qu'il faut pour cela être vertueux. » — « Soyez vertueux, dit l'autre, et vous verrez que, par là même, vous serez heureux. » Et le bonheur apparaît sous la forme de l'*ataraxie*, mot qui signifie absence de trouble, et que les Latins ont traduit par *indolentia*, d'où nous avons tiré *indolence*. C'est en ne faisant rien, en fuyant l'effort, l'initiative, les entreprises, que l'on arrive à l'état d'âme idéal. Les stoïciens s'attacheront spécialement au

traitement de la douleur par la suggestion (Douleur, tu n'es point un mal). Les épicuriens insisteront davantage sur les avantages du plaisir, tout en bannissant les plaisirs intenses; mais ils prêcheront également l'acceptation calme de la douleur, quand celle-ci délivre d'une douleur plus grande ou doit procurer un plaisir. C'est surtout plus tard, chez les Romains, que les différences s'accentueront entre épicuriens dégénérés et stoïciens exagérés. Le développement du luxe poussera certains épicuriens à proclamer, sinon officiellement, du moins pratiquement, la doctrine du plaisir immédiat et quelconque. Le stoïcisme attirera, au contraire, ceux qu'une éducation plus ou moins militaire, plus ou moins « spartiate » — on se rappelle l'histoire du petit garçon qui se laissait manger le ventre par un renard — aura prédisposés mieux que les autres à supporter la souffrance. La vanité n'est pas d'ailleurs sans y trouver son compte. Le stoïcien aime à « poser » pour « la galerie ». Et l'on conçoit que, dans une société où l'on vit en plein air, ces sortes de défis peuvent se donner libre carrière.

C'est en plein air, précisément, qu'enseignent Épicure et Zénon, fondateurs des deux écoles. Le premier est célèbre par ses « jardins »; le second par son « portique », dont le nom passe à l'ensemble de ses sectateurs. Et peut-être était-il nécessaire aux « maîtres » de discourir en plein air, car l'affluence, au dire des historiens, était énorme. « Les disciples et amis d'Epicure, dit Diogène de Laërte, étaient si nombreux que des villes entières n'eussent pu les contenir. » Même en faisant la part de l'exagération, cette assertion demeure significative, et l'on peut en conclure que la philosophie, comme le théâtre, jouait un rôle important dans la vie extérieure d'Athènes vers le troisième siècle. Le « mouvement » philosophique n'était pas alors une métaphore. C'était quelque chose de visible comme les cérémonies, les processions et les fêtes publiques. Et l'attrait d'Athènes sur les Romains d'élite, lors de la conquête, n'en deviendra que plus puissant.

XIII

LA DÉFORMATION ET L'ÉCLIPSE DU TYPE GREC. — LE MONDE ALEXANDRIN. — LA GRÈCE DEVANT ROME, DEVANT LES TURCS ET DEVANT L'EUROPE MODERNE.

Alexandrie : le type grec y est entouré et cantonné par la foule cosmopolite. — Nous ne pouvons suivre, dans toute l'Asie sud-occidentale, l'évolution du type grec *projeté en Orient*. Nous avons dit que les émigrants hellènes s'y révèlent comme des fondateurs ou des restaurateurs de villes, qu'ils donnent une magnifique impulsion au commerce et fournissent des artistes, pendant que les chefs macédoniens rajeunissent les dynasties de souverains et procurent à ces régions des chefs remuants, ingénieux, « civilisés », capables d'entreprendre de grands travaux matériels et de patronner richement toutes les manifestations de l'activité intellectuelle.

Nous nous contenterons d'observer le phénomène là où il est le plus intense, c'est-à-dire à Alexandrie.

Alexandrie diffère des cités de la Grèce en ce qu'elle est une très grande ville, bien plus vaste et bien plus peuplée qu'Athènes ou Corinthe. Sa population dépasse peut-être un million d'habitants. Mais c'est un immense caravansérail cosmopolite où les Grecs ne sont pas seuls. Autour du monde « select », représenté par l'élément hellénique, grouille toute une multitude « barbare » : d'abord les Égyptiens accourus de la vallée du Nil, et qui fournissent le fond de la population ouvrière; ensuite des Asiatiques divers, des Phéniciens très probablement,

réfugiés dans ce nouveau port après la ruine de Tyr, des Juifs très nombreux, et toute sorte d'immigrants en quête soit d'un travail, soit d'un moyen d'exploiter celui des autres. C'est la foule anonyme qui passe et repasse, au milieu de laquelle on peut regarder longtemps sans reconnaître personne, et qui donne au nouvel entrepôt commercial de l'Orient plus de ressemblance avec la Babylone antique ou avec le Paris moderne qu'avec les villes modestes de la Grèce. C'est, de plus, une foule rapide, affairée, tumultueuse, se ruant à ses affaires ou à ses plaisirs avec un brouhaha que l'agora d'Athènes ne connaissait point, sauf pour les délibérations de l'assemblée et les procès politiques. Mais ici, la politique est réservée au seul souverain. Ce sont donc d'autres causes qui produisent le tapage, et notamment certaines fêtes, mi-grecques, mi-orientales, qui font courir le public. Une pittoresque évocation de cette foule nous est donnée par Théocrite, poète sicilien, lorsqu'il nous montre, dans un dialogue, deux commères syracusaines fendant la presse pour se rendre à la fête d'Adonis.

« Praxinoé. — Bons dieux! que de milliers d'hommes! Est-ce qu'il faudra percer cette maudite foule? On dirait une fourmilière. Ma bonne, qu'allons-nous devenir? Voici les chevaux de la garde du roi... Cavalier, ne m'écrasez pas! Ah! comme ce cheval se cabre! comme il est fier et rétif! Eunoé! te rangeras-tu? Il tuera son cavalier... Que j'ai bien fait d'avoir laissé mon fils à la maison!... Gorgo, donne-moi la main: toi, Eunoé, prends celle d'Eutychide : tiens-la bien ferme de peur de nous perdre... Ne nous séparons pas, entrons toutes ensemble... Ah! Gorgo? ma robe déchirée!... On nous écrase. Eunoé, allons donc! ferme! un dernier effort! Bien! tout le monde est entré! »

Ne dirait-on pas le spectacle de Paris un jour où il y a « quelque chose à voir? » La presse et la badauderie des grands centres urbains est admirablement saisie par le poète. La « garde à cheval », elle-même, n'est pas oubliée.

On conçoit que, dans cette foule, les purs Grecs se trouvent presque noyés. Pourtant ils se sentent l'élite. Ils ont la richesse

et l'instruction. Le roi est de leur race, puisque les Macédoniens sont des Grecs. Ils ne sont donc pas tentés de baisser pavillon devant la cohue étrangère qu'ils méprisent, mais ils se rapprochent entre eux, se cherchent pour se serrer les coudes, et commencent à constituer une « colonie » à part, dans le sens donné aujourd'hui à ce mot par le langage consulaire. Seulement c'est la « colonie » dominante, celle qui éclipse toutes les autres par son prestige, la seule capable de laisser d'elle une trace durable dans l'histoire, grâce aux écrivains qu'elle possède, et que les autres « colonies » ne possèdent pas.

Il y est dominé par de grands monarques mi-grecs, mi-orientaux : les Ptolémées. — Entouré par la masse cosmopolite, le type grec est encore dominé par une puissance inattaquable : celle du roi, c'est-à-dire du conquistador macédonien qui, entré dans la peau des anciens souverains de l'Égypte, hérite de leur pouvoir absolu et monopolise les pouvoirs publics. Les Grecs d'Alexandrie ont donc beau être une élite ; ils n'ont pas à tirer de leur sein l'organisme d'une Cité. Le Ptolémée, avec sa « garde à cheval », est là pour les décharger de ce soin. Car ce souverain n'est pas seulement l'homme d'une ville et de sa banlieue. C'est l'homme d'un vaste territoire, qui a derrière lui tout un arrière-pays pour le soutenir. Écoutons les éloges fastueux que lui prodigue Théocrite : « Son empire s'étend au loin sur la terre et sur la mer, il comprend des contrées nombreuses et des milliers de nations... Nulle terre n'est plus fertile que l'Égypte au sol bas... Nulle terre n'est plus riche en grandes villes, ouvrages merveilleux des hommes. Elle en a *trois fois dix mille, et encore trois fois mille, trois fois cent, trois fois neuf et deux fois trois*. Ptolémée règne sur toutes ces villes. Il y joint une partie de la Phénicie, de l'Arabie, de la Lybie et de l'Éthiopie aux noirs habitants. Il dicte des lois à la Pamphilie, à la Cilicie, aux Lyciens belliqueux, aux Cariens amoureux des combats, et ses redoutables vaisseaux ont mis les Cyclades en son pouvoir... L'or ne dort pas amoncelé dans son palais, comme la richesse des fourmis travailleuses ; les demeures glo-

rieuses des dieux en ont leur part; car Ptolémée sait offrir aux immortels de riches présents; sa libéralité enrichit les rois généreux, *embellit les villes et récompense les services reçus.* Les poètes ont aussi des droits à sa générosité, et nul ne fait entendre, aux fêtes de Bacchus, un chant harmonieux, sans qu'un don magnifique paye cette habileté. Aussi les interprètes des Muses disent-ils au monde les bienfaits de Ptolémée. Or quel plus bel avantage peut acheter la richesse, qu'une glorieuse place dans la mémoire des hommes? La gloire des Atrides est toujours debout, et les immenses trésors qu'ils emportèrent du palais de Priam ont disparu pour toujours. »

Plus qu'un long exposé, cette citation fait parfaitement voir la situation de la « colonie » grecque d'Alexandrie vis-à-vis de Ptolémée, ainsi que la persistance des caractères grecs dans la domination de ce prince. C'est bien le descendant de ces terribles Mécènes montagnards qui jadis, tout en exterminant les brigands et en faisant la police, goûtaient passionnément les aèdes joueurs de lyre et, par ce culte des Muses, filles de la montagne comme eux, élevèrent le niveau artistique des Grecs de la plaine qu'ils avaient vaincus. Notons un détail de l'éloge de Théocrite : Ptolémée, y est-il dit, a conquis les Cyclades, grâce à la supériorité de sa marine. Il occupe divers postes sur les rivages de l'Archipel. Ce sont autant de points de contact avec la Grèce pure. Tout en s'adaptant avec souplesse aux nécessités de sa situation en Égypte et aux habitudes du peuple égyptien, Ptolémée tient à rester Grec le plus qu'il peut et à continuer du mieux qu'il peut le rôle civilisé d'Alexandre. Tel sera du moins le cas des *premiers* Ptolémées, car, vers la fin de la dynastie, l'influence orientale, distillée sans interruption par toutes les forces du « Lieu », tend insensiblement à prévaloir, ce qui favorisera le retour vers l'inertie et, par contrecoup, la conquête romaine.

Les ressources en livres et en documents favorisent l'érudition et la science. — Comme Alexandre, comme les souverains d'Antioche et de Pergame, le Macédonien, maître de l'É-

gypte, protégeait les lettres, les sciences et les arts. Des arts, nous avons peu à dire. Ils continuent l'évolution indiquée à propos d'Alexandre. C'est le triomphe du raffinement, et aussi celui du luxe privé. La mosaïque est fort goûtée. Les peintures d'appartements, analogues à celles de Pompéi, se généralisent. Le « métier » se maintient, et produit des œuvres célèbres. C'est surtout à Pergame, à Tralles et à Rhodes que brille la sculpture du temps. Les « objets d'art » de fantaisie se multiplient pour satisfaire le luxe. Pour la science, elle se développe dans le sens que faisait prévoir l'œuvre caractéristique d'Aristote. Elle consiste surtout dans l'érudition. Les savants alexandrins sont merveilleusement outillés en *livres*. De l'opulence des Mécènes naissent les bibliothèques, et des bibliothèques naît le type de l'auteur *documenté*, qui est désormais en mesure d'étudier une question à fond, de mettre à profit les travaux antérieurs, de comparer et de commenter les textes. Alors se développent des genres nouveaux : la grammaire, la critique, la traduction. Alors se distinguent Zénodote et Aristophane de Byzance. Alors s'illustre Aristarque, dont le nom deviendra synonyme de parfait critique. C'est l'apparition de ce que nous appellerons les « thèses de doctorat ». La science prend pour objet les livres, et les dissèque. C'est à proprement parler la *philologie*, chose naturellement agréable à des Grecs qui *aiment le langage*. D'autres sciences utilisent les renseignements désormais fournis par l'élargissement des relations commerciales. La géographie devient moins fantaisiste et moins sommaire que jadis. Ératosthènes, en attendant Ptolomée, enregistre dans cet ordre d'idées les connaissances positives de son temps. Mais la science qui invente continue, presque partout, à faire regretter son absence. Il est probable que le travail esclave, dans toute l'antiquité classique, mettait obstacle à la recherche d'innovations industrielles. Une brillante exception éclate cependant, mais pas à Alexandrie ni dans les autres grandes cités de l'Orient. C'est celle du Syracusain Archimède. Cet homme, géomètre, physicien, ingénieur, est bien grec par le goût désintéressé des spéculations de l'esprit et l'enthousiasme intellectuel

qu'on lui prête. Les deux principaux traits qu'on cite de lui en font une figure bien typique. C'est lui qui, ayant découvert dans un bain le principe d'hydrostatique auquel on devait donner son nom, sort aussitôt et, oubliant de se vêtir, se met à courir dans les rues de Syracuse en criant : « J'ai trouvé! » C'est encore lui qui, lors de la prise de Syracuse par les Romains, prise qu'il avait essayé de conjurer par des miroirs ardents qui brûlaient la flotte ennemie, demeure absorbé dans l'étude d'un problème qui le ravit au sentiment des choses extérieures, de sorte qu'un soldat, envoyé par Marcellus pour le conduire auprès de celui-ci, s'irrite de voir le savant ne pas lui répondre, et le perce brutalement de son épée. Si Archimède, comme Théocrite, n'est pas alexandrin, il respire l'atmosphère de la civilisation nouvelle dont Alexandrie est l'un des principaux centres, et d'autres géomètres, moins illustres sans doute, mais savants pour leur époque, se faisaient admirer dans les cités grecques de l'Orient. Tout porte à croire que la combinaison de l'esprit grec, subtil et raisonneur, avec la multiplicité des connaissances apportées par la grande navigation, contribua puissamment aux quelques progrès effectués alors dans l'ordre scientifique. Les Grecs, héritiers de la Phénicie, ne voyaient pas plus de choses que les Phéniciens, mais, plus spéculatifs, ils les méditaient davantage.

La poésie devient raffinée, érudite, amoureuse, supérieure dans les genres inférieurs. — La littérature, à Alexandrie, est sœur de la science. Elle est érudite, elle est « docte ». Les écrivains sont désormais des « gens de lettres ». Ils ont une profession officielle, et on les protège officiellement. La littérature, en effet, devient *une institution d'État*. Le littérateur qu'a distingué le souverain reçoit de lui plus que des encouragements. Il est logé *par son Mécène*. Alexandrie voit s'élever un « Musée », ou « Palais des Muses ». Là, dans une sorte d'enceinte sacree, administrée par un grand prêtre, vivent les grands « intellectuels » du temps. C'est toujours le procédé de l'ancien chef montagnard, jaloux d'inviter à sa table et de réunir autour de

lui les supériorités de l'intelligence : mais ce procédé est devenu formaliste, systématique, adapté aux pompes de l'Orient. Poètes, érudits, savants de toute espèce fraternisent dans ce local. Ils y trouvent des réfectoires, des salles de réunion, des laboratoires et observatoires, des jardins zoologiques et botaniques, et surtout la fameuse Bibliothèque où se trouvent rassemblés, à frais énormes, sept cent mille manuscrits. C'est une pension, c'est un atelier intellectuel, c'est une « Université », où les « beaux esprits » de l'époque, délivrés de tout souci au sujet de la vie matérielle, n'ont qu'à se préoccuper et à s'entretenir des choses de l'esprit, bref une sorte de cage dorée que le satirique Timon d'Athènes caractérise d'un mot assez piquant, mais assez exact, en l'appelant la « volière des Muses ».

Les poètes qui vivent là ne sont pas des nullités, mais leur poésie se ressent fortement des bouleversements qui ont agité le monde grec.

Cette poésie a perdu l'enthousiasme, qui ne peut faire bon ménage avec trop de métier et d'érudition. Elle a perdu la ferveur religieuse, déjà battue en brèche à l'époque précédente par les progrès de la philosophie et qui, avec l'éparpillement de la race au milieu des religions orientales, ne peut que subir de nouveaux chocs. Elle a enfin perdu l'esprit de cité, puisqu'elle est faite désormais pour des cosmopolites, que les affaires d'État ne regardent plus.

La poésie, qui perd ces caractères, en acquiert d'autres qui la marquent de leur cachet.

Elle devient *raffinée,* affectionne la subtilité, les tours de force, les prouesses d'obscurité systématique. Sans doute, on est toujours hypnotisé par la contemplation des grands auteurs devenus classiques; mais, pour ne pas faire comme eux, on reprend les matières qu'ils ont traitées en se battant les flancs pour faire mieux, et l'on fait moins bien. L'emphase et l'amphigouri, si rares jadis, sont à la mode. Le poète Callimaque, pleurant la chevelure que la reine Bérénice a dû se faire couper, s'indigne contre les Chalybes qui travaillent le fer, parce que le fer fait des ciseaux. Il rappelle que les Mèdes, avec ce métal, ont percé

le mont Athos, et il ajoute : « Que peuvent faire des cheveux, quand de telles masses cèdent au fer! » Or Callimaque est un des plus brillants poètes d'Alexandrie. Très distingué aussi, ce Lycophron qui, dans un monologue débité par Cassandre, fille de Priam, s'ingénie à accumuler les allusions mythologiques les plus obscures. Simmias de Rhodes s'amuse à composer des poésies où les vers, de longueur inégale, peuvent être disposés de manière à représenter l'objet que l'on décrit : une coupe, une hache, les ailes de l'Amour. On recherche les titres rares et surprenants, qui « tirent l'œil ». On cultive les énigmes en vers, les « devinettes ». Lycophron, paraît-il, est l'inventeur de l'anagramme. C'est l'exaspération du « métier » et le « tour de force » professionnel.

Cette poésie est *érudite*. Elle s'adresse exclusivement à une élite lettrée. On se demande comment les contemporains eux-mêmes peuvent la comprendre sans dictionnaire. En tout cas, elle ne peut être comprise que des grands liseurs. Un auteur ne se met à un poème de quelque importance qu'après avoir compulsé les ouvrages qui « traitent de la question ». L'archaïsme voulu est un des fruits de cette alliance entre la poésie et la documentation. On fait des tragédies de cabinet, impossibles à mettre au théâtre, mais calquées sur les tragédies admises comme classiques par le « canon » alexandrin. On fait des épopées *pour imiter* Homère, et on les écrit en ionien, parce qu'Homère a écrit en ionien, bien que ce dernier dialecte ne se parle plus. On met même un raffinement singulier à employer un ionien plus pur et plus correct que celui d'Homère. Tel est le cas, notamment, des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, une des œuvres les plus retentissantes du petit cénacle alexandrin. Ce zèle grammatical se double du zèle historique, mystique, archéologique. Callimaque intitule un de ses poèmes *Aetia, les Causes,* et y met en scène des Muses qui expliquent l'origine des hommes et des dieux. Tout cela, bien entendu, passe absolument par-dessus la tête de la foule, qui ne comprend pas même ou comprend à peine le grec, et qui, à plus forte raison, n'entend pas un mot à toutes ces légendes devenues à proprement parler

« un cours de mythologie ». Enfin certains poètes, comme Aratus, traitent de purs sujets scientifiques et font des poèmes sur l'*Astronomie*. Cette science, on se le rappelle, devait beaucoup aux antiques observateurs de l'Orient.

La poésie est encore *amoureuse*. Plus que jadis, elle entreprend la peinture et l'expression de l'amour. Certes, cette passion n'était pas inconnue des poètes précédents. Anacréon et Sapho, surtout, l'avaient brillamment chantée. Mais, en définitive, l'amour occupe peu de place dans la poésie grecque avant la période alexandrine. C'est que la poésie, sauf exceptions, n'était pas encore devenue un simple passe-temps et conservait avec la religion, avec la majesté de la Cité, de fortes attaches. Chez les Alexandrins, le métier de poète devient plus profane, plus adapté à la satisfaction d'un public d'amateurs, qui veut avant tout être amusé. On voit poindre le *roman,* tel que nous l'entendons de nos jours, avec l'inévitable intrigue amoureuse qui en forme la trame. On voit poindre également, çà et là, quelque chose comme ce jargon du « pays de Tendre » qui fleurira chez nous longtemps après. Si le vieil Anacréon avait chanté l'amour, ses chants, comme ceux de Sapho, avaient un peu le caractère d'une « fureur sacrée ». Mais, précisément, l'époque alexandrine voit pulluler l'espèce des poètes dits « anacréontiques », parce qu'ils tiennent à se donner un ancêtre dans Anacréon, mais bien plus maniérés, bien plus efféminés, bien plus « jolis » que le poète ionien. C'est de l'époque alexandrine, on peut le dire, que date le *madrigal*.

On devine, sans que nous ayons besoin d'insister, la corruption des mœurs que reflètent parfois les œuvres de poètes. Cette corruption existait déjà dans l'Athènes classique, mais les traditions de la Cité l'empêchaient de trop se répandre dans la poésie. Ce qui est relativement neuf à Alexandrie, outre une intensité plus grande de la corruption due à l'énormité et à la richesse de la ville, c'est l'invasion de l'amour, avouable ou non, dans la poésie, qui auparavant servait plutôt à *autre chose*. Ce qui s'impose à l'attention, c'est le caractère obsédant que prend cette passion, jadis si négligée par les plus grands poètes, témoin

Homère qui ne daigne pas nous dire un mot de cette Briséis, cause de la colère d'Achille, témoin encore Sophocle, qui, dans *Antigone*, laisse à peine entrevoir l'affection qui unit la fille d'Œdipe à Hémon, fils de Créon. Par là, la poésie alexandrine se rapproche très nettement des « genres » modernes.

Cette poésie a enfin un quatrième caractère. Elle est *supérieure dans les genres inférieurs*. Elle excelle dans la *bluette*, dans l'*épigramme*, dans ces petits morceaux courts, gracieux, ciselés, dont nous disons volontiers qu'ils sont des « bijoux ». Avec les phénomènes sociaux que nous venons de décrire, il est clair que le poète est un amateur, un curieux qui s'amuse de son sujet. On sait le mal que se donnent les ciseleurs modernes pour faire entrer une idée ou une description dans le cadre étroit d'un sonnet. L'équivalent du sonnet, chez les Alexandrins, c'est l'*épigramme*, épigramme qui n'est pas toujours satirique, mais qui a le *trait*, tantôt piquant, tantôt badin, tantôt légèrement attendri. Destinés à être « dégustés » par des raffinés et des connaisseurs, ces vers sont souvent exquis de délicatesse et de nuances. La mythologie, à laquelle on ne croit plus, tourne également au « joli ». Les vieilles légendes s'agrémentent d'ornements légers, gentils, dont Vénus et l'Amour ont leur large part. Le monde du « Musée » et l'élite des diverses sociétés grecques éparpillées çà et là produit des *dilettantes*, des âmes éprises de pittoresque. Théocrite, dont nous allons parler, intitule ses poésies *Idylles*, ce qui veut dire « tableautins », et c'est une curieuse indication sur l'état d'âme du poète que ce choix du titre de « tableautins ». On sent l'homme très civilisé qui sourit au spectacle des choses et qui les « croque » en artiste, tout en ayant soin, par un scrupule suprême, d'y introduire des traits de simplicité.

La grande ville sicilienne : Syracuse, et l'idyllisme chez les citadins : Théocrite. — Théocrite n'était pas alexandrin, bien qu'il eût vécu longtemps à Alexandrie et eu Ptolémée Philadelphe pour Mécène. Il était de Syracuse, dont nous devons dire un mot en passant. Nous avons constaté, à propos de l'expédition

des Athéniens en Sicile, l'importance extrême de cette cité, importance qui avait frappé les Athéniens et les avait embarqués dans cette aventure au-dessus de leurs forces. L'importance croissante de la Sicile à cette époque, et en particulier de Syracuse, qui fait face à l'Orient, paraît tenir au développement simultané de Rome et de Carthage, entre lesquelles ce grand port forme un trait d'union. Syracuse doit surtout avoir joué le rôle de grand entrepôt distributeur, pour l'Occident de la Méditerranée, des denrées arrivant par les routes grecques. Or, Alexandrie était désormais la tête de ligne de ces routes à l'est. Syracuse — si nous laissons de côté Marseille, qui exploite une région à part — était la tête de ligne à l'ouest. De là des rapports assez étroits entre la Sicile et l'Égypte, et le développement urbain de Syracuse, devenue à cette époque une cité monstre, à peu près aussi peuplée qu'Alexandrie.

Dans cette cité, plus grecque qu'Alexandrie, la poésie produit des œuvres d'un goût meilleur. Ce qui la caractérise, c'est le goût du pittoresque rural. Il faut être profondément citadin pour « découvrir » la campagne, et pour observer les bergers, si l'on nous passe l'expression, comme des « bêtes curieuses ». Il faut avoir oublié les champs pour leur trouver cette sorte de charme idéal qui distingue les faiseurs d'églogues. Tel est précisément le cas de Théocrite, et il faut croire que ce genre est fort goûté, puisque Bion et Moschus, deux autres poètes de Syracuse, se rendent célèbres en le cultivant. Théocrite participe d'ailleurs aux divers caractères que nous avons signalés dans la poésie alexandrine. Il est raffiné, érudit, délicat et met en scène des intrigues amoureuses. Il est toutefois moins pédant que les hommes du « Musée », car le milieu grec où il est né lui a permis de ne pas se renfermer — trop longtemps du moins — dans une atmosphère artificielle. Mais si le milieu syracusain est resté plus grec que le milieu alexandrin, l'évolution qui emporte le grand port sicilien vers le type affairé du grand port phénicien empêche toujours de se croire à Athènes. On y a moins de loisirs pour goûter le beau et l'ardeur de s'enrichir possède plus impérieusement les âmes. C'est de quoi Théocrite se plaint mé-

lancoliquement dans son Idylle à Hiéron, tyran de Syracuse : « Quel homme, dit-il, aime la douce voix du poète? Je ne sais. Les hommes à présent n'appellent plus de leurs vœux la louange qui célèbre les grandes actions : *l'amour du gain a triomphé de leur âme...* Insensés, à quoi vous servent vos morceaux d'or. » Évidemment, la haute bourgeoisie de Syracuse, très lancée dans les affaires, n'accorde plus à la poésie qu'une imparfaite attention. Le Carthaginois, qui n'est pas loin, déteint un peu sur le Grec de Sicile. Aussi est-ce vers la Sicile *intérieure*, avec ses collines, ses troupeaux, ses bergers, sa vie pastorale échappée au tourbillon commercial, que le poète se retourne comme vers un idéal déjà vaguement lointain. C'est cette Sicile primitive qu'il chante avec une prédilection sentimentale, sans oublier d'ailleurs, comme dans le dialogue des Syracusaines, le spectacle agité de la vie urbaine dans les grands ports de la Méditerranée.

Le peuplement de la Méditerranée occidentale met en vedette les Grecs de l'Est : l'épopée de Pyrrhus. — D'après tout ce que nous voyons, des causes lentes, mais inévitables, agissent pour transformer le type grec hors de la Grèce, parce que ce type se trouve dans des conditions nouvelles qui ne sont plus celles de la péninsule ou des rivages de l'Archipel. En Orient, malgré tout leur prestige, les Grecs forment des groupes noyés dans la masse barbare, souvent éloignés de la mer, obligés de faire des concessions aux mœurs locales. Les chefs macédoniens entrent peu à peu dans la peau des anciens despotes; les commerçants entrent peu à peu dans celle des anciens négociants phéniciens. L'élément grec, tout en donnant un certain vernis de civilisation supérieure à des régions longtemps arriérées, prend quelque chose de ce qui causait la faiblesse des empires assyriens ou perses. La mollesse fait des progrès, et les aptitudes militaires de la race, en particulier, tendent à décroître, malgré la belle énergie de quelques types mal secondés, tels que Mithridate, roi de Pont. En Sicile même, loin de l'Orient barbare, le type évolue, et la ville grecque, en grande partie sans doute sous l'influence voisine de Carthage, verse presque complètement du

côté du « grand port maritime », où le commerce domine tout et entraîne tout.

C'est en Grèce qu'il faut revenir pour retrouver le type grec fidèle à ses origines, avec ses qualités et ses défauts, et, en tout cas, avec les particularités que nous avons déjà signalées à plusieurs reprises. La *Cité* et les *bannis,* notamment, continuent à jouer leur rôle, et sans doute, à la faveur des luttes de clans qui se poursuivent en Macédoine, le ressort de la race pourrait lui faire reprendre le dessus si, dans l'ouest de la Méditerranée, une nouvelle puissance, d'une grandeur disproportionnée aux forces helléniques, ne commençait à se lever. C'est l'heure de la conquête romaine.

Cette entrée en scène d'un nouvel élément social a pour effet de produire, dans la péninsule grecque, un déplacement assez curieux du centre de gravité. Elle met en vedette, pour la première fois, des cités ou des groupes de cités qui étaient toujours restées au second plan. On sent que les grands intérêts se débattent du côté de l'Adriatique. Aussi le type montagnard, belliqueux, militaire, s'affirme-t-il sur trois points voisins de cette mer : en Épire, en Étolie et sur ce rivage septentrional du golfe de Corinthe qui a reçu, en mémoire de l'exode des Achéens lors du retour des Héraclides, le nom d'Achaïe.

Les montagnards épirotes se distinguent par un coup d'éclat. Ils lancent un des leurs contre Rome. C'est la courte épopée de Pyrrhus, un Alexandre de l'Occident, qui rêvait lui aussi d'immenses conquêtes et possédait, comme son congénère de Macédoine, des talents de tacticien tout à fait remarquables. Seulement, au lieu d'avoir devant lui un organisme mou et décomposé comme l'empire perse, il se heurtait à l'organisme le plus solide et le plus résistant qu'ait présenté l'antiquité, aux laboureurs soldats du Latium, tenaces, disciplinés, enracinés dans leur sol, incapables de se laisser décourager par une défaite et habiles à observer, lorsqu'ils étaient battus, ce qui les avait fait battre. Avec des hommes de cette trempe, on ne pouvait remporter que des « victoires à la Pyrrhus ». L'expansion offensive des Épirotes se traduisit donc par un échec.

Le dernier effort des cités pour l'indépendance : les ligues étoliennes et achéennes : Philopœmen. — De l'offensive, la Grèce dut passer à la défensive. Mais la Grèce, avec la formation sociale que nous lui connaissons, ne pouvait pas plus demeurer unie devant la conquête romaine que devant la conquête macédonienne. Les Étoliens, montagnards du nord du golfe de Corinthe, favorisèrent donc les entreprises des Romains, comme les cités de la Béotie avaient favorisé les entreprises de Philippe. Puis, quand les Romains, avec Flamininus, eurent vaincu les Macédoniens et proclamé habilement la « liberté » des cités grecques, l'Étolie méfiante se ravisa — un peu tard — et prit la tête du mouvement patriotique. Elle invoqua le secours d'Antiochus, roi de Syrie, comme Athènes avait invoqué celui du roi de Perse. Mais Rome veillait ; Antiochus fut vaincu aux Thermopyles et les Étoliens, demeurés seuls, furent écrasés.

La ligue des cités étoliennes avait, de l'autre côté du golfe, une rivale dans la ligue des cités achéennes. Cette ligue avait été créée par un banni de Sicyone, du nom d'Aratus, qui avait lutté avec succès contre la domination macédonienne. Mais les Achéens, dans leurs efforts pour « liguer » le Péloponèse, avaient rencontré un obstacle assez naturel dans Sparte, qui, malgré son déclin, remuait encore de temps en temps et s'agitait pour retrouver son ancienne prépondérance. Deux rois de Sparte, Agis et Cléomène, avaient travaillé successivement à cette œuvre de « restauration », et ce Cléomène, ayant battu les Achéens, vit ceux-ci appeler dans le Péloponèse ces mêmes Macédoniens qu'ils en avaient chassés. C'était une fois de plus le gâchis, l'émiettement, l'impossibilité d'établir un concert utile entre toutes les cités intéressées cependant à la même indépendance, la paralysie de tous par les rancunes locales de chacun. En fait, attaquée par Sparte et obligée de compter avec ses protecteurs macédoniens, la ligue achéenne se trouva moins forte au moment où, devant lutter contre Rome, elle produisit, par un effort suprême, ce Philopœmen qu'on devait appeler le « dernier des Grecs ».

Philopœmen était de Mégalopolis en Arcadie. Il descendait

donc de ces montagnes centrales du Péloponèse où, lors de la descente des Hellènes, s'étaient réfugiés jadis les groupes les plus importants des Pélasges. Cette région, nous l'avons dit, était encore celle qui produisait le plus d'aventuriers et de mercenaires, et sur laquelle Épaminondas s'était le plus efficacement appuyé pour vaincre les Lacédémoniens. Comme Démosthènes, Philopœmen s'attela héroïquement à l'ingrate besogne de réaliser « l'unité » devant l'ennemi et de trouver des ressources matérielles pour la résistance. Comme l'orateur athénien, il unissait l'éloquence à la gestion administrative et faisait preuve, en outre, de sérieuses qualités militaires. Son but était d'ailleurs, non de vaincre Rome, chose que son bon sens lui représentait désormais comme impossible, mais de lui montrer une ligue forte et puissante avec laquelle on pouvait traiter et dont on pouvait respecter l'indépendance. Mais cet actif montagnard mourut obscurément, dans une de ces mille échauffourées qui éclataient entre cités voisines. Fait prisonnier par les Messéniens, qu'il avait voulu punir d'avoir « lâché » sa ligue, il fut massacré par eux, et sa mort acheva de désorganiser les éléments de résistance. Quelque temps après, le roi de Macédoine, Persée, ayant été vaincu à Pydna par le consul Paul-Émile, dans une bataille qui consacrait définitivement le triomphe technique de la « légion » sur la « phalange », la Grèce devint en fait sujette de Rome. Les cités achéennes fournirent du moins le noyau de la dernière insurrection, qui fut écrasée près de Corinthe. Cette fois, c'était bien fini, et la Grèce, sous le nom d'Achaïe — dernier honneur fait à ce nom d'Achéen — était réduite en province romaine (146)[1].

La Grèce institutrice de Rome. — Nous ne suivrons pas plus

1. Mithridate, roi de Pont, quoique d'origine perse, a été considéré, lui aussi, comme le « dernier des Grecs ». Le Pont, situé sur la route maritime de la Colchide à Byzance (région de Trébizonde), s'était fortement hellénisé depuis la conquête macédonienne, et Mithridate, qui avait pris dans ce milieu la trempe des conquistadors macédoniens, s'était fait contre Rome le champion de l'hellénisme. La cause de celui-ci meurt, on le voit, en battant en retraite vers le point du globe d'où les Pélasges sont venus.

La résistance de Mithridate coïncide avec celles des pirates crétois, qui soutiennent la lutte contre Rome pendant de longues années.

loin l'histoire du type grec, désormais condamné à la subordination, mais nous devons constater le service immense rendu par la conquête romaine à la diffusion de la littérature et de l'art grecs, auxquels les conquêtes d'Alexandre avaient déjà donné un si vaste public.

Les Romains étaient intelligents, mais ce n'étaient pas des intellectuels. L'exemple et les leçons des Grecs arrivaient à point pour combler chez eux cette lacune. Aussi toute la littérature, toute la philosophie, tout l'art des Romains (sauf l'emploi de la voûte emprunté aux Étrusques), allait-il sortir de la civilisation hellénique. Selon le mot célèbre d'Horace, la Grèce vaincue allait « faire prisonnier son farouche vainqueur », c'est-à-dire que le culte du beau, conçu à la manière grecque, allait faire des disciples innombrables dans l'aristocratie et la bourgeoisie romaines, s'allier intimement à l'esprit romain, et se répandre, grâce à la colonisation romaine, dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée.

La conquête de la Grèce coïncide avec le moment où les Romains commencent à posséder une race riche et pourvue de loisirs. Les proconsuls et leur bande, enrichis des dépouilles des nations, se reposent et deviennent curieux des choses de l'art. Ils commencent à vouloir embellir leur vie, et les Grecs, avec leurs talents artistiques, deviennent des auxiliaires précieux. Le Romain est parfois un amateur rapace et goulu, comme ce Verrès qui fait main basse sur toutes les œuvres d'art de Sicile, mais, à force de travail, il devient parfois l'amateur vraiment raffiné, comme Cicéron et Mécène. Apprentis orateurs et apprentis philosophes viennent étudier à Athènes, devenue plus que jamais ville d'écoles et de touristes. L'Italie du Sud, la Sicile et Marseille ajoutent à cette action leur part d'influence. Les esclaves grecs deviennent scribes et pédagogues. La lecture des œuvres grecques est, pour les Romains d'élite, une révélation. Certains poètes latins mettront toute leur gloire à imiter le plus fidèlement possible les poètes grecs. S'ils inventent des rythmes, ceux-ci ne seront que la transcription des rythmes grecs. Le poète Lucrèce répète dans ses vers ce

qu'enseigne le Grec Épicure, et Sénèque répète dans sa prose ce que disent les stoïciens grecs. Catulle se met à la remorque des Alexandrins. Térence ambitionne pour tout honneur celui d'adapter au latin les comédies de Ménandre. Quand les architectes romains créent l'ordre composite, c'est en combinant les ordres ionique et corinthien, qui sont grecs, et, comme les Romains, aptes aux constructions gigantesques, aiment les monuments à plusieurs étages, ils ne trouvent, pour en agrémenter la façade, d'autre moyen que de superposer les ordres grecs. Peu à peu la langue grecque devient « classique » à Rome, et tous les lettrés la connaissent. Certains Romains, comme l'empereur Marc-Aurèle, se feront même un plaisir d'écrire en grec. Pendant ce temps, en vertu d'une loi qui, sauf le cas d'invasions par grandes masses, assure aux langues des peuples plus lettrés la victoire sur les langues des peuples moins lettrés, le grec répandu en Orient depuis Alexandre continue à s'y maintenir, tenant le latin en échec. Des auteurs grecs continuent à écrire et à devenir célèbres, comme Plutarque, l'historien amateur de Béotie, comme Lucien, le sceptique pamphlétaire de Samosate en Asie Mineure, comme toute une série d'historiens et de géographes, Polybe, Strabon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Pausanias, qui écrivent évidemment pour un assez large public. La défense du christianisme voit surgir une légion d'apologistes et de Pères grecs : Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase, Grégoire de Nazianze, Basile, Jean Chrysostome, et, à côté du mouvement chrétien, un mouvement mystique, associé aux superstitions orientales, trouve son expression dans Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus et tout ce que l'on appelle l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

La longévité du type grec dans le Bas-Empire et sous l'invasion des Turcs. — La civilisation grecque fait plus. Elle survit, officiellement du moins, à la civilisation romaine. Plus heureux que l'empire d'Occident, l'empire d'Orient, grâce à la merveilleuse position de Constantinople, échappe pendant plusieurs siècles aux coups des barbares.

Quelques-unes des caractéristiques de l'esprit grec, bonnes ou mauvaises, peuvent être relevées facilement parmi les causes qui ont produit la décadence de l'empire byzantin, tout en favorisant sa longévité. La subtilité des sophistes se retrouve dans ce pullulement d'hérésies et dans ces polémiques religieuses roulant sur des abstractions presque inintelligibles, qui pourtant passionnaient la masse. Les croisés, pour se moquer des Grecs, se promenaient dans les rues de Constantinople avec une écritoire et du papier. Au moment où les Turcs donnaient l'assaut à la capitale, des théologiens y discutaient ardemment pour savoir si la lumière du Thabor était créée ou incréée. L'érudition avait toujours ses fidèles, et produisait de laborieux compilateurs, grâce auxquels bien des extraits intéressants d'ouvrages perdus nous ont été conservés. L'émigration des lettrés et des savants grecs en Italie, après la chute de leur empire, devait contribuer à réveiller le culte de la littérature antique, et à produire ce type célèbre de l' « humaniste », qui fut un des principaux artisans de la « Renaissance ». C'est ce même empire qui, pendant une bonne partie du moyen âge, était demeuré le conservatoire de l'architecture et de la peinture. Des mosaïques byzantines devait naître la rénovation de la peinture italienne, tandis que la coupole, adoptée avec enthousiasme par les Arabes, propageait dans tout l'Orient et en Espagne les diverses variantes du style byzantin.

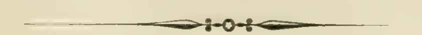
D'autre part, le Bas-Empire resta longtemps maître de la mer, parce que les Grecs demeuraient malgré tout un peuple navigateur, et c'est cette supériorité maritime qui permit à Constantinople de tenir longtemps en échec les Arabes d'abord et les Turcs ensuite. Cette supériorité fut accentuée par la possession du « feu grégeois », dont le secret, jalousement gardé, est aujourd'hui perdu, mais qui servit à brûler des flottes ennemies, d'ailleurs malhabiles aux évolutions savantes.

Issus de pasteurs cavaliers, les Turcs étaient impropres à la navigation et aux raffinements d'une civilisation qui fournissait parfois des armes à leurs adversaires. Aussi le triomphe définitif de l'invasion ottomane fut-il retardé jusqu'au XV[e] siècle.

Et les vainqueurs, patriarcaux presque purs, ne purent que se superposer aux vaincus qui, groupés en cités le long du rivage, ou en clans belliqueux dans la montagne, conservèrent immuablement les caractères propres de leur race. Les cités maritimes, en faisant « la part du feu », c'est-à-dire en se résignant à quelques exactions, purent continuer pratiquement leur existence autonome, tolérée par les conquérants qui tiraient profit de leur activité. Quant aux montagnards, ils ne se soumirent jamais qu'à demi. L'Albanais Scanderberg, en se débattant contre eux, mérita son nom d'Alexandre. Les Albanais modernes, nominalement sujets de la Porte, ne reconnaissent l'autorité du sultan qu'à la condition d'avoir leurs coudées franches et de mettre à la raison les fonctionnaires qui ne leur plaisent pas. Enfin, dans la Grèce propre, la montagne, après plusieurs générations de bandits, produisit ce type célèbre du Klephte, qui prit vers 1820, conjointement avec les terribles pirates de l'Archipel, l'initiative de l'insurrection.

Son réveil moderne en des conditions qui le constatent vivace, mais le relèguent au second plan. — Mais cette insurrection n'a pu triompher que par le concours des grands peuples de l'Occident, qui se sont payés de leur peine en faisant sentir aux Grecs délivrés le poids plus ou moins lourd de leur protectorat officieux. Par la volonté de la diplomatie, la Grèce forme aujourd'hui un petit royaume, dont le souverain, après avoir été pris en Bavière, a été fourni ensuite par le Danemark. Car la monarchie, sur ce sol, est chose forcément exotique. La « cité », illustre ou obscure, survit à tout, et la constitution intime du pays réside toujours dans le jeu spontané des autonomies municipales. Cet état de choses artificiel est le symbole de la situation faite à cet État nouveau-né, considéré comme mineur dans ses relations et ses tentatives extérieures, mais respecté dans les particularités de sa vie intérieure et de ses organismes locaux. Les petits bateaux d'Homère naviguent toujours. La Grèce moderne est par excellence le grand peuple *caboteur* de la Méditerranée. Elle serait maîtresse de la mer s'il n'y avait d'autre

navigation que le cabotage. Mais d'immenses transformations ont eu lieu dans le monde. Non seulement l'Atlantique a éclipsé la Méditerranée, mais la Méditerranée elle-même est dominée par de grandes puissances, munies de grands vaisseaux de guerre et de grands paquebots à vapeur. La Grèce, quelque analogie que puissent avoir ses conditions sociales intérieures avec celle d'autrefois, se trouve donc en présence de circonstances extérieures qui l'obligent à se contenter d'un rang modeste parmi les nations. Elle n'en continue pas moins à produire, et des montagnards belliqueux qui vont s'engager comme mercenaires, et des commerçants avisés qui savent gagner de l'argent, et des « colons » qui vont s'établir dans les principaux ports de la Méditerranée, et des intellectuels qui poussent avec ardeur aux progrès de l'instruction, et des Mécènes généreux qui emploient les bénéfices de leur commerce à soutenir des écoles. Tous les traits de la race survivent, en définitive. Seules les occasions leur manquent pour se manifester avec l'éclat extraordinaire dont ils ont rayonné jadis. Mais l'élargissement merveilleux de la civilisation dans le monde continue, comme au temps des conquêtes romaines, à servir la gloire des anciens Grecs. Chaque Université nouvelle qui se fonde aux États-Unis ajoute aux triomphes d'Homère, et justifie davantage l'intérêt qui, de siècle en siècle, s'attache à ce petit coin de terre perdu au sud des Balkans.



TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

(CES TABLEAUX MONTRENT COMMENT LES FAITS HISTORIQUES SE RÉPERCUTENT LES UNS SUR LES AUTRES).

TABLEAUX ÉTABLIS
AVEC LE CONCOURS
DE GEORGES FERRAND
Élève de la section spéciale de *l'École des Roches.*

I. — LES ORIGINES.

Les Pélasges sont issus des petits plateaux asiatiques à vie semi-pastorale.

Formation communautaire initiale.

Éloignement pour le travail pénible.

Prédisposition pour l'installation urbaine (*origine de la «cité» grecque*).

II. — PÉRIODE PÉLASGIQUE ET HÉRACLIDE.

Petites vallées dominées par la montagne et isolées les unes des autres.

Petits cultivateurs pélasgiques. — *Religion pélasgique divinise les forces de la nature* (Cérès, etc.).

Communications très difficiles entre les vallées. — Fractionnement par cités indépendantes. — Dans ces cités, partis se disputant le pouvoir.

Les bannis gagnent la montagne (*maquis*).

Le bandit montagnard (Héraclides).

Facilité de pratiquer le brigandage à cause du voisinage de la vallée.

Domination de la vallée par les montagnards. — Travaux exécutés dans la vallée. (*Trav. d'Hercule*, dessèchement de marais, hydre de Lerne, etc.). — *Divinisation des Héraclides* (Jupiter, Hercule, Pluton, etc.).

Climat doux et égal. — Végétation abondante des arbres fruitiers. — Travail facile de la cueillette. — Nombreux loisirs. — Aptitudes à la réflexion, à la poésie, à la musique. — *Divinisation de la poésie, de la musique* (Orphée, Pan).

Torrents rapides (parce que la montagne surplombe la vallée). — Gros rochers encombrant les vallées. — Constructions cyclopéennes (pour résister aux attaques des montagnards).

III. — PÉRIODE HELLÉNIQUE.

Hellènes descendus de montagne moins haute (Othrys) ont plus en contact avec les villes des vallées. — Civilisation des Hellènes plus affinée que celle des Héraclides.

Domination déjà préparée par les Héraclides. — Supériorité de l'Hellène sur l'Héraclide.

Nouvelle superposition de montagnards aux populations de la vallée.

Ces montagnards fournissent des chefs de clans, ou petits rois (type du basileus).

Amour de la richesse mobilière donnée par le brigandage de la montagne (*Trésors de Mycènes*, etc.). — Habitude du pillage, travail facile et lucratif.

Grandes richesses acquises par le pillage.

Tendance des jeunes gens à se détacher de leur famille par suite des facilités de pillage et de piraterie. — Réduction de la famille grecque à un groupe restreint.

Constant état de guerre entre clans et cités (vendettas). — Vie hasardeuse. (1)

Fréquentes expéditions au loin. — Absence parfois prolongée des chefs. (2)

Apparition de l'esclave (prisonnier de guerre).

Indépendance et égalité vis-à-vis des chefs de clans, qui n'ont d'autorité que par le succès.

Nécessité pour le chef de clan de se faire des amis (compagnons).

Développement chez le chef de clan des qualités d'éloquence et de persuasion. — *Art oratoire en Grèce.*

Partage égal du butin.

Régime des amitiés s'étendant hors du clan (les Sept contre Thèbes).

Nombre des combattants limité par le grand nombre des chefs. — Grande importance attachée à l'individu et à sa force personnelle (Trois cents Spartiates aux Thermopyles).

Nécessité d'exercices physiques intenses. (3)

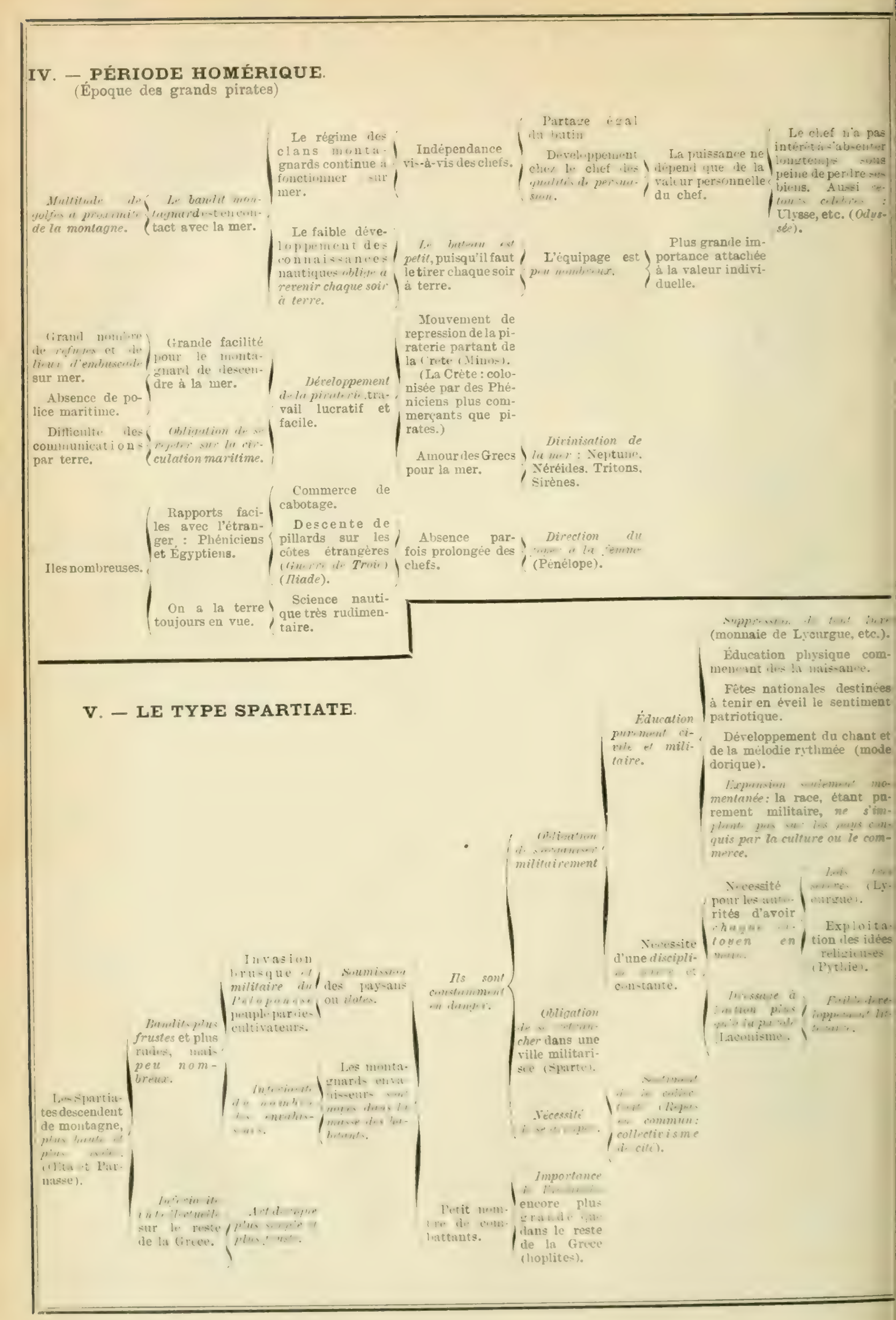
Développement de l'individu, au point de vue de l'adresse et de la force physique.

Suite :

(1) Tendances à interroger l'avenir. — *Grande influence des devins et des oracles* (Delphes, etc.).

(2) Certaine indépendance et influence des femmes des chefs. — *Divinisation de la femme des chefs* (Diane).

(3) *Jeux olympiques, isthmiques*, etc... — Sentiment de la beauté du corps et des proportions harmonieuses. — *Prédominance de la sculpture.* Habitude d'ériger des statues. — *Proportion dans l'architecture.*



IV. — PÉRIODE HOMÉRIQUE.

(Époque des grands pirates)

Multitude de golfes à proximité de la montagne. — *Le bandit montagnard* est en contact avec la mer. — Le régime des clans montagnards continue à fonctionner sur mer. — Indépendance vis-à-vis des chefs. — Partage égal du butin. Développement chez le chef des *qualités de persuasion.* — La puissance ne dépend que de la valeur personnelle du chef. — Le chef n'a pas intérêt à s'absenter longtemps sous peine de perdre ses biens. Aussi retours célèbres : Ulysse, etc. (*Odyssée*).

Le faible développement des connaissances nautiques *oblige à revenir chaque soir à terre.* — *Le bateau est petit*, puisqu'il faut le tirer chaque soir à terre. — L'équipage est *peu nombreux.* — Plus grande importance attachée à la valeur individuelle.

Grand nombre de *refuges* et de *lieux d'embuscade* sur mer. Absence de police maritime. Difficulté des communications par terre. — Grande facilité pour le montagnard de descendre à la mer. *Obligation de se rejeter sur la circulation maritime.* — *Développement de la piraterie*, travail lucratif et facile. — Mouvement de repression de la piraterie partant de la Crète (Minos). (La Crète : colonisée par des Phéniciens plus commerçants que pirates.)

Amour des Grecs pour la mer. — *Divinisation de la mer* : Neptune. Néréides. Tritons. Sirènes.

Iles nombreuses. — Rapports faciles avec l'étranger : Phéniciens et Égyptiens. — Commerce de cabotage. Descente de pillards sur les côtes étrangères (*Guerre de Troie*) (*Iliade*). — Absence parfois prolongée des chefs. — *Direction du foyer à la femme* (Pénélope).

On a la terre toujours en vue. — Science nautique très rudimentaire.

V. — LE TYPE SPARTIATE.

Les Spartiates descendent de montagne, *plus hauts et plus isolés* (Œta et Parnasse).

Bandits plus frustes et plus rudes, mais *peu nombreux.* — Invasion brusque *et militaire du Péloponèse* peuplé par des cultivateurs. — *Soumission* des paysans ou *ilotes.*

Infériorité du nombre des envahisseurs. — Les montagnards envahisseurs *sont noyés dans la masse des habitants.*

Infériorité intellectuelle sur le reste de la Grèce. — *Art de vivre plus simple et plus fruste.*

Ils sont constamment en danger. — *Obligation de se maintenir militairement.* — *Éducation purement civile et militaire.* — *Suppression du luxe* (monnaie de Lycurgue, etc.). Éducation physique commençant dès la naissance. Fêtes nationales destinées à tenir en éveil le sentiment patriotique. Développement du chant et de la mélodie rythmée (mode dorique). *Expansion seulement momentanée* : la race, étant purement militaire, *ne s'implante pas sur les pays conquis par la culture ou le commerce.*

Nécessité d'une *discipline sévère et constante.* — Nécessité pour les autorités d'avoir *chaque citoyen en main.* — *Lois très sévères* (Lycurgue). Exploitation des idées religieuses (Pythie).

Dressage à l'action plus qu'à la parole. Laconisme. — *Faible développement littéraire.*

Obligation de se retrancher dans une ville militarisée (Sparte).

Nécessité de se grouper. — *Sentiment de la collectivité (Repas en commun : collectivisme de cité).*

Petit nombre de combattants. — *Importance de l'infanterie* encore plus grande que dans le reste de la Grèce (hoplites).

Nécessité [illegible].

VI. — LE TYPE IONIEN.

Habitude de se transporter par mer. Cité réduite à des limites restreintes. Invasion des Doriens en Grèce.	Émigration maritime des vaincus aboutissant à des fondations de cités petites et indépendantes des métropoles.	Les émigrants, en vertu du climat, sont originairement sobres.	*Type de Crotone*, cité de l'hygiène et des sports.	Lutte entre les deux courants, et réaction des vieilles mœurs systématisées dans la *philosophie pythagoricienne*.
		Le développement des ports maritimes par le commerce engendre le luxe et la mollesse.	*Type de Sybaris*, et perte de la sobriété ancienne.	
Méditerranée occidentale, plus vaste et moins pourvue d'îles.	Nécessité de perfectionner la navigation et les mathématiques.	Italie méridionale, Sicile et Marseille, plus fertiles en calculateurs.	*Cité mathématique* de la *philosophie pythagoricienne*.	
Lesbos, île heureuse, à vie particulièrement facile.	*Poésie* plus lyrique, plus personnelle et plus spontanée.	Axe de la civilisation déplacé de l'Ouest à l'Est.	*Glorification de la période héroïque* finissant par des poètes ioniens : *Homère*.	
Ionie située en face de l'Attique.	Émigration en Ionie des Ioniens, refoulés trop nombreux dans l'Attique. Rapports et sympathie entre Athènes et l'Ionie.	Établissements des Ioniens sur des rivages où la montagne et l'arrière-pays ne sont plus grecs.	Diminution des aptitudes guerrières.	*Soumission de l'Ionie par les Perses.*
		Développement du commerce et de la richesse. Loisirs dans un pays agréable.	Developpement intellectuel.	Poésie reflétant les émotions de la cité, ou les divertissements de gens heureux. *Philosophie s'intéressant au spectacle de la nature et voulant l'expliquer harmonieusement.* Art gracieux (*Ordre ionique*).
Ionie voisine de la Lydie.	Action de l'Ionie sur la Lydie.	Un monarque oriental hellénisé : *Crésus*.		
	Action de la Lydie sur l'Ionie.	Transmission aux Ioniens des connaissances de l'Orient. Chemin aux invasions venant de la Haute-Asie.		

VII. — LA FORMATION DU TYPE ATHÉNIEN.

Attique en dehors de la route des montagnards.	Pays de refuge pour les Pélasges d'abord, pour les Ioniens ensuite.	Reçoit une émigration d'aristocrates compromis dans les luttes.	*Niveau de l'éducation relevé. Meilleures conditions pour le développement intellectuel.*		
	Echappe à l'invasion dorienne.	Besoin de sécurité.	*Lois sévères pour le maintien de la sécurité. Dracon, Aréopage.*		
Attique bien placée pour le commerce par mer avec l'Archipel et l'Ionie.	Commerce.	Enrichissement. Instabilité. Afflux d'étrangers. Achats d'esclaves (Eviction des cultivateurs indigènes).	Formation de nouvelles couches qui luttent contre l'aristocratie.	*Législateurs et réformateurs qui font progresser la plèbe : Solon, Clisthènes.*	*Constitution de plus en plus démocratique.*
	Essor maritime.	*Aptitude spéciale aux évolutions sur mer et aux victoires navales (Salamine).*		*Tyrans appuyés sur la faveur populaire : Pisistrate, etc.*	*Patronage intense des lettres et des arts.* Réaction contre la tyrannie, jalousie et méfiance des supériorités. — *L'Ostracisme.*
Attrait des vendanges.	Fêtes, qui, combinées avec la richesse, les loisirs et les goûts artistiques, donnent le *théâtre*.				
Invasion perse.	Indifférence de nombreuses cités grecques, qui, ne se sentant pas visées, font bande à part. Résistance d'Athènes, métropole de l'Ionie menacée par la ruine de celle-ci et affligée de sa chute. Résistance de Sparte, qui ne veut s'incliner devant aucune supériorité militaire.	*Alliance d'Athènes et de Sparte.*	*Marathon, Salamine, Platée, Mycale, Expulsion définitive des Perses,* qui ont devant eux, sur terre, des athlètes vigoureux, et sur mer, des marins supérieurs. *Expansion maritime d'Athènes,* héritière de l'Ionie, et sa domination sur les îles.		

VIII. — L'ÉPANOUISSEMENT DU TYPE ATHÉNIEN.

- Origines partriarcales encore affermies par le séjour de la famille dans la montagne.
  - Famille relativement forte dans la cité forte.
    - Épouse inférieure à l'homme. — *Réclusion du gynécée.*
    - Mais épouse unique, et maîtresse du gynécée.
    - Enseignement privé et libre.
      - Écoles particulières.
      - Gymnase dont le local seul est fourni par la cité.
- Cité indépendante et toujours en garde contre ses voisines.
  - Besoin de se défendre.
    - *Triomphe des sports physiques.*
      - *Beauté physique de la race.*
      - ***Poésie pindarique**, chantant les victoires des athlètes.*
  - Amour passionné de la cité.
    - Méfiance contre les innovations qui paraissent compromettre la cité.
      - *Hostilité contre le poète novateur **Euripide**.*
      - ***Hostilités contre Socrate*** considéré comme le corrupteur des jeunes citoyens.
  - Vie publique absorbante et accaparant le temps des citoyens.
  - Ambition et besoin de persuader.
    - *Importance extrême de l'art de la parole et succès prodigieux des sophistes.*
      - *Création et triomphe de la logique.*
      - *Obscurcissement de la morale.*
- Développement intellectuel dû aux loisirs, au commerce et aux Mécènes de la montagne.
  - *Amour intense du beau, poussant à la poésie et aux arts.*
  - Éducation intellectuelle, ou « musique » harmonieusement équilibrée avec l'éducation physique.
    - Type de l'***amateur de causeries intellectuelles et désintéressées** (Disciples de Socrate).*
    - Goûts des riches pour le patronage des manifestations esthétiques.
      - *Chorégie*, entretien du théâtre aux frais des particuliers.
- Religion profonde, mais sans clergé puissant, à cause de la formation patriarcale.
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour du beau, signalé plus haut.
    - Temples, origine de l'*architecture*.
    - Statues des dieux, origine de la *sculpture*.
    - Fresques des temples, origine de la *peinture*.
    - Fêtes en plein air. *Panathénées*.
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour de la cité.
    - Questions religieuses transformées en armes pour les politiciens.
    - Hostilité contre Socrate considéré comme ennemi des dieux.
    - Multiplication des procès pour cause religieuse.

IX. — LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

- Sol montagneux.
  - Surprises et coups de main.
  - Rareté de la cavalerie . . . . — Position désavantageuse des Athéniens en Sicile.
- Pierres nombreuses, et aptitude pélasgique à construire des murs.
  - Rôle important des fortifications.
    - Sièges difficiles et transformés en blocus.
    - Emplois de murs extérieurs par les assiégeants.
    - Improvisation rapides de murailles par les soldats transformés en maçons.
    - Athènes imprenable dans ses murailles et réduite seulement par la famine.
- Cités nombreuses et indépendantes.
  - Groupement sympatique selon les amitiés et les fraternités de race.
  - Rôle de la persuasion et des ambassades.
  - Impuissance d'une cité à conquérir une autre cité.
    - Habitude d'imposer à la cité vaincue l'alliance de la cité victorieuse.
      - Brièveté du triomphe de Sparte sur Athènes.
  - Accueil des bannis des autres cités (Alcibiade).
  - Petitesse des armées.
    - *Importance militaire de l'individu.*
      - *Importance de l'armure.*
    - Terreur à Sparte quand elle perd 400 soldats (Épisode de Sphactérie).
- *Athènes maîtresse de la mer* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Guerre faite sur mer et par mer. Victoires navales.
  - Butin provenant du pillage maritime.
    - Partisans de la guerre recrutés parmi les prolétaires athéniens qui vivent directement ou indirectement de la mer.
      - *Puissance des démagogues (Cléon).*
  - Iles nombreuses qui suivent par force l'alliance d'Athènes.
    - Riches tributs qui donnent à Athènes un trésor de guerre.
  - Tentation de mettre la main sur d'autres îles, même lointaines.
    - Expédition de Sicile.
- *Sparte supérieure sur terre* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Ravage de la banlieue d'Athènes.
    - Athéniens obligés de se renfermer dans leur murailles.
      - *Peste d'Athènes.*
    - Mécontentement des propriétaires et des ruraux Athéniens.
      - *Théâtre d'Aristophane, aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Philosophie de Platon, Xénophon, etc., aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Essai de révolution aristocratique (Oligarchie des Quatre-Cents).*
  - Alliance avec Sparte de tout le Péloponèse et d'autres cités continentales.
    - Lente élaboration de flottes capables, grâce au concours de plusieurs ports maritimes, de lutter avec Athènes.
  - Organisateurs militaires d'insurrections fournies aux alliés d'Athènes, mécontents.
  - Organisateur de résistance fourni à Syracuse.
    - *Désastre des Athéniens en Sicile.*

1re *Suite.*

- *Sparte, cité aristocratique et traditionnelle.*
  - Sympathie des aristocrates de toutes les cités.
    - Facilités pour produire des défections chez les alliés d'Athènes.
  - Esprit de suite dans les opérations.
    - Défection des alliés d'Athènes.
    - Persévérance à lutter sur mer malgré les défaites navales.
    - Route du blé finalement coupée à Athènes.

2e *Suite.*

- *Athènes cité démocratique et instable.*
  - Pression de l'opinion, qui pousse à des entreprises téméraires.
  - Impatience et nervosité de la foule, qui nuit à la continuité des entreprises.
    - *Accusations et proscriptions de généraux.*
  - Passions politiques exaspérées exploitées par les *démagogues*.

X. — LES MERCENAIRES.

- Guerres entre cités, notamment guerre du Péloponèse.
  - Développement du type du batailleur professionnel.
    - Développement de la solde et de l'emploi des mercenaires.
      - Emploi des Grecs mercenaires et bons soldats par les Perses riches et mauvais soldats.
        - *Mercenaires grecs au service de Cyrus contre Artaxerxès. Retraite des Dix Mille.*
      - Emploi de mercenaires par les tyrans de Phères en Thessalie et propagation du système vers le Nord.
    - Constitution d'armées de métier.
      - Perfectionnement de l'armement et de la tactique (Iphicrate).
      - Progrès de la cavalerie et des armes spéciales.
  - Perpétuation de l'insécurité et de l'anarchie.
    - Aspirations de certains Grecs vers un principe d'unité et de sécurité (Isocrate).
    - Tendance de certains citoyens à se décharger des devoirs militaires sur les spécialistes.
      - Progrès du bien-être et du luxe privé.
      - *Dilettantisme. Développement du type de l'amateur et de l'intellectuel pur.*
        - *Art plus profane* et plus accommodé à l'embellissement des demeures privées.
        - *Comédie s'intéressant à la vie privée.*

- Sparte, cité trop exclusivement militaire (pour les causes indiquées plus haut).
  - Victoires qui obligent des Spartiates isolés ou en petits groupes à tenir garnison hors de leur milieu.
    - *Corruption du type spartiate.* Relâchement de la vieille discipline et des vieilles lois.
      - *Faiblesse de Sparte contre Thèbes, et victoires d'Epaminondas.*
  - Chefs militaires raides et cassants qui déplaisent aux autres cités.
    - Antipathie des populations et *révoltes contre Sparte.*
  - Impuissance à maintenir longtemps sa domination dans les milieux hostiles.
    - *Affranchissement d'Athènes* (Thrasybule).
    - *Affranchissement de Thèbes.*
    - *Affranchissement de l'Arcadie.*
    - *Affranchissement de la Messénie.*
      - *Abaissement de Sparte,* qui montre l'impossibilité pour une cité de devenir maîtresse de la Grèce.
        - *Cette constatation, combinée avec l'anarchie continue, fait sentir le besoin d'un « sauveur ».*
  - Expédition d'Agésilas en Asie, point culminant du militarisme spartiate.

- Amour du butin et soif de l'or, résultant des origines de la race.
  - Dispositions favorables au métier de condottière déjà développé par d'autres causes.
  - Goût pour les expéditions en pays riches, comme au temps de la Toison d'or.
    - *Attrait croissant de la Perse.*
  - *Vénalité* des politiciens et des orateurs, dont beaucoup se mettent aux gages de la Perse.
    - *Ligue des cités contre Sparte et échec de l'expédition d'Agésilas.*
    - Contribue à la désunion et à l'anarchie.
  - *Rôle de l'or des Perses dans le relèvement d'Athènes.*

XI. — LE TYPE MACÉDONIEN.

- Macédoine, refuge montagneux de civilisés.
  - Type de bandit et de guerrier relativement fruste, en retard sur le reste de la Grèce.
    - Aptitude à la formation militaire et endurance dans les campagnes.
    - Maintien de la monarchie et de l'aristocratie guerrière.
      - Rôle de grands Mécènes joué par les rois de Macédoine auprès des artistes et des savants.
        - Les artistes et les savants grecs contribuent à dégrossir le type.
      - Secret de l'esprit de suite dans les opérations militaires.
  - Mais type demeuré foncièrement grec par les mœurs, la langue, la religion, etc.
    - Aptitude de Philippe à se faire des amis chez les autres Grecs comme frère de race.
      - Supériorité politique sur les Grecs divisés.
    - Occasion pour Philippe de s'ériger, dans la guerre sacrée, en vengeur d'Apollon.
      - *Prestige religieux qui aide aux conquêtes de Philippe.*
    - *Intervention de Philippe comme redresseur des torts, dans les discordes des cités thessaliennes.*
    - Habile modération dans le triomphe qui conquiert à Philippe les sympathies de la Grèce.

- Ports maritimes dépendants d'Athènes et voisins de la Macédoine.
  - Influence civilisatrice exercée par ces ports et par Athènes sur la Macédoine.
    - *Aristote précepteur d'Alexandre.*
  - Bonne situation de Philippe pour s'emparer des comptoirs athéniens et pour menacer le commerce d'Athènes dans le Nord.
    - *Conquêtes de Philippe* au Nord de l'Archipel.
- Passage fréquent de troupes lacédémoniennes.
- Voisinage des Thébains et des tyrans de Phères.
  - Exemples d'organisation militaire offerts à la Macédoine.
    - *Progrès de la tactique macédonienne : la phalange.*
      - *Victoire de Chéronée* sur les Athéniens et les Thébains.
- Mines d'or et commerce par les hautes vallées.
  - Enrichissement de la Macédoine.
    - *Philippe peut payer des mercenaires.*
    - *Il peut exploiter à son profit la vénalité des orateurs.*
      - *Type d'Eschine à Athènes. Formation d'un parti macédonien dans chaque cité.*
        - *Stérilité des efforts de Démosthène* qui a déjà contre lui l'amour du bien-être et le dilettantisme des Athéniens.
- Indépendance traditionnelle de la cité grecque.
  - Résistances très vives à l'ambition macédonienne.
    - *Type de Démosthène.* Parti national dans chaque cité.
    - Coalition tardive d'Athènes et de Thèbes contre Philippe.
  - *Obligation pour Philippe de parler plutôt en protecteur qu'en conquérant et de respecter, au moins en apparence, l'autonomie des cités.*

XII. — ALEXANDRE.

- Conquête macédonienne en Grèce.
  - *Suppression de l'anarchie entre cités.*
    - Libre jeu donné à la force expansive des Grecs unis aux Macédoniens.
      - Situation exceptionnelle d'Alexandre pour jouer le rôle de conquistador.
      - *Nouveaux perfectionnements de l'art militaire pratiqué « en grand ».*
  - *Échec des dernières insurrections* (mort de Démosthène).
  - *Abaissement de la Cité.*
    - Conquête du pouvoir dans la cité moins profitable et moins attrayant.
      - Progrès des amusements.
        - *Comédie « nouvelle » de Ménandre, ne raillant plus que les ridicules de la vie privée.*
      - *Progrès des systèmes philosophiques ayant pour but la réglementation de la vie privée (épicurisme et stoïcisme).*
- Origine montagnarde d'Alexandre.
  - Invasion de l'Asie *par route de terre.*
  - Expéditions à des *distances immenses de la mer.*
    - Ouverture de la route de l'Inde.
    - Butin et richesse inouïe.
      - *Ressources nouvelles pour la science documentée (Aristote).*
      - *Raffinements dans l'art.*
  - *Persistance du clan.*
    - Indocilité des soldats et grèves militaires.
    - *Lutte entre les lieutenants d'Alexandre après sa mort.*
      - *Division de l'empire* en Macédoine, Syrie, Égypte et plusieurs autres États.
- Éducation grecque et civilisée d'Alexandre.
  - Soin de rallier les cités grecques d'Asie.
  - *Adaptation ingénieuse du conquérant aux mœurs et aux préjugés des peuples.*
  - Compréhension des intérêts commerciaux.
    - Siège et prise de Tyr.
    - Occupation de l'Égypte et fondation d'Alexandrie.
      - Anéantissement du commerce phénicien.
        - Prodigieux essor du commerce grec en Orient.
          - *Déclin d'Athènes comme ville commerçante, et son évolution vers le type de la ville d'études, fréquentée par les intellectuels et les amateurs.*
        - Prospérité de Pergame, de Rhodes, etc.
    - Fondation de villes d'étapes à l'intérieur.
      - *Nouveau type de colonies grecques*, îlots citadins disséminés au milieu de continents barbares.
      - Physionomie « moderne » des villes, créées d'un seul coup. Rues à angles droits; monuments imités de la Grèce.
      - *Diffusion de la langue grecque en Orient.*
  - *Amour et protection des lettres et des arts.* Gloire d'Achille contribuant à l'attirer vers l'Asie.

XIII. — LE TYPE GREC APRÈS ALEXANDRE.

- Alexandrie, grande ville cosmopolite.
  - Élite grecque cantonnée par la masse dans sa sphère à part.
    - *Littérature savante et subtile, orientée vers la satisfaction d'amateurs raffinés et instruits.*
    - *Pas de théâtre.*
- Monarchie des Ptolémées.
  - Affaires du gouvernement soustraites à l'activité des Grecs.
    - *Esprit de cité disparu.* . . . . .
      - *Poésie plus profane et visant au divertissement (apparition du roman).*
      - *Art au service du luxe privé.*
  - Protection fastueuse des lettres, sciences et arts.
    - Ressources abondantes en livres, documents, instruments de travail intellectuel (*Bibliothèques, Musée*).
      - *Développement de l'érudition.*
        - *Triomphe de la critique.*
        - *L'érudition déteint sur la littérature.*
    - *Courtisanerie des écrivains, savants et artistes.*
- Syracuse, grande ville grecque déformée par le commerce intense.
  - Ressources nouvelles pour la science et pour l'art de l'ingénieur.
    - *Type d'Archimède.*
  - Goût des citadins pour la campagne, devenue un objet de curiosité.
    - *Littérature idyllique (Théocrite).*
- Peuplement de la Méditerranée occidentale (*Progrès de Rome*).
  - *Contact des Romains avec les Grecs de l'Ouest.*
    - Mise en relief des Épirotes par l'expédition de Pyrrhus contre les Romains.
    - Mise en relief des Étoliens, par leur lutte contre les Romains.
    - Mise en relief des Achéens (Nord-Ouest du Péloponèse) par leur résistance aux Romains.
  - *Expansion des Romains, supérieurs militairement aux Grecs.*
    - *Conquête de la Grèce par les Romains.*
      - *Conquête intellectuelle de Rome par la Grèce, supérieure aux vainqueurs à ce point de vue.*
        - *Affluence de jeunes Romains en Grèce (Cicéron, etc.).*
        - *Littérature latine à l'école de la littérature grecque.*
        - *Art composite*, combinaison de l'ionique et du corinthien.
        - *Persistance victorieuse de la langue et de la littérature grecque en Orient.*
          - *Influence des savants du Bas-Empire sur le mouvement de la Renaissance.*
        - *Diffusion de la langue grecque dans l'élite romaine (Marc-Aurèle, etc.).*
- Heureuse position de Constantinople.
  - *Durée de l'Empire byzantin.*
- Turcs issus de pasteurs de l'Asie Centrale.
  - *Inaptitude*, pendant longtemps, à vaincre la marine grecque.
  - *Inaptitude* à s'immiscer dans les rouages de la Cité grecque, à laquelle ils se superposent seulement.
  - *Inaptitude* à soumettre les bandits montagnards.
    - Résurrection de la Grèce au XIXe siècle, mais dans des conditions amoindries.
- Méditerranée actuellement dominée par les grandes nations occidentales.
  - *Nécessité pour le type grec de demeurer désormais au second plan.*

SOURCES A CONSULTER

L'auteur a naturellement tiré grand profit des études de MM. de H. Tourville, Edmond Demolins et Ph. Champault, consacrées, dans la *Science sociale*, aux diverses questions qui ont trait au type grec. Parmi les publications récentes, *les Phéniciens et l'Odyssée* de M. Victor Bérard, ne lui ont pas été inutiles.

On a demandé à l'auteur d'indiquer, au moins pour les chapitres qui s'y prêtent le plus, quelques passages à relire dans les auteurs. Nous croyons devoir répondre à ce désir en donnant les indications suivantes, relatives aux chapitres de III à IX, chapitres qui correspondent aux périodes de la Grèce particulièrement reflétées par l'œuvre des grands écrivains.

Chapitre III. — Les Hellènes : Thucydide, I, 2 et 3. — La maison homérique et l'hospitalité des chefs : *Odyssée*, chant I, 96-157 (la maison d'Ulysse). *Id.*, chant IV, 43-59, 120-137, XV, 92-160 (la maison de Ménélas). — Les délibérations et les rapports entre chefs : *Iliade*, chant I, presque entier (querelle entre Achille et Agamemnon), chants II et IX (la question du retour et l'ambassade à Achille). — Les aèdes charmeurs de festins. Phémios dans la maison d'Ulysse : *Odyssée*, I, 325-367 ; Démodocos chez les Phéaciens : *Id.*, VIII, 46-96, 266-369, 499-531. — Amitié d'Achille et de Patrocle : *Iliade*, chant XVI, 1-100, XVIII, 1-34, XIX, 276-339. — Coalitions : récit d'Agamemnon au début de l'*Iphigénie* d'Euripide. — Jeux en l'honneur de Patrocle : *Iliade*, chant XXIII. — Jeux en l'honneur d'Ulysse : *Odyssée*, chant VIII, 97-384. — Les histoires de brigands dans la maison des Atrides : Eschyle : *Agamemnon*, dialogue de Cassandre avec le chœur. *Id. Les Coéphores*, dialogue d'Oreste avec Clytemnestre.

Chapitre IV. — La piraterie : Thucydide, I, 5. — La vie du pirate : *Odyssée*, çà et là, et notamment chants IX et X (épisodes divers). — Les enlèvements de femmes : *Odyssée*, chant XV, récit d'Eumée, 340-492. — Euripide : *Médée*, prologue de la nourrice, récit du messager. — Les Argonautes : Pindare, IVe Pythique. — Troie : *Iliade*, çà et là, et notamment chants III et IV. — Les retours de pirates : *Odyssée* entière et notamment chant IV, récit de Ménélas, 351-592 ; chants XXI, XXII et XXIII (massacre des prétendants). Eschyle : *Agamemnon*, fin. — Les Phéaciens : *Odyssée*, chants VI, VII et VIII.

Chapitre V. — Légendes sur l'origine de Sparte : Hérodote, VI, 52 et suiv. — Lycurgue, *Id.*, I, 65 et suiv. — Attributions des rois de Sparte : *Id.*, VI, 56 et suiv. — Faiblesse des Lacédémoniens dans l'art des sièges et besoin qu'ils avaient des Athéniens : Thucydide, I, 102. — Prestige de Sparte ; ambassade des Corinthiens aux Lacédémoniens : Thucydide, I, 67 et suiv. — Fondation de Théra et de Cyrène : Hérodote IV, 147 et suiv.; Pindare, 4e Pythique.

Chapitre VI. — Démocède, médecin de Crotone : Hérodote, III, 129 et suiv. — L'Ionie et les Ioniens : Hérodote, I, 142 et suiv. — Les Phocéens et les longs voyages sur mer : *Id.*, I, 163 et suiv. — Polycrate de Samos : *Id.*, III, 39 et suiv.; 121 et suiv. — Grands travaux publics à Samos : *Id.* III, 60 et suiv. — Le type de Crésus : *Id.*, I, 6 et suiv. — Prise de Milet : *Id.*, V, 105 et suiv., VI, 1-21.

Chapitre VII. — Athènes cité hospitalière : Sophocle : *Œdipe à Colone ;* dialogue d'Œdipe avec Thésée et scènes suivantes. — L'Aréopage : Eschyle, *Euménides;* dialogue entre Minerve et le chœur. — Solon, ses voyages et ses rapports avec Crésus : Hérodote, I, 29 et suiv. — Pisistrate : Hérodote, I, 59 et suiv. — La chute des Pisistratides : Hérodote, V, 62 et suiv. — La tyrannie dans les cités grecques : Thucydide, I, 17 et suiv. — Les héliastes : Aristophane, les *Guêpes* (çà et là). — Guerres médiques : Hérodote : livres VI, VII, VIII et IX, et notamment Marathon, VI, 103 et suiv. Revue de l'armée de Xerxès, VII, 44 et suiv. Thermopyles, VII, 202 et suiv. Salamine VIII, 61. Eschyle : les *Perses :* récit du messager à la reine Atossa. — Thémistocle fortifie Athènes : Thucydide, I, 89 et suiv. — Portrait de Thémistocle : Id. I, 138.

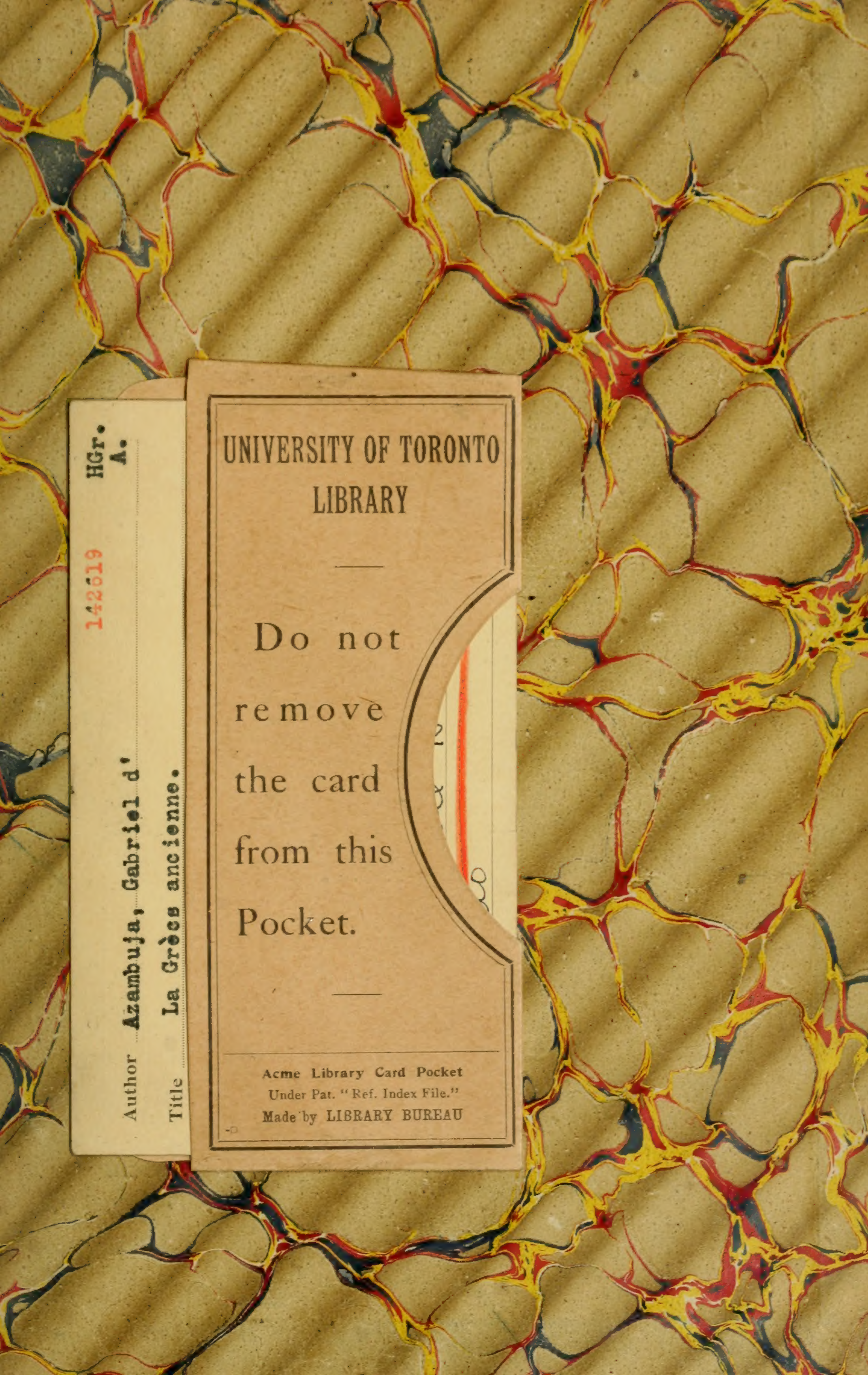
Chapitre VIII. — Pour la caricature du sophiste, voir l'*Euthydème* de Platon. — Amour passionné de la Cité : Platon, *Criton*, Prosopopée des Lois (vers la fin). — Socrate : Apologies de Xénophon et de Platon. — Périclès : Thucydide, II, 65 et suiv.

Chapitre IX. — Les avantages de la paix : Aristophane : fin des *Acharniens.* — La *Paix*, scène entre Trygée, Mercure et le chœur (la Paix retirée de sa caverne). — Un type de victoire navale athénienne : Thucydide, II, 83 et suiv. — Les défections d'alliés ; révolte des Mytiléniens et leur ambassade à Sparte : Thuc., III, 3 et 4. — Les soldats bâtisseurs de murs : Thuc., IV, 3 et suiv. — Les Athéniens réfugiés dans la ville ; la peste : Id. II, 14-17. La peste. Id. II, 47 et suiv. — Siège de Platée (type de siège-blocus), II, 74-77 ; III, 20-24, 52-68. — La répression de la révolte des Mytiléniens : III, 26 et suiv. — L'épisode de Sphactérie : IV, 3-23, 26-41. — L'expédition de Sicile, discours de Nicias contre : IV. 9-14 ; discours d'Alcibiade pour : 15-18 ; réplique de Nicias (préparatifs nécessaires) : 19-25. — Le désastre final : VII, 59 et suiv.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HGr.
A.
142619
Author Azambuja, Gabriel d'
Title La Grèce ancienne.

